



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
VIII
561
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XX
Palchetto 6
Num.° d' ordine 20 Bh a 30



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME TRENTE.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Septième volume du Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Asie.

TOME TRENTE.

A PARIS,
Chez Moutardier, Imprimeur-Libraire,
Quai des des Augustins, N°. 28.
AN IX. — 1801.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794.

PAR LORD MACARTNEY,

Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, auprès de l'Empereur de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Porſmouth. — Arrivée à Madère, Pic de Ténériffe. — Côtes de cette île. — Relâche à Praga, dans l'île Sant-Jago. — Cérémonies obſervées quand on paſſe la ligne. — Arrivée à Batavia. — Paſſage dans le détroit de Banca. — Relâche à Bantam. — Arrivée à Pulo-Condor. — Séjour dans la Baie de Turon, dans la Cochinchine. — Agilité extraordinaire des Cochinchinois. — Leurs amuſemens.

LES Portugais furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de la Chine. Il y a environ deux cents ans qu'ils y abordèrent; c'était Chine.

Chine. l'époque de leur plus brillans exploits, & de la grande réputation qu'ils y acquirent. Ils rendirent de si importans services aux Chinois, qu'en récompense, ceux-ci leur accordèrent, à l'extrémité méridionale de leur empire, un terrain pour bâtir une ville auprès d'un port sûr, avec divers autres avantages; & quoique leur puissance déchue, & leur gloire ternie, ayent fait insensiblement enlever aux Portugaïs une partie de leurs priviléges, le souvenir de leurs anciennes & utiles liaisons, leur attire encore, de la part des Chinois, un accueil plus facile & plus confiant qu'aux autres nations de l'Europe, et même, dans beaucoup d'occasions, une préférence marquée sur elles.

Vers le milieu du siècle dernier, les Hollandais aidèrent les Chinois à soumettre un dangereux rebelle, dont les flottes infestaient les mers orientales de la Chine. Pour prix de ce secours, le gouvernement les favorisa quelque temps.

Les Anglais furent long-temps sans trouver l'occasion de rendre des services à l'Empire Chinois, & de l'engager à respecter leur caractère national, & à protéger leur commerce; cependant leur gouvernement avait encouragé & soutenu, d'une manière imposante, les opé-

rations mercantiles qu'ils avaient entreprises en d'autres pays lointains. Chine.

Quand l'Angleterre eut accru son commerce, au point d'envoyer annuellement un grand nombre de vaisseaux à Canton, & que le bruit de ses victoires dans l'Indostan, & de la conquête des Iles Philippines dans les mers de la Chine, eût fixé l'attention de la Cour de Pékin ; cette Cour chercha, sans doute, à connaître la nation qui se distinguait d'une manière si éclatante : mais les questions qu'elle fit à cet égard, ne purent être adressées qu'à des missionnaires, & leurs réponses furent dictées par les préjugés religieux, que cette espèce d'hommes conserve jusqu'à présent contre les Anglais.

Les préventions qu'on a contre les étrangers, préventions qu'inspirent toujours davantage ceux qu'on connaît le moins, ne pouvaient manquer de subsister à Canton, dans toute leur force. Non seulement elles influaient sur la conduite des Chinois, mais elles la réduisaient en système ; car ce peuple croit fermement être parvenu au plus haut degré de civilisation ; & la comparaison qu'il fait de ses mœurs avec celles des autres nations, le portant à regarder ces nations comme des barbares, il prend toute sorte de moyens pour maintenir

Chine.

dans le devoir, tous les Européens qui abordent ſur ſes côtes : il ſemble auſſi qu'il veut éviter par là le dangereux effet que pourraient avoir de mauvais exemples. La Chine n'avait ouvert, aux vaiſſeaux étrangers, qu'un ſeul de ſes ports ; & quand la ſaiſon de leur départ s'approchait, on obligeait chaque Européen de s'embarquer, ou au moins d'abondonner le territoire Chinois ; ainſi la factorerie anglaiſe reſtait déſerte, & la terminaiſon d'une partie des affaires était forcément remiſe à l'année ſuivante : des lois ſi ſévères étaient impoſées, ſans ſcrupule, aux étrangers.

Il eſt vrai que, pendant long-temps, les marchandiſes d'Europe eurent fort peu de débit à la Chine. La néceſſité où étaient les étrangers, de payer en argent le ſurplus des objets qu'ils y achetaient, ne pouvait flatter les Chinois, comme elle aurait flatté d'autres nations qui font ſans ceſſe des remiſes de fonds de divers côtés. A la Chine, on eſt rarement dans ce cas. Il fallut donc dès lors, plus de métal pour y repréſenter la valeur des autres objets, & l'augmentation de ce métal y devint plutôt un inconvénient qu'un avantage.

Le commerce qui ſe fait entre les Chinois & les Anglais, s'élève chaque année à pluſieurs

millions ſterlings; & quoique l'Angleterre ſoit à quelques milliers de lieues de diſtance de la Chine, les territoires dépendans des deux empires, ne ſont éloignés que d'environ deux cents milles du côté de l'Indoſtan. La plus grande partie du pays qui s'étend entre les limites des poſſeſſions anglaiſes dans le Bengale, & l'extrémité occidentale de la province Chinoiſe de Schen-Sée eſt occupée par de petits Princes, qui ſe ſont preſque continuellement la guerre, mais qui, en même temps, recherchent avidement l'alliance & la protection de l'un ou l'autre de leurs puiſſans voiſins.

Chine.

Le peu de voyageurs qui avaient trouvé le moyen de pénétrer à la Chine, contribuaient plutôt à exciter la curioſité qu'à la ſatisfaire. Quelques-uns, de leurs récits, ſont contradictoires, d'autres ſuſpects; mais tous aſſurent que les productions du ſol & des arts, la politique conſtante du gouvernement, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les maximes de morale, les inſtitutions civiles, l'ordre & la tranquillité qui règnent dans l'état, ſont le ſpectacle le plus étonnant qui puiſſe être offert aux regards des hommes. Le gouvernement Chinois n'a oppoſé des obſtacles, aux obſervations des voyageurs, que parce qu'il s'eſt imaginé qu'il y avait du danger à communiquer

Chine.

avec des étrangers turbulens, & ſans mœurs. Ce préjugé ne peut donc être détruit que par la conduite exemplaire des européens qui réſideront à la Chine.

De tous les peuples qui ont formé des liaiſons avec les Chinois, la nation anglaiſe eſt celle qui en a eu de plus ſuivies. Elle avait une loge dans l'île de *Chuſan*, du temps que les affaires ſe traitaient principalement à *Emouy*. Lorſqu'elles eurent été concentrées dans *Canton*, ſon activité fut toujours la même, l'obligation impoſée à ſa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir aſſez conſtamment des agens chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les poſſeſſions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ſes mains preſque tout le commerce de la Chine avec l'Europe.

Cependant ces avantages ſont toujours reſtés précaires et inſuffiſans, à cauſe des préventions qui ſubſiſtent à la Chine contre les étrangers. Quelques-uns des plus ſages directeurs de la compagnie des Indes, qui connoiſſaient combien leur commerce à Canton avait à ſouffrir de gêne et de tracaſſeries, mais qui ſentaient auſſi quel tort immenſe ferait à la compagnie la ceſſation de ce commerce, propo-

sèrent au miniſtre d'envoyer à la Chine une ambaſſade qui n'aurait qu'un but commercial. On ſait que les entrepriſes et les ſuccès de la partie de la nation anglaiſe, qui s'occupe du commerce, fixe dans tous les temps l'attention du gouvernement et influe ſur la plupart de ſes démarches. Le projet fut agréé; mais il convenait que le gouvernement Britannique ne confiât une miſſion auſſi importante & auſſi difficile qu'à un homme, qui eût donné des preuves de ſa prudence et de ſon habileté, par un long ſéjour dans des cours étrangères, et qui ſans vouloir jouir d'un avantage ſoudain, ſe contentât de préparer des ſuccès. Chine.

C'eſt ce qui eut lieu en 1792, quand on nomma à l'ambaſſade de la Chine Lord Macartney. Il brillait au nombre de ceux dont la réputation de talent, d'habitude aux affaires & de probité, eſt ſolidement établie. Peu d'hommes ont eu occaſion de ſe montrer dans des ſituations plus diverſes, et peut-être était-il le ſeul, qui, après avoir rempli une des premières places dans l'Inde, eut réuni tous les ſuffrages des deux partis qui diviſent le parlement.

On ne fut pas long-temps incertain ſur la route que l'ambaſſade devait ſuivre; quoique Pékin ſoit du même côté de l'équateur

Chine.

que Londres, & qu'il n'y ait qu'une différence de onze degrés entre la latitude de ces deux villes; quoiqu'en tirant une ligne droite de l'une à l'autre, cette ligne passe sur une très-petite partie de mer, & à travers des pays agréables, & où le climat est doux & salubre, il n'en est pas moins vrai, que la plupart de ces pays sont habités par des nations trop peu civilisées, pour qu'on puisse voyager parmi elles avec aisance & sécurité, & que la distance de Londres à Pékin, est de cinq mille neuf cent quatre-vingt dix milles anglais. On pensa donc que la route par mer était la seule praticable, bien que les circuits qu'elle oblige de faire, triplassent au moins la longueur du chemin.

L'objet de l'ambassade, n'était pas seulement d'étendre les rélations commerciales des Anglais en Chine. Lord Macartney devait visiter, à son choix tous les autres pays de cette partie de l'Asie, qu'on peut appeler l'Archipel Chinois. Il avait le pouvoir de traiter, en qualité d'ambassadeur, avec l'empereur du Japon, le Roi de la Cochinchine, & en général, tous les princes & souverains, dont les états sont situés dans les mers de la Chine.

Enfin tout étant prêt & les vaisseaux le Lion & l'Indostan à l'ancre dans la rade de Portsmouth, l'ambassadeur se rendit dans ce

port au mois de septembre 1792, avec les personnes qui devaient l'accompagner & qui étaient au nombre de cent. Ces deux vaisseaux mirent à la voile le 26 du même mois, & se trouvèrent le 10 octobre à la vue des îles de Porto-Santo & de Madère. Chine.

Vue de loin, l'île de Madère semble être rocailleuse, stérile & sans culture, mais à mesure qu'on s'en approche, les beautés frappent agréablement les yeux; il n'y a point de perspective plus pittoresque, plus attrayante que celle qu'offrent aux vaisseaux qui sont dans la baie Funcal, les collines des environs.

Le Lion & l'Indostan étaient partis d'Angleterre au moment où la végétation avait déjà commencé à se ralentir, & où tout annonçait la prochaine langueur de la nature. Aussi le luxe qu'elle déployait à Madère, n'en parut que plus frappant à des hommes nés dans des climats septentrionaux, & pour lesquels ce changement s'était si rapidement opéré. Tout ce qui compose la création semblait plein de vie; il n'y avait presque pas d'arbre qui ne fut couvert de fleurs ou de fruits; rien, enfin, n'y paroît foible & dégénéré, si ce n'est l'homme. Les gens du peuple y ont, en général, le teint brun, des traits rebutans, & sont d'une très-petite taille. L'île de Madère

Chine. a presque la forme d'un parallélogramme, dont la moindre longueur a environ trente-sept milles, & la moindre largeur onze milles, présentant dans la totalité, une superficie de quatre cent sept milles carrés. Elle contient environ quatre-vingt mille habitans.

Une grande partie ne paraît pas susceptible de culture. Les montagnes sont très-hautes, très-escarpées & en beaucoup d'endroits dépouillées de toute espèce de terre. Sa principale richesse est la vigne, qui produit, dit-on, annuellement, près de vingt-cinq mille pipes de vin. C'est dans un petit nombre d'endroits, que croît aussi la vigne qui porte ces raisins si précieux & si doux, avec lesquels on fait le fameux vin de Malvoisie. On ne recueille guère chaque année que cinq cents pipes de ce dernier vin.

La viande de cochon est le mets le plus recherché à Madère, les perdrix y sont en grand nombre; mais il n'y a point d'animaux dangereux. On n'y trouve ni lièvres, ni renards & la côte est poissonneuse.

La culture des cannes à sucre est presque abandonnée à Madère, parce qu'elle convient mieux aux climats situés entre les tropiques. La ville de Funcal s'étend environ trois quarts de mille le long du rivage & à un demi-mille

de profondeur. Elle contient, dit-on, quinze mille habitans. La population & la culture y augmentent chaque jour. Elle eſt environnée de quatre petits forts. Chine.

Les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages, ont beſoin pour conſerver la ſanté à leur bord, de relâcher dans les endroits qui ſe rencontrent ſur leur route, afin de s'y procurer de la viande fraîche, des légumes, de l'eau & du bois à brûler; il ne fallut qu'une ſemaine au *Lion* & à l'*Indoſtan*, pour remplir cet objet à Madère; enſuite ils ſe rembarquèrent & ſortirent de la baie de Funcal, le 18 octobre 1792.

Après avoir navigué un jour, nous aperçûmes ces îles, auxquelles la richeſſe de leur ſol, la ſalubrité & la douceur de leur climat, ont fait donner le nom d'*Iles Fortunées*. Elles ont perdu ce nom brillant, ſans perdre ce qui le leur avait mérité. On les appelle maintenant les *îles Canaries*. Elles appartiennent à l'Eſpagne.

Les îles qu'on rencontre après les Canaries, & qui en ſont pourtant à une très-grande diſtance, ſont celles du Cap-Verd. Elles tirent leur nom d'un cap du Continent, dont elles ſont très-voiſines; & le cap & les îles dépendent du Portugal. Le 20 octobre, les

Chine.

matelots du Lion aperçurent l'île de Ténériffe; cependant les vaiſſeaux n'y arrivèrent que le lendemain; et on eſtima qu'ils l'avaient vue à dix-huit lieues de diſtance. Le mouillage eſt en général très-mauvais à Ténériffe. La ville de Santa-Cruz, quoiqu'agréablement ſituée, n'offre ni autant de population, ni autant d'activité qu'on en voit à Funcal; mais le ſéjour en eſt plus ſain et les rues plus larges, mieux alignées, plus propres.

L'île de Ténériffe eſt d'environ ſoixante-dix milles de long, & de vingt-deux milles dans ſa moindre largeur. Elle a quinze cent quarante milles carrés de ſuperficie. On tranſporte tous les ans un certain nombre d'habitans de Ténériffe, dans les poſſeſſions Eſpagnols de l'Amérique méridionale, afin que le nombre des colons balance les multitudes de naturels qui y ſont encore, et les tienne aſſujettis à la domination des Castillans.

Ténériffe n'eſt pas la plus grande des îles Canaries, mais ſi l'on en juge par le nombre de ſes habitans, elle eſt ſans contredit la plus fertile. D'après les meilleurs notions qu'on ait ſur la population de la grande Canarie, il n'y a pas plus de quarante mille ames; l'île de Palme n'en a que trente mille : celle de Forteventura, que dix mille; celle de Lan-

cerole, que huit mille : celle de Gomera, que sept mille ; et celle de Ferro, que quinze cents. Ferro est la dernière des Canaries, du côté du couchant, et l'extrémité la plus occidentale de l'ancien monde. Cette île de Ferro était autrefois un lieu très-important pour les géographes & les navigateurs. C'est de son méridien qu'étaient généralement calculés les degrés de longitude, comme ceux de latitude l'étaient de l'équateur. Mais depuis qu'on a élevé des observatoires en France & en Angleterre, les astronomes ont préféré prendre la longitude à partir du point où ils ont fait leurs observations ; et maintenant on ne les calcule que d'après le méridien de Paris ou de Greenwich. Chine.

Le 27 octobre le *Lion* & l'*Indostan* partirent de Santa-Cruz, & firent voile pour le port de Praga, dans l'île de Saint-Jago, où ils arrivèrent le trois novembre ; & après s'être pourvus de quelques provisions, ils se déterminèrent le 8 à continuer leur voyage.

L'heureux port de Rio-Janeiro promettoit toute sorte d'avantages : ainsi ce fut vers ce port que nos voyageurs dirigèrent leur course, en s'éloignant des îles du Cap-Verd ; et chemin faisant les matelots se préparèrent aux rejouissances qu'on a coutume de faire quand

Chine. on paſſe la ligne. Voici en quoi conſiſtent ces amuſemens : on donne à un matelot d'une belle figure & d'une contenance impoſante, le coſtume qu'on ſuppoſe être celui du dieu de la mer; alors ce nouveau Neptune, armé d'un trident, et ayant ſes vêtemens trempés de l'élément ſoumis à ſon pouvoir, parut à la proue du vaiſſeau, comme s'il ſortait de l'Océan, & demanda d'une voix forte, quel était le vaiſſeau qui oſait ainſi entrer dans ſon empire : au même inſtant, lord Macartney, ſir Eraſme Gower, les officiers et les paſſagers qui étaient ſur le gaillard d'arrière, ſe levèrent tous, & dirent au dieu interrogateur le nom du vaiſſeau & le ſujet du voyage. Neptune, avec une ſuite digne de lui, s'avança d'un pas majeſtueux, & après avoir fait un compliment à l'ambaſſadeur, il lui préſenta un poiſſon nouvellement pêché, pour lui faire part des productions de ſes domaines. Le dieu fut accueilli avec un grand reſpect, & tous les ſpectateurs lui donnèrent de l'argent pour lui & ſes compagnons. Il eſt vrai que ces dons furent volontaires de la part des perſonnes qui avaient déjà paſſé la ligne; mais on les exiga de celles qui oſaient, pour la première fois, entreprendre de la paſſer. Il fallait payer le tribut, ou ſe ſoumettre à des cérémonies très-

gaies & très-réjouiſſantes pour ceux qui ſont initiés à ces myſtère. On conduiſait les nouveaux voyageurs ſur le gaillard d'avant, où on les faiſait aſſeoir ſur une planche étroite, poſée en travers ſur un cuvier, & les enfans de Neptune, qui ſe tiennent ſur les hunes & ſur les vergues, les inondent de ſceaux d'eau. C'eſt ce qu'on appelle le baptême de la ligne. La fête ſe termina par un grand repas, accompagné de la muſique d'une cornemuſe, & des libations, ſinon exceſſives, au moins copieuſes, d'une liqueur qui inſpire la joie.

Nous entrâmes enfin dans le port de Rio-Janeiro, où le vice roi nous reçut avec toutes ſortes d'égards. Lord Macartney, qui avait été malade à la mer, ſe rétablit au bout d'une quinzaine de jour; mais impatient d'arriver au lieu de ſa deſtination, dont il était encore ſi éloigné, il fit lever l'ancre le 17 décembre 1792.

La traverſée fut heureuſe. Dans les belles ſoirées, les muſiciens de l'ambaſſadeur, & qui accompagnoient quelquefois des amateurs, exécutaient des concerts avec auſſi peu d'interruption, que ſi l'on eut été à terre ; la manœuvre du vaiſſeau ſe faiſait en général avec très-peu de bruit, et l'on entendait très-rarement ces juremens, ces imprécations,

Chine.

que les marins croyaient autrefois devoir employer, pour se faire obéir de ses matelots.

Le 23 décembre, le Lion et l'Indostan reconnurent les îles de *Tristan*, d'*Acunha*, dont la plus grande est la seule qui porte ce nom. Les deux autres s'appellent, l'une *l'île Inaccessible*, l'autre, l'île du Rossignol.

L'inaccessible semble mériter ce nom, c'est un rocher escarpé, inabordable, & en apparence très-aride, d'environ neuf milles de circonférence.

L'île du Rossignol est d'une forme irrégulière; sa circonférence est d'environ de sept à huit milles. La grande île de *d'Acunha*, est très-haute; elle ne paraît pas avoir plus de quinze milles de tour; dans son centre, elle forme ce que les marins appellent une *talle*. Les îles de Tristan, d'Acunha méritent des observations étendues. Elles ne sont pas à cinquante lieues de la route qu'on suit en allant à la Chine, & à la côte de Coromandel, par le passage le plus au sud. Elles sont séparées de toute espèce de terre à l'ouest & au nord, par une étendue de mer d'environ quinze cent milles.

Il y a dans ces mers une immense quantité de baleines; le Lion & l'Indostan les voyaient bondir sans cesse, & sur-tout au coucher du soleil. Leurs énormes grouins paraissaient au-

dessus

deſſus des vagues, & l'eau jailliſſait par l'ouverture qu'elles ont ſur la tête : tantôt leur dos monſtrueux & recourbé, s'élevait comme un rocher au milieu de l'océan; tantôt elles déployaient leur queue, comme un immenſe éventail, et en frappaient les eaux avec violence.

Le 5 janvier 1763 le Lion traverſa le méridien de Londres : il était alors éloigné de cette capitale d'environ quatre-vingt-dix dégrés de latitude. En ſe rendant des îles de Triſtan d'Acunha à celles de Saint-Paul & d'Amſterdam, les voyageurs vîrent continuellement des troupes d'oiſeaux & des bancs de poiſſons. L'air était tranquille & chaud, convenablement à la ſaiſon, car on était alors dans le mois de janvier qui, dans cet hémiſphère, fait partie de l'été.

Les îles de Saint-Paul, d'Amſterdam, ſont ſituées à un même dégré de longitude; l'une à environ dix-ſept milles au nord de l'autre. Il eſt pénible de marcher dans l'île d'Amſterdam, parce que le ſol y eſt par-tout ſpongieux & rempli de trous, que les oiſeaux de mer y creuſent pour faire leurs nids; elle eſt dans un ſi grand état d'embrâſement ſouterrain, qu'en la contemplant la nuit de deſſus le pont du vaiſſeau, nous voyions, ſur les montagnes,

Chine.

des flammes qui sortaient des différentes crevasses. Pendant le jour, nous n'apercevions que de la fumée. La longueur de l'île est, du nord au sud, de plus de quatre milles; & sa largeur, de l'est à l'ouest, d'environ deux milles; ce qui forme une surface de près de huit milles quarrés, dont le sol est presque par-tout fertile. Après avoir navigué dans les hautes latitudes méridionales, pendant tout le premier mois de l'année 1793, & après avoir traversé un océan beaucoup plus vaste que celui qui baigne les côtés d'europe, Lord Macartney & les autres passagers du Lion & de l'Indostan, commencèrent enfin à se flatter d'être bientôt dans les parages où les navires partis de Canton, pour retourner en Angleterre, pourraient leur apprendre l'impression qu'avait faite en Chine la notification de l'envoi d'une ambassade.

Le Lion & l'Indostan s'écartèrent l'un de l'autre, plus que de coutume, afin d'embrasser une plus grande étendue de l'horizon, & d'avoir conséquemment plus de facilité à découvrir les vaisseaux qui sortaient du détroit de la Sonde, & cinglaient vers l'europe; mais tandis qu'ils cherchaient à rencontrer d'autres vaisseaux, le Lion & l'Indostant ne purent pas se retrouver l'un l'autre. Chacun fit route de son côté pour l'île du nord, qui est le rendez-vous

accoutumé dans le détroit de la Sonde. Ce détroit eſt formé par le côté ſud-eſt de la grande île de Sumatra, & l'extrémité nord oueſt de celle de Java. On voit dans ſon cours un grand nombre de petites îles, dont l'agrément & la richeſſe peuvent être difficilement ſurpaſſés. Les îles de Java & de Sumatra, qui ont leurs rivages bas, & même en partie marécageux, s'élèvent graduellement vers le centre, & préſentent un amphithéâtre où ſe trouvent les ſites les plus variés, & toutes les teintes de la verdure. Chine.

Le Lion & l'Indoſtan ſe rendirent enſemble, de l'île du nord à Batavia. Cette traverſée reſſemblait aux promenades de plaiſir. La mer était extrêmement unie, & on voyait à ſa ſurface un nombre immenſe de groupes d'îles de Corail.

Le 6 mars 1793, le Lion & l'Indoſtan entrèrent dans la baïe de Batavia. L'ambaſſadeur fut complimenté, à bord, de la part du gouvernement, & reçu à terre avec des honneurs diſtingués. Les dépêches des Commiſſaires de la compagnie des Indes anglaiſes à Canton, firent augurer à Lord Macartney, qu'il ſerait favorablement accueilli à la cour de Pékin. Le gouverneur & le conſul de Batavia, s'intéreſſaient au ſuccès de l'ambaſſade, & ſe

Chine. proposèrent de célébrer l'arrivée du Lord, par les réjouissances les plus brillantes.

Cette fête eut lieu dans la maison du gouverneur général, située à quelque distance de la ville ; le chemin qui y conduit, passe entre deux rangs d'arbres, & de canaux : d'un côté on voyait une beauté Flamande, qui essayait d'amuser le peuple par ses gentillesses ; & de l'autre, plusieurs comédiens Chinois étaient montés sur une charrette. Le repas fut précédé d'un bal, suivi d'illuminations & de feux d'artifices dans le Jardin : la société ne se sépara que le matin.

La plupart des colons Hollandais de Batavia, & sur-tout ceux qu'on rencontre communément sur leur porte ou dans les rues, sont blêmes, foibles, languissans, & paraissent déjà être aux prises avec la mort. Il est vrai que la ville est environnée d'étangs & de marais, d'où s'élève, chaque matin, aussi-tôt que la brise de mer souffle, une immense quantité de vapeurs pestilentielles.

Les Hollandais, dont on connaît l'amour pour les jardins dans leur pays natal, ont porté ce goût à Batavia, où ils peuvent assurément le satisfaire avec plus de succès, & ils s'y livrent avec beaucoup de recherche dans les maisons de campagne, qui sont à peu de distance de la ville. Dans plusieurs des princi-

Chine.

pales maisons de la colonie, la table est mise le matin de bonne heure. On y sert à déjeuner, non seulement du thé, du caffé, du chocolat, mais de la viande & du poisson : ensuite on trouve sous un péristile, attenant à la salle à manger, des vins de Madère & de Bordeaux, de l'eau de vie de Genièvre, de la bière Hollandaise & du porter Anglais. On présente à chaque convive des pipes & du tabac. On reste ainsi à fumer & à boire jusqu'à une heure après midi, & l'ont s'ert le dîner, & il n'est pas rare qu'en attendant ce repas, un fumeur boive une bouteille de vin. Immédiatement avant le dîner, deux esclaves mâles servent du vin de Madère, dont chaque convive prend un verre, comme un tonique propre à aiguiser l'appétit : après quoi on voit arriver trois jeunes filles, dont l'une porte un vase d'argent rempli d'eau, & même quelque fois d'eau rose, avec laquelle on se lave les mains ; la seconde tient un bassin d'argent, avec un couvercle de même métal, concave & percé de plusieurs trous petits, pour recevoir l'eau à mesure qu'on s'en sert ; & la troisième offre des serviettes dont on s'essuie. Pendant le dîner, une bande de musiciens jouent de divers instrumens à côté de la salle à manger. Un nombre considérable d'esclaves s'ert à table.

Chine.

Là, on vit de manière que les vingt-quatre heures sont divisées en deux jours & deux nuits. Dès qu'on a pris du café, on se retire pour se coucher. Si le convive est un célibataire, ce qui a presque toujours lieu, une jeune esclave, tenant en main un éventail, reste auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. A six heures, on se lève, on s'habille, on boît du thé, on monte en voiture pour aller prendre l'air : les assemblées du matin ne sont guère composées que d'hommes, car les dames de Batavia n'aiment à se montrer que la nuit.

Les Javanais, c'est-à-dire les naturels du pays, sont en général trop éloigné de toute espèce de civilisation, pour avoir d'autres besoins que ceux qu'on peut satisfaire aisément dans un climat chaud & fertile; on n'essaie point de les réduire à l'esclavage. Le Sultan de Mataran, règne dans la partie orientale; l'empereur de Java, au centre, & le roi de Bantam, à l'occident; mais le rivage de la mer, & la véritable puissance, appartient aux Hollandais. Les trois autres souverains ont, comme eux une origine étrangère. Ce sont des Arabes qui, en établissant le mahométisme à Java, ont soumis à leur joug, presque tous les premiers possesseurs du pays. Le petit nombre de ceux qui leur ont résisté, s'est

retiré dans les montagnes, où il conserve sa religion & son indépendance, & continue de croire à la transmigration des ames. Chine.

Si l'on en croit les Hollandois, il n'y a point de tyrannie plus oppressive que celle des souverains mahométans de Java. Pour maintenir son autorité, l'empereur a une armée de plusieurs millers d'hommes, dispersés sur son territoire, & il tient en outre auprès de sa personne une nombreuse garde de femmes. ces femmes sont, à ce qu'on dit, élevées dans le métier des armes, sans négliger les talens qui peuvent occasionner à quelques-unes d'entr'elles un changement d'occupation, en les faisant passer de l'état d'esclaves à celui d'épouses du monarque. La singulière institution de cette garde doit sans doute son origine à la facilité d'obtenir des recrues, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il naît à Java infiniment moins de mâles que de femelles.

Quelque temps après, la petite escadre quitta Batavia & fit route pour le passage qui conduit au détroit de Banca. L'extrémité orientale de l'île de Sumatra, forme le côté occidentale de ce détroit. On visitat les petites îles du *Bonnet* et du *Bouton*, dont l'aspect est si différent des îles planes qu'on voit dans les mêmes parages. Dans l'île du *Bonnet*, on trouve deux

Chine.

cavernes qui s'étendent horizontalement dans les flancs d'un rocher, & contiennent une immense quantité de ces nids d'oiseaux qui sont si recherchés par les gourmands de la Chine. Ces nids sont composés de filamens très-délicats, que réunit une matière transparente, visqueuse, & assez semblable à celle qui reste attachée aux pierres que les flots de la mer ont plusieurs fois couvertes de leur écume, ou à ces substances animales & gluantes qui flottent sur toutes les côtes. Les nids sont adhérens les uns aux autres, ainsi qu'aux côtés de la caverne, & forment des rangs sans aucune interruption. Les oiseaux qui les construisent sont des hirondelles grises, au ventre blanchâtre. Elles vont en troupes considérables; mais elles sont si petites & si rapides, qu'il est impossible de les tuer au vol.

Ces nids sont l'objet d'un commerce très-important parmi les Javanais. Lorsque les oiseaux ont employé près de deux mois à préparer leurs nids, ils pondent deux œufs dans chacun, & ils les couvent environ quinze jours. Quand les petits ont des plumes, on juge qu'il est temps d'enlever les nids, ce qu'on fait régulièrement trois fois chaque année. Pour descendre dans les cavernes, on se sert ordinairement d'une échelle de bambou & de roseau;

mais si les cavernes sont trop profondes, on préfère une échelle de corde. Cette Opération ne se fait pas sans beaucoup de danger. Les habitans des montagnes sont presque toujours ceux qui s'en chargent, & ils ne la commencent jamais sans avoir sacrifié un bufle, coutume qui est constamment observée par ces peuples la veille d'une entreprise extraordinaire. Ils prononcent aussi quelques prières, se frottent le corps d'huile odoriférante, & parfument l'entrée de la caverne avec du benjoin. Chine.

Près de cette caverne on adore une déesse tutélaire, dont le prêtre brûle de l'encens & étend ses mains protectrices sur tous ceux qui doivent y descendre. En même temps on prépare soigneusement un flambeau qu'on fait avec de la gomme d'un arbre de ces montagnes, & qui ne peut pas être aisément éteint par l'air fixe & les vapeurs souterraines.

La petite escadre résolut de quitter sa station dans l'espoir d'en avoir une meilleure au cap *Nicolas*, qui est l'extrémité la plus septentrionale de Java. Elle ne trouva là en effet ni marais ni épais nuages. Pour se rendre de l'île du Nord au cap Nicolas, on ne fait qu'environ dix-huit mille. La première baie qu'on rencontre est celle de *Bantam*, lieu fameux pour avoir été jadis le rendez-vous des

Chine.

vaiſſeaux d'Europe dans ces mers. Bantam étoit alors l'entrepôt d'où le poivre & les autres épiceries étoient diſtribuées dans le reſte du monde. Les compagnies des Indes Anglaiſes & Hollandaiſes y avoient leurs principales factoreries, & les marchands de l'Arabie & de l'Indoſtan s'y rendoient.

Cette ville fut long-temps floriſſante; mais les Hollandais ayant tranſporté le ſiége de leur trafic à Batavia, le commerce prit un nouveau cours, & Bantam ne conſerva que quelques reſtes de ſon opulence & de ſa ſplendeur primitives. En perdant ſon commerce, Bantam a vu décliner le pouvoir de ſon ſouverain. Dans les guerres qu'il eut à ſoutenir contre quelques autres princes de Java, il implora le ſecours des Hollandais, & dès lors il ne fut plus que leur captif. Ce monarque occupe maintenant un palais bâti à l'européenne, dans l'enceinte d'un fort, où il y a une garniſon détachée de celle de Batavia, & dont le commandant reçoit les ordres, non du roi de Bantam, mais d'un gouverneur Hollandais qui réſide dans un autre fort attenant à la ville; & plus rapproché de la mer. Le prince qui règne aujourd'hui à Batavia, joint la puiſſance temporelle à la puiſſance ſpirituelle. Il eſt prêtre de la religion mahométane, à laquelle

il mêle beaucoup de rites et des superſtitions des aborigènes de Java ; par exemple, il adore le grand Banyan, ou figuier indien, également ſacré dans l'Indoſtan, & ſous lequel on pratique les cérémonies religieuſes. Les peuples de Bantam croient auſſi que leurs affaires d'état doivent ſe traiter à l'ombre de certains arbres, lorſque la lune luit. Chine.

Pendant le ſéjour que nous fîmes à Bantam, deux vaiſſeaux y arrivèrent de la Chine. C'étoit vers la mi-avril. Ils confirmèrent les premières nouvelles que l'ambaſſadeur avoit reçues de la Chine, & ils fournirent une heureuſe occaſion d'écrire en Europe. Bientôt après les vents ſoufflèrent & nous décidèrent à mettre à la voile. Le 28 avril, on découvrit les montagnes de *Banca*, à travers les brouillards qui cachoient le terrain bas. Cette île eſt connue en Aſie par ſes mines d'étain, elle eſt vis-à-vis du fleuve *Palambang*, qui arroſe une partie de l'île de Sumatra, & le ſouverain de *Banca* y fait ſa réſidence habituelle. S'il maintient ſon autorité ſur ſes ſujets, & s'il ſe fait reſpecter de ſes voiſins, il le doit en grande partie, au ſecours des Hollandais, qui ont un établiſſement & des troupes à Palambang.

Leſcadre remit à la voile le 4 mai & s'arrêta le 17 dans une baie ſpacieuſe, ſur la côte

Chine.

orientale de l'île de Condor. Quelques personnes allèrent à terre. Au moment où nos gens débarquèrent, plusieurs habitans s'avancèrent sur la plage & les accueillirent avec de grandes démonstrations de bienveillance; ensuite ils les conduisirent dans la demeure de leur chef. Ils le trouvèrent dans une cabane de bambou proprement construite & plus grande que les autres habitations du village. Il y avait dans la cabane autant de monde qu'elle pouvait en contenir. Il semblait que les habitans s'étaient rassemblés pour quelque cérémonie, ou du moins pour se réjouir. L'habillement de ces gens consistait en une pièce de toile peinte en bleu & rejettée négligemment autour de leur corps, & leurs visages applatis, leurs petits yeux, montraient qu'ils étaient d'origine chinoise. Plusieurs longs morceaux de papier suspendus au plafond étaient couverts de colonnes d'écriture chinoise.

Les Anglais proposèrent d'acheter des provisions dans le petit village où ils étaient descendus, & les habitans promirent de faire leurs efforts, pour que ce qu'on demandait fut prêt pour le lendemain. On envoya à l'heure indiquée des messagers à terre, pour recevoir & payer les provisions promises ; mais en arrivant au village, ils furent bien surpris de le

trouver abandonné. Les portes des maisons étaient ouvertes, et on n'avait rien emporté; dans la principale cabane, on trouva un papier écrit en Chinois, dont la traduction littérale signifiait à peu près. « Que les habitans de » l'île étaient peû nombreux & très-pauvres, » mais honnêtes & incapables de faire du mal; » qu'ils avaient été épouvantés à l'arrivée » d'aussi grands vaisseaux & d'hommes aussi » puissans que ceux qui étaient en rade, d'au- » tant qu'ils n'étaient point en état de les sa- » tisfaire à l'égard de la quantité de bétail & » d'autres provisions qu'ils demandaient; que » les pauvres habitans de *Pulo-Candor*, en » avaient très-peu à fournir & conséquem- » ment ne pouvaient point faire ce qu'on at- » tendait d'eux, que la crainte d'être maltrai- » tés & le désir de sauver leur vie, leur avoit » fait prendre le parti de s'enfuir; qu'ils sup- » pliaient le grand peuple d'avoir pitié d'eux; » qu'ils laissaient dans le village tout ce qu'ils » avaient; qu'ils priaient seulement qu'on ne » brûlât pas leurs cabanes, et qu'ils concluaient » en se prosternant cents fois aux pieds du » grand peuple. »

Chine.

On résolut d'en agir avec eux, de manière à empêcher qu'ils ne continuassent à avoir mauvaise opinion de nous. On ne toucha absolu-

Chine.

ment rien dans leurs maisons ; & on laissa dans la principale cabane un léger présent qu'on crut devoir être agréable au chef, avec une lettre en chinois, qui disait : « que les vaisseaux & les hommes qui les montaient étaient » Anglais ; qu'ils étaient seulement venus pour » acheter des rafraîssemens & sans aucune in» tention dangereuse ; que leur nation était » civilisée & douée de principes d'humanité » qui ne leur permettaient ni de piller ou de » maltraiter ceux qui étaient plus foibles ou » en plus petit nombre qu'eux. »

Le signal de lever l'ancre fut donné le 18 mai, & on fit voile vers le nord, & le soir même de son départ de Pulo-Candor, la flotte découvrit l'extrémité méridionale de cette partie du grand continent, qu'on peut proprement appeler le continent Chinois. C'est auprès de cette côte qu'est située la Cochinchine qui faisait autrefois partie de l'empire Chinois.

Le 22 mai, l'escadre fut à la vue de Pulo-Canton ; de toutes les îles que l'escadre avait vue depuis quelque temps, c'était la seule qui semblait bien cultivée. Quelques symptômes dans l'air indiquent toujours au navigateurs attentif, l'approche des typhons, & lui donnent le temps de se préparer à leur furie. Ces pronostics furent en partie observés dans

la soirée du 23 mai. Au coucher du soleil, le ciel était extraordinairement rouge & une atmosphère brumeuse succéda au jour le plus clair. Dès que le soleil fut descendu au-dessous de l'horizon, on vit dans le nord-est un nuage sombre & entrémêlé de quelques teintes d'un rouge très-ardent & bordé d'un cercle lumineux. Bientôt après tout l'horizon fut couvert d'autres nuages, & on attendit le moment où la tempête alloit éclater. Le lendemain matin le temps fut beau, & l'on vit dans l'éloignement, un enfoncement de terres, qu'on jugea être la baie de *Turon*; l'île de *Campello* est au sud de cette baie. Plusieurs canots étaient occupés à pêcher entre l'escadre & la terre; mais les pêcheurs ne se souciant pas d'accoster des vaisseaux qui leur semblaient extraordinaires, baissèrent aussitôt leurs voiles & s'éloignèrent. Chine.

Cependant l'un d'eux fut enfin atteint par le canot de l'Indostan qui l'emmena à bord; c'était un vieillard qui n'avait que quelques cheveux sur la tête, tenait les yeux baissés, & paraissait aussi affaibli par la crainte que par l'âge. On avait trouvé avec lui deux jeunes gens, qui probablement étaient ses fils. Quand le vieillard monta à bord de l'*Indostan*, il parut pétrifié à la vue du pont spacieux, des gros canons,

Chine. du nombre des matelots, & sur-tout de la hauteur des mâts; sur lesquels il portait sans cesse la vue, comme s'il avait eu peur qu'ils tombassent sur lui. Aucun des interprêtes chinois ne put se faire entendre de ce pauvre homme, ni comprendre un mot de ce qu'il disoit. On écrivit en chinois quelques questions qu'on lui présenta, mais il fit signe qu'il ne savait ni lire, ni écrire. Quelque peine qu'on prit pour le tranquilliser & le satisfaire, il se prosternait sans cesse en pleurant; & quand le vaisseau revirait pour courir une nouvelle bordée, et s'éloignait un peu plus de terre, la douleur & le désespoir de ce vieillard augmentaient encore, parce qu'il croyait qu'on allait quitter la côte et l'emmener pour jamais.

On lui présenta quelques alimens, il n'en mangea que très-peu & avec répugnance; mais quand on lui mit des piastres d'Espagne dans la main, il parut en connaître le prix, & les enveloppa soigneusement dans un coin des haillons qui le couvraient. Enfin, après beaucoup d'efforts, on lui fit comprendre le motif pour lequel on l'avait fait venir à bord. Il parut alors tranquille, & il montra du doigt l'entrée de la baie de *Turon*, qui n'est nullement aisée à apercevoir. A peine avoit-on jeté l'ancre, qu'un officier cochinchinois arriva

à

Chine.

à bord, avec l'ordre de s'informer de tout ce qui avoit rapport à l'escadre, dont, à ce qu'il parut, la présence avait répandu l'alarme. Une conférence eût bientôt lieu entre l'officier qui était venu à bord & les interprêtes chinois. On écrivit en caractères chinois les questions & les réponses. Les dispositions pacifiques de l'escadre furent annoncées, ses motifs généraux déclarés, & ses besoins immédiats accompagnés d'une demande de provisions.

Un Cochinchinois, élevé en dignité, ne tarda pas à arriver à Turon, pour présenter les complimens de son maître à l'ambassadeur. Il était dans une galère pontée, d'une construction légère, allongée & propre à naviguer avec célérité. Le principal officier que portait cette galère, était vêtu d'une robe de soie très-ample & avait les manières polies, un interprête l'accompagnait. Sa galère était suivie de neuf grands canots chargés de toute espèce de provisions que son maître envoyait en présent aux passagers & aux équipages de l'escadre. Le gouverneur de Turon vint aussi à bord, inviter l'ambassadeur à se rendre à terre avec sa suite, & lui offrir de tenir table ouverte pour lui, pendant tout le séjour qu'il ferait dans le pays. L'ambassadeur se borna à des remercîmens & à des messages de com-

Chine.

pliment & de respect, & à envoyer des présens en échange de ceux que l'escadre avait reçus si à propos.

La ville de Turon n'est guères plus qu'une bourgade ; mais on dit qu'avant la guerre, dans le temps de la prospérité du pays, elle était bien plus considérable. Les maisons y sont basses, presqu'entièrement bâties de bambous, couvertes de joncs ou de paille de riz, & entremêlées d'arbres. Derrière la ville sont plusieurs bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers.

Cependant le gouverneur de la ville donna, à quelques personnes de l'escadre, un repas très-bien assaisonné. L'après dîner, il conduisit les convives à un spectacle qu'il avait fait préparer pour eux. On représentait une comédie dans laquelle, autant qu'on en put juger par les gestes des acteurs, la gaîté était excitée par l'humeur d'un vieillard en colère, & par les bouffoneries d'un rustre, qui ne paraissait pas manquer de mérite en son genre. Le lieu où l'on jouait cette pièce était environné d'une multitude de peuple qui paraissait moins occupé de regarder les acteurs que les spectateurs.

Lorsque les Anglais s'en retournèrent de la fête que le gouverneur leur avait donnée, ils furent priés, par signe, de s'arrêter, pendant

qu'une dame très-âgée, & qui avait de la peine à marcher, sortait de sa maison & s'avançait vers eux. Elle avait entendu dire qu'il passait des européens devant sa porte, & comme elle n'en avait jamais vu, elle voulait profiter d'une occasion qui pourrait ne plus s'offrir à elle. Elle s'approcha d'eux avec des regards pleins de curiosité, mais avec beaucoup de politesse, & une contenance qui annonçait combien elle desirait qu'ils ne fussent pas fâchés de ce qu'elle les arrêtait en les contemplant. Elle examina très-attentivement leur figure, leur mine, leurs habillemens, & parut jouir avec plaisir, d'un spectacle qui lui était si nouveau. Après quoi elle se retira, en faisant des signes pour remercier les Anglais de leur complaisance, & témoigner la satisfaction qu'elle ressentait d'avoir été exaucée dans un de ses vœux les plus ardens.

Chine.

Les Anglais s'arretèrent ensuite pour contempler un exemple singulier de l'extrême agilité de quelques jeunes Cochinchinois. Sept à huit d'entr'eux formant un cercle, s'amusaient à jouer au volant. Ils n'avaient point de raquettes, ni ne se servaient de leurs mains. Mais lorsque le volant descendait vers eux, ils prenaient un peu la course, & faisant un saut, le frappaient de la plante du pied, & le renvoyaient

Chine.

en l'air avec beaucoup de for e. Il restait assez long-temps à retomber, parce qu'il était rare que les joueurs le manquassent, ou ne lui donassent pas la direction qu'ils voulaient. Le volant était fait d'un morceau de cuir sec, roulé en rond et lié avec un cordon. Dans ce cuir, sont enfoncées trois longues plumes, qui s'écartent vers le haut, mais qui sont si rapprochées par le bas, qu'elles passent par des trous qui n'ont pas plus d'un quart de pouce de distance entr'eux. Ces trous sont toujours dans le centre d'une pièce de monnoie de cuivre. Deux ou trois autres pièces sont au fond du volant pour lui servir de contre poids, & leur son fait connoître aux joueurs quand il approche d'eux.

Ce n'est pas seulement dans leurs amusemens et dans leurs jeux, que les agiles & ingénieux Cochinchinois se servent de leurs pieds, comme d'autres peuples se servent de leurs mains. Ceux d'une classe inférieure & même quelques autres, vont ordinairement pieds nus, & leurs orteils ont par conséquent un mouvement bien plus libre & une plus grande facilité de se plier, que ceux qui sont toujours renfermés dans des souliers, de sorte que dans beaucoup de métiers, et principalement dans celui de constructeur de canots, les

orteils deviennent ainsi que le reste du pied, les auxiliaires de la main. Chine.

Quoique les Cochinchinois, n'aient presqu'aucun principe des sciences, ils font avec beaucoup d'adresse & d'attention, des expériences & les diverses choses qui peuvent leur procurer de l'avantage ou de l'agrément dans le cours ordinaire de la vie. Ils sont parvenus, par la pratique, à se procurer de très-bon fer, & à en faire des fusils à mêches, des lames & d'autres armes. Leur poterie est très-propre, & leur adresse se montre dans tout ce qu'ils entreprennent.

La Cochinchine est du petit nombre des pays où l'on mange de la chair d'éléphant. On l'y regarde même comme un mets très-délicat. Quand le roi fait tuer un éléphant pour sa table, il en envoie des morceaux aux personnes élevées en dignité ; & ces présens sont regardés comme une grande marque de faveur.

Le riz est le principal objet de la culture ; il est d'une plus grande importance pour ce peuple, que le pain ne l'est pour les Européens, parce qu'avec ce grain, il n'a besoin que d'un peu d'épiceries, d'huile & de viande. Les personnes de tout état & de tout sexe mâchent des noix d'arec avec des feuilles de betel, & fument du tabac. Les femmes s'occu-

Chine.

pent assidûment des soins de leur ménage & des travaux de l'agriculture ; dans les villes, elles font fréquemment l'office de courtiers pour les étrangers qui viennent y faire le commerce ; elles leur servent en même-temps de concubines, & à l'un & l'autre égard, elles sont remarquables par leur fidélité.

Le climat de la Cochinchine est généralement sain ; l'ardente chaleur des mois de l'été y est tempéré par des brises de mer qui soufflent régulièrement. La saison des pluies est en septembre, octobre & novembre ; les plaines sont alors fréquemment & soudainement innondées par d'immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Les inondations ont ordinairement lieu toutes les quinzaines, & durent chaque fois pendant deux ou trois jours. Elles produisent à la Cochinchine le même effet que les débordemens périodiques du Nil ont en Egypte, & la rendent l'un des pays les plus fertiles du globe.

Après avoir passé quinze jours dans la baie de Turon, l'escadre se prépara au départ. On l'annonça aux officiers du gouvernement Cochinchinois, en faisant faire au prince les complimens & les remercîmens convenables, & l'on fit voile le 16 juin 1793.

CHAPITRE II.

Traversée de la Cochinchine aux îles des Larrons près de Macao, & de là a Chusin. --- Observations sur ces différens pays. --- Route de l'escadre dans la mer Jaune.--- Ville & baiè de Téné-Chou-Fou. --- L'ambassade entre dans le Pei-Ho. --- Elle arrive à Tien-sing. Elle traverse Pékin pour se rendre dans un palais qui est au-delà. --- Détails sur cette Ville.

LE 21 juin l'escadre jeta l'ancre sous le vent d'une des îles des Larrons, appelée Chouk-Chou. Les côtes de ces îles sont composées de rochers noircis par l'action de l'eau salée. Ils servent de retraite habituelle aux pirates, & d'asile momentané aux pêcheurs. Chine.

L'escadre se trouvant sur les confins de la Chine, & l'ambassadeur se disposant à envoyer un message à Macao, deux chinois qui avaient accompagné les interprètes, & auxquels lord Macartney y avait donné passage sur l'Indostan, le prièrent de profiter de cette occasion pour

Chine.

les faire débarquer ; pendant tout le voyage ils s'étaient conduits avec beaucoup d'honnêteté ; l'un d'eux qui écrivait supérieurement les caractères chinois, s'était rendu très-utile en aidant à traduire en langue Chinoise, les papiers dont l'ambassadeur avait besoin à son arrivée. Ce ministre désira donc de le récompenser de sa peine : mais quoique le Chinois n'eut d'autre moyen de subsister, que quelques légers secours que lui accordait la cour de Rome, il résista à tous les efforts qu'on fit pour l'engager à accepter de l'argent, ou quelqu'autre espèce de présent.

Trois autres Chinois, s'embarquèrent à bord du Brich avec les personnes que l'ambassadeur envoyait à Macao. On fit, en même-temps, passer les dépêches du gouvernement général des Hollandais dans l'Inde, à leur résident à la Chine, dépêches qui contenaient des ordres pour que ce résident agit de concert avec l'ambassade Anglaise. On envoya aussi au procureur genéral des missions à Macao, les lettres que lui écrivait, en faveur des Anglais, le cardinal préfet de la congrégation de la Propagande. L'empereur de la Chine avait déjà donné des ordres d'accorder à l'ambassade une réception convenable à sa dignité. Il terminait ces ordres par ces paroles remarquables : Que *comme un*

grand Mandarin venait de si loin pour le visiter, il fallait le recevoir d'une manière distinguée & digne de l'occasion. Chine.

Le Brick étant revenu de Macao, l'escadre partit de Chouk-Chou le 23 juin & fit route avec un vent favorable pour le détroit qui sépare le Continent de la Chine, de la grande île *Formose*. Le lendemain 24 juin, les vaisseaux furent à la vue d'un grand rocher très-élevé. Il est extrêmement blanc, d'après cela, il a été nommé par les Portugais *pedra blanca*.

Le 25 juin l'escadre passa le tropique du cancer. Le 26 il y eut beaucoup de tonnerre, d'éclairs, & il tomba une pluie presque continuelle. Le 27 l'escadre continua à essuyer des coups de vent. Le 28 le beau temps paraissant assuré, l'escadre fit voile pour les îles qui sont en avant de *Chu-san*. Le 29 le temps fut brumeux & désagréable; on reconnut un groupe d'îles appelées *les îles Noires*. Ce ne sont guère que des rochers pelés. Ce groupe n'est qu'à quelques milles du Continent de la Chine. Trois jours après, l'escadre se trouva près de *Chu-san*. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fit cette route, parce que sa marche était gênée par un nombre immense de canots chinois de toute grandeur qu'avait attirés la curiosité de voir des vaisseaux Européens. Le *Lion* en

compta plus de trois cents preſſés autour de lui. Ils avaient des voiles de nattes, & un équipage nombreux ; tout annonçait un grand commerce & une immenſe population.

Chine.

L'eſcadre ſuivit ſa route entre les îles *Qué-ſan*, & un petit groupe d'îles appelées par les Anglais, l'*Ours* & les *Ourſins*. La plupart des îles *Chu-ſan*, ne ſont que des montagnes dont la pente eſt régulière & le ſommet arrondi. Ces îles ſont très-rapprochées ; quelques-unes ont l'aſpect le plus attrayant, l'une ſur-tout, qu'on nomme *Pou-tou*, eſt repréſentée comme un véritable paradis terreſtre. Ce ſont, ſans doute, ſes beautés naturelles, auxquelles l'art a depuis beaucoup ajouté, qui ont engagé un ordre religieux à y fixer ſa demeure. Ces moines, au nombre de trois mille en ſont les ſeuls poſſeſſeurs, & vivent en célibataires. Il y a quatre cents temples, auprès de chacun deſquels, ſont des jardins & des maiſons qu'habitent les moines. Ce vaſte monaſtère eſt richement doté & célèbre dans tout l'empire.

Entre les *Qué-ſan* & *Chu-ſan*, c'eſt-à-dire, dans une eſpace d'environ ſoixante milles de long, & trente milles de large, on compte plus de trois cents îles. Il n'y en a preſque point, où des vaiſſeaux de toute grandeur ne puiſſent trouver un port parfaitement ſur. Cet

avantage, & celui d'être au centre de la côte orientale de la Chine, & dans le voisinage de la corée, du Japon & de Formose, attire un commerce considérable dans cet archipel, ainsi qu'à *Ning-Pou*, ville de la province de Ché-chiang, dont dépendent toutes les îles *Chu-san*. Un port seul de cette province, expédie tous les ans, douze vaisseaux pour aller charger du cuivre au Japon. Chine.

Bientôt après que le Clarence eut mouillé, & dès qu'on sut que ce Brick appartenait à l'ambassade, pour laquelle la cour de Pékin avait envoyé des ordres sur toute la côte, afin qu'on lui procurât des secours & qu'on lui rendit des honneurs qui n'avaient jamais eu lieu en pareille occasion, le gouverneur envoya à bord, des présens de toute sorte de provisions. Le lendemain il reçut les Anglais avec beaucoup de politesse; il leur donna un grand repas, & les fit assister à des spectacles.

Les Anglais allèrent visiter la ville de *Ting-hai*, qui est située à un mille du grand village bâti sur le bord de la mer; pour se rendre à Ting-hai, ils traversèrent une plaine coupée dans toutes les directions, par des ruisseaux & des canaux qui, indépendamment de tout autre usage, sont destinés à séparer les possessions. La plaine est cultivée comme un jar-

Chine.

din, on n'y voit pas un ſeul endroit en friche, & le chemin, quoique commode eſt étroit, comme ſi l'on voulait qu'il y eut le moins de terrain poſſible perdu pour l'agriculture.

De toutes les villes d'Europe, Veniſe eſt celle à laquelle Ting-hai reſſemble le plus, mais elle eſt moins grande, preſqu'entièrement environnée & traverſée par des canaux: il y a des ponts très-élevés, où l'on monte par des marches, comme ſur le Rialto; mais les maiſons au lieu d'être hautes, comme celles de Veniſe, font très-baſſes, & n'ont en général qu'un ſeul étage. La ville eſt remplie de boutiques où ſont principalement étalés, avec avantage, des vêtemens, des comeſtibles, & des uſtenſiles de ménage.

Les perſonnes des deux ſexes portent des robes larges & des culottes longues. L'induſtrie & l'activité règnent dans toute la ville. Les hommes ſeuls paſſent d'un air occupé dans les rues; les femmes reſtent dans les boutiques, ſur leur porte ou à leur fenêtre. La plupart de ces femmes ont le pied extrêmement petit, ou plutôt mutilé. Certainement ces femmes ſouffrent beaucoup, & s'eſtropient elles-mêmes pour imiter les dames de qualité, dont on a coutume d'arrêter dès l'enfance, la croiſſance du bas de la jambe auſſi-bien que du

pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, & on courbe les autres doigts, jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied & ne peuvent plus s'en séparer. Chine.

Tandis que les Anglais étaient occupés à satisfaire l'extrême curiosité qu'excitait en eux tout ce qui les environnait, ils étaient eux-mêmes l'objet de l'étonnement de ceux qui les contemplaient. On était alors au mois de juillet & la foule augmentait encore l'excessive chaleur. Les voyageurs habillés à l'européenne, de vêtemens qui pressaient leurs corps, & dont quelques-uns étaient serrés par des liens, souffraient beaucoup, tandis que la multitude, assemblée autour d'eux, ayant des habits amples & légers, ne paroissoit nullement incommodée.

Les Anglais cherchèrent un abri contre la chaleur, dans un temple rempli de grottesques & monstrueuses figures des divinités gardiennes de la ville. Les prêtres s'empressèrent de leur donner l'hospitalité, & de leur faire servir du thé.

Le lendemain matin les Anglais se rendirent dans la salle d'audience; des lampes & des lanternes de toute forme & de toute grandeur étaient en grand nombre, suspendues aux poutres & autour des colonnes, par des cordes

Chine.

de soie, ornées de glands de diverse espèce & de diverses couleurs. Tandis que les voyageurs prenaient des renseignemens sur les objets exposés dans la salle d'audience, ils virent arriver le gouverneur. Cet officier était accompagné d'un magistrat civil, distingué par une broderie formant un carré sur sa poitrine, & sur laquelle on avoit représenté, en soie de diverses couleurs, un oiseau imaginaire qui est le phénix des Chinois; le gouverneur, au contraire, avait sur sa robe une broderie qui offrait la figure d'un tigre, pour annoncer ses fonctions militaires. Cet animal est l'emblème assez naturel des maux qu'occasionne la guerre.

Après les premières civilités, on servit du thé; ensuite le magistrat fit un discours qu'il prononça avec des tons très-variés, & accompagna de beaucoup de gestes. Le gouverneur fit chercher des hommes propres à diriger l'escadre dans la route qu'elle voulait faire; aussitôt ils parurent, ils reçurent ordre de se rendre à bord du Clarence, où les voyageurs étaient déjà retournés. Ce brick sortit du port de *Chu-san*, & alla joindre le Lion, où le gouverneur général de la province s'était rendu pour inviter l'ambassadeur & sa suite à des fêtes qu'on lui préparait à terre; mais il s'en excusa en alléguant qu'il lui était nécessaire

de pourſuivre ſon voyage pour ſe rendre à la cour de l'empereur.

Chine.

A *Chu-ſan*, l'eſcadre ſe trouvait aux bornes les plus reculées, où la navigation européenne était encore parvenue. Elle entra dans la mer Jaune, le mardi, 9 juillet 1793. Il eſt difficile d'expliquer pourquoi une mer peu profonde a preſque toujours au-deſſus d'elle une atmoſphère brumeuſe, mais c'eſt ainſi ſur le banc de Terre-Neuve & dans les autres endroits où il y a peu d'eau. Toute l'eſcadre trouva que la profondeur de la mer variait ſi fréquemment & ſi ſoudainement, que, malgré la préſence des pilotes, elle jugea à propos de ne naviguer qu'avec des précautions extraordinaires & quelquefois même de s'arrêter. Le grand nombre de jonques qu'on aperçoit dans preſque toutes les baies de cette côte, annonce des échanges conſidérables entre ſes habitans & ceux des autres provinces.

Après pluſieurs jours d'une navigation aſſez favorable, l'eſcadre jeta l'ancre dans la baie de *Ten-chou-fou*; lorſque le gouverneur de cette place fut informé que l'ambaſſadeur était à bord du Lion, il lui envoya un préſent de fruits & vint lui rendre viſite. Cet officier était accompagné d'un grand nombre de perſonnes, l'une deſquelles ayant occaſion de lui parler,

Chine.

tandis qu'il passait sur le pont du vaisseau, tomba à genoux devant lui, & resta en cette posture tout le temps qu'elle lui adressa la parole. Le gouverneur invita Lord Macartney & sa suite à se rendre à terre & à participer aux festins & aux spectacles qu'il leur destinait; mais l'ambassadeur le refusa poliment, ainsi qu'il avait refusé le gouverneur de *Chu-san*, dont il avait reçu une pareille invitation.

La baie de Ten-chou-fou, où l'escadre se trouvait alors, était si peu sûre, qu'on se détermina à entrer sans plus de délai dans le golfe de Pékin. Le 23 juillet, l'air étant doux & le temps très-beau, l'escadre mit à la voile, laissant les îles de Mi-a-Tau à la droite. Le capitaine Camphel fut chargé d'une expédition pour reconnaître la rivière *Pei-Ho*; en y entrant il vit un nombre considérable de jonques chargées d'une multitude d'hommes; quelques-unes des jonques allaient à la rame & & alors le patron chantait une chanson mélodieuse, & à chaque couplet les rameurs répondaient en chœur; non-seulement ce chant était un amusement pour eux, mais il servait à captiver leur attention & à rendre plus égal le mouvement de leurs avirons.

Deux des premiers mandarins, l'un civil, l'autre militaire, que la cour avait nommés pour

pour recevoir l'ambassadeur, vinrent avec une suite nombreuse lui rendre leurs respects à bord du Lion. Il semblait que c'étoit la première fois qu'ils allaient sur mer; ils ne savaient comment s'y prendre pour escalader le côté du vaisseau. On fit descendre des fauteuils attachés avec des cordes. & par le moyen des poulies, ils furent hissés sur le pont du vaisseau. Cette manière de monter, aisée, rapide, mais en apparence périlleuse, excita leur crainte, non moins que leur admiration. Chine.

Les mandarins complimentèrent l'ambassadeur, au nom de l'empereur & en leur propre nom, ils lui dirent que la cour impériale les avait chargés d'accompagner l'ambassade, que l'intention de leur souverain était qu'ils fissent un voyage agréable, qu'ils étaient disposés à y concourir.

Le mandarin de l'ordre civil était un homme grave, mais non austère; tout annonçait en lui un esprit droit & solide; le désir de remplir son devoir avec fidélité & avec bienséance, semblait être la seule chose qui l'occupât; il avait été instituteur d'un des enfans de la famille impériale. Il portait l'honorable distinction d'un bouton bleu sur son bonnet. Tous les mandarins, ou autres personnes revêtues de quelqu'autorité, depuis le premier

Chine.

ministre jusqu'au dernier huissier, sont divisés en neuf classes, & portent aussi des boutons ou petits globes sur leurs bonnets; mais ces boutons sont de différentes couleurs & de différente matière.

Le mandarin militaire qui accompagnait le civil, était ce qu'on doit être dans sa profession, simple, franc & brave, indépendamment du globe rouge, qu'il portait sur son bonnet, il devait à ses services une autre marque d'honneur; ce n'était à la vérité, qu'une plume tirée de la queue d'un paon, mais elle lui avait été donnée par l'empereur, avec la recommandation de la porter pendante à son bonnet. On voyait sur son corps plusieurs blessures, qu'il avait reçues dans les batailles. La nature l'avait rendu propre à suivre la carrière des armes. Il était droit, bien musclé & d'une taille au-dessus de la médiocre. Sa conversation était enjouée & badine.

Une troisième personne de grande considération, un homme de race tartare, avait été envoyé comme le principal légat de l'empereur, qui lui-même est d'une dynastie tartare; mais ce légat craignant beaucoup la mer & naturellement hautain, avait attendu à terre l'ambassadeur. Les deux mandarins furent accueillis à bord du Lion avec beaucoup d'atten-

tion & de cordialité. Ils s'informèrent si la lettre que l'ambassadeur portait à l'empereur était traduite en chinois & prièrent instamment qu'on leur fit connaître ce qu'elle contenait. On leur répondit que l'original & la traduction de la lettre étaient scellés ensemble dans une boëte d'or pour être remis aux mains de l'empereur.

Chine.

Pour entrer dans la rivière de Pei-Ho, l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite s'embarquèrent le 5 août 1793, à bord des bricks le *Clarence*, le *Jackall* & l'*Endeawour*, tandis que les gardes, les musiciens, les domestiques & les autres personnes attachées à l'ambassade les suivaient dans les jonques qui portaient les présens & le bagage. Près de l'embouchure & sur la rive méridionale, on voyait un joli petit village avec un poste militaire où l'on fit mettre les troupes sous les armes pour faire honneur à l'ambassadeur. Une grande partie des maisons de ces villages, ainsi que celles qui sont semées en grand nombre sur les bords de la rivière a des toits de chaume : mais on n'en voit aucune qui indique une médiocre aisance, ni ces gradations multipliées qu'on voit ailleurs entre la richesse & la pauvreté.

La petite flotte composée de bricks anglais & de jonques chinoises, naviguant ensemble pour la première fois atteignit *Ta-Cou* dans la

Chine.

soirée du 5 août. Cette ville est située près du *Pei-Ho*, c'est-à-dire, de la rivière blanche, & la première place un peu remarquable des frontières nord-est de la Chine. L'ambassadeur entra aussitôt dans le yacht préparé pour sa réception. On avait mis dans le sallon un siége d'honneur, c'est-à-dire un sopha carré, tel qu'on en voit dans les maisons de tous les premiers mandarins, & sur lesquels ils font placer de grands carreaux & s'asseyent pour donner audience. A la suite du yacht, étaient plusieurs chaloupes, portant des provisions & des cuisiniers pour que la table de l'ambassadeur fut toujours bien servie, sans qu'on eut besoin d'aller à terre. Seize autres yachts furent employés à porter le reste de l'ambassade. Indépendamment des yachts dans lesquels étaient embarqués les passagers, il y avait un pareil nombre de bateaux de transports pour les préséns & le bagage. Il y avoit dans chaque yacht une table servie pour les principales personnes de l'ambassade, où l'on y imitait quelquefois, assez gauchement, la cuisine anglaise. On avait envoyé dans chaque yacht des jarres d'une espèce de vin jaune, ainsi que de l'eau de vie.

L'empereur voulut supporter entièrement cette dépense extraordinaire. Les Chinois sont

remplis de cette idée; que ce ferait manquer à l'hofpitalité, que de fouffrir qu'un hôte fût à fa propre charge, & ils confidèrent un ambaffadeur, comme un hôte qui eft venu les vifiter. Chine.

Tandis que le yacht de l'ambaffadeur s'arrêtait devant *Ta-Cou*, il reçut une vifite du vice-roi de la province, & il alla le voir à fon tour. Ce vice-roi avait des manières très-aimables, déjà fort avancé en âge, il avait l'air noble & vénérable. Le vice-roi avait établi fa réfidence dans le principal temple de Ta-Cou, confacré au dieu de la mer. On voit plufieurs figures de ce dieu, en porcelaine, dans plufieurs beaux édifices, placés dans la même enceinte. Il eft repréfenté affis fur les vagues avec fierté, aifance & dignité; d'une main, il tient une pierre d'aimant, & de l'autre un dauphin; fa barbe jetée dans tous les fens, & fes cheveux épars femblent indiquer qu'on a voulu perfonnifier en lui l'impétueux élément fur lequel il règne. La confiance qu'un dieu paraît avoir en une pierre d'aimant, montre affez combien la connaiffance des propriétés de ce métal eft mêlée aux doctrines mythologiques des Chinois, & combien eft ancienne l'époque où cette connaiffance a été appliquée à la navigation.

Chine. Le signal de remettre à la voile, fut donné dans la matinée du 9 août : presque tous les yachts employés pour l'ambassade, avaient à bord des Européens & des Chinois. On aurait dû s'attendre qu'un mélange de gens, dont les habitudes, les besoins, le langage étaient si nouveaux les uns aux autres, pourrait produire beaucoup de confusion; mais il n'y en eût aucune. Dans toutes les occasions, les Mandarins étaient attentifs à procurer aux passagers, les choses dont ils avaient besoin.

La nouvelle de l'approche de l'ambassade se répandait rapidement dans les villes & les villages voisins : on s'en apercevait aisément au nombre de bateaux qui couvraient la rivière. Des multitudes d'hommes étaient assemblés sur le rivage & attendaient, quelquefois très-long-temps, pour voir passer le cortège; tandis que les femmes, non moins timides que curieuses, le regardaient à travers leurs portes, ou par dessus les murs de leurs maisons : de leur côté, les Anglais étaient continuellement amusés par une succession d'objets nouveaux. Le pays & ceux qui l'habitaient, présentaient presqu'à chaque moment, quelque chose de différent de ce qu'on voit par-tout ailleurs.

En remontant le *Pei-Ho*, l'ambassade ne s'avançait que lentement vers Pékin : le fleuve

eſt extrêmant tortueux, & par conſéquent la route était très-prolongée. Les ſinuoſités de la rivière faiſaient que les mâts des vaiſſeaux paraiſſaient ſe mouvoir à travers les champs, & en différentes directions, tandis que les eaux reſtaient cachées. La campagne était parfaitement bien cultivée. Près de quelques villes & de quelques villages, les voyageurs aperçurent des pyramides de quinze pieds de hauteur, & de différentes dimenſions quant à la longueur & à la largeur; elles étaient compoſées de ſacs remplis de ſel, & arrangés de la même manière qu'on entaſſe la tourbe dans quelques parties de l'europe. Chine.

Dès que la nuit approchait, les bords de la rivière étaient éclairés avec des lanternes de papier blanc, bleu & rouge, & très-agréablement varié. Le différent nombre des lanternes placées ſur les mâts des yachts, annonçait le rang des paſſagers qui étaient à bord, & la lumière de ces lanternes formaient une illumination mobile & colorée : ſorte de ſpectacle que les Chinois aiment beaucoup.

Le ſecond jour, les anglais aperçurent un vaſte enclos; c'était la réſidence du chef du diſtrict. On diſtinguait ſa demeure à une triple porte, & à deux poteaux de quarante pieds de haut, plantés auprès de la porte, & deſtinés

Chine. à porter des marques de dignité; & des lanternes qui, la nuit, étaient un ornement utile. L'enclos contenait plusieurs bâtimens & des arbres de différentes espèces. Sur le rivage était un bois de pins très-élevés : à l'ombre de ces arbres, on remarquait plusieurs monumens de pierre, érigés à la mémoire des personnes qu'on y avait enterrées : nul temple n'était bâti auprès de ce cimetière.

Les pyramides dont nous avons parlé étaient près de *Tien-sing*; nom qui signifie en chinois, *lieu céleste*, & qui est en effet mérité, par un climat agréable, un sol fertile, un air pur & un ciel serein. *Tien-sing* est bâti au confluent de deux rivières & sur une éminence doucement inclinée. Le palais du gouverneur est placé dans un endroit avancé, qui domine un vaste bassin, formé par la réunion des deux rivières, & presqu'entièrement couvert de jonques de différentes grandeurs.

L'une des rivières qui se réunissent à *Tien-sing*, & sur laquelle l'ambassade devait poursuivre sa route, s'appelait le *Pei-Ho*, nom qu'elles conservent toutes deux quand elles sont réunies. L'autre se nommait, *Yun-leang-ho*, c'est-à-dire, la *rivière portant du grain*, elle doit cette dénomination à la quantité de froment qu'on envoie par cette rivière, & en-

suite par le *Pei-Ho*, dans les environs de Pékin. Quoique les voyageurs ne fussent pas très-avant dans la Chine, ils s'aperçurent que les noms de tous les objets qui les avaient frappés dans le pays, n'étaient ni des sons arbitraires & vagues, ni des mots d'une origine étrangère; mais avaient une signification qui exprimait la nature & la qualités de ces mêmes objets.

Chine.

Dans l'endroit où les deux rivières se joignent à *Tien-sing*, on a établi pour la commodité des habitans, un pont de bâteaux qui se sépare pour laisser passer les jonques. Le long des quais, il y a des temples & d'autres beaux édifices; mais le reste n'est composé que de boutiques de détail, & de magazins pour les marchandises ordinaires. Les maisons particulières n'offrent du côté de la rue, que des murs sans presqu'aucune ouverture, parce qu'elles reçoivent le jour par des cours intérieures. Les spectateurs étaient dans la rue ou dans les bateaux qui couvraient le côté de la rivière opposé à la ville. Il n'y avait que très-peu de femmes, cependant malgré son extrême curiosité, ce peuple conservait beaucoup d'ordre & de décence; & par un sentiment de convenance mutuelle, les Chinois de la classe inférieure, lesquels portent ordinairement les

Chine. chapeaux de paille, restaient découverts pendant que l'ambassade passait.

La flotte des yachts s'arrêta à peu près dans le centre de la ville, & vis-à-vis d'un pavillon où le vice-roi attendait l'ambassadeur. Il s'y était rendu par terre. L'ambassadeur débarqua avec les principales personnes attachées à l'ambassade, & accompagné de tous ses domestiques, ses musiciens & ses gardes. Il fut reçu au rivage, & par le vice-roi, & par le légat dont nous avons déjà parlé. Un corps de troupes chinoises était aligné derrière eux. Comme il faisait extrêmement chaud, plusieurs de ces militaires portaient des éventails avec des armes.

Le vice-roi conduisit l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite dans le pavillon, au fond duquel il y avait un endroit obscur, un sanctuaire, où la majesté de l'empereur était supposée résider sans cesse. Il était enjoint de témoigner un grand respect à cette majesté, & quelque singulier que cela fut, on allait y faire une profonde inclination.

Lorsqu'on eut servi le thé, les confitures & divers rafraîchissemens, & qu'on se fut fait des civilités réciproques, le légat annonça à l'ambassadeur que l'empereur était à *Zhé-hol*, en Tartarie, lieu qu'il avait coutume d'habi-

ter l'été, & où il voulait célébrer l'anniverſaire de ſa naiſſance. Il ajouta que, c'était-là, que ſa majeſté impériale ſouhaitait recevoir l'ambaſſadeur. Indépendamment du deſir qu'avait lord Macartney, de complaire aux vœux de l'empereur, il fut extrêmement flatté de pouvoir aller en Tartarie, parce qu'il aurait occaſion de voir ſur les frontières la grande muraille de la Chine. Chine.

Dès que l'ambaſſadeur & les principales perſonnes de ſa ſuite furent rentrés à bord de leurs différens yachts, le vice-roi leur envoya ſervir à chacun un magnifique repas. Il joignit à cela, un préſent de thé, de ſoieries & de mouſſelines. Parmi les diverſes preuves de ſon attention, le vice-roi fit élever un théâtre, vis-à-vis de l'yacht de l'ambaſſadeur. Le dehors du bâtiment était peint de couleurs très-brillantes, très-gaies, très-variées. Les décorations du théâtre produiſaient des effets extrêmement agréables; les acteurs jouèrent ſucceſſivement pendant le jour, & des pantomines & des drames hiſtoriques. Ils avaient le coſtume que portaient les Chinois à l'époque où avaient vécu les perſonnages qu'ils repréſentaient. Le dialogue était un recitatif accompagné par pluſieurs inſtrumens. Chaque pauſe était remplie par un grand fracas. On

Chine.

voyait les muficiens par derrière le théâtre qui, quoique large, avait peu de profondeur. En paraiffant pour la première fois, chaque acteur annonçait quel rôle il jouait, & en quel lieu fe paffait l'action qu'on repréfentait. L'unité du lieu était fans doute obfervée, car pendant la durée d'une pièce, la fcène ne changeait jamais. Les rôles de femme étaient remplis par des enfans ou par des eunuques.

Le foir le temps étant favorable au départ, plufieurs yachts & autres bâtimens qui dépendaient de l'ambaffade ou y avaient rapport, firent voile jufqu'un peu au delà de *Tien-fing*. A mefure qu'on traverfait cette ville, on remarquait qu'elle était très-étendue. Les mandarins qui y réfidaient, affurèrent qu'elle contenait fept cent mille ames; le nombre immenfe de fpectateurs que les Anglais y virent, rendait ce calcul vraifemblable.

Les maifons de Tien-fing qui, ayant des boutiques pour le détail des marchandifes, ou pour les gens de métiers, étaient ouvertes fur la rue, paraiffaient auffi remplies de monde que les jonques. On peut fe former une idée des perfonnes qui logeaient dans les autres habitations, non-feulement par le nombre de fpectateurs vus dehors, mais par le conftant &

patriarchal ufage de ce peuple, qui raffemble, fous un feul toît & dans de petits appartemens, toutes les branches & les générations exiftantes d'une même famille. D'après cet ufage, confervé par les Chinois émigrés, qui font à Batavia, on trouva en faifant un dénombrement exact de cette colonie, qu'il y avait dans chaque maifon chinoife, dix hommes en état de porter les armes. Chine.

Les maifons de Tien-fing, font bâties en briques bleues, ou couleur de plomb. Plufieurs ont deux étages, ce qui eft contraire à la mode générale, que les Chinois affectent dans leur manière de bâtir. La plupart préfèrent des maifons à un feul étage, & ils font fouvent embarraffés quand ils montent un efcalier, ou qu'ils font dans un endroit élevé, & qu'ils regardent en bas.

En continuant fa route, l'ambaffade ne vit qu'un pays cultivé avec le plus grand foin. Les bords du *Pei-Ho* font, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit, pour contenir l'effet des débordemens. Dans d'autres, il y a des digues, faites auffi avec du granit, extrêmement longues, & garnies d'éclufes de diftance en diftance, pour diftribuer avec égalité l'eau dont on arrofe les champs voifins.

Chine.

Les marées dont le flux avait accéléré la marche des yachts qui portaient l'ambassade, cessèrent de se faire sentir à environ trente milles au-delà de Tien-sing. Quand il n'y avait point de vent, on voyait communément les matelots faire usage de deux très-larges avirons. Leurs mouvemens étaient réglés par un air très-gai que chantait le pilote, & auquel les rameurs répondaient en chorus. Ce même air est chanté à bord de tous les bâtimens, & lorsque dans une nuit paisible, par un beau clair de lune, on l'entend répéter de cent différentes jonques, qui suivent différentes directions, on se fait une agréable idée du contentement de cette classe laborieuse, qui vit continuellement sur l'eau, & forme une partie considérable de la population de la Chine.

Une foule d'objets attirait sur le rivage l'attention des voyageurs, & les engageait souvent à quitter ses yachts dont la marche était si lente, qu'on pouvait aisément faire des excursions à terre. Mais les Anglais s'aperçurent bientôt qu'ils étaient surveillés avec une jalousie, une suspicion qui surpassait tout ce qu'ils avaient lu ou entendu raconter de la rigoureuse police des Chinois. Ce changement était l'effet des ordres du légat. On ne savait à quoi attribuer ces inutiles mesures de contrainte;

Chine.

enfin, d'après plusieurs mots que les mandarins laissèrent échapper dans leur conversation familière avec l'interprête, celui-ci découvrit que la cour était depuis très-peu de temps mécontente de la nation Anglaise, qu'on avait accusée d'avoir secouru les ennemis de l'empereur de la Chine, dans une guerre qu'il faisait au Thibet. L'ambassadeur était convaincu que ce fait était faux; mais il n'en sentait pas moins que la foi qu'on y ajoutait suffisait pour que la cour de la Chine cessât d'avoir des dispositions favorables pour le gouvernement de la Grande Bretagne & même aucune confiance en lui.

Si avant de quitter le voisinage de Canton, Lord Macartney eût, par bonheur, été informé des événemens de la guerre du Thibet, il aurait pu détruire l'effet des faux rapports qu'ils avaient occasionnés; mais il ignorait encore complètement toutes les circonstances qui servaient de prétexte aux rumeurs injurieuses semées contre les Anglais; toutefois l'ambassadeur réussit dans les soins qu'il se donna pour convaincre les deux mandarins que l'histoire qu'on leur avait débitée, n'avait aucun fondement. Remplis de confiance en lui, ils ne pouvaient manquer de croire à la vérité de ces assertions; mais ils n'étaient point autorisés à communi-

Chine.

quer directement avec la cour. D'ailleurs, comme ils étaient de race chinoise, ils n'avaient aucune espèce d'influence sur le légat tartare. Une secrète antipathie subsiste toujours entre ces deux nations.

Le legat était le seul à qui il fut permis de correspondre avec le gouvernement, relativement à l'ambassade. Lord Macartney employa tous les moyens possibles pour captiver sa bienveillance. Il profita des occasions qui se présentèrent pour l'informer de la grande distance qu'il y avait de Calcutta au Thibet, & pour lui présenter de quelles foibles conséquences étaient les rélations des Anglois avec ce pays, en comparaison de leur commerce à Canton, & par conséquent combien plus ils mettaient de prix à ce qui avait rapport à ce dernier objet; il fit aussi mention des instructions constamment données au gouverneur général du Bengale, instructions qui portent d'avoir une attention particulière pour ceux de ses voisins, qui sont alliés de l'empire de la Chine, ou sous la protection immédiate de cet empire.

Le légat ne montra aucune disposition à rendre justice aux anglais, ni à l'ambassadeur; soit par méfiance, soit par mauvaise volonté, il refusa d'expédier par les messagers du gouvernement,

vernement, les lettres que Lord Marcartney écrivait aux commffaires de la compagnie à Canton. L'ambaffade fut auffi privée des communications les plus néceffaires, & n'eût que fort peu d'efpoir d'être mieux traitée à l'avenir. Le légat était l'ami et la créature du grand colao ou premier miniftre ; d'après la conduite de l'un on pouvait juger des intentions de l'autre. Chine.

Telles étaient les circonftances contrariantes dans lefquelles fe trouva l'ambaffade avant d'arriver à la capitale ; elle n'allait que très-lentement contre le courant de la rivière. Dans cette route, on rencontrait à chaque pas de grandes jonques qui revenaient de porter du blé à Pékin ; fur le pont de chaque grande jonque eft une longue rangée d'appartemens habitées par plufieurs familles. Les Anglais calculèrent que chacun de ces bâtimens ne contenait pas moins de cinquante perfonnes, & qu'entre *Tong-chou-fou* & *Tien-fing* ; il y avait au moins mille jonques à grains, ce qui faifait cinquante mille habitans. Une quantité immenfe d'autre bateaux de diverfe efpèce, defcendait ou remontait la rivière, ou était à l'ancre devant les villes bâties fur fes bords, & les perfonnes qui demeuraient dans ces bateaux, étaient au moins au nombre de cinquante mille ; ainfi, fur un feul

Chine.

bras d'une rivière, la population de ces habitations mobiles s'élevait à cent mille personnes.

Dans cette peu profonde rivière, la vase ou l'argile délayée que remuent les grandes jonques, ou qui se détache de ses bords peu solides, ou enfin, qui est entraînée des montagnes éloignées, reste mêlée à son eau, en si grande quantité, que cette eau en est peu potable; mais on l'éclaircit promptement par le procédé très-simple que voici. On met un petit morceau d'alun dans le creux d'un bambou percé de plusieurs trous; ensuite on remue pendant trois ou quatre minutes avec ce bambou l'eau qu'on a puisée dans la rivière. Les particules de terre se mêlant avec l'alun, sont précipitées au fond du vase, & l'eau qui est au-dessus reste pure & diaphane.

A la Chine, les personnes d'un rang élevé sont si difficiles sur la qualité de l'eau, qu'elles en boivent rarement, sans qu'elle ait été distillée. Tous les autres chinois font infuser du thé ou quelques autres végétaux salubres dans l'eau dont ils font usage; ils la prennent ordinairement chaude, ainsi que le vin & les autres liquides. L'habitude a tant d'effet sur les sens, que lorsque les liqueurs spiritueuses ou fermentées sont chauffées, cette nation les

trouve plus agréables, comme plus saines. Chine.

Quoique le thé soit le breuvage général des Chinois, qu'ils le boivent entre les repas & qu'ils en présentent à toutes les heures du jour, à ceux qui leur rendent visite, ils aiment aussi beaucoup, & sur-tout dans les provinces du Nord, les liqueurs fortes; ils savent cependant jouir pendant l'été de l'agréable fraîcheur que produit la glace. Les jouissances sensuelles et casanières, plutôt que les exercices du corps & les plaisirs de l'âme, semblent être les principales ressources des Chinois pour remplir les heures où ils n'ont point d'occupations sérieuses.

Les deux mandarins passaient une grande partie de leur temps à s'entretenir avec l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite par le secours des interprètes; à la vérité ils faisaient bien moins de questions que de réponses; quoique leur opinion se ressentît de la partialité nationale, ils semblaient s'attacher à être exacts dans les faits qu'ils racontaient.

Le légat avait rarement des conversations familières avec l'ambassadeur; on ne jugeait pas même convenable de faire, en sa présence, beaucoup de questions sur la Chine, quoiqu'il fit la route par terre & avec beaucoup de pompe, il rendait chaque jour visite au

Chine.

Lord Macartney. Sa marche était précédée par des soldats ou des domestiques, qui annonçaient à haute voix son approche.

Il est très-rare qu'un mandarin, d'un rang élevé, voyage ou sorte jamais de sa maison, sans un train convenable à sa dignité. Il est si essentiel pour les hommes revêtus de quelque dignité, de conserver sans cesse les dehors faits pour inspirer du respect au vulgaire, que si on les voyait passer dans la rue sans leur suite, on regarderait cela comme une sorte de dégradation.

A chaque ville un peu considérable & à chaque poste militaire, situé sur le bord de la rivière, les troupes étaient rangées en ligne, jusqu'à ce que les yachts qui portaient l'ambassade eussent passé, & on tiroit trois coups de canon pour la saluer. Ces canons étaient des espèces de petards courts qui ne servent que pour les saluts. On n'y met qu'une petite quantité de poudre; ensuite ils sont placés perpendiculairement dans la terre & remplis de sable.

Depuis leur arrivée en Chine, les personnes qui composaient l'ambassade avaient à peine vu un nuage se mouvoir dans les cieux; elles n'avaient pas non plus aperçu une seule éminence entr'eux & l'horizon. Ce ne fut que le

quatorzième jour après leur départ de Tien-fing, qu'elles diſtinguèrent de hautes montagnes bleues du côté du nord-oueſt; ces montagnes annonçaient l'approche de Pékin, au-delà duquel elles étaient ſituées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette grande capitale, & à un demi-mille de la cité de *Tong-chou fou*, où le *Pei-Ho* ceſſe d'être navigable, ſi ce n'eſt par des canots. L'ambaſſadeur interrompit pour quelque temps ſes voyages par eau. Il y a de *Tien-ſing* à *Tong-chou-fou* environ quatre-vingt dix milles.

Chine.

L'ambaſſade avait juſqu'alors, ſuivi ſa route vers la capitale de la Chine, ſans fatigue & ſans embarras. Les voyageurs n'avaient pu qu'être flattés de trouver, dans tous les objets qui s'offraient à eux, une nouveauté agréable aux yeux, ou intéreſſante pour l'eſprit. Ils conſidéraient cette vaſte plaine qui s'offrait à leurs regards comme un ſpectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaiſon. Vers l'extrémité occidentale de cette immenſe plaine, eſt bâti Pékin capitale de la Chine. Il faut traverſer cette ville pour ſe rendre de Tong-chou-fou, au palais d'Automne de l'empereur; c'eſt là qu'il fallait dépoſer les préſens.

Chine.

L'ambaſſadeur & ſa ſuite devaient demeurer tout près de ce même palais, pendant qu'on ferait les préparatifs néceſſaires pour leur voyage en Tartarie.

Le temple ou monaſtère où logèrent l'ambaſſadeur & ſa ſuite, était deſſervi par douze prêtres de la religion de Fo, laquelle eſt le plus généralement répandue à la Chine. Cet édifice ſert de caravanſérai, où logent les perſonnes d'un certain rang, lorſqu'elles voyagent pour le ſervice public. La divinité la plus remarquable de ce temple, eſt une perſonnification de la providence, ſous la forme d'une femme, tenant dans ſa main un plateau rond au milieu duquel eſt peint un œil; cette figure a de la grâce & de la dignité.

La ſuite nombreuſe de l'ambaſſadeur occupa preſque tous les logemens du monaſtère; il n'y reſta qu'un ſeul prêtre pour ſoigner les lampes du temple. Les autres moines ſe retirèrent dans un monaſtère voiſin; mais ils ſe rendaient dans le temple, lorſque les heures de la dévotion les y appelaient; les appartemens qu'ils avaient cédés aux Anglais étaient frais & agréables, malgré la chaleur de la ſaiſon.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambaſſade à Tong chou-fou, tous les Anglais furent in-

vités à un festin que donnèrent les mandarins ; l'heure à laquelle ce banquet eût lieu leur fit juger que c'était un déjeuner. Il paroît d'après cet exemple, que quand les Chinois veulent traiter quelqu'un avec beaucoup de politesse, l'étiquette consiste non seulement à l'inviter lui-même, mais toutes les personnes de sa suite quelles qu'elles soient. Les spectateurs étaient en si grand nombre sur le vaste & sablonneux terrain qui s'élève entre le monastère & la rivière, qu'on y avait dressé des échoppes où l'on vendait différentes choses, mais principalement des fruits & des liqueurs ; ni parmi la multitude assemblée près de Tong-chou-fou, ni dans la foule que l'approche de l'ambassade avait attirée ailleurs, depuis son entrée en Chine, on ne remarquait pas un seul homme vêtu en mandiant, ou qui parut vouloir demander l'aumône ; beaucoup de gens, il est vrai, avaient l'air peu aisés, mais aucun n'était réduit à la nécessité, ou nourri dans l'habitude d'implorer la charité d'un étranger. Chine.

L'ambassadeur avait, de temps en temps donné des gratifications aux équipages des yachts & aux autres Chinois employés pour l'ambassade ; mais ces largesses n'étaient jamais demandées, & on les faisait à l'insçu des mandarins qui prirent la peine d'accom-

Chine.

pagner quelques Anglais qui allèrent dans la ville voisine pour faire de petites emplettes ; on les fit passer par un grand faubourg qui touche à Tong-chou-fou. Cette ville est entourée de murailles bâties en briques & plus hautes que les maisons qu'elles renferment, & qu'on a pour la plupart construites en bois. Les principales rues sont droites, pavées avec de grandes pierres carrées & des trottoirs de chaque côté ; beaucoup d'hommes du peuple étaient nus depuis la ceinture jusqu'en haut. La plupart des maisons avaient des boutiques sur la rue, les unes remplies de marchandises, les autres occupées par des gens de métier, & de tous côtés on déployait une industrie qu'excitait, sans doute, le voisinage de Pékin. Le dehors des boutiques était peint de couleurs très-variées & très-agréables,

L'aspect des Anglais interrompit, pour quelque temps les occupations du peuple, les habits courts, les visages rasés de nos voyageurs, formaient un spectacle nouveau qui excitait la surprise ; en parcourant les rues les voyageurs remarquèrent en plusieurs endroits le type d'une éclipse de lune qui devait avoir lieu sous peu de temps. Le gouvernement Chinois, toujours attentif à fonder son autorité sur l'opinion que le peuple a de

ſa ſageſſe ſupérieure, a profité du préjugé ſur les éclipſes, en ſe réſervant excluſivement la faculté de communiquer au peuple, tout ce que la ſcience & les obſervations aſtronomiques peuvent apprendre à cet égard. Cette communication ſe fait enſuite, comme dans l'occaſion dont nous venons de parler, au moment le plus propice & avec une ſolennité qu'accroît encore la vénération du peuple pour ce prévoyant pouvoir dont il reçoit des inſtructions ſi intéreſſantes. Chine.

Quand aux éclipſes de ſoleil, les habitans de la Chine croyent qu'ils préſagent quelque grande calamité; & comme on prend beaucoup de peine pour leur perſuader que leur proſpérité eſt due à la ſageſſe & aux vertus de leur ſouverain, ils croyent auſſi qu'il y a de ſa faute, s'il paraît dans les cieux quelque augure funeſte. L'empereur a la prudence de régler ſa conduite d'après cet incommode préjugé; il n'entreprend jamais rien à l'approche d'une éclipſe de ſoleil; il affecte, au contraire de ſe retirer loin de la préſence de ſes courtiſans, & d'examiner avec ſoin l'adminiſtration de l'empire, afin de corriger les erreurs qui peuvent avoir été commiſes, & par rapport auxquelles il ſemble que l'éclipſe à lieu; il

Chine.

invite en même temps ses sujets de lui dire librement leurs avis.

Quelques-uns des mandarins qui accompagnaient les Anglais, connaissaient fort bien la véritable cause des éclipses ; ils savaient aussi qu'il y avait à la cour de Pékin des Européens employés à les calculer ; mais ils croyaient que les Chinois étaient en état de les prédire avec assez d'exactitude. Il y a parmi les Chinois, d'attentifs, de patiens observateurs, mais ils ne possèdent pas assez la science du calcul, pour parvenir à la solution d'un problême compliqué ; les premières opérations de l'arithmétique ne sont pas généralement connues du peuple. Les chinois font leurs calculs, par le moyen d'une machine dans laquelle des boules sont enfilées avec des fils d'archal sur différentes colonnes & arrangées dans le systême des chiffres arabes. Les boules représentant les unités, sont sur la première colonne, avec une progression décuple pour les autres colonnes de droite à gauche.

Les temples chinois ne sont guère plus hauts que les maisons ordinaires ; on en a un exemple dans celui où logea l'ambassade, à son passage à Tong-chou-fou. La présence des étrangers n'empêchait pas qu'il n'y eût une affluence de dévots ; & en assistant aux cérémonies de la

religion de Fo, les Anglais furent frappés de la reſſemblance qu'il y a entre les formes extérieures de cette religion & celles de l'égliſe romaine. Sur l'autel d'un temple chinois, on voit ſouvent derrière un écran une ſtatue qui reſſemble à celle de la Vierge-Marie; on la nomme *Chin-mou*, c'eſt-à-dire, la mère ſacrée : elle eſt aſſiſe dans une alcôve, & tient un enfant dans ſes bras; une auréole, qu'on appelle le cercle de gloire, eſt autour de ſa tête, & des cierges brûlent ſans ceſſe devant elle. Les longues & groſſières robes des prêtres de Fo, & leur ceinture de corde, les fait reſſembler aux moines de l'ordre de Saint François. Ils vivent comme ces derniers, en célibataires, demeurent enſemble dans des couvens, & s'impoſent quelquefois des pénitences volontaires & une rigoureuſe abſtinence. Chine.

Il n'y a point en Chine de religion dominante. Les prêtres d'aucun culte ne ſont payés, préférés ni encouragés par l'état. L'empereur profeſſe une religion; pluſieurs mandarins en ont une autre; la majorité du peuple en ſuit une troiſième, qui eſt celle de Fo. Non-ſeulement des offices habituels attirent dans les temples les prêtres & les femmes, mais tous les diſciples de Fo s'y rendent lorſqu'ils ſont à la veille de ſe marier, d'entreprendre un voyage,

Chine.

ou de conclurre quelque affaire importante. Ils croient qu'alors il est nécessaire pour eux de consulter la divinité tutélaire, & ils s'y prennent de différentes manières.—Quelques-uns mettent dans le creux d'un bambou plusieurs petits bâtons consacrés, qui sont marqués & numérotés. Le consultant, à genoux devant l'autel, secoue le bambou, jusqu'à ce qu'un des bâtons tombe à terre. On en examine la marque, & celle qui y correspond dans un livre que le prêtre tient ouvert, répond à la question qu'on a faite. D'autres jettent en l'air un polygone de bois, dont chaque face a sa marque particulière; & quand il tombe, la marque qui se trouve en haut, est celle qui indique la réponse du livre du destin. Si cette réponse est favorable, celui qu'elle concerne se prosterne avec gratitude, & entreprend avec confiance l'affaire qui l'intéresse. Les temples sont toujours ouverts pour ceux qui désirent interroger le sort.

Peu de Chinois, dit-on, portent leurs vœux sur d'autres objets que ceux qui ont rapport aux avantages de cette vie. Cependant la religion de Fo professe la transmigration des ames, & promet le bonheur à des conditions qui, sans doute, se bornaient dans l'origine à la pratique des vertus morales, mais qui,

depuis, ont été remplacées par des contributions pour l'édification ou la réparation des temples & l'entretien des prêtres ; & par une attention ftricte à des règles particulières, ceux qui négligeront de remplir ce devoir, difent les prêtres, en feront cruellement punis. Leurs ames pafferont dans le corps des plus vils animaux, & les fouffrances qu'elles éprouveront, feront proportionnées aux fautes qu'elles auront commifes fous une forme humaine.

Chine.

Les cimetières des Chinois font loin de toute efpèce de temple ; ils ne font fanctifiés que par la vénération de ceux dont les cendres des pères y repofent. Le peuple conferve ces afiles facrés avec tout le foin poffible. Les Chinois préfèrent toujours, pour placer leurs cimetières, les endroits où la terre n'eft pas propre à la culture, parce qu'alors ces lieux doivent naturellement refter plus tranquilles : cependant, le plus pauvre payfan ne touche point à l'endroit où un peu de terre affemblée, annonce que les reftes de quelqu'un y repofent ; & cet humble monument eft refpecté jufqu'à ce que le temps & les effets graduels de l'air l'aient mis entièrement de niveau avec le fol qui l'environne.

La campagne des environs de Tong-chou-fou eft plane & fertile jufqu'à plufieurs milles de diftance : on fournit à quelques Anglais le moyen

Chine. de s'y promener à cheval. Ils rencontrèrent plusieurs cavaliers chinois qui, à leur approche, mettaient pied à terre par civilité: c'est, à la Chine, une marque de respect dont un homme ne s'abstient jamais envers ses supérieurs, & la coutume s'en est étendue dans les autres parties de l'Orient. Le gouverneur & les conseillers de Batavia ne manquent point d'exiger un pareil honneur de toutes les personnes qui résident dans la colonie. A la Cochinchine, à Java, à Sumatra, les Anglais remarquèrent en beaucoup de circonstances que la Chine donnait le ton aux pays situés dans les environs des mers chinoises. La couleur jaune que porte l'empereur de la Chine, est affectée par tous les souverains de l'Orient de l'Asie.

Les habitations des paysans sont éparses, au lieu d'être réunies en villages. Les cabanes sont propres & commodes. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages & les voleurs. Il est vrai que le vol ne s'y commet que très-rarement : on ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne soit accompagné de quelque dangereuse violence. Les femmes des paysans chinois sont d'un grand secours dans leurs familles; non-seulement elles élèvent leurs en-

fans & ont tous les foins du ménage, mais elles font la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maifons : elles élèvent des vers à-foie, elles font leurs étoffes, car les femmes font les feuls tifferands de l'empire. Chine.

Malgré toute l'utilité dont les payfannes font dans leur ménage, les maris s'arrogent un empire extraordinaire fur elles, & les tiennent à une fi grande diftance, qu'ils ne leur permettent pas toujours s'affeoir à leur table, mais fe font fervir par elles. Les hommes avancés en âge vivent au milieu des jeunes gens de leur famille : ils modèrent, dans l'occafion, leur impétuofité & leur violence. L'influence de l'âge fur la jeuneffe eft maintenue par les fentimens de la nature, par l'habitude de l'obéiffance, par les préceptes d'une morale, d'accord avec les lois du pays, & par les foins continuels qu'emploient les parens à cet effet.

Les vieillards qui n'ont plus la force de travailler, communiquent à ceux de leurs defcendans qui font déjà dans l'âge viril, ou au moment d'y entrer, les règles qu'on leur a enfeignées dans leur jeuneffe & la fageffe qu'ils doivent à l'expérience. Des fentences d'une morale fimple font écrites dans la chambre où fe raffemblent tous les mâles de la famille, &

Chine.

il y en a toujours quelqu'un en état de les lire aux autres. Dans chaque maison, on voit un tableau contenant le nom de tous les ancêtres des personnes qui y demeurent. Les descendans d'une même race visitent ensemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères; ce soin commun, & d'autres circonstances, rapprochent, unissent les parens les plus éloignés : ils ne peuvent se perdre de vue, & rarement ils cessent de prendre un intérêt réciproque à ce qui les touche. Tout homme réduit à l'indigence a droit d'avoir recours à ses parens; les mœurs, bien plus fortes que les loix, & une affection produite & nourrie par une intimité continuelle, assurent des secours à celui qui en a besoin. Ces coutumes, ces mœurs expliquent clairement un fait qui malheureusement paraît extraordinaire aux Européens, c'est qu'à la chine, on ne voit jamais des malheureux chercher à exciter la compassion ou implorer la charité des passans.

Après avoir fait les calculs des moyens nécessaires au charroi des présens & du bagage, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petites charettes; quarante brouettes, plus de deux cents chevaux, & près de trois mille hommes. Observons, en outre, que rien de tout cela ne devait

servir

ſervir ni pour les mandarins eux-mêmes, ni pour les gens de leur ſuite; les plus gros, les plus peſans fardeaux étaient portés par des hommes. Chine.

L'ambaſſadeur & treize autres Anglais voyagèrent en chaiſe à porteur, qui ſont en Chine, les voitures les plus en uſage pour les gens d'un rang élevé, même lorſqu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étaient à cheval, ainſi que les mandarins, dont le principal ſe tenait à côté de la chaiſe de l'ambaſſadeur. Les ſoldats chinois marchaient à pied & faiſaient faire place ſur la route. Cette route forme pour Pékin, une magnifique avenue, & c'eſt par-là qu'arrivent toutes les perſonnes & les marchandiſes qui vont des provinces de l'eſt & du midi dans la capitale; elle eſt parfaitement unie. Le centre, d'environ vingt pieds de large, eſt pavé avec des tables de granit; de chaque côté eſt un chemin non pavé, aſſez large pour les voitures. La route eſt en grande partie bordée d'arbres & principalement de ſaules, d'une groſſeur conſidérable.

En ſuivant la route, quelques-uns des gardes de l'ambaſſadeur, fatigués d'être renfermés dans des voitures qui allaient très-lentement, prirent le parti de deſcendre & d'aller à pied; par ce moyen, le peuple qui s'était rendu en

Chine.

foule sur la route pour voir les étrangers, eut occasion d'examiner leur figure, leur air & leur costume. Les joues rouges, les cheveux poudrés de ces gardes, & leurs habits serrés & courts, qui n'empêchaient point de distinguer leurs formes, excitèrent une attention particulière.

On fit halte, pour déjeuner, dans un village qui était sur la route. En partant de là, on était dans l'attente de découvrir cette capitale, qu'on dit être la plus grande ville du monde. Cependant, ni des édifices très-remarquables dans les environs, ni des maisons de plaisance, ne leur annonçaient que nous allions la voir incessamment. Enfin nous arrivâmes à l'entrée d'un des faubourgs du côté de l'est. On fut environ quinze minutes à traverser ce faubourg, après quoi on se trouva devant les murs de la cité de Pékin.

L'arrivée de l'ambassadeur fut annoncée par le bruit du canon. On avait préparé des rafraîchissemens en dedans de la porte de la ville, pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Les murailles de la ville sont d'environ quarante pieds de haut, & de vingt pieds d'épaisseur à leur base ; les murs sont flanqués de tours carrées qui s'élèvent à environ soixante pas de distance l'une de l'autre ;

plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts. Chine.

L'entrée de Pékin offre un coup d'œil bien différent de celui des villes Européennes, où les rues sont souvent si étroites, & les maisons si élevées. A Pékin, la plupart des maisons n'ont qu'un étage, & aucune n'en a plus de deux. Les rues qui les divisent ont beaucoup plus de cent pieds de large : aussi ces rues sont aérées, claires & gaies.

La rue où passa l'ambassade n'était pas pavée ; on l'avait arrosée pour empêcher qu'il y eut de la poussière. Cette rue était interrompue par un mur du palais impérial, & qu'on appelle le *mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. Là, on aperçoit plusieurs édifices publics qu'on considère comme appartenant à l'empereur, & qui sont aussi couverts en jaune. Ces toits ne sont point interrompus par des cheminées. Les croupes & le faîte en sont symétriquement échancrés & forment un feston renversé, dont l'effet est plus agréable que celui que produiraient de longues lignes droites. En outre, ils sont ornés de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, & le plus grand nombre n'a de modèle que dans l'imagination.

Chine.

Sur le devant de la plupart des maisons de cette grande rue, sont des boutiques peintes, dorées & ornées avec magnificence ; au-dessus de quelques-unes, il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes & de fleurs. Il y a devant les portes beaucoup de lanternes de corne, de mousseline, de papier, & la forme en est si variée, qu'il semble que les Chinois y aient employé tout le pouvoir de leur imagination.

La foule dans cette rue n'était pas peu augmentée par les principaux Mandarins, qui ne sortent jamais qu'avec une nombreuse suite. L'ambassade fournissait, dit-on, amplement matière aux contes qui captivaient en ce moment l'imagination du peuple ; il se pressait pour voir passer ces étrangers. Les soldats Chinois, qui servaient de gardes, pour faire reculer les spectateurs, étaient armés de longs fouets, dont ils semblaient vouloir frapper les rangs les plus avancés : mais ils ne les menaçaient qu'avec une douceur analogue à leur caractère ; dans le fait, leurs fouets ne frappaient presque jamais que la terre.

L'ambassade fit halte vis-à-vis de la triple porte qui est presque dans le centre du côté nord du mur du palais impérial. Ce mur paroissait enclorre une grande quantité de terrain, qui n'était point uni comme celui qu'on

voyait en-dehors du mur. Une partie, au contraire, formait de petites montagnes presque à pic. Les principales demeures de l'empereur sont bâties sur des montagnes de différentes hauteurs ; le tout a presque l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosks, faits pour la retraite & le plaisir. Chine.

De l'endroit où les Anglais eurent occasion de jeter un coup d'œil à travers la porte de l'enceinte du palais, & d'apercevoir une partie des jardins & des bâtimens, ils virent aussi une rue qui allait droit au nord, & aboutissait aux murailles de la ville; là, ils remarquèrent un vaste édifice d'une hauteur considérable, lequel renferme une cloche de forme cylindrique, & d'une grandeur prodigieuse. En frappant avec un maillet de bois sur la partie extérieure de cette cloche, on lui fait rendre un son assez fort pour être distinctement entendu de toute la capitale.

Les Anglais continuèrent à marcher vers l'ouest, on leur montra une maison où demeuraient quelques Russes, & ce qui était plus singulier, ils virent une bibliothèque de manuscrits étrangers ; l'un desquels était, dit-on, une copie Arabe du Koran ; parmi les

Chine.

ſpectateurs étaient quelques Mahométans diſtingués par des bonnets rouges. Il y avait auſſi des femmes qui, pour la plupart étaient nées en Tartarie, ou de race Tartare; quelques-unes de ces Tartares étaient bien parées, avaient des traits fort jolis & un teint relevé par les ſecours de l'art. Quelques dames Tartares étaient à cheval & montaient à califourchon comme des hommes. Après avoir paſſé devant beaucoup de temples, de magaſins & d'autres grands édifices, & avoir marché un peu plus de deux heures, depuis l'entrée du côté de l'orient, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Près de cette porte & en-dehors de la muraille de la ville, coule le petit ruiſſeau qui commence là à s'élargir beaucoup, fait enſuite preſque tout le tour de Pékin, & va du côté de Tong chou-fon ſe jeter dans le Péi-Ho.

En ſortant de Pékin & marchant droit au nord-oueſt, on trouve un chemin qui conduit à la ville de *Hai-tien*. Le palais d'automne eſt un peu au-delà de la ville, où il y a quelques miſſionnaires Italiens, que la cour emploie comme artiſtes. Entre la ville & le palais, était la maiſon de plaiſance où logèrent l'ambaſſadeur & ſa ſuite; les appartemens étaient beaux & commodes; il y en avait pluſieurs ornés de

payſages en minature qui paraiſſaient deſſinés correctement. Chine.

Le gouverneur du palais & l'ambaſſadeur, ſe firent réciproquement beaucoup de complimens et de politeſſes ; le premier déſira de connaître l'opinion de lord Macartney, relativement à la manière dont il fallait placer les préſens qui devaient reſter dans le palais. On décida que les principaux articles ſeraient mis de chaque côté du trône, dans une des ſalles d'audience. Cette ſalle ſpacieuſe & bien éclairée, était très-propre au déployement des préſens. Il n'y avait d'ailleurs que le trône, quelques grands vaſes d'ancienne porcelaine, avec une pendule à ſerinette, jouant douze vieux airs Anglais, & faite au commencement du dix-huitième ſiècle, ſuivant l'inſcription qu'elle portait, par Georges Clarke, à Londres.

Le trône placé dans une eſpèce de ſanctuaire, & ayant quelques marches ſur le devant & de chaque côté, n'eſt ni riche ni pompeux; il y a des deux côtés des trépieds & des encenſoirs, & devant le trône eſt une petite table, ou plutôt un autel ſur lequel on fait des offrandes de thé & de fruits, parce qu'en l'abſence même de l'empereur, on ſuppoſe que ſon eſprit eſt toujours préſent en ce lieu. Aux yeux

Chine.

d'un nombre immense de ses sujets le reste du monde est de très-peu de conséquence, & ils croient que l'empire de ce prince s'étend virtuellement sur la terre entière. D'après ces idées, il est rare qu'ils fassent aucune différence entre ce que lui doivent les autres nations ou les individus étrangers, & les hommages sans bornes qu'ils lui rendent eux-mêmes. Puisqu'ils lui offrent des sacrifices en son absence, il n'est point étonnant qu'ils l'adorent présent. Cette adoration consiste en neuf prosternemens solennels, à chacun desquels le front doit frapper la terre. Il est difficile d'imaginer un signe extérieur d'une plus grande soumission, d'une plus profonde humilité, & qui annonce une persuasion plus intime de la toute puissance de l'être à qui on rend un pareil hommage.

La cour de la Chine attend ces prosternemens de la part des étrangers, comme des sujets & des vassaux de l'empire. Le légat qui en avait déjà fait mention à l'ambassadeur, commença à le presser de se soumettre devant lui à cet usage, lorsqu'il approchait du trône impérial. Lord Macartney était préparé à répondre à cette demande ; il connaissait avec quelle obstination la cour de Chine exige des cérémonies, qui ne lui rendent peut-être les ambassades si agréables, que parce qu'elles

ſont accompagnées de marques d'humiliation de la part des puiſſances qui les lui adreſſent. C'eſt dans cet eſprit qu'on avait pris ſoin d'écrire en gros caractères chinois ſur les pavillons des yachts & des chariots de l'ambaſſade : *Ambaſſadeur portant tribut du pays d'Angleterre.* Chine.

Comme il était poſſible que la ſignification de ces caractères ne fût point expliquée à lord Macartney, il ne crut pas devoir s'en plaindre formellement, parce que d'ailleurs, ſi on lui avait refuſé une ſatisfaction à cet égard, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, il eût été obligé de s'arrêter en chemin, & de terminer ſa miſſion d'une manière auſſi fâcheuſe que ſoudaine. Cependant, ces caractères avaient été remarqués; ils étaient répétés dans la gazette de la cour; ils devaient être inſérés dans les annales de l'empire; ils pouvaient paſſer en Europe par le moyen des Ruſſes qui réſident à Pékin & des miſſionnaires qui s'y rendent des divers pays catholiques, il importait donc que l'ambaſſadeur fût encore plus attentif à toutes ſes actions, de peur qu'on ne les repréſentât comme peu convenables pour le ſouverain qu'il avait l'honneur de repréſenter.

Sous le règne qui précéda celui de l'empereur actuel, de pareilles conſidérations empê-

Chine.

chèrent l'ambassadeur de Russie de se soumettre aux cérémonies d'usage pour approcher le trône chinois, jusqu'à ce qu'on eut fait un pacte en forme, par lequel on convint, qu'en pareille occasion, les Chinois rendroient les mêmes honneurs aux souverains Russes.

Pour donner plus d'effet à ses sollicitations, le légat employa aussi celles des mandarins le plus intimement liés avec l'ambassadeur. Ceux-ci s'acquittèrent de cette commission d'une manière très-adroite & très-insinuante. Ils commencèrent par des remarques sur les coutumes des différentes nations, & l'avantage que trouvaient les voyageurs à se conformer à ces coutumes, dans quelque pays qu'ils allassent; parlant ensuite de la manière dont on était présenté à l'empereur, ils citèrent le prosternement comme une cérémonie ordinaire, qu'il serait très-désagréable de faire avec maladresse, & ils dirent, qu'en conséquence, on avait coutume de le pratiquer quelque temps auparavant. On observa aux mandarins que dans les temps modernes, on regardait les actions des hommes publics, moins comme les leurs propres, que comme celles des souverains qu'ils représentaient; que d'après ce principe, un monarque ne devait point s'attendre que les ambassadeurs des puis-

fances étrangères fe foumiffent à des cérémonies pratiquées par fes propres fujets, & qu'il y avait une diftinction jufte & néceffaire entre des actes d'hommage & de foumiffion, & des marques volontaires d'eftime & d'amitié.

Chine.

Dans cette circonftance délicate, l'ambaffadeur réfolut d'employer tous les moyens qui étaient en fon pouvoir pour fatisfaire aux vœux fuppofés de l'empereur, fans manquer à fon devoir envers fon propre fouverain. Il ne prétendit donc point fe difpenfer de la cérémonie du profternement; mais il offrit de l'accomplir à des conditions qui, fans la rendre moins refpectueufe pour la perfonne de l'empereur, en écartaient le principal inconvénient, c'eft-à-dire, empêchaient qu'on ne pût la regarder comme un acte d'hommage & de dépendance du repréfentant d'un fouverain étranger.

Les conditions qu'il propofa, étaient qu'un Chinois, d'un rang égal au fien, ferait devant un tableau où le roi d'Angleterre était peint en habit de cérémonie, les mêmes profternemens qu'on exigeait du repréfentant de ce roi devant le trône impérial. Ces conférences donnèrent occafion à l'ambaffade de demander d'aller à Pékin, parce qu'on ferait plus commodément dans cette capitale les préparatifs

Chine. nécessaires pour le voyage de Zhé-hol. Le légat résista à cette demande; mais le gouverneur du palais de *Yuen-Min-Yuen*, qui était d'un rang supérieur à celui du légat & avait plus de pouvoir que lui, se mêla de cette affaire, & aussitôt l'ambassade fut conduite à Pékin.

Il était important que les propositions de l'ambassadeur fussent données par écrit. Il les fit traduire exactement en chinois, & les rédigea en forme de mémoire qui était adressé au colao, premier ministre de l'empereur. Ce mémoire fut remis au légat, qui promit de le faire parvenir immédiatement à la cour: il sembla en même temps en approuver le contenu: les principaux Chinois à qui il fut communiqué ne doutèrent nullement que l'empereur n'acquiesçât à la demande de l'ambassadeur.

Dans cette persuasion, on se prépara immédiatement à se rendre en présence de l'empereur. Ceux des présens qui devaient être conduits en Tartarie furent, ainsi que le bagage de l'ambassade, portés de *Houng-Ya-Vuen* à Pékin.

Cette ville n'est pas aussi grande, proportionnément au reste de la Chine, que l'est Londres relativement à l'Angleterre. La principale partie de Pékin s'appelle la *Cité Tartare*,

Chine.

parce qu'elle a été rebâtie au troisième siècle, sous la première dynastie Tartare. Elle forme un parallélograme dont les quatre murs sont face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire d'environ quatorze milles carrés, dans le centre de laquelle est le palais impérial, qui occupe en dedans du mur jaune au moins un mille en carré : le tout ensemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres, dans toute son étendue. Mais indépendamment du vaste territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille jusques dans le voisinage de la mer Caspienne, ses quinze anciennes provinces sont à la Grande Bretagne à-peu-près comme de quinze à un.

Une autre partie de Pékin, attenante au mur de la Cité Tartare, est distinguée sous le nom de *Cité Chinoise*. Là, logent pour la plupart, les habitans des provinces que leurs affaires conduisent dans la capitale. Ses murailles, qui tombent presqu'en ruine, renferment un vaste espace d'environ neuf milles carrés. Cependant il n'y a que peu de ce terrain occupé par des maisons qui sont peu élégantes, irrégulières & remplies de monde. Le reste du terrain n'est point bâti, & il y en a une partie en culture : c'est là que l'empereur se rend tous les printemps, & conformément à l'ancien

Chine. usage, il prend en main la charrue & la dirige à travers un petit champ pour honorer la profession du laboureur. Tandis que ce monarque est occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de paysans l'accompagne, en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture. Ensuite les princes de la cour & les grands officiers de l'état, prennent la charrue à son exemple, & tracent en sa présence plusieurs sillons. Ils sont tous, ainsi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour ; le produit du champ labouré par leurs mains est recueilli soigneusement, & suivant l'annonce qu'on en fait solennellement, il surpasse en qualité & en quantité ce qui a rendu dans la même année, tout autre terrain d'une égale étendue.

La célébration de cette fête qu'on peut appeler avec raison une *fête exemplaire*, est publiée dans les villages de l'empire les plus éloignés ; elle est destinée à causer de la satisfaction au plus humble paysan, quand il se rappelle que sa profession a été adoptée & annoblie par son souverain, qui se trouve en effet incorporé dans la plus utile & la plus nombreuse classe de ses sujets, & semble avoir dès-lors un intérêt commun avec eux.

C'est aussi dans l'enceinte de la Cité Chinoise

qu'on a élevé le *Tien-tan*, c'eſt-à-dire, *l'éminence du ciel.* Le ſimple caractère *tien*, ou ciel, eſt tracé ſur le principal édifice de cette éminence. La forme de l'édifice eſt ronde, par alluſion à la voûte des cieux, qui paraît telle à nos regards. Ainſi le ti-tan, ou *temple de la terre* eſt carré, parce que les anciens Chinois croyaient que la terre était un carré parfait. Chine.

Dans le ſolſtice d'été, lorſque la chaleur du ſoleil eſt à ſon plus haut degré, l'empereur ſe rend en pompe ſur le *tien-tan*, pour y reconnaître le pouvoir de l'aſtre qui éclaire le monde, & le remercier de ſa bénigne influence. Dans le ſolſtice d'hiver, des cérémonies à peu près pareilles ſont accomplies dans le temple de la terre. Il n'y a rien de perſonnifié dans l'un ni dans l'autre temple ; l'adoration ſolennelle du ciel & de la terre n'a lieu que de la part de l'empereur ſeul, & c'eſt pour ſa commodité qu'elle ſe fait à Pékin, où ce prince paraît dans pluſieurs autres grandes cérémonies, inventées par le double intérêt de la politique & de la religion. Ce ſont preſque les ſeuls ſpectacles publics qu'il y ait dans cette ville.

Pékin eſt ſeulement le ſiége du gouvernement de l'empire ; il n'y a point de port ; il n'eſt point le rendez-vous du commerce ; il n'y a point de manufactures : il ne s'y raſſemble pas

Chine. de diète repréſentative avec un grand nombre de députés, pour aider, examiner ou réprimer les meſures du gouvernement; ce n'eſt pas non plus un lieu de plaiſir ou de diſſipation.

A la Chine, il y a moins d'inégalité dans les fortunes que dans les conditions des hommes. En outre, les richeſſes y donnent fort peu d'importance & point de pouvoir; il n'y a point de ces dignités héréditaires qui peuvent donner de la conſidération & de la prépondérance. On ne peut monter l'échelle de l'ambition, que par des études longues & pénibles, & en excellant dans les lettres, qui ſeules rendent capables de remplir les emplois publics.

A la Chine, il n'y a proprement que trois claſſes d'hommes. Les lettrés, parmi leſquels on choiſit les mandarins; les agriculteurs & les artiſans, dans le nombre deſquels on comprend les marchands. Ce n'eſt qu'à Pékin qu'on confère les derniers degrés dans les lettres à ceux qui, dans un examen public, montrent qu'ils ont acquis beaucoup de lumières ſur les ſciences de la morale & du gouvernement. L'empereur diſtribue parmi ces gradués, tous les emplois civils de l'état; ces examens ſe font avec une grande ſolennité.

Il

Il y a un tribunal chargé d'examiner les talens & les qualités que les mandarins dévéloppent dans leurs emplois, de proposer le déplacement de ceux qui manquent de capacité ou de justice ; un autre a pour objet la conservation des mœurs & de la morale de l'empire. Les Européens l'appellent le tribunal des cérémonies parce qu'il les règle, en établissant pour maxime, que les formes extérieures contribuent beaucoup à empêcher qu'on ne s'écarte des règles de la morale. Le plus difficile, le plus sévère des tribunaux est celui des censeurs ; il examine l'effet des lois subsistantes, ainsi que la conduite des autres tribunaux des princes, des grands officiers de l'État, & de l'empereur lui-même. Chine.

Dans le siècle dernier, le jésuite Grimaldi prétendait que la population de Pékin s'élevait à seize millions d'ames. Un autre missionnaire a beaucoup réduit cette estimation, & porté celle de la Cité Tartare à un million un quart seulement : d'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, toute la ville contient environ trois millions d'habitans. Les maisons basses de Pékin semblent ne pouvoir pas suffire à une pareille population : mais il faut peu de place pour une famille chinoise. Elle n'a jamais d'appartement

Chine.

superflu. Dans une maison chinoise on trouve souvent une famille de trois générations, avec toutes les femmes & les enfans. Une petite chambre suffit pour les individus de chaque branche de la famille, qui couchent dans différens lits, séparés seulement par des nattes pendues au plafond; il n'y a qu'une chambre à manger commune.

Cette coutume de réunir les différentes branches d'une même famille sous le même toit a les plus importans effets. L'autorité & l'exemple des vieillards, rendent la jeunesse plus modeste & plus réglée dans sa conduite. La multitude d'habitans que renferme Pékin, n'empêche pas qu'ils ne jouissent d'une bonne santé. Les Chinois vivent beaucoup en plein air; un très-grand ordre est maintenu parmi les nombreux habitans de cette capitale. Il est rare qu'on y ait des crimes à juger: ce n'est que dans les fauxbourgs, que sont tolérées & enregistrées les filles publiques, encore y sont-elles en petit nombre.

Les Chinois qui sont dans l'aisance se marient de très-bonne heure, & aussitôt qu'ils ont le moindre espoir de pouvoir faire subsister les enfans qu'ils auront: cependant cet espoir n'est pas toujours réalisé, & les enfans nés, sans qu'on ait le moyen de les entretenir, sont quel-

quefois abandonnés par les malheureux auteurs de leurs jours. La superstition est venue à l'appui de cet acte de barbarie, & en a fait un sacrifice à l'esprit de la rivière la plus voisine. Le malheureux enfant est jeté dans cette rivière avec une cale base attachée au cou, afin qu'il ne se noye pas immédiatement. On choisit le plus souvent des enfans femelles pour ce cruel sacrifice, parce qu'on regarde leur perte comme un moindre mal. Les enfans sont exposés immédiatement après leur naissance, & avant que leur figure paraisse assez animée, & que leurs traits soient assez formés, pour captiver les affections qui naissent dans le sein paternel. Cependant on a toujours un faible espoir que ces enfans pourront être dérobés à une mort prématurée, par les personnes que le gouvernement entretient pour recueillir ces innocentes victimes, afin de pourvoir à la subsistance de celles qu'on trouve encore vivantes & enterrer celles qui ont déjà expiré. Chine.

Les missionnaires partagent avec zèle un soin si rempli d'humanité. C'est un spectacle singulier que de voir des hommes animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie, leurs amis & se consacrant pour le reste de leurs jours, au soin de travailler à

Chine. changer le dogme d'un peuple qu'ils n'avaient jamais vu ; en poursuivant leur dessein, ils courent d'abord toutes sortes de risques, ils souffrent toute espèce de persécution, & renoncent à tous les agrémens de la vie; mais à force d'adresse, de talent, de persévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, & en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à se faire connaître & protéger; ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays ou la plupart des étrangers sont proscrits, & où c'est un crime d'avoir abandonné le tombeau de ses pères; ils obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi, sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel. Les missionnaires de différentes nations ont eu la permission de bâtir à Pékin quatre couvens, avec des églises qui y sont jointes. Il y en a même quelqu'un dans les limites du palais impérial.

Lorsque l'ambassadeur fut à Pékin, la plupart des missionnaires lui rendirent visite; Lord Macartney en recevait chaque jour des mandarins de premier rang; beaucoup de personnes se rendirent au palais où étaient les présens qu'on y avait déposés pour l'empereur; au nombre des spectateurs, étaient trois petits-fils de

l'empereur, qui admirèrent avec franchiſe, ce qu'ils voyaient. Quelques-uns des mandarins ſemblaient, au contraire, craindre de ſe livrer à des tranſports du même genre, & affectaient de conſidérer ces objets nouveaux, comme des objets d'un mérite ordinaire. Chine.

Pendant le ſéjour que l'ambaſſade fit à Pékin, quelques Anglais eurent ſouvent occaſion d'aller au palais impérial, ſitué dans la campagne, & retournant chaque fois par un chemin différent, ils purent facilement voir la plus grande partie de la capitale; l'ambaſſadeur ſe promena auſſi dans une voiture anglaiſe, attelée de quatre chevaux tartares, d'une belle taille. C'était un ſpectacle nouveau pour les Chinois, accoutumés à leurs voitures baſſes, groſſièrement faites & ne valant guère mieux que les mauvaiſes charettes d'Europe. Quand on eût déballé & monté le ſuperbe carroſſe deſtiné à être offert à l'empereur, il fut extrêmement admiré; mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le ſiège; car les mandarins voyant que ce ſiège ſi élevé était deſtiné pour celui qui devait mener les chevaux, témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on propoſait de faire aſſeoir un homme au deſſus de l'empereur, tant la délicateſſe de ce peuple eſt difficile pour

Chine. tout ce qui a rapport à la perſonne de ſon ſublime ſouverain.

Dans la ſoirée qui précéda le départ de l'ambaſſade pour *Zhé-hol*, un mandarin du premier rang ſe rendit chez Lord Macartney avec un meſſage très-gracieux, de la part de l'empereur. Ce prince ayant ſu que la ſanté de l'ambaſſadeur avait été altérée, en demandait des nouvelles, & recommandait à ce miniſtre de faire le voyage de la Tartarie à petites journées, comme il le faiſait lui-même; il ajoutait que l'ambaſſadeur & ſa ſuite ſeraient logés dans les palais qu'on a conſtruit ſur la route, pour ſervir de ſtations à ſa majeſté impériale lorſqu'elle ſe rend à *Zhé-hol*.

CHAPITRE III.

Voyage aux frontières septentrionales de la Chine. --- Vue de la grande muraille. --- De sa structure. --- De ses dimensions. --- L'ambassade anglaise arrive auprès de l'empereur de la Chine, en Tartarie, dans le palais où ce Prince fait sa résidence pendant l'été.

L'AMBASSADEUR, accompagné par le même nombre de Chinois qu'il avait eu jusqu'alors, & par la plus grande partie des européens attachés à l'ambassade, partit de Pékin le 2 septembre 1793. Chine.

La plaine où cette capitale est située, s'étend très-loin au nord & à l'est; sur la gauche, c'est-à-dire, à l'ouest, les montagnes ne sont qu'à peu de distance; des rangs de saules à l'écorce inégale, d'une grosseur prodigieuse, ombragent le chemin qui traverse la plaine; c'est l'arbre qui semble le plus propre au sol.

Dans cette partie du chemin, l'ambassadeur voyagea dans sa voiture européenne; c'était sans doute la première fois qu'une chaise de poste anglaise roulait sur la route de Tartarie.

Chine.

L'ambaſſadeur prit, de temps en temps, avec lui quelqu'un des mandarins ; d'abord ils eurent peur que la voiture qui était ſuſpendue très-haut, & qui leur ſemblait chanceler, ne ſe renverſât ; mais quand ils furent certains qu'elle était ſolide, ils parurent enchantés de ſon aiſance, de ſa légèreté, de ſa rapidité, ils admiraient l'élaſticité des reſſorts & les diverſes inventions pour lever & pour baiſſer les glaces, ainſi que pour accroître ou diminuer à volonté le jour que procurent les jalouſies.

Le premier jour de leur marche, les Anglais traverſèrent, le matin, une rivière étroite, mais aſſez profonde pour porter de petits bateaux ; il y en avait même une quantité conſidérable chargés de marchandiſes, qui venaient des confins de la Tartarie ; d'autres marchandiſes tirées du même pays, ſont tranſportées ſur le dos des dromadaires, ou chameaux à double boſſe, animaux qui ſont plus gros, plus forts, plus rapides que les chameaux ordinaires ; ils ſont auſſi beaucoup plus velus que ces derniers, & conſéquemment plus propres aux climats froids. On les charge ſouvent avec des pelleteries, la plus riche des productions de la Tartarie. Les moutons que les Anglais virent paître dans ces plaines étaient de l'eſpèce dont la queue très-courte,

mais très-grosse, pèse plusieurs livres, & est singulièrement prisée par les gourmands de la Chine. Chine.

A environ vingt milles de Pékin, le pays qui s'étend vers la Tartarie, commence à s'élever à mesure qu'on monte, le sol change & devient plus sablonneux ; à quelques milles plus loin les voyageurs firent halte pour le reste de la journée dans un de ces palais bâtis pour la commodité de l'empereur & dont nous avons déjà parlé.

Au-delà du palais, les montagnes se rapprochent & forment un passage d'environ un mille de largeur ; au-delà du passage, est une plaine très-étendue, où l'on voit plusieurs villages, deux villes du second ordre, entourées de mur, & un palais impérial ; la plupart des montagnes auprès desquelles passèrent les Anglais dans le second jour de leur route avaient quelque chose de singulier dans leur forme & dans leur position ; elles avaient chacune leur propre base, & s'élevaient simplement du sein de la plaine, dans laquelle elles étaient semées sans ordre.

Les terrains les moins élevés de ces contrées, sont en très-grande partie, plantés en tabac ; les Chinois le fument dans des tubes de bambou, & la coutume de fumer est peut-être

Chine. plus générale parmi eux, que dans tout autre pays, car elle s'étend aux personnes des deux sexes, même à celles d'un âge tendre; des filles de dix ans, & même plus jeunes, que la curiosité faisait sortir des maisons pour voir passer les voyageurs, avaient toujours une longue pipe à la bouche.

Le troisième jour de leur voyage, les Anglais crurent s'apercevoir que la population diminuait un peu. Les chemins devinrent si roides & si raboteux en quelques endroits, que Lord Macartney fut obligé de descendre de sa voiture, & de la faire traîner à vide: pendant ce temps il se faisait porter en palanquin. Le coup-d'œil qu'offrait ce pays était très-agréable & très-romantique, des chèvres & des chevaux sauvages paissaient & bondissaient sur les montagnes, & des hommes escaladaient des précipices pour trouver quelques endroits propres à la culture.

A mesure qu'ils avançaient vers la Tartarie, les voyageurs remarquaient que les villes & les villages qu'ils rencontraient sur la route, contenaient presque autant de Tartares que de Chinois; & la différence entre les mœurs & les traits caractéristiques de ces deux nations était moins frappante. Les Tartares sont en général plus robustes que les Chinois, mais ils

ont moins d'expreſſion dans la phyſionomie & moins de civilité dans les manières ; leurs femmes ſont faciles à diſtinguer des autres, parce qu'elles ont le pied d'une grandeur naturelle. Chine.

Les mœurs des Tartares, moins régulières que celles des Chinois, étaient cauſe que les voyageurs rencontraient de temps en temps ſur la route, des mendians, comme on en voit ſur celles de l'Europe. Dans la matinée du quatrème jour de leur marche, les Anglais aperçurent au loin une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite & inégale ; la continuité de cette ligne, ſur le ſommet des montagnes de la Tartarie, ſuffiſait pour captiver l'attention des voyageurs ; & ils diſtinguèrent en peu de temps, la forme d'une muraille avec des créneaux, dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, & où l'on ne croit pas même qu'il ſoit poſſible de les conſtruire.

Tout ce que l'œil peut embraſſer à la fois, de cette muraille fortifiée, prolongée ſur la chaîne des montagnes, & ſur les ſommets les plus élevés, deſcendant dans les plus profondes vallées, traverſant les rivières par des arches qui les ſoutiennent, doublée, triplée en pluſieurs endroits, pour rendre les paſſages plus difficiles, & ayant des tours ou de forts

baſtions, à peu près de cent pas en cent pas ; tout cela, dis-je, préſente à l'âme l'idée d'une entrepriſe d'une grandeur étonnante.

Les Anglais conçurent aiſément, d'après ce qu'ils ſentaient, que quelques conſidérables qu'elles ſoient, les dimenſions de cette barrière deſtinée à arrêter les Tartares, n'étaient pas la ſeule choſe dont eût été frappée la vue des voyageurs qui l'avaient contemplée avant eux, ce qui cauſe de la ſurpriſe & de l'admiration, c'eſt l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux, & bâtir des murs dans des endroits qui ſemblent inacceſſibles. L'une des montagnes les plus élevées, ſur leſquelles ſe prolonge la grande muraille, a, d'après une meſure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette fortification, car le ſimple nom de muraille ne donne pas une juſte idée de ſa ſtructure ; cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long ; mais à la vérité, elle n'eſt pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles, était autrefois celle des frontières qui ſéparaient les Chinois civiliſés & diverſes tribus de Tartares vagabonds. Ce n'eſt point de ces ſortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le ſort des nations qui ſe font la guerre. La force des armées triom-

phe de toutes sortes d'obstacles. Il n'y a plus de fortifications imprenables ; mais elles peuvent ralentir les progrès de l'ennemi, elles empêchent un pays d'être surpris en temps de guerre par une invasion soudaine ; ainsi tout braves & belliqueux qu'ils étaient, les Romains élevèrent dans la grande Bretagne plusieurs de ces barrières contre les Pictes sauvages. Ce fut la raison qui en fit jadis élever en Égypte, en Syrie, en Médie. Une muraille fut construite par un des successeurs d'Alexandre, à l'orient de la mer Caspienne, & l'autre dans le pays de Tamerlan ; toutes deux étaient destinées comme celle des Chinois, à arrêter les hordes errantes des Tartares. Le souvenir de ces travaux les place encore au rang des plus grands monumens des entreprises humaines. Cependant tous ces murs ensemble n'égalent pas la seule muraille de la Chine ; elle les surpasse également de beaucoup par la solidité & par la durée. A la vérité, plusieurs des moindres ouvrages en dedans de ce grand rempart, cèdent aux efforts du temps, & commencent à tomber en ruines ; d'autres ont été réparés ; mais la muraille principale paroît, presque par-tout, avoir été bâtie avec tant de soin & d'habileté, que sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle

Chine.

se conserve entière, depuis environ deux mille ans, & elle paraît encore aussi peu susceptible de dégradation, que les boulevards de rochers que la nature a élevés elle-même entre la Chine & la Tartarie.

Chine.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissait en temps de guerre, elle était considérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées & leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes & vagabondes de leurs voisins septentrionaux, & la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'a pas même été sans utilité pour écarter des fertiles provinces de la Chine les bêtes féroces qui abondent dans les déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, & empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine & les mécontens d'émigrer.

La grande muraille de la Chine est devenue d'une bien moindre importance depuis que les territoires qu'elle sépare sont également soumis au même prince. Les Chinois, dont la curiosité cesse quand elle n'est pas excitée par des objets nouveaux, regardent la grande muraille avec une profonde indifférence, & la plupart des

mandarins qui accompagnaient l'ambassade semblaient n'y pas faire la moindre attention; mais un si vaste monument de l'industrie humaine n'a pas manqué d'être remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu en entrant en Chine. Chine.

La construction de la grande muraille prouve non-seulement le courage & les vues étendues du gouvernement qui pouvait se livrer à une si vaste entreprise, mais l'état avancé de la société qui fournissait des ressources pour un tel ouvrage, & en réglait les progrès; enfin, elle prouve aussi la vigueur, la persévérance avec lesquelles cet ouvrage fut portée à sa perfection.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre les Chinois & les Tartares. Quoique depuis que ces deux nations sont réunies sous une domination absolue, la seule parole du monarque suffise pour faire obéir tous les sujets indistinctement, chacune d'elles n'en connaissant pas moins des idées de prétentions & de juridiction locales.

A son entrée en Tartarie, l'ambassadeur reçut la visite d'un mandarin militaire, de race tartare: il était attaché au palais. Quoique *Van-ta-zhin* eut le même rang que lui, à peine osait-il hasarder de s'asseoir en sa présence; tant est grand le respect qu'affectent les

Chine. Chinois pour les Tartares de la cour. Le dernier des Tartares prend un air d'importance lorſqu'il eſt ſur ſa terre natale. L'un d'eux, qui était à la ſuite des mandarins chinois, devait être puni par leur ordre pour quelques fautes qu'il avait commiſes; mais il réſiſta avec audace, prétendant qu'aucun Chinois n'avait droit d'exercer de l'autorité ſur lui lorſqu'il était en dehors de la grande muraille.

A meſure que les voyageurs avançaient dans la Tartarie, ils trouvaient la température plus froide, les chemins plus raboteux, les montagnes moins richement parées; les villages diſperſés dans les vallées, offrirent à la vue des Anglais pluſieurs perſonnes attaquées d'une maladie ſemblable à celle qu'on remarque fréquemment dans les Alpes, & qui y eſt connue ſous le nom de *goître*, ou de cou enflé. L'eſprit de beaucoup de perſonnes qui en ſont attaquées eſt très-affaibli; quelques-unes ſont réduites à un état d'imbécillité abſolue. Ces idiots ſont généralement gais, & mènent une vie animale, totalement exempte de penſées & de réflexion; leur perſonne eſt conſidérée comme ſacrée, & leurs familles les entretiennent avec un ſoin particulier.

Les Anglais ne rencontrèrent dans cette route aucune production volcanique; durant le ſeptième

tième jour & dernier jour de leur voyage, la chaîne des montagnes était presque parallèle au chemin. Cette chaîne représentait des lignes horizontales, consistant en rochers de granit, qui différaient beaucoup les uns des autres par leur grandeur, & étaient arrangés comme des vertèbres d'un quadrupède. Le haut de ces rochers était légérement tapissé de gazon; mais leurs flancs restoient entièrement dépouillés; parce que la terre qui les couvrait jadis avait été entraînée beaucoup plus bas. L'élévation de la Tartarie est telle, que dans quelques endroits elle a quinze mille pieds au-dessus de la mer Jaune : on sait que cette élévation accroît considérablement le froid de l'atmosphère. Au milieu de ces terrains élevés, les montagnes s'écartant l'une de l'autre, découvrirent aux voyageurs la vallée de Zhé-hol, où l'empereur de la Chine à un palais & un jardin de plaisance qu'il habite l'été, de préférence à sa capitale: le palais se nomme *le séjour de l'agréable fraîcheur*, & le jardin, *le jardin des arbres innombrables.*

Chine.

L'ambassadeur & sa suite s'avancèrent vers Zhé-hol, dans une ordre convenable. L'ambassade fut reçue avec des honneurs militaires & au milieu d'une foule de spectateurs, dont les uns étaient à cheval, les autres à pied; plusieurs

Chine. de ces derniers étaient entièrement vêtus de jaune & coiffés de chapeaux ronds de la même couleur; quelques enfans avaient aussi ce costume. Tous ces gens-là étaient des lamas inférieurs, ou moines & novices dépendans des temples de la secte de Fo à laquelle l'empereur était attaché.

L'édifice, ou plutôt les édifices destinés à loger l'ambassade, étaient situés près de l'extrémité septentrionale de la ville de Zhé-hol. Ils étaient sur la pente douce d'une montagne; le tout était suffisamment spacieux & commode : on y pouvait contempler à-la-fois, les montagne de la Tartarie, la ville de Zhé-hol, & une partie du parc de l'empereur. La ville de Zhé-hol ne renferme que des maisons de mandarins & beaucoup de misérables chaumières remplies de monde; tout à côté le palais impérial, les temples, les jardins annoncent la grandeur : là, entre la magnificence & la misère, on ne connaît point de milieu.

Bientôt après que l'ambassadeur fut arrivé, deux des premiers mandarins se rendirent à son logement pour le complimenter de la part de l'empereur. Un autre mandarin le complimenta de la part du grand colao, ou premier ministre, *Ho-Choung-Taung*. Celui-ci était persuadé qu'il fallait que l'ambassadeur se sou-

mît à rendre à l'empereur de la Chine l'hommage des vassaux, sans que le gouvernement chinois reconnût l'indépendance du roi d'Angleterre ; & l'on s'attendit que, lorsqu'une fois l'ambassadeur serait en présence de sa majesté impériale, il ferait, sans aucune condition, les prosternemens d'usage. L'ambassadeur désira vivement d'avoir une décision sur l'affaire du cérémonial, avant d'être obligé de paraître dans le palais impérial ; le colao, de son côté, voulait l'y voir sans délai, afin d'apprendre de lui le contenu de la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Le visir de la Chine, qui jouissait presque exclusivement de la confiance de l'empereur, était un Tartare d'une naissance obscure, & tiré, par hasard, d'un emploi subalterne, depuis environ vingt ans. Il était de garde à l'une des portes du palais lorsque l'empereur passa & fut frappé de sa bonne mine. Ce prince, trouvant ensuite qu'il avait reçu de l'éducation & possédait beaucoup de talens, l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur, il était l'homme le plus puissant de l'empire.

Chine.

Quelque jours après le légat & deux autres mandarins se rendirent chez l'ambassadeur, & le pressèrent de la part du colao de renoncer à ses prétentions. En discutant cette affaire, ils

Chine.

représentèrent le profternement comme une cérémonie extérieure & infignifiante ; ils hafardèrent même de faire entendre à l'ambaffadeur qu'un refus abfolu de fa part pourrait bien n'être pas fans inconvénient pour lui. Mais cette menace indirecte lui fournit occafion de montrer que le fentiment de fon devoir envers fon roi l'emporterait de beaucoup fur la crainte d'aucun danger. Cette réfiftance força les mandarins à lui demander jufqu'à quel point il penfait que fon devair lui permettait de témoigner fon refpect à fa majefté impériale, fans fe foumettre au profternement des tributaires. L'ambaffadeur répondit qu'il pliait un genou quand il paraiffait en préfence de fon fouverain, & qu'il confentait volontiers à témoigner de la même manière fon refpect pour l'empereur de la Chine.

Les mandarins parurent extrêmement contens de cette réponfe, & dirent qu'ils rapporteraient bientôt la réfolution de la cour pour s'accorder fur la cérémonie. Beaucoup de gens qui ne voyaient dans l'ambaffade que quelques étrangers ifolés, entièrement à la merci de la cour où ils étaient venus, ne pouvaient pas concevoir comment ils ofaient propofer des conditions à cette cour, ou héfiter d'obéir à fes volontés.

Tandis que la décision sur le cérémonial était en suspens, divers Anglais firent un petite excursion aux environs de Zhé-hol; ils furent bientôt sur les hauteurs, d'où ils eurent occasion de comtempler la vallée de Zhé-hol, qui suit les sinuosités des montagnes & est très-fertile, mais non pas cultivée avec autant d'art & de soin que les campagnes renfermées dans les anciennes limites de la Chine. Le bois de haute-futaie est rare dans tout ce pays; l'imprévoyance des premières générations qui n'ont point planté de jeunes arbres à mesure qu'elles coupaient les vieux, est cruellement sentie par leurs descendans. En s'en retournant, les voyageurs aperçurent au-delà de la ville de Zhé-hol une chaîne de hautes montagnes & une éminence sur laquelle était une pyramide de terre ou de pierre. Quelques-uns d'entre eux eurent envie d'aller l'examiner; mais les mandarins leur observèrent gravement qu'il y aurait de l'inconvénient à le faire, parce que l'éminence sur laquelle était la pyramide dominait la partie du jardin impérial consacrée aux femmes du palais, & qu'on pourrait les voir se promener.

Chine.

Toute l'ambassade était alors occupée à se préparer à être présentée à l'empereur. On avait annoncé à l'ambassadeur que sa majesté

Chine. impériale se contenterait de la forme respectueuse avec laquelle les Anglais avaient coutume d'aborder leur souverain. Cette détermination délivra l'ambassadeur de beaucoup d'inquiétude, & l'on choisit le 14 septembre pour la réception particulière de l'ambassade.

Lord Macartney fit aussi une visite particulière au colao, qui l'accueillit avec aisance & affabilité, & lui rendit tous les honneurs dus à son rang, sans qu'il fut plus question des contestations qui avaient eu lieu. L'entrevue se termina comme elle avait commencé, avec beaucoup d'apparence de cordialité & de satisfaction des deux côtés. Bientôt après l'ambassadeur reçut des messages de civilité & des présens de fruits & de confitures de la part de l'empereur & du colao.

Les manières d'*Ho-Choung-Taung* étaient aussi engageantes que son esprit était pénétrant & éclairé. Il semblait posséder les qualités d'un homme d'état consommé; il avait été appelé aux emplois & revêtu de l'autorité par la seule faveur du souverain, comme cela arrive dans la plupart des monarchies; mais il s'y maintenait par l'approbation de ces personnes qui, par leur rang & leur élévation, ont presque toujours de l'influence dans les gouvernemens absolus.

L'ambaſſadeur & toutes les principales perſonnes de l'ambaſſade ſe rendirent dans le jardin du palais de Zhé-hol avant qu'il fit jour, ainſi qu'on les y avait engagés. Dans le milieu du jardin était une tente ſpacieuſe & magnifique, ſoutenue par des colonnes dorées, ou peintes & verniſſées. La tente contenait un trône ſans vain éclat & ſans embelliſſemens recherchés. Pluſieurs petites tentes rondes étaient en face de la grande, l'une deſquelles devait ſervir à l'ambaſſade pour attendre l'arrivée de l'empereur; quelques tentes étaient auſſi deſtinées aux enfans mâles de la famille impériale & aux principaux officiers de l'état.

Les princes tributaires, ceux de la famille impériale, & les grands mandarins de la cour, formaient un groupe très-conſidérable devant la grande tente, & chacun était décoré des marques diſtinctives du rang que lui avait accordé l'empereur. Les princes étaient décorés du bouton rouge tranſparent, marque du premier des neuf ordres; quelques-uns étaient décorés de plumes de paon placées dans un tuyau d'agate, & pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, diſtingués par le nombre de plumes; celui à qui la faveur impériale accorde trois plumes, ſe regarde comme trois fois grand & trois fois heureux. Suivant

Chine. l'étiquette, la manière de prouver son respect à l'empereur, est de l'attendre long-temps; quelques courtisans passèrent pour cela une partie de la nuit dans le jardin; l'empereur devait y paraître un peu après l'aube. Une heure d'audience, si différente de celle des nations qui, passant par les divers degrés de civilisation, sont parvenues à celui du luxe & de l'indolence, rappelle l'usage journalier de ce peuple, qui part pour la chasse aussitôt que les premiers rayons du soleil lui permettent de distinguer & de poursuivre les animaux auxquels il fait la guerre.

Avant l'arrivée de l'empereur, la tente de l'ambassadeur fut remplie par une foule de personnes qui se succédaient, & qu'attiraient la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce ministre. Peu après qu'il fut jour, le son de plusieurs instrumens & des voix confuses d'hommes éloignés, annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut venant de derrière une haute montagne bordée d'arbres, comme s'il sortait d'un bois sacré, & précédé par un nombre d'hommes qui célébraient à haute voix ses vertus & sa puissance. Il était assis sur une chaise découverte & triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendarts, les porte-parasols

& la musique l'accompagnaient. Il était vêtu d'une robe de soie, de couleur sombre, & coiffé d'un bonnet de velours assez semblable, pour la forme, à ceux des montagnards d'Ecosse, & sur le devant duquel on voyait une très-grosse perle, seul joyau que portait l'empereur. Chine.

En entrant dans la tente, il monta sur son trône par les marches de devant, sur lesquelles lui seul a le droit de passer. Le grand Colao, & deux des principaux officiers de sa maison, se tenaient auprès de lui, & ne lui parlaient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires & les grands officiers de l'État furent placés suivant leur rang, le président du tribunal des coutumes conduisit l'ambassadeur Anglais jusqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les usages chinois, si souvent le contraire des nôtres, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur était suivi de son page & de son interprète. Le ministre plénipotentiaire l'accompagnait.

L'ambassadeur était vêtu d'un habit de velours richement brodé & orné de la plaque de l'ordre du bain, en diamans. Par dessus son habit il portait un manteau du même ordre, assez long pour couvrir ses jambes. Le desir

Chine.

de montrer de l'attention pour les idées & les mœurs chinoiſes, rendoit aſſez important le choix du coſtume & eſt cauſe que nous en parlons ici. Le reſpect particulier qu'a cette nation pour tout ce qui tient à l'extérieur, influe même ſur le ſyſtême de ſes vêtemens; dont le but eſt d'inſpirer de la gravité & de la réſerve. En conſéquence, ils ont la forme la plus oppoſée à celles qui laiſſent apercevoir quelque partie du corps. Le grand manteau que l'ambaſſadeur avait droit de porter en qualité de chevalier de l'ordre du bain, était un peu analogue à la mode de s'habiller, la plus agréable aux Chinois. D'après les mêmes principes, le miniſtre plénipotentiaire qui était docteur honoraire de l'univerſité d'Oxford, prit la robe d'écarlate qui appartient à ce grade; ce qui ſe trouvait auſſi très-convenable dans un pays où les degrés en ſcience conduiſent à tous les emplois civils.

L'ambaſſadeur, inſtruit par le préſident du tribunal des coutumes, tint avec ſes deux mains & leva au-deſſus de ſa tête, la grande & magnifique boîte d'or, enrichie de diamans & de forme carrée, dans laquelle était renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors montant le peu de marches qui conduiſent au trône, il plia le genou, fit un com-

pliment très-court, & présenta la boîte à sa majesté impériale. Ce monarque la reçut gracieusement dans ses mains, la plaça à côté de lui & dit — » qu'il éprouvoit beaucoup de satisfaction du témoignage d'estime & de bienveillance que lui donnait sa majesté Britannique en lui envoyant une ambassade avec une lettre & de rares présens; que de son côté il avait de pareils sentimens pour le souverain de la Grande Bretagne, & qu'il espérait que l'harmonie serait toujours maintenue entre leurs sujets respectifs. Chine.

Après quelques momens d'entretien avec l'ambassadeur, l'empereur lui donna pour premier présent, une pierre appelée par les Chinois, *pierre précieuse* & qu'ils estiment beaucoup; elle était de plus d'un pied de long, & on l'avait curieusement sculptée, dans le dessein de lui donner la forme du sceptre, qui est toujours placé sur le trône impérial, & qu'on regarde comme l'emblême de la prospérité & de la paix. Durant la cérémonie, l'empereur se montra très-ouvert, gai & sans la moindre affectation; loin de s'envelopper d'un air triste & sombre comme on le représentait quelquefois, il avait l'œil brillant, le regard fixe & le maintien aisé. Tel il parut du moins pendant tout le temps de son entre-

Chine. tien avec l'ambaſſadeur, entretien que prolongea la néceſſité de faire interpréter réciproquement tout ce qu'on diſait. Auſſi l'entrevue fut-elle extrêmement fatigante.

Après que l'empereur eut ceſſé de parler aux Anglais, quelques embaſſadeurs du Pégu & des Mahométans des environs de la mer Caſpienne, furent préſentés à la droite de ſon trône. Ils repéterent neuf fois leurs humbles proſternemens & furent promptement congédiés. On conduiſit l'ambaſſadeur Anglois & les trois perſonnes qui l'accompagnaient, vers des couſſins, ſur leſquels ils s'aſſirent à gauche du trône. Les princes de la famille impériale, les chefs tartares des nations tributaires, & les premiers mandarins de la cour étaient placés, ſuivant leur rang, plus près ou plus loin du trône. Il y avait une table de deux en deux perſonnes. Auſſitôt que tous les convives furent aſſis, les tables furent découvertes, & on les vit chargées d'un ſuperbe repas. Elles étaient petites: mais chacune avait une pyramide de jattes contenant une grande quantité de viandes & de fruits. On avait placé une table devant le trône, & l'empereur fit honneur aux mets qui la couvraient. On ſervit auſſi du thé. Ceux qui préſentaient les jattes & les taſſes à l'empereur, tenaient leurs mains élevées au-deſſus

de la tête, comme l'ambaſſadeur Anglais lui avait offert la boîte d'or qui contenait la lettre de ſa majeſté Britannique. Chine.

Une choſe remarquable dans ces cérémonies, c'eſt le ſilence ſolennel qui les accompagne, & qui ſemble être inſpiré par une terreur religieuſe. Il n'y a nulle converſation entre ceux qui ſont aſſis, nul fracas parmi ceux qui les ſervent. Ce qui caractériſe le plus une telle ſcène, c'eſt cette dignité calme, cette pompe tranquille de la grandeur aſiatique, que n'ont point encore égalé les raffinemens européens.

Cependant, l'attention de l'empereur pour ſes hôtes Anglais ne diminua pas durant le repas, il leur envoya divers plats de ſa table, & quand on eût ceſſé de manger, il les fit approcher & leur préſenta de ſa main un gobelet de vin chinois, aſſez ſemblable à du vin de Madère. Il demanda à l'ambaſſadeur l'âge du roi d'Angletere. Il s'empreſſa de ſouhaiter qu'il vécut un auſſi grand nombre d'années que lui, & qu'il ſe portat auſſi bien. L'empereur avait déjà quatrevingt-trois ans ; mais il était d'un tempérament ſi ſain & ſi vigoureux, qu'à peine paraiſſait-il avoir autant d'années qu'il en avait regné, c'eſt-à-dire cinquante ſept. A la fin du banquet, il deſcendit du trône & marcha très-

Chine.

droit, d'un pas ferme & ſans la plus légère apparence d'infirmité juſqu'au ſiége triomphal qui l'attendait.

Bientôt après que l'ambaſſadeur fut de retour dans le palais où il logeait, l'empereur lui envoya des préſens de ſoieries, de porcelaine & de thé pour lui & pour toutes les principales perſonnes de l'ambaſſade. La première marque de civilité qui ſuivit l'envoi des préſens de l'empereur fut une invitation adreſſée à l'ambaſſadeur & à ſa ſuite pour aller voir les jardins de Zhé-hol. Les Anglois ſe rendirent dans ces jardins de grand matin ; car c'eſt l'heure où ſe commencent toutes les affaires dans cette cour ſi réglée. En ſe promenant, ils rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir les ſalutations de l'ambaſſadeur & lui dit, — » qu'il alloit faire ſa dévotion dans le *pou-tala*, grand temple de Fo ; que comme ils n'adoraient pas les mêmes dieux, il n'engageait pas l'ambaſſadeur à l'accompagner, mais qu'il avait donné ordre à ſes miniſtres de ſe promener avec ſon excellence dans les jardins. »

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambaſſadeur & ſa ſuite à travers de vaſtes terrains plantés pour l'agrément & ne formant qu'une partie de ces grands jardins. Le reſte était réſervé pour les femmes de la famille

impériale ; & l'entrée en était auſſi rigoureuſement interdite aux miniſtres chinois qu'à l'ambaſſade anglaiſe. Chine.

Les jardins étaient animés par le mouvement & le bruit de beaucoup d'oiſeaux & de quadrupèdes herbivores : mais on n'y apercevait aucune ménagerie de bêtes féroces. Pluſieurs ſuperbes eſpèces de poiſſons argentés & dorés, ſe jouaient dans des étangs diaphanes, dont le fond était garni de cailloux d'agate, de jaſpe & d'autres pierres précieuſes. Dans ces jardins, les Anglais ne trouvèrent point de ſentiers garnis de gravier, ni d'arbres plantés par rang, ou raſſemblés par touffes : tout ſemble y être fait de manière à éviter un air de régularité & de deſſin. Il n'y avait rien de longuement aligné ; les objets naturels ſemblaient accidentellement épars, & les ouvrages de l'homme, quoiqu'atteignant parfaitement leur but, paraiſſaient être faits par des mains ruſtiques, & ſans le ſecours d'aucun inſtrument.

Pendant pluſieurs heures que dura la promenade dans les jardins de Zhé-hol, les Anglais avaient poliment profité des moindres occaſions, pour témoigner leur approbation à leurs conducteurs, & louer tout ce qui leur avait paru en valoir la peine.

Cependant la célébration de l'anniverſaire du

Chine.

jour de la naiſſance de l'empereur arriva ; c'était le 17 ſeptembre. L'ambaſſadeur & ſa ſuite furent inivités de ſe rendre à cette cérémonie, comme à la première avant le lever du ſoleil. Cette cérémonie ne ſe fit point dans une tente, & il n'y eut point de banquet ; tous les ſpectateurs furent d'abord aſſemblés dans une vaſte ſalle ; enſuite on les conduiſit dans un édifice reculé qui reſſemblait à un temple ; il y avait beaucoup de grands inſtrumens de muſique, ces inſtrumens accompagnèrenr le chant d'un hymne, lentement exécuté par des eunuques, dont les voix reſſemblaient de loin aux ſons de l'harmonica : l'enſemble de cette muſique faiſait un très-grand effet. Pendant qu'on chantait l'hymne, & à des ſignaux, neuf fois répétés, toutes les perſonnes préſentes ſe proſternèrent neuf fois, à l'exception de l'embaſſadeur & de ſa ſuite, qui ne faiſaient qu'une profonde inclination. Mais pendant la durée de cet hommage, celui à qui il était adreſſé reſta inviſible à l'exemple de la divinité : on renvoya au lendemain les amuſemens & la gaîté.

Dans l'excurſion que les Anglais firent ce jour-là, ils viſitèrent divers temples, quelques-uns étaient ſur de petites élévations, quelques autres dans la plaine ; il y en avait auſſi ſur le ſommet des plus hautes montagnes,

auxquels

auxquels on ne pouvait arriver que par des escaliers taillés dans le roc & très-difficiles à monter; l'un de ces temples ne contenait pas moins de cinq cents statues dorées, un peu plus grandes que nature, & représentant des lamas morts avec une réputation de sainteté. Quelques-uns de ces saints étaient dans des attitudes contraintes & pénibles, que, par une dévotion extraordinaire, & par un désir secret d'être admirés, ils avaient voulu garder toute leur vie. Huit cents lamas sont attachés au service du grand temple de Fo; les Anglais en trouvèrent plusieurs assis sur le pavé, par rangs, les jambes croisées, chantant lentement, & tenant à la main des papiers où il y avait quelques lignes d'écriture tartare, très-propre; quelques-uns de ces prêtres sont consacrés au temple depuis leur enfance. Tous sont employés à pratiquer les cérémonies extérieures de la religion: mais on dit qu'il en est peu, auxquels une éducation distinguée ou des mœurs très-pures aient acquis sur la multitude, cette influence qui pourrait contribuer à maintenir la paix & le bon ordre de la société; & par conséquent remplir le but civil ou temporel des institutions religieuses.

Chine.

Pendant plusieurs jours, il y eut des divertissemens auxquels assista l'empereur environné

Chine.

de toute sa cour. Les spectateurs eux-mêmes, formaient un spectacle imposant : mais il y manquait ce lustre particulier, qui anime la gaîté, & se trouve dans les assemblées composées d'hommes & de femmes : pour des yeux accoutumés à ces assemblées, celles où l'on ne voit que des hommes, paraissent toujours plutôt destinées aux affaires qu'aux plaisirs.

Les individus qui excellaient dans quelque talent particulier, les hommes qui par leur force, leur agilité naturelle, ou par une extrême application, s'étaient rendus capables d'exécuter des choses extraordinaires, furent rassemblés en cette occasion. La persévérance des Chinois, fait qu'ils sont très-habiles dans l'art de sauter & danser sur un fil d'archal, de monter sur une échelle en équilibre, en passant à travers les échelons ; & enfin d'escamoter si adroitement, en détournant l'attention des spectateurs, qu'ils trompent complettement la vue.

Des habitans des différentes parties des vastes États de l'empereur, parurent dans le costume qui leur est propre, & déployèrent tout ce qu'il y a de particulier dans leurs exercices habituels & dans leurs coutumes. Plusieurs d'entr'eux dansèrent d'une manière agréable, & avec des attitudes gracieuses ; il y avait aussi

quelques chanteurs & une immense quantité d'instrumens de musique. Les musiciens affectaient pour la plupart, des airs lents & plaintifs, & ils suivaient en jouant, une mesure très-exacte. Aux musiciens, succedèrent plusieurs centaines d'hommes, vêtus de longues tuniques uniformes, couleur d'olive. Ils chantèrent & exécutèrent divers ballets, représentant avec le secours de lanternes de différentes couleurs, des caractères Chinois, qui leur valurent beaucoup d'éloges de la part de l'empereur. S'il eut fait nuit, ces ballets auraient paru beaucoup plus brillans, à cause du contraste : mais aucun amusement ne pouvait avoir lieu qu'en plein jour, parce que l'empereur, qui se lève ordinairement avant le soleil pour vaquer aux affaires de l'État & à ses dévotions, se retire avant que cet astre se couche. Après les ballets, vinrent les feux d'artifices; & quoiqu'en plein jour, ils firent un très-bel effet. Chine.

L'empereur qui, non-seulement dans les occasions importantes, mais dans les circonstances les plus ordinaires, semble être attentif à l'impression qu'il doit produire sur l'esprit des étrangers, aussi-bien que sur celui de ses sujets, fit appeler l'ambassadeur & lui dit : — « Que ce n'était que dans des occasions particulières, comme celle que lui offrait ce jour, qu'il assis-

Chine.

tait à de tels ſpectacles ; que le ſoin de veiller à la ſûreté de ſes peuples, & de faire des lois pour leur bonheur, demandait néceſſairement tous ſes momens.

Auſſitôt que les fêtes furent terminées, les princes Tartares ſe préparèrent à partir pour retourner chez eux ; ils ſont chefs de hordes nombreuſes, qui ne dépendent que d'eux, & ils peuvent mettre de grandes armées ſur pied ; ces princes Tartares épouſent ordinairement des filles ou des nièces de la famille impériale, & cette alliance leur donne à la cour un rang ſupérieur. Ils ont une grande vénération pour l'empereur, qu'ils conſidèrent comme le deſcendant de Kublai-khan, qui envahit la Chine au treiſième ſiècle.

Maintenant les frontières des états de l'empereur de la Chine, du côté de la Tartarie, ſont reconnues dans les cartes Ruſſes, chacun de ces deux empires, contient une ſurface d'environ quatre millions de milles carrés, ou de près d'un onzième du globe & égale aux deux tiers de l'Europe ; ces deux grands empires ſe touchent dans quelques-unes de leurs extrémités, & ils occupent enſemble un cinquième de la terre. Dans le territoire Ruſſe, eſt compriſe cette vaſte & inhabitable étendue de déſerts, bornés par la mer Glaciale ; ce

qui conféquemment, fait que la partie habitée fe trouve bien moins confidérable. Mais dans l'empire Chinois, tous les pays conviennent à l'homme. La plupart font fitués fous la plus heureufe partie de la zone tempérée, c'eft-à-dire, par les cinquante degrés de latitude : une petite partie feulemeut s'étend du côté du midi, entre les tropiques.

China.

L'empereur règle, fuivant les faifons, le féjour qu'il fait dans fes différens États ; il paffe l'hiver en Chine, & l'été en Tartarie. *Moukden* eft la capitale des anciennes poffeffions de fa famille ; il a beaucoup agrandi & embelli cette ville, & l'on croit qu'il y a accumulé d'immences tréfors. Les Tartares forment la garde à laquelle il confie fa sûreté perfonnelle : une telle préférence femble être à-la-fois, partiale & impolitique : mais elle fut jugée abfolument néceffaire au commencement de la dynaftie, lorfque la conquête du pays n'était pas encore achevée, & qu'on ne pouvait avoir que perdu confiance dans la fidélité des vaincus.

Le grand âge de l'empereur ne lui permettant plus d'aller à la chaffe des bêtes féroces dans les fôrêts de la Tartarie, ainfi qu'il avait accoutumé de faire après la célébration de l'anniverfaire de fon jour de naiffance ; ce prince réfolut de retourner promptement à Pékin, &

Chine.

il fut décidé que l'ambaffadeur Anglais l'y précéderait.

Quelque peu de temps qui fe fut écoulé depuis que l'ambaffade avait paffé dans cette route pour fe rendre à Zhé hol, il s'était fait un changement confidérable dans la température, & les Anglais trouvèrent un bien plus grand degré de froid, qu'on n'en éprouve dans la même faifon & dans une pareille latitude en Europe. Quand l'ambaffade arriva à Kou-pé-kou, & que les Anglais furent près de l'endroit où ils avaient déjà vifité la grande muraille, quelques-uns d'entr'eux, entraînés par une infatiable curiofité, eurent envie d'examiner encore une fois cet antique boulevard; mais ils eurent, en cette occafion une nouvelle preuve de l'extrême méfiance du gouvernement Chinois. La brêche où ils avaient paffé pour monter fur la muraille était déjà fermée avec des pierres & des décombres, de manière à empêcher qu'ils ne puffent encore l'efcalader.

Le retour de l'ambaffadeur à Pékin, fut un événement très-agréable pour ceux de leurs compagnons de voyage qu'ils y avaient laiffés; ceux-ci avaient mené, durant l'abfence des premiers, une vie extrêmement retirée. Plufieurs miffionnaires défiraient jouir de leur

société, & au commencement, ils les avaient visités presque tous les jours; mais cette intimité contribua peut-être à réveiller l'extrême jalousie des Chinois; le long séjour des missionnaires ne les exempta pas de la défiance générale que tous les étrangers inspirent à cette nation, & rien ne pouvait être plus extravagant, que les desseins qui leur étaient attribués. Les officiers du gouvernement de Pékin, décidèrent promptement qu'on ne laisserait, que le moins qu'il serait possible, les anciens Européens communiquer avec les nouveaux; sous le futile prétexte d'empêcher les domestiques qui servaient les premiers, de dérober les effets que l'ambassadeur avait laissés dans son hôtel, on n'en permit l'entrée qu'au seul missionnaire, chargé d'interpréter les Anglais qui y étaient restés, & de leur procurer les choses dont ils pouvaient avoir besoin, & il fallait toujours expliquer très-particulièrement aux mandarins ce qu'on voulait en faire. Chine.

Ces mandarins ne refusaient jamais verbalement ce que les Anglais désiraient, mais dans le fait ils ne l'accordaient pas toujours; quelquefois ils prenaient l'alarme, comme si ce qu'on leur demandait avait un but dangereux. Un des peintres de l'ambassadeur les pria une fois de lui procurer un chevalet afin d'y pla-

Chine.

cer la toile dont il voulait se servir pour faire le portrait d'un missionnaire. Les mandarins ne concevant pas la nature d'un chevalet quelque simple que cela fut, crurent probablement que ce pouvait être quelque partie d'un appareil de mathématiques, duquel on voulait se servir pour faire des mesurages ou des plans de fortifications, ou pour dessiner les remparts de la capitale; & on ne put absolument les engager à donner des ordres pour faire faire un pareil instrument.

On rendit à l'ambassadeur à son entrée, les honneurs accoutumés, cependant Lord Macartney sentait qu'il convenoit de fixer un terme à son ambassade. La résidence permanente d'une cour étrangère, en Chine, était une chose inouie dans le pays. Il résolut donc de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise, c'est-à-dire, en février. Durant cet intervalle, il devait avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il pouvait raisonnablement espérer d'obtenir.

Cependant, ce ministre apprit qu'il devait s'attendre à recevoir bientôt quelque proposition relative à son départ. Les Anglais qu'on avoit chargés de monter les machines, qu'on avait apportées en présent, furent pressés de finir leur ouvrage. On eut dans cette occasion

celle d'obſerver l'intelligence & la dextérité des ouvriers chinois; deux d'entr'eux deſcendirent les deux magnifiques luſtres de criſtal envoyés à l'empereur, afin de les placer dans une ſituation plus avantageuſe; ils les ſéparèrent par pièce, & les remontèrent en peu de temps ſans difficulté & ſans ſe tromper, quoique le tout fut compoſé de pluſieurs milliers de petits criſtaux, & qu'ils n'euſſent jamais rien vu de ſemblable. Un autre Chinois tailla fort bien un étroit morceau du bord d'un vaſe courbe de criſtal, afin de remplacer dans le dôme du planétaire, un autre morceau qui avait été caſſé dans le tranſport. Les ouvriers Anglais avaient envain tenté de tailler ce verre avec un diamant, ſuivant la ligne courbe qu'il devoit avoir. Le Chinois ne fit pas connoître ſa méthode; mais on dit qu'il réuſſit en commençant par tracer une ligne avec un fer chaud ſur la pièce qu'il vouloit ſéparer. Chine.

L'invention de ce Chinois eſt d'autant plus ſingulière, qu'il n'y a dans toute l'empire, d'autre manufacture de verre que celle de Canton, ou, au lieu de mettre en fuſion du ſable & d'autres ingrédiens, avec les procédés néceſſaires pour les convertir en verre, on ſe contente de faire fondre les morceaux de verre caſſés qu'on a ramaſſés, & de leur

Chine.

donner de nouvelles formes, ſuivant les uſages auxquels ils peuvent être deſtinés.

Les Chinois ont très - vraiſemblablement droit à l'honneur de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention des inſtrumens néceſſaires dans les premiers & plus utiles arts de la ſociété. L'hiſtoire des temps les plus reculés où ſubſiſtait l'empire Chinois, attribue les inventions les plus avantageuſes aux premiers monarques du pays. Il eſt bien plus probable qu'elles n'ont été que le réſultat graduel des efforts de pluſieurs individus obſcurs, qui, dans le cours de leurs travaux, ſentant le beſoin de ce ſecours mécanique, cherchèrent à ſe le procurer. Les hiſtoriens qui ſont venus enſuite, n'en pouvant point connoître les inventeurs, ont remplacé leurs noms par ceux des princes qui encouragèrent ces arts.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'art de faire la poudre à canon, & celui de l'imprimerie, aient été découverts par les Chinois long-temps avant d'être connus en Europe. Quant au prèmier, il eſt vraiſemblable que dans tous les pays où la nature créa en abondance du nitre ou du ſalpètre, qui eſt le principal ingrédient dont on ſe ſert dans la compoſition de la poudre, les propriétés inflammables de cette ſubſtance doivent être obſervées, &

quelques expériences fondées sur l'obſervation, conduit à la compoſition qui produit de ſi prompts & de ſi violens effets.

Chine.

Pour l'art de l'imprimerie, dont les effets ſont ſi importans en Europe, il eſt évident que comme ſon objet eſt de multiplier les copies d'un même écrit, il n'a pu être cherché que dans une ſociété ou il y avait beaucoup de lecteurs. Depuis les premiers ſiècles, l'état de ſociété, en Chine, rend le nombre de ces derniers prodigieux ; là, ce n'eſt point comme dans le reſte du monde, où la valeur & les talens militaires, réunis quelquefois à une éloquence naturelle, ſont originairement le fondement de la puiſſance & de la grandeur, tandis que les lettres n'y ont guère ſervi que d'amuſement. A la Chine, l'étude de la morale écrite, de l'hiſtoire, de la politique, eſt la ſeule route par où l'on puiſſe acquérir, non-ſeulement du pouvoir & des honneurs, mais toute eſpèce d'emploi dans l'État ; ainſi cette ſeule circonſtance a dû naturellement produire une invention auſſi ſimple que l'art de l'imprimerie des Chinois.

Le Papier dont on ſe ſert en Chine pour les livres, eſt trop foible pour pouvoir être imprimé des deux côtés, la planche gravée ſur laquelle on applique le papier pour en

recevoir l'empreinte contient ordinairement des caractères pour deux pages ; quand le papier eſt imprimé, on le plie en mettant le blanc en dedans ; le pli forme la marge extérieure, qui, parce ce moyen, se trouve double ; & contre l'uſage des relieurs européens, on coud enſemble tous les fonds des feuilles, & on relie ainſi le volume ; lorſque l'édition eſt achevée, les formes ou planches ſont raſſemblées, & on indique ordinairement dans la préface, l'endroit où elles ſont dépoſées, en cas qu'on ait beſoin d'une ſeconde édition de l'ouvrage.

On publie fréquemment des gazettes à Pékin, ſous l'autorité du gouvernement, tous les actes publics forment une partie conſidérable des nouvelles publiques. Les détails domeſtiques de la maiſon du prince n'y ſont jamais mentionnés : mais on y trouve les événemens ſinguliers, les exemples de longevité, & quelquefois la punition des fautes commiſes par les mandarins. Quand la Chine était en guerre, ſes victoires, & la ſoumiſſion des rebelles étaient annoncées dans les papiers publics ; en tout autre temps les nouvelles du monde ſe bornent à la Chine.

L'art de l'imprimerie, pratiqué, ſans doute, dès les premiers temps de l'empire, a contribué a le conſerver juſqu'à ce jour, dans un état

presqu'uniforme. C'est cet art qui a répandu universellement & établi dans tous les rangs des principes de justice invariables, & des règles de morale, qui sont autant de barrières contre la fougue des passions humaines, & s'opposent au penchant des hommes dans la plénitude du pouvoir. Chine.

A chaque changement dans le gouvernement des contrées qui sont voisines de la Chine, mais dont les mœurs & les usages sont bien différens des siens, le succès entraîne tout ce qui se rencontre devant lui, & détruit tous les premiers arrangemens de la société: mais en Chine, les institutions & les opinions survivent aux ravages des conquêtes & des révolutions. Le souverain peut être détrôné, toute sa famille disparoître; mais les mœurs & la condition du peuple restent les mêmes. Le trône est appuyé par des maximes que propage la presse. C'est par elle que les vertus du possesseur du trône sont peintes à tous ses sujets. Elle lui donne l'immense avantage de diriger leurs sentimens comme il le juge convenable. On n'envie point ses palais, ses jardins, sa magnificence, à un prince représenté comme doué des qualités les plus transcendantes, & occupé à travailler sans relâche, au bonheur de son peuple.

Jusqu'à présent le plus solide fondement de

Chine.

la sûreté & de la tranquillité de l'empire a été le systême patriarchal, lequel a continué d'être suivi par tous les individus des générations successives, vivant toujours avec les vieillards de leurs familles. La prudence & l'expérience de ces viellards, en dirigeant les intérêts de leurs enfans, tend à détourner d'eux les funestes conséquences des événemens qui pourraient provoquer le mécontentement & la déloyauté; & comme ils se défient de toute innovation, ils leur donne l'exemple de se résigner au lot qui leur est échu dans le partage de la vie. Le sentiment naturel de respect pour l'âge, réuni à l'affection qu'inspirent les parens, s'enracinant de bonne heure, & se fortifiant par l'idée des services reçus chaque jour, lient les ames d'une manière plus douce; mais souvent plus efficace que toute la force des lois.

La religion de l'empereur est nouvelle en Chine, & ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire & qui occupent le premier rang dans la société, révèrent, plutôt qu'ils n'adorent Confucius, & se rassemblent pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Les classes nombreuses & infé-

rieures du peuple ſont moins en état de fournir aux moyens de conſtruire de grands & ſuperbes édifices pour le culte public, qu'elles n'y ſont naturellement portées. En outre, leur principale attention eſt dirigée vers leurs dieux domeſtiques. Chaque maiſon a ſon autel & ſes déités. Les livres de mythologie contiennent des images de celles qu'on croit veiller ſur les perſonnes & les propriétés & préſider aux objets extérieurs, dont l'effet peut être ſenſible. *Lui-shim* eſt ſuivant les Chinois, l'eſprit qui préſide au tonnerre, & dans ſon emblême, la violence de ce météore auquel rien n'eſt capable de réſiſter, la rapidité de l'éclair que rien ne peut ſurpaſſer & leurs effets réunis, ſont repréſentés par une figure monſtrueuſe qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche eſt recouverte par un bec d'aigle, ſymbole des dévorans effets du tonnerre ; & ſes aîles en peignent l'extrême vélocité. D'une main il tient un foudre & de l'autre une baguette, pour frapper diverſes timbales dont il eſt environné. Ses ſerres d'aigle ſont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, ſur laquelle il tourne au milieu des nuages, avec une rapidité extraordinaire. Le pouvoir qu'a cet eſprit redoutable eſt indiqué par le ſpectacle d'animaux frappés de mort & couchés ſur la terre, de maiſons abattues & d'arbres déracinés.

Chine.

Chine.

CHAPITRE IV.

Suite des observations qui ont rapport à la capitale & à la cour de la Chine. --- Départ de Pékin. --- Voyage fait, en partie, sur le canal impérial. --- Diverses observations faites pendant cette route. --- Fameux oiseau pêcheur. --- Arrivée de l'ambassade à Canton.

Les officiers de la maison de l'empereur & les domestiques des palais de ce prince, sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Il leur suffit pour être propres à remplir ces emplois, d'avoir subi l'opération qu'on pratique quelquefois dans certaines parties de l'Europe, & qui, en perfectionnant la voix, ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour, & pour pouvoir même approcher de leurs appartemens, il faut être ce que les Turcs appelent, sans aucun égard à la couleur, un eunuque noir, c'est-à-dire, un être qui a perdu toutes les marques de son sexe.

Les

Les lecteurs seront peut-être surpris, quand ils apprendront que l'opération qu'on fait pour celà, est, quoique très-délicate, exécutée même sur des Chinois adultes, sans compromettre leur vie. Un tel fait est d'autant plus extraordinaire, que l'art de la chirurgie est si peu connu en Chine, qu'on n'y fait pas même usage de la saignée, & que l'anatomie y est non seulement ignorée, mais en horreur. On doit cependant remarquer qu'à la Chine on guérit de toute sorte de maladies accidentelles, plus rapidement que dans la plupart des contrées de l'Europe, & qu'elles y sont moins accompagnées de symptômes dangereux. Sans doute la pureté de l'air est, dans ces sortes d'occasions, très-propre; mais la maniere de vivre contribue aussi à former le tempérament, & le plus ou moins de dispositions qu'ont les chairs à s'enflammer & à se corrompre : ni les Chinois, ni les Indous ne sont enclins à aucune sortes d'excès, & ils consomment moins de viande, & boivent moins de liqueurs spiritueuses & fermentées que les habitans de l'Europe.

Chine.

Ceux qu'on rend eunuques à la Chine, peuvent subir l'opération, depuis la première enfance, jusqu'à l'âge de quarante ans. On dit que dans ces sortes d'occasions on se sert,

Chine.

non du fer, mais de ligatures ointes d'une liqueur cauſtique. Souvent on voit, peu de jours après l'opération, le malade ſortir comme s'il ne lui était rien arrivé. Lorſqu'un adulte eſt ainſi tranformé en eunuque noir, ſa barbe commence bientôt à tomber, & inſenſiblement il ne lui en reſte plus; en même temps il ſe flétrit, & en peu d'années ſon viſage eſt ſillonné.

Les eunuques du palais ont ſouvent plus d'influence que d'autorité avouée, et on ſait que quelquefois leurs inſinuations ont fait diſgracier des premiers mandarins qui leur avaient déplu.

A la mort d'un empereur, toutes ſes femmes ſont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier, qui eſt dans l'enceinte du palais, pour y paſſer le reſte de leurs jours ſeparées du monde entier : on nomme ce bâtiment *le palais de chaſteté*.

Il y a, en Chine, quelques religeuſes payennes, qui ſont vœu de reſter vierges, & quoique ce ſoit contraire aux maximes générales de politique & de morale adoptées dans l'empire, on a, pour ces filles, l'admiration qu'inſpirent ordinairement les perſonnes qui, à force de perſévérance, réuſſiſſent à exécuter des choſes difficiles.

A l'avénement d'un nouvel empereur, les

principaux perſonnages du pays conduiſent leurs filles dans ſon palais, afin qu'il choiſiſſe ſes femmes parmi elles : les familles de celles qui ſont acceptees, en acquierent beaucoup d'honneur & de crédit. Indépendamment de ces femmes réſervées pour l'empereur, d'autres ſont préſentées pour femmes ou pour concubines, aux princes de ſon ſang. Les concubines ſont conſidérées en Chine, ſous le même point de vue que les ſervantes de l'écriture. Chine.

Très-peu de temps après le retour de l'ambaſſadeur à Pékin, on annonça que l'empereur approchait de Yuen-min-yuen, & on avertit ſon excellence, que conformément à l'étiquette, on s'attendait qu'elle vint à quelques milles au devant de ſa majeſté impériale. En conſéquence, il partit au jour fixe, avant le lever du ſoleil ; il ſuivit un chemin parallèle à celui qui était excluſivement réſervé pour l'empereur, & qu'en ſéparait un foſſé peu profond. Tous les deux étaient illuminés avec des lanternes de diverſes couleurs, & ſuſpendues chacune à trois bâtons plantés obliquement dans la terre, & formant un triangle. Il ſe rendit dans l'endroit où devait paſſer l'empereur, & où il pouvait remarquer l'attention reſpectueuſe des Anglais. Bientôt apres parut un palanquin, ou plutôt une chaiſe

Chine.

couverte d'un drap d'un jaune brillant, & ayant des portières garnies de glaces; elle était portée par huit hommes, a côté desquels huit autres marchaient pour être prêts à les relever en cas de besoin. Aussi-tôt que l'empereur aperçut l'ambassadeur, il s'arrêta, & lui envoya un message gracieux, en lui faisant dire qu'il le priait de se retirer sans délai, parce que le froid & l'humidité du matin étaient très-contraires au rhumatisme dont il avait appris que son excellence était incommodée.

Le colao fit inviter l'ambassadeur à aller le voir le lendemain à Yuen-min-yuen où il avait quelques lettres anglaises à lui remettre. Cette invitation rejouit les Auglais, dans l'espérance qu'ils conçurent de recevoir, enfin, des nouvelles des amis qu'ils avaient dans leur patrie : quelques lettres leur furent en effet remises; mais elles étaient écrites de Chu-san, par les personnes qui étaient à bord du *Lion* & de l'*Indostan*.

La defiance qui s'était emparée de l'ame du colao, à l'égard des desseins des Anglais, le rendaient impatient de connaître le contenu des lettres adressées, de Chu-san, à l'ambassadeur : ces lettres étaient de sir Erasme Gower; l'ambassadeur dit au colao, que sir Erasme

lui mandait qu'il était dans l'intention de partir immédiatement de Chu-ſan; mais que l'Indoſtan ne pouvait pas mettre à la voile, juſqu'à ce que le capitaine l'eut rejoint. Lord Macartney remit en même-temps les lettres dans les mains du colao, afin d'écarter les doutes qu'il pourait avoir ſur la fidélité de cette explication. Chine.

En apprenant que le départ du Lion était réſolu, le colao fut inquiet; il dit --- « qu'il » eſpérait que ce vaiſſeau n'avait pas encore » mis à la voile, & qu'il attendrait que l'am» baſſade eût le temps de ſe rembarquer; --- » que dès que l'empereur avait appris l'indiſ» poſition de l'ambaſſadeur, & la mort de » quelques perſonnes de ſa ſuite, il avait » remarqué combien les hivers de Pékin » étaient rudes pour les étrangers, & que » craignant que le ſéjour de cette ville ne fût » nuiſible à la ſanté des Anglais, & ſachant » en outre que le voyage par terre était très» incommode & très-fatigant, il avait penſé » qu'il leur convenait de partir avant que les » rivières & les canaux fuſſent gelés; ce qui » arrivait quelquefois de bonne heure & ſubi» tement. L'ambaſſadeur obſerva combien il » ſerait affligé de quitter ſitôt une cour, où » il avait été ſi bien accueilli, que les intentions » de ſon ſouverain étaient qu'il y reſtât aſſez

K 3

Chine.

» long-temps aux propres frais de sa majesté » britannique, pour avoir de fréquentes occasions de renouveller les témoignages de » son respect à l'empereur, & de cultiver & » cimenter l'amitié qui avait si heureusement » commencé entre les deux nations ; que dans » cette vue, le roi, son maître, lui avait re- » commandé de faire connaître combien il » serait charmé que l'empereur put accorder, » avec les coutumes de l'empire, l'envoi d'un » ou de plusieurs de ses sujets, comme am- » bassadeurs en Angleterre, & qu'en ce cas on » aurait soin de leur fournir des vaisseaux pour » se rendre en europe, & pour en revenir. » Lord Macartney poursuivit, en disant que » tandis qu'il était à Zhé-hol, le colao avait » eu la bonté de lui donner la flatteuse espé- » rance d'avoir plusieurs entrevues avec lui, » & que, quoiqu'il le désirât vivement, son » prompt départ l'en priveroit nécessairement. »

Le colao sut parfaitement dissimuler tous ses sentimens, & n'entra dans aucune discussion sur les objets que l'ambassadeur lui avait communiqués. Il le laissa sortir sans le prévenir en aucune manière, que la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, était déjà prête, & qu'il se proposait de la lui remettre le lendemain; ce qui, suivant l'usage

du pays, devait être regardé comme un congé. Chine.

Le lendemain, le legat vint de bonne heure auprès de l'ambassadeur, pour le prévenir que le colao desirait qu'il se rendît, aussitôt qu'il lui serait possible, dans la grande salle d'audience du palais de Pékin où il l'attendait. Quoiqu'indisposé, l'ambassadeur ne voulut point manquer ce rendez-vous; & bientôt il partit avec une suite convenable, traversa une grande partie de la cité Tartare & arriva au palais. Entré dans son enceinte, il fut conduit à travers des cours spacieuses; quand il fut auprès de la salle d'audience, il trouva la réponse de l'empereur, contenue dans un grand rouleau de papier couvert d'une etoffe de soie jaune, & placée sur une chaise de cérémonie, entourée de rideaux de la même couleur. La lettre fut ainsi portée dans la salle par l'escalier du milieu, tandis que le colao & les autres Chinois, qui s'étaient jusqu'alors tenus auprès de la lettre, montèrent, ainsi que l'ambassadeur & sa suite, par les escaliers de côté; la réponse fut placée dans le milieu de la salle, d'où elle devait être ensuite envoyée à l'hôtel de l'ambassadeur.

On n'annonça point le contenu de la lettre, mais tout ce qu'il pouvait y avoir de gracieux ou de favorable, n'était probablement du ni

Chine. au colao, ni à ses adhérens qui, en refusant obstinément les présens d'usage que leur offrait l'ambassadeur, montrèrent clairement, suivant les mœurs orientales, qu'ils lui étaient contraires.

Cependant, il semblait qu'une partie de la cérémonie du jour où Lord Macartney fut reçu par le colao, était de lui montrer le palais impérial de Pekin. Le colao se préparait à le conduire par-tout; mais l'indisposition de l'ambassadeur l'obligeant à se retirer, il laissa le ministre plénipotentaire, & quelques autres Anglais auprès du colao, qui les conduisit dans un grand nombre d'edifices separés, construits sur un plan régulier, d'un style relevé, & d'une grande magnificence; les appartemens particuliers de l'empereur, placés dans l'intérieur du palais, ne furent montrés que de loin.

Le même soir la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, fut portée en cérémonie à l'hôtel de l'ambassadeur; & en même temps on envoya différentes caisses, contenant les presens de l'empereur pour sa majesté Britanniques; il y avait aussi des présens pour l'ambassadeur & pour toutes les personnes de sa suite.

Jusqu'alors il n'y avait eu rien de positif

pour le départ de l'ambaſſade : mais il eût été difficile, & ſans doute inutile, de prétendre réſiſter aux volontés du colao. L'ambaſſadeur ſe détermina donc à lui annoncer qu'il était dans l'intention d'aller joindre immédiatement ſir Erafme Gower à Chu-ſan, & à le prier de faire expédier, ſans le moindre délai, la lettre qu'il écrivait à ce commandant, parce qu'autrement il courrait riſque de le manquer.

Cette réſolution fut très-ſatisfaiſante pour le colao, & tout prouva qu'elle avait été ſagement priſe. Un ſi prompt déplacement parut très-fâcheux à quelques Anglais, attachés à l'ambaſſade, leſquels s'étaient arrangés pour paſſer l'hiver à Pékin. Jugeant de la température par la latitude de cette ville, ils ne ſongeaient pas aux violens effets que la grande chaîne des hautes montagnes de la Tartarie, éternellement couvertes de neiges, produit ſur cette capitale. Les habitans de Pékin ſentent moins le froid, non-ſeulement parce qu'ils en ont l'habitude, mais parce qu'ils ſe couvrent en raiſon de ſon intenſité ; leurs vêtemens conſiſtent alors en fourures, en étoffes de laines, & en toiles de coton piquées : ils ne ſont point accoutumés à voir le feu, il n'y a d'autres cheminées dans Pékin, que

Chine.

celles qui ſont dans les cuiſines des grands hôtels. Pluſieurs perſonnes de l'ambaſſade furent malades à Pékin, & toutes ne ſe rétablirent pas: le corps humain ſemble plus fait pour ſupporter l'air le plus chaud, que le plus froid, & pour vivre ſous l'équateur, plutôt que près du pôle.

Lorſque Lord Macartney eut réſolu de tâcher de joindre le *Lion* à Chu-ſan, il eut autant d'impatience de partir de Pékin, qu'il avait eu d'abord d'envie d'y prolonger ſon ſéjour. Les mandarins, qui accompagnaient l'ambaſſade, hâtèrent tous les préparatifs, afin de pouvoir être à temps de s'embarquer ſur le Péi-ho, pendant qu'il était encore navigable. Il fut décidé que l'ambaſſade ſe rendrait à Han-chou-fou, capitale de la province dont Chu-ſan fait partie.

Les doutes & les ſoupçons que les ennemis des Anglais avaient inſpirés au colao, & qu'ils avaient même tenté de faire parvenir juſqu'à l'empereur, procurèrent à l'ambaſſadeur un avantage plus grand encore que celui d'avoir auprès de lui les deux premiers conducteurs de l'ambaſſade. Le gouvernement Chinois crut, ce ſemble, qu'il fallait qu'un homme digne de la plus grande confiance, fût obligé d'accompagner ces étrangers ſuſpects, pendant le

long voyage qu'ils allaient faire dans l'intérieur de l'empire, afin de veiller sur leur conduite, & de découvrir s'il était possible, quels étaient leur caractère & leurs desseins. Le choix tomba sur le colao *Sun-ta-zhin*, cet homme avait des manières ouvertes & engageantes. Ce choix fut considéré par les Chinois, comme un honneur qu'on rendait à l'ambassade, & ce fut de cette manière qu'on l'annonça à l'ambassadeur. Chine.

Dans la matinée du 7 octobre le grand colao se rendit avec d'autres colaos dans un des pavillons qui sont en-dedans des portes de Pékin, afin de se séparer de l'ambassadeur avec les cérémonies d'usage. On dit à ce dernier plusieurs choses flatteuses de la part de l'empereur, & les ministres qui représentaient ce prince, observèrent toute l'étiquette de la civilité chinoise. On mit sur une table deux tuyaux de bambou, couverts d'un drap jaune, & contenant des rouleaux de papier jaune, semblable à du vélin ; l'un des rouleaux contenait la liste des présens de l'empereur, & l'autre, une réponse aux dernières demandes de lord Macartney. En présence de l'ambassadeur les deux rouleaux furent attachés avec des rubans jaunes, sur les épaules d'un mandarin du cin-

Chine.

quième ordre, qui, pendant cette opération, se tint constamment à genoux.

Après s'être séparé des ministres de l'empereur, l'ambassadeur avec sa suite ordinaire d'Anglais & de Chinois, sortit de Pékin & fut salué avec les honneurs accoutumés, & marcha ainsi droit à Tong-chou-fou, afin de s'y embarquer sur le Péi-ho; il n'est pas nécessaire qu'il y ait des étrangers, pour que ce chemin soit continuellement rempli de monde: indépendamment du nombre immense de personnes employées à porter des provisions à Pékin, ou à en emporter des marchandises, la foule d'hommes qui accompagnent toujours les mandarins, qui y arrivent ou qui en partent, & les lentes processions, particulièrement celles des funérailles, occupent souvent toute la largeur de la route.

On ne laissa enterrer personne dans l'enceinte de la ville; suivant les mœurs du pays, la mort d'un parent est certainement un des plus grands événemens; les sentimens d'affection & de respect qu'on avait pour ce parent tandis qu'il vivait, ne s'éteignent pas tout à coup dans l'ame de ceux qui le perdent; c'est une satisfaction, une consolation même, que de rendre des devoirs supeflus aux mânes de ceux qu'on regrette; les vœux de la nature sont,

à cet égard, confirmés & fortifiés par la morale & les lois de l'empire. Chine.

Le premier convoi funèbre que les Anglais rencontrèrent en sortant de Pekin, était précédé par plusieurs instrumens, qui exécutaient une musique solennelle; ensuite venaient des personnes portant diverses enseignes & des devises qui indiquaient le rang & les titres de celui qui n'était plus; immédiatement en avant du cerceuil marchaient les parens mâles, qui étaient soutenus par des amis, occupés à empêcher qu'ils ne se livrassent aux excès de la douleur, à quoi leur air semblait annoncer qu'ils étaient disposés. On portait au dessus des pleureurs des parasols avec de longs rideaux; lorsqu'un convoi se trouvoit vis-a-vis d'un temple ou d'un cimetière, plusieurs personnes etaient occupées aussitôt à brûler des morceaux de papier rond, couvert de légères feuilles d'étain; suivant l'opinion populaire, ces feuilles, comme le denier qu'on offroit à Caron pour passer le Styx, doivent dans les premiers instans d'une nouvelle existence, être employées à acheter les choses nécessaires à la vie.

Les Chinois célèbrent le mariage d'une manière brillante & dispendieuse, mais avec beaucoup moins de pompe, qu'ils n'en met-

Chine.

tent dans leurs funérailles. L'impulsion qui réunit les deux sexes n'a jamais eu besoin du secours des fêtes publiques. Le mystère sert beaucoup mieux l'amour & est préféré pour ses solennités. Les Chinois ne regardent le célibat d'aucun sexe comme une vertu; la constance est la seule chasteté qu'ils recommandent.

A son arrivée à Tong-chou-fou, l'ambassade fut très-bien accueillie dans le même temple où elle avait logé quelques jours, la première fois qu'elle avait passé dans cette ville. On remarque dans ce temple les statues de la paix & de la guerre, de la tempérance & de la volupté, de la joie & de la mélancolie, avec des figures de femme, représentant la fécondité & le plaisir; devant ces statues, on voit tantôt un seul, tantôt plusieurs vases de bronze, dans lesquels les prêtres & les dévots brûlent des mêches parfumées, & du papier couvert de feuille d'étain.

L'ambassade ne s'arrêta pas plus de vingt-quatre heures à Tong-chou-fou. Les eaux du Péi-ho étaient déjà basses; si on avait attendu quelques jours de plus, elle n'auraient pu porter les yachts, & il eut eté également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux.

Chine.

Les yachats avaient encore fait peu de chemin, lorſque celui du colao Sun-ta-zhin, s'approcha de celui de Lord Macartney. Celui-ci voulant lui épargner la peine d'en ſortir, ſe rendit immédiatement à ſon bord ; il commença par rappeler à ce nouveau compagnon de voyage les civilités qu'il en avait déjà reçues & il lui en renouvella ſes remercîmens ; après quoi il lui dit qu'il s'était regardé comme très-heureux en apprenant qu'il avait été nommé pour lui faire l'honneur de l'accompagner dans le voyage de Chu-ſan.

Le colao reçut l'ambaſſadeur avec beaucoup de conſidération & témoigna le plus grand contentement d'avoir été choiſi en cette occaſion ; il lut enſuite une partie de la lettre, qu'il avait reçue de l'empereur : laquelle diſait « qu'il fallait que Sun-ta-zhin, ſe chargeât particulièrement du ſoin de l'ambaſſade ; qu'on traitât avec beaucoup d'attention & toutes les diſtinctions convenables l'ambaſſadeur & ſa ſuite, dans leur voyage à Chu-ſan, où Sun-ta-zhin les mettrait en sûreté à bord de leurs vaiſſeaux ; mais que ſi ces vaiſſeaux étaient partis, il accompagnerait l'ambaſſade de la même manière, juſqu'à Canton. »

Bientôt après l'ambaſſadeur prit congé de

Chine. lui & se retira dans son yacht, où, au bout d'une demi-heure, Sun-ta-zhin lui rendit sa visite. Le colao apprenant que Lord Macartney avait demeuré trois ans en Russie, parut ne pouvoir pas deviner quelles affaires politiques avaient exigé de si longues négociations. Sa surprise mit l'ambassadeur dans le cas de lui donner une explication des coutumes des nations européennes, à l'égard des relations, pour lesquelles les divers souverains ont habituellement des ambassadeurs à la cour les uns des autres; ce qui entretient une bienveillance réciproque, & prévient les jalousies que pourraient occasionner les mal attendus accidentels.

Les questions de Sun-ta-zhin ne paraissaient pas moins être l'effet de sa curiosité personnelle, que du désir de communiquer à l'empereur tout ce qu'il pourrait recueillir dans la conversation de Lord Macartney, relativement aux Anglais & aux autres nations européennes qui trafiquent en Chine. Les visites réciproques de l'ambassadeur & de Sun-ta-zhin furent fréquemment répetées. Au premier signal, leurs yachts s'abordaient & le chinois ou l'anglais passait aisément de l'un à l'autre; non seulement Sun-ta-zhin, avait l'ame remplie d'une genérosité naturelle, mais son goût pour la littérrature contribuait à corriger les

préjugés étroits & nationaux qu'avaient pu lui inſpirer, & ſon éducation & les maximes, & les ſentimens des perſonnes avec leſquelles il vivait; il avait toutes les connaiſſances qu'on peut puiſer dans les livres chinois & tartares mantchous; parmi tous les mandarins qu'avait eu occaſion de voir l'ambaſſadeur, il était le ſeul qui voyageât avec une bibliothèque: poli dans ſes manières, il croyait, cependant, qu'il lui était néceſſaire d'uſer de tous les priviléges attachés à ſon rang; il avait le titre de colao, & il était, de plus, décoré du manteau jaune, qui reſſemble à un *ſpencer*, & qu'il portait par deſſus ſa robe. Ce manteau eſt maintenant la plus haute diſtinction connue en Chine, & il imprime à celui qui le porte, un caractère en quelque ſorte ſacré. Chine.

Les habitans des rives du Pei-Ho ont l'air très-pauvres, à en juger par leurs maiſons & leurs vêtemens; mais leur bonne humeur prouve qu'ils ne manquent pas des choſes les plus néceſſaires à la vie, & qu'ils ne regardent pas leur état comme l'effet de quelqu'injuſtice exercée envers eux, ſentiment qui ne laiſſe pas ordinairement l'homme tranquille; leur pauvreté n'eſt pas due non plus à la ſtérilité des champs, que cultive leur induſtrie; mais leur

Chine.

population est trop nombreuse pour que chaque famille ait une assez grande portion de terre pour pouvoir se procurer toutes les commodités de la vie.

Les Anglais virent quelques coins de terre, où l'on faisoit paître des moutons ; mais on en fait venir de la Tartarie un bien plus grand nombre. Le peuple ne mange que très-peu de viande qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner un peu de goût ; le lait, le beurre, le fromage, principale ressource de la pastorale, sont peu connus des Chinois. Quand l'ambassadeur & les personnes de sa suite désirèrent d'avoir du lait, il ne fut pas très-aisé de trouver un homme qui s'entendit à soigner les vaches ; cependant, il s'en trouva un, & il fut mis avec deux vaches & le fourrage nécessaire dans un bateau qui suivait les yachts.

Après trois jours de navigation, les voyageurs arrivèrent dans l'endroit jusqu'où remonte la marée. Le reflux accélérant le courant de la rivière, les porta le lendemain à Tien-sing ; ce fut-là que l'ambassade prit une nouvelle route ; au lieu de suivre le même bras de Pei-Ho jusqu'à la mer, elle tourna à droite vers le sud & passa devant l'embouchure de la rivière *When-ho*, qui, comme

le Péi-Ho vient des montagnes de la Tartarie & tombe dans le grand bassin de Tien-sing ; les yachts furent trois heures à traverser la multitude de jonques qui étaient à l'ancre dans ce bassin, & ils entrèrent dans la rivière de Yun-léang-ho, c'est-à-dire la *précieuse rivière*. Le courant était si fort, que pour le vaincre il fallut employer dix huit ou vingt hommes à haler chaque yacht ; mais l'aspect charmant de la campagne dédommageait de la lenteur de cette navigation, dans d'autres endroits la rivière s'élargissait d'envion quatre - vingt pieds, & le courant opposait alors moins de résistance. Chine.

En passant près de quelques villages, les voyageurs virent des femmes assises devant leur porte, occupées à filer du coton au rouet. Quelques-unes travaillaient à la moisson, & on ne pouvait guère les distinguer des hommes par la délicatesse de leurs traits ou de leur teint. Une coutume qui subsiste, dit-on, en Chine, doit rendre la beauté rare dans les classes inférieures. On assure que les jeunes filles distinguées par leur figure ou par les graces du corps, sont, dès l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens, pour l'usage des gens riches ou puissans. Les principaux Anglais de l'ambassade virent, par hasard, quelques-unes

Chine.

de ces femmes, & d'après la blancheur & la délicateſſe de leur teint, la beauté & la régularité de leurs traits, ils jugèrent qu'elles avaient le droit d'être admiſes. Celles qui ne paraiſſaient pas ordinairement dans la foule, mais que la curioſité faiſait ſortir de leur maiſon pour voir paſſer les étrangers, étaient quelquefois obligées de ſe retirer à cauſe des huées des hommes qui ſemblaient leur reprocher de s'expoſer à la vue des barbares.

La rivière ſerpentait dans une plaine riche & bien cultivée. Les villages ſont quelquefois auſſi grands que des villes européennes; mais quand ils ne ſont pas entourés de murailles, les Chinois n'en font point grand cas, & ils ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités. Quoique les yachts remontaſſent lentement le cours de la rivière, les voyageurs n'étaient preſque jamais une demi-heure ſans découvrir quelque nouveau village. La plupart des maiſons de ces villages ne ſont faites que de maſſes de terre imparfaitement cuites au ſoleil, & moullées entre des planches qu'on y laiſſe attachées juſqu'à ce que les murs aient aſſez de ſolidité pour ſupporter un toit, qui eſt en général de chaume ou de gazon. Les appartemens ſont diviſés par des treillis, & tapiſſés de large papier ſur lequel on voit des

figures de divinités ou des colonnes de sentences morales : tout cela eſt fait avec un ordre, une propreté qui atteſtent l'induſtrie du propriétaire, & ſuffiſent pour que le ſpectateur trouve moins déſagréable les matériaux groſſiers qui compoſent ces demeures. Chine.

Les villes ſont enceintes de murailles, plus hautes, pour la plupart, que les maiſons qu'elles renferment. Ces murailles forment, en général, un carré, dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux ; les rues ſont ordinairement étroites, & il n'y a dans les villes aucune eſpèce de place ou de grand eſpace vide. Les vaſtes édifices y ſont en petit nombre, & conſacrés à des uſages publics ou habités par les principaux mandarins revêtus de l'autorité : les lois ſomptuaires de la Chine règlent les demeures auſſi-bien que les vêtemens des gens riches.

Tous les édifices publics & la plupart des palais ont leurs principales portes & leurs fenêtres tournées vers le midi. Les bâtimens publics les plus remarquables, ſont, dans chaque ville, une ſalle d'audience, où l'on entend ceux qui ont à ſe plaindre ; & où l'on adminiſtre la juſtice ; un collége, où l'on examine ſolennellement les étudians qui reçoivent les premiers degrés ; des temples pour le culte public de

Chine.

diverses sectes; des greniers où l'on tient du grain en réserve pour les temps de disette; enfin, une bibliothèque publique. L'intérieur des maisons a peu d'ornemens, & les ameublemens sont fort simples : chaque meuble ou ustensile de bois, est peint en rouge & vernissé.

Chaque ville est mise sous la protection de certaines étoiles ou constellations, dont les Chinois comptent vingt-huit : mais ils ont, en outre, une division d'étoiles qui repondent aux signes du zodiaque, & qu'ils appellent les *douze demeures du soleil*. Les Chinois n'ont point emprunté des autres nations ce qu'ils savent de ces astres, ainsi que le prouvent les noms par lesquels ils les distinguent, noms qui sont analogues aux coutumes & aux événemens du pays. Leurs astrologues prétendent savoir prédire toutes les variations de la température dans les diverses saisons de l'année; & ils ne manquent pas de les publier dans leurs almanachs, ainsi qu'on a coutume de le faire dans ceux d'Europe.

Les Chinois sont en général plus propres à supporter un travail modéré avec peu d'interruption que la plupart des européens d'une classe inférieure. On leur donne de bonne heure de meilleures & de plus saines habitudes; ils restent plus long-temps sous la direction de leurs

parens; ils ſont, pour la plupart ſobres; ils ſe marient jeunes; ils ſont moins expoſés aux tentations du libertinage, & moins ſujets à contracter des maladies qui corrompent les ſources de la vie : leur manière de vivre eſt plus régulière & plus uniforme. Chine.

Les Chinois n'ont point de dimanche, ni même de diviſion qui ait quelque rapport avec les ſemaines. Leurs temples ſont ouverts chaque jour pour recevoir les dévots. Il y a eu de ces dévots qui ont fait quelques fondations peu conſidérables pour l'entretien du clergé; mais aucune terre n'eſt ſujette à la dîme eccléſiaſtique.

Le 18 octobre, l'ambaſſade entra dans la province de *Schang-tung*; ce jour étant celui de la pleine lune, les Chinois employèrent la nuit à leurs cérémonies religieuſes. Les coups de canons ſe ſuccédaient continuellement; une muſique bruyante ſe faiſait entendre; on tirait des feux d'artifices & on brûlait des mêches parfumées : tout cela continua depuis minuit juſqu'au lever du ſoleil. Le 22 octobre, les yachts s'arrêtèrent devant *Lin-ſin-chou*, ville du ſecond ordre, près de laquelle eſt une très-belle pagode à neuf étages. *Ta* eſt le nom que les Chinois donnent à ces édifices; ils ſont en grand nombre dans la partie de la Chine où

Chine.

il y a des montagnes, ſur le ſommet deſquelles elles ſont ſouvent placées. Les pagodes ont, en général, depuis cent vingt juſqu'à cent ſoixante pieds de haut, ce qui fait quatre ou cinq fois le diamètre qu'elles ont à leur baſe. Le nombre de leurs étages ou galeries eſt toujours impair, c'eſt-à-dire, de cinq, ſept ou neuf.

A Lin-ſin-chou, les yachts quittèrent le Yun-leang-ho, qui, depuis ſa ſource ſituée à l'occident, coule juſques-là dans une direction nord-eſt, & y eſt réuni au canal impérial qui va au ſud. Ce canal, l'ouvrage le plus grand & le plus ancien en ce genre, ſuit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il paſſe non-ſeulement ſous des montagnes & dans des vallées, mais à travers des rivières & des lacs.

Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, leſquels ſe prolongent ordinairement en ligne directe & ſont étroits & ſans courans. Celui de la Chine fait beaucoup de ſinuoſités dans ſon cours; il eſt d'une largeur inégale & même quelquefois très-conſidérable, & ſes eaux ſont rarement ſtagnantes. Leur cours eſt, en outre, modéré par des écluſes qui traverſent le canal; mais il eſt rare qu'elles ſoient à moins d'un mille de diſtance l'une de l'autre. Les écluſes de ce canal n'ont point de portes

comme celles d'Europe ; elles font d'une conftruction fimple, faciles à ouvrir & à fermer, & n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Le canal paffe dans le lit de plufieurs rivières, auxquelles il reffemble par l'irrégularité de fa profondeur, les finuofités de fon cours & fa largeur dans les endroits où il n'y a point d'éclufes.

Chine.

Dans la foirée du 23 octobre, les yachts arrivèrent à Yung-wang-ho. Près des murs étaient rangés trois cents foldats, nombre ordinaire des troupes qui, dans chaque ville où il y avait garnifon, fe raffemblaient pour honorer le paffage de l'ambaffade. Il était alors nuit; chaque fpectateur avait une lanterne à la main, & la différence des mouffelines qui couvraient ces lanternes produifait fur l'eau un effet très-agréable. Quand une ville était traverfée par le canal, les foldats étaient rangés de chaque côté. Quelquefois l'on s'attendait que l'ambaffadeur débarquerait, & au premier fignal, ces foldats tombaient à genoux pour le recevoir. Aux yeux d'un voyageur européen, un pareil fpectacle reffemblait à celui d'une troupe de pélerins demandant la bénédiction.

Depuis que les Anglais étaient partis de *Tien-fing*, tout le pays qu'ils avaient traverfé n'était qu'une immenfe plaine remplie de villes,

Chine.

de villages, de chaumières & de champs bien cultivés : on n'y voyait pas la plus petite éminence; le sol n'offrait pas l'apparence d'une seule pierre. Le 25 octobre, les yachts arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial; là, la rivière de *Luen*, la plus considérable de toutes celles qui fournissent de l'eau à ce canal, s'y jette avec rapidité. C'est, sans doute, de ce point elevé, que celui qui conçut l'idée de ce canal, vit, avec l'œil du génie, la possibilité de former cette communication importante, entre les différentes parties de l'empire Chinois.

Les Anglais n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin dans la partie méridionale du Canal, lorsqu'ils arrivèrent dans le voisinage de l'endroit où le fameux oiseau-pécheur de la Chine, le *leut-ze*, est élevé dans l'art de fournir à son maître une grande quantité de poisson. Le leut-ze est une espèce de pélican, ressemblant au cormoran ordinaire : mais ayant été présenté au docteur Shaw, il l'a caractérisé de la manière suivante. — « Pélican, ou cormoran brun, avec le plumage de la gorge » blanc, le dessous du corps blanchâtre, & » tacheté de brun, la queue ronde, l'iris bleu » & le bec jaune. »

Dans un vaste lac, situé à l'est du canal im-

Chine.

périal, & tout près de ses bords, on voit des millions de petits bateaux & de radeaux, qui servent à la pêche qu'on fait avec le leut-ze. Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiseaux, qui plongent à l'instant où leur maître leur fait un signe. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux prennent & rapportent dans leur bec. Ils sont si bien instruits, qu'on n'a besoin de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon, pour les empêcher d'avaler quelque partie de leur proie. Ils ne mangent que ce que leur maître leur donne pour les encourager & les nourrir; le canot dont se servent les hommes qui font cette pêche, est extrêmement léger; il est quelquefois charié jusqu'au lac avec les oiseaux, par les hommes qui doivent s'y embarquer.

La partie occidentale du lac est bornée par une haute chaussée qui la sépare du canal, dont l'eau est bien plus élevée que celle du lac. Cette chaussée s'étend dans toute la longueur du lac : il a fallu pour la faire une immense quantité de terre, qui n'a sans doute été rassemblée qu'avec beaucoup de travail & de dépense. Les voyageurs qui n'avaient encore vu qu'un côté du canal avec une chaussée, trouvèrent bientôt qu'il y en avait des deux côtés. Quoiqu'il y ait de modernes exemples d'un

Chine.

pareil ouvrage, c'était un curieux ſpectacle que cet immenſe volume d'eau, forcée par l'humaine induſtrie, de ſe reſſerrer dans un étroit canal, pluſieurs toiſes au-deſſus de ſon premier lit, & de couler ainſi en l'air juſqu'à une diſtance très-conſidérable, où elle rencontre un terrain qui eſt à ſon niveau.

Dans toute la partie où le canal eſt auſſi élevé, la chauſſée eſt ſoutenue par des murs de marbre gris & commun : ces murs ont environ douze pieds d'épaiſſeur, & les grands blocs qui les recouvrent ſont liés avec des crampons de fer. Là, le canal n'eſt en effet, qu'un aqueduc très-élevé au-deſſus du ſol, & par-tout où ce ſol eſt deſſéché, il y a beaucoup de villages ; le terrain qui environne l'aqueduc eſt inondé une grande partie de l'année ; les Anglais y virent du riz, dont la tige s'élevait au-deſſus de l'eau.

La grande élévation du canal impérial, dans la partie où naviguaient alors les Anglais, à permis de placer beaucoup d'écluſes ſur ſes bords ; elles ſont toutes ſur des arches en pierre, & ſervent à verſer le ſuperflu de l'eau dans les marais voiſins : mais bientôt les voyageurs furent dans une autre partie du canal, & dans une ſituation toute différente. On ne découvre là, ni montagne, ni éminence ſaillante : c'eſt encore une plaine immenſe à la vue ; mais cette plaine

eft tellement élevée par degrés au deffus de fon premier niveau, que le canal eft creufé, au moins à vingt-pieds au-deffous de la furface du fol. Chine.

Dans quelques endroits où paffe le canal impérial, le lac & les marais rendent la culture impraticable. Là, cependant il n'y a pas un coin defféché, où l'on ne voie de petites chaumières. Les habitans fe nourriffent principalement de la pêche, & le voifinage du canal les met à même d'échanger une partie de leur poiffon, pour fe procurer les autres objets dont ils ont befoin.

A ces marais fans culture, les Anglais virent bientôt fuccéder un pays dont la perfpective était fuperbement variée; il y avait de riches plaines, des petites hauteurs, des côteaux plus élevés, des chaînes de montagnes entremêlées de vallées, & par-tout des villages bien bâtis & très-rapprochés les uns des autres; la population y eft très-nombreufe, & chaque coin de terre eft cultivé.

Le canal paffe enfuite à travers un pays bas, fujet aux inondations, & coupé de lacs & de marais; quelques petits villages mal conftruits, quelques faules & des champs de riz, font là les feules objets qui frappent la vue. Mais bientôt une fuite de villes & de jolis villages,

Chine.

une immense quantité de vaisseaux de toute espèce, & une nombreuse population, annoncent les approches du fleuve Jaune, où le canal épanche ses eaux avec un cours modéré, en conservant toujours sa direction vers le sud.

Le 2 novembre, les yachts qui portaient l'ambassade, arrivèrent dans la partie du canal où il se réunit au fleuve Jaune : ce fleuve doit son nom à la couleur du limon qu'il charie, & qui y est mêlé en si grande quantité, qu'il ressemble plus à de la terre délayée qu'à de l'eau. Du côté où est l'embouchure du canal, ainsi que sur la rive opposée, est une ville très-étendue & très-peuplée : là, le canal a environ trois quarts de mille de large, & forme un excellent port.

Ni ce canal, ni aucun autre en Chine, n'est entretenu aux frais & pour le profit de quelques individus; il est sous l'inspection & la direction immédiate du gouvernement, dont la politique est de maintenir une communication facile entre les diverses parties de l'empire, parce qu'elle favorise le commerce & l'agriculture du pays, & par conséquent, augmente les revenus de l'état & les ressources du peuple.

L'extrême rapidité qu'a le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts & les barques de l'ambassade devaient le traverser, rendait néces-

faire, suivant la coutume des Chinois, un sacrifice à la divinité du fleuve, afin de s'assurer un passage heureux : dans ce dessein, le pilote entouré de tout son équipage, se plaça sur le devant du yacht, & tenant dans sa main un coq destiné à servir de victime, il lui arracha la tête, la jeta dans le fleuve, & consacra le bâtiment en arrosant, avec le sang de l'oiseau, le pont, les mats, les ancres, & les portes des appartemens, & y attachant quelques plumes du même animal. Alors plusieurs grandes jattes remplies de viandes furent rangées sur le pont en ligne transversalle : au devant de ces jattes, on avait placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur spiritueuse, & une quatrième de sel. Le pilote s'inclina trois fois profondément, en tenant ses mains élevées, & en marmotant quelques paroles, comme pour invoquer la Déité. Pendant ce temps-là, on battait avec force le loo, des mêches allumées étaient élevées vers le ciel, du papier couvert de feuilles d'étain ou d'argent était brûlé, & l'équipage faisait partir un grand nombre de petards. Le pilote, s'avançant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y versant les coupes qui contenaient l'huile, le thé & la liqueur, après quoi il y jeta celle où était le sel. La cérémonie étant

Chine.

Chine.

achevée, on emporta les jattes de viande, dont l'équipage se régala : ensuite les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Aussitôt qu'on l'eut passé, le pilote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Indépendamment des offrandes journalières & des adorations qui se font à l'autel placé du côté gauche de la chambre, côté que les Chinois regardent comme le plus honorable ; on fait des sacrifices solennels, tels que celui que nous venons de décrire, afin d'avoir un vent favorable, ou d'écarter un danger imminent.

Parmi les fleuves de l'ancien continent, il n'en est guère qui traverse une plus grande étendue de pays & porte le plus d'eau à la mer, que le fleuve Jaune. Ses sources sont dans deux lacs situés au milieu des montagnes de la Tartarie. La longueur du cours de ce fleuve a deux mille cent cinquante milles. L'endroit où il traverse le canal impérial n'est éloigné de la mer que de soixante-dix milles, il n'a guère là qu'un mille de large, & dans le milieu du courant la profondeur est de neuf à dix pieds. Cependant quoique le pays soit très-plane, le courant du fleuve est si rapide qu'il fait sept à huit milles par heure. Il est vrai que jamais la rapidité d'une rivière ne dépend de la pente d'une partie du pays qu'elle traverse, mais de l'impétuosité

l'impétuosité de sa chute, lorsqu'elle est encore près de sa source, & de l'étrécissement du canal dans lequel elle est ensuite forcée de couler, ou bien de l'accroissement soudain de ses eaux dans le même canal. Chine.

Pour pouvoir se former quelque idée de la quantité de limon mêlé aux eaux du fleuve Jaune, on fit l'expérience suivante. Dans l'endroit où le courant étoit de sept à huit milles par heure, & où le fleuve avoit neufs pieds de profondeur, on prit un gallon trois quarts d'eau, mesure commune. Cette eau déposa un sédiment qui, lorsqu'il fut compacte & pressé en forme de brique, forma une masse de deux pouces & un tiers cubes. Ce sédiment était composé d'un limon argilleux très-fin & d'une teinte jaunâtre; & lorsqu'il fut sec, on le réduisit facilement en poudre impalpable, en le pressant entre les doigts.

Tandis que les yachts qui portaient les Anglais, s'avançaient vers le fleuve Jaune, il y eut une correspondance suivie entre l'empereur & le nouvel & respectable conducteur de l'ambassade. Sun-ta-zhin fit souvent part à l'ambassadeur des expressions flatteuses qu'employait l'empereur, en parlant de lui dans ses dépêches. Les gracieuses expressions de l'empereur étaient quelquefois accompagnées de présens de vian-

Chine.

des sèches, qu'il choisissoit de sa table, & envoyoit, suivant la manière des Orientaux, comme des marque de son attention particulière.

Les lettres quécrivait l'empereur & celles que lui adressait Sun-ta-zhin, étaient mises dans un sac ou panier plat, qu'un homme à cheval portait attaché autour de son corps. Au bas du sac, étaient suspendues des clochettes dont le bruit annonçait à chaque station l'arrivée du messager, qui y était changé ainsi que le cheval, la distance entre les stations était de dix à douze milles.

Au Sud du fleuve Jaune, les yachts allaient beaucoup plus vîte, parce qu'à partir de ce fleuve, le canal impérial a un courant beaucoup plus rapide. Plus loin, le canal passe sur les bords d'un lac, mais il est beaucoup plus élevé que ce lac & une chaussée l'en sépare. Au delà du lac, le pays est si marécageux qu'il est impossible de le cultiver comme les autres. Dans les endroits ainsi submergés, les Chinois déploient un nouveau genre d'industrie. Ils font des radeaux ou des claies de bambou, qu'ils chargent d'une couche de terre, & laissent flotter sur l'eau : ensuite ils y cultivent plusieurs espèces de végétaux. Aussi, à bord des vaisseaux, on se procure une petite quantité de jardinage,

en semant les graînes dans de la terre arrosée, ou bien dans des morceaux de flanelle montés sur des châssis & humectés avec soin. C'est, par exemple, de cette manière qu'on a promptement du senevé; ce qui est extrêmement agréable aux personnes qui sont depuis long-temps en mer. Chine.

Bientôt les yachts se trouvèrent devant une jolie ville, où toutes les maisons qui bordaient le canal étaient à deux étages & peintes en blanc; les habitans étaient mieux vêtus & les femmes plus belles & plus jolies que la plupart de celles que les Anglais avaient vue dans le Nord de la Chine. Après avoir fait encore sept à huit milles, les voyageurs virent une ville du premier ordre, qui semblait être d'une haute antiquité. Une partie des murailles & des maisons était en ruine, & couverte de mousse, d'herbe & de ronces. Cette ville paraissait, cependant, faire un grand commerce: il y avait à l'ancre au moins mille vaisseaux de différente grandeur. La campagne des environs était plane, bien cultivée & couverte de riz & de mûriers. Ces arbres ne semblent pas beaucoup différer des mûriers communs d'Europe; les arbres sont fréquemment élagués & étêtés, parce qu'on veut faire pousser constamment des jeunes branches & des feuilles tendres.

Chine.

Les vers à soie sont nourris dans de petites chaumières qu'on construit exprès au milieu des plantations de mûriers, afin qu'ils soient éloignés de toute espèce de bruit: car les Chinois pensent que le seul aboiement d'un chien suffit pour nuire à ces insectes.

Trois jours après avoir traversé le fleuve Jaune, les yachts arrivèrent sur les bords de la rivière Yang-tzé-kiang, qui parut aux Anglais au moins égale au fleuve, sinon plus considérable que lui. Elle avait en cet endroit, environ deux milles de large. Les sources de cette rivière sont dans les mêmes montagnes d'où sort le fleuve Jaune. Ainsi ces deux grandes rivières passent, dans un endroit, presque l'une auprès de l'autre, s'écartant ensuite de quinze degrés de latitude, finissent par se jetter dans la même mer, à deux degrés l'une de l'autre. Elles embrassent dans leur cours, une étendue de pays de plus d'un millier de milles de longueur, qu'elles contribuent à fertiliser & à enrichir, mais auquel leurs débordemens nuisent quelquefois. Ce pays comprend dans ses limites la plus grande étendue de l'ancien empire Chinois, & est situé dans cette partie de la zone tempérée qui, en Asie, comme en Europe, a vu naître les hommes les plus célèbres, & exécuter les actions les plus brillantes dont

l'hiſtoire faſſe mention. Tandis que les voyageurs traverſaient le Yang-tzé-kiang, leur attention fut preſqu'entièrement captivée par une île ſituée dans le milieu de cette rivière, & appellée la *Montagne d'or*. Cette île, dont les bords ſont très-eſcarpés, eſt couverte de jardins & de maiſons de plaiſance. L'art & la nature ſemblent s'être réunis pour lui donner une perſpective enchantereſſe. Elle appartient à l'empereur qui y a bâti un très-grand & très-beau palais, ainſi que divers temples & pagodes; placés dans la partie la plus élevée de l'île. Chine.

C'eſt dans la campagne des environs que croît l'arbuſte qui fournit cette eſpèce particulière de coton, dont on fait l'étoffe connue en Europe ſous le nom de *Nankin*. Les ponts ſont néceſſaires dans cette partie pour établir une communication entre les deux bords du canal, qui ſont preſqu'entièrement couverts de villes & de villages. La hauteur des arches & les marches par leſquelles on monte ſur les ponts, empêchent d'y faire paſſer des voitures à roues; mais le nombre de ces voitures eſt très-petit & on s'en ſert rarement, parce que les marchandiſes les plus peſantes, & la plupart des paſſagers vont par les rivières & par les canaux dont le pays eſt coupé dans tous les ſens.

Les rues de la cité de Sou-chou-fou, ſont

Chine. divisées, comme celles de Venise, par des canaux qui partent tous du principal canal : la flotte des yachts & des bateaux qui portaient les Anglais, fut près de trois heures à traverser les faubourgs de Sou-chou-fou pour arriver jusqu'aux murs de la ville près desquels il y avait un nombre immense de bâtimens qu'on avait mis à sec.

La ville de Sou-chou-fou paraît extrêmement grande & extrêmement peuplée. Les maisons y sont bien bâties & agréablement décorées. Les habitans, qui, pour la plupart sont vêtus de soie, ont l'air d'être riches & heureux. Les Anglais trouvèrent les femmes de Sou-chou-fou plus belles, plus jolies & vêtues avec plus de goût que la plupart de celles qu'ils avaient vues dans le Nord de la Chine. Les dames de Sou-chou-fou, portent quelquefois sur le devant de la tête un petit bonnet de satin noir, qui forme une pointe entre les deux sourcils, & est enrichi de brillans. Elles ont aussi des pendans de cristal ou d'or.

A peu de distance de Sou-chou-fou, est le superbe lac de Tai-hou, environné d'une chaine de montagnes pittoresques ; ce lac fournit beaucoup de poissons aux habitans du pays, & en outre, il est pour eux un lieu de rendez-vous public & d'amusement ; beaucoup de canots

qui servent aux promenades de plaisir, sont conduits par une seule femme, chaque canot a une chambre très-propre, & on prétend que celles qui le conduisent, exerçent plus d'une profession.

Au-delà de Sou-chou-fou, on voyait des plantations de mûriers très-étendues & semblables à une forêt; il y a aussi parmi les mûriers quelqu'arbre à suif; du fruit de cet arbre, les Chinois retirent une espèce de graisse végétale avec laquelle ils font une grande partie de leur chandelle. Ce fruit ressemble beaucoup extérieurement aux graines de lierre; cependant elle n'égale ni la bougie, ni les chandelles de blanc de baleine. L'arbre à suif a été, dit-on, transplanté à la Caroline, & y réussit aussi bien qu'en Chine; c'était presque la seule espèce d'arbre qui ombrageât les bords du grand canal dans la partie où l'ambassade anglaise était alors. Là, le canal était sans aucun courant & si large, qu'un pont de pierre, qui le traversait, n'avait pas moins de quatre-vingt dix arches.

De Sou-chou-fou, à Han-chou-fou, c'est-à-dire, dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles; le canal impérial continue à avoir une largeur de soixante à cent toises, & ses bords sont revêtus de muraille

Chine.

de pierre. Tout le pays qu'il traverſe dans cette partie, eſt non moins beau que riche.

Les yachts s'arrêtèrent dans un village près de Han-chou-fou, pour recevoir le nouveau vice-roi de Canton, lequel vint, dans ſon bateau, faire la première viſite à Sun-ta-zhin & à l'ambaſſadeur; le vice-roi nommé, Chaung-ta-zhin paraſſait avoir un caractère doux & des mœurs aimables; il ſe prévalait peu, & de l'avantage d'être parent de l'empereur, & du poſte qu'il occupait comme gouverneur général des deux provinces de Quang-tong, & de Quangſi; indépendamment des honneurs qu'il tenait de l'empereur, le vice-roi Chaung-ta-zhin avait reçu des habitans de la province de Ché-kiang le plus flatteur de tous les titres; pour le récompenſer de les avoir gouvernés avec équité & avec bienfaiſance, ils l'avaient nommé le ſecond Confucius. Le vice-roi entra avec Sun-ta-zhin & l'ambaſſadeur à Han-chou-fou, le 9 novembre 1793.

Un baſſin vaſte & irrégulier termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-chou-fou. La population de cette ville eſt immenſe; car, on prétend qu'elle égale preſque celle de Pékin; cependant la ville n'a en apparence rien de grand que les murailles qui l'entourent. Les maiſons ſont baſſes; il n'y en a

point qui ait plus de deux étages ; les rues sont pavées avec de grands quartiers de pierre dans le milieu, & de petites pierres placées sur les côtés. Toutes les maisons des principales rues ont des boutiques ou des magasins sur le devant, & plusieurs de ces magasins ne sont point inférieurs aux plus brillans de ceux qu'on voit à Londres ou à Paris dans le même genre ; il est difficile de passer dans les rues à cause de la foule. Dans les magasins & les boutiques on voit des hommes & point de femmes ; quoique les dames chinoises mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe & elles s'efforçent de conserver la finesse & la délicatesse de leur taille. Elles laissent croître leurs ongles ; mais elles ne conservent de leurs sourcils, qu'une ligne arquée très-mince.

Chine.

Tandis qu'on s'occupait à Han-chou-fou des préparatifs du départ, Van-ta-zhin, avec sa bonté ordinaire, invita quelques Anglais à faire une promenade sur le lac de Sée-hou ; ce lac forme une superbe pièce d'eau de trois à quatre milles de diamètre, & environnée au nord, à l'est & au sud de montagnes pittoresque, entre la base desquelles & les bords du lac est un terrain étroit mais uni, dont on a

Chine.

tiré le parti le plus agréable; on y voit des maisons charmantes, & des jardins de mandarins, ainsi qu'un palais appartenant à l'empereur & des temples & des monastères pour les prêtres de Fo. Sur le sommet de ces montagnes on a bâti des pagodes, l'une desquelles attira l'attention de nos voyageurs; cette pagode s'appelle, *le temple des vents foudroyans*; il y reste quatre galeries entières, les unes au dessus des autres; le haut est presqu'entièrement brisé. La mousse, l'herbe & les ronces croissent sur ces ruines; le centre & les moulures de la pagode sont peints en rouge & les murailles en jaune; elle n'a maintenant qu'environ cent vingt pieds de haut, on assure qu'elle a été bâtie du temps de Confucius, qui vivait il y a plus de deux mille ans.

Dans les bois, croissant sur le haut des montagnes & dans les vallées, il y a plusieurs milliers de tombeaux qui sont bâtis comme des maisons; ils sont environ de six à huit pieds de hauteur, & sont pour la plupart peints en bleu. Les tombeaux des Chinois d'un rang élevé, sont à part, sur le penchant des montagnes, & ils ont des murailles de pierre avec des portes de marbre blanc, ou l'on écrit les noms, les qualités & les vertus de ceux dont ils renferment les restes; ces

monumens des grandeurs passées, sont environnés de différentes espèces de cyprès dont la couleur sombre & mélancolique semble avoir été choisie par-tout pour parer les scènes de douleur; il ne se passe guère de nuit, sans qu'on vienne visiter le cimetière des environs du lac; des Chinois s'y rendent avec des torches, pour honorer les cendres de leurs parens; ils décorent leur tombe de banderoles, d'étoffes de soie ou de papier peint; ils y sèment des fleurs & y brûlent des parfums. Chine.

Ceux des Anglais qui étaient destinés à aller à Chu-san étant en plus petit nombre, & plutôt prêts que les autres, partirent le 13 novembre 1793; ils avaient à leur tête le respectable Sun-ta-zhin, qui dit affectueusement adieu à l'ambassadeur & à ses principaux compagnons.

Le vice-roi, l'ambassadeur & les autres Anglais, quittèrent Han-chou-fou bientôt après le départ des voyageurs qui allaient à Chu-san. Tandis que l'ambassadeur traversait la ville pour se rendre au lieu où il devait s'embarquer, on plaça devant lui, pour la première fois, des parasols de cérémonie; ce qui est une grande marque d'honneur. On avait rassemblé sur le bord de la rivière, plus de deux mille hommes de cavalerie tartare;

Chine. habillés ſuperbement & portant différens uniformes, ils avaient tous l'air très-guerrier. En Chine, la cavalerie ne ſe ſert que de l'arc, qui paraît être l'arme la plus eſtimée. Cet arc eſt fait d'un bois élaſtique & renforcé par deux cornes, dont la racine ſe joint dans le milieu de l'arc, d'où elles s'étendent vers les extrémités, & forment chacune une courbe diſtincte. Il eſt garni d'une corde de fils de ſoie fortement tordus enſemble. La force de l'arc varie depuis ſoixante juſqu'à cent livres; les flèches ſont emplumées & parfaitement bien faites; leur bout eſt garni d'une pointe d'acier qui reſſemble au fer d'une lance. Les Chinois & les Tartares font grand cas de leur adreſſe à ſe ſervir de cette arme.

Les cavaliers tartares & chinois ont un caſque de fer qui a la forme d'un entonnoir renverſé. La crête qui répond au tuyau de l'entonnoir, eſt haute de ſix à ſept pouces, & ſe termine comme une lance; le caſque eſt orné d'un gland rouge; le cou du cavalier eſt couvert d'une étoffe de drap piquée & garnie de fer; cette pièce s'étend tout autour du viſage, ils portent une veſte & des culottes également piquées & garnies de fer, la veſte deſcend au deſſous de la taille, & les culottes vont juſqu'à mi-jambe. Cet uniforme a les

inconvéniens d'une armure sans en avoir les avantages. Chine.

Toutes les troupes saluèrent l'ambassadeur, lorsqu'il passa pour entrer dans la barque qui lui était destinée. Le nombre de bateaux était immense dans cette partie de la rivière ; mais malgré cela, il n'y avait point de confusion ; les matelots étaient extrêmement adroits : on voyait plusieurs grands bâteaux conduits par un seul homme qui ramait, allait à la voile, gouvernait & fumait sa pipe dans le même temps ; d'une main il tenait la bouline, de l'autre la barre du gouvernail, & avec son pied il faisait mouvoir un aviron qu'à chaque coup il poussait aussi loin qu'il aurait pu le faire avec la main.

Le vent étant favorable, les barques remontèrent assez loin contre le courant sans avoir besoin d'être traînées avec une corde. Les petites vallées situées entre les montagnes où se trouvaient les voyageurs étaient soigneusement cultivées & très-pittoresques. L'arbre à suif croît, en général, sur les bords de la rivière, & le camphrier à une certaine distance : on voit aussi une immense quantité d'autres arbres qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur, dans la vallée où est bâtie la ville de Yen-chou-fou.

Au delà de cette ville, la rivière était si

Chine.

basse, que quoique les barques des anglais tirassent moins d'un pied d'eau, les hommes qui les conduisaient avaient besoin d'employer toute leur force pour les faire avancer. Durant cette lente navigation, les barques furent jointes par deux jeunes & beaux hommes qui, curieux de voir l'ambassadeur, le suivaient depuis Han-chou-fou. Ils étaient eux-mêmes honorés du même titre par le roi de l'île *Léou-Keou.* Leur habillement était composé d'une espèce de schal très-fin, d'une superbe couleur brune, & garni, à la manière chinoise, d'une fourrure de peaux d'écureuils. Ils portaient des turbans de soie élégamment plissés, l'un couleur de pourpre & l'autre jaune; ils ne paraissaient avoir sur le corps ni linge ni toile de coton. Ces jeunes gens avaient le teint très-brun, mais une figure intéressante; ils étaient bien élevés & conversaient avec facilité : ils venaient d'arriver à Han-chou-fou pour se rendre à Pékin, où leur chef envoie régulièrement tous les deux ans des délégués pour porter le tribut & rendre hommage à l'empereur. Ils parlaient le chinois; mais ils avaient en outre une langue particulière. Ils dirent qu'ils ne se rappelaient pas d'avoir jamais vu aucun vaisseau européen aborder dans leur île : mais que s'il y en allait quelqu'un, il y serait bien accueilli, parce

que l'entrée n'en était pas défendue aux étrangers. Chine.

Peu de temps après avoir vu les envoyés de Léou-Keou, l'ambassade continua sa route; la rivière s'éloignant un peu des montagnes, s'élargissait & devenait plus profonde. Dans les vallées situées le long de la rivière, on voyait beaucoup de cannes à sucre qui étaient presque mûres & avaient environ huit pieds de haut. Près des cannes à sucre, les anglais virent plusieurs bosquets d'orangers. Il y a dans ces contrées une très-grande quantité d'espèces d'oranges; quelques-unes sont plus petites que celles de Portugal, d'autres aussi grosses que les plus grosses des Antilles, mais les plus douces, les plus remplies de jus, sont les oranges d'un rouge foncé: on les préfère à toutes les autres; & il est aisé de les distinguer, non-seulement à cause de leur couleur, mais parce que la pulpe ne tient à l'écorce que par quelques fibres légères.

On servait à nos voyageurs beaucoup d'espèces de fruits. Les Chinois n'en ont point plusieurs qu'on voit en Europe; tels que des groseilles, des framboises, des olives; mais ils en ont beaucoup d'autres que l'Europe ne produit point. Nos voyageurs virent pour la première fois l'arbuste qui produit le thé; il

Chine.

croiſſait comme une plante commune, & ſemée au haſard ſur les côtés & ſur le haut des levées qui ſéparaient les jardins & les boſquets d'orangers. Cependant cet arbuſte eſt régulièrement cultivé à la Chine : on le sème par rangs, à la diſtance d'environ quatre pieds, & l'on a ſoin de ſarcler les herbes dans les champs où il croît : on l'empêche de devenir très-haut, afin d'avoir la facilité d'en cueillir les feuilles, qu'on ramaſſe d'abord au printemps, & enſuite deux fois dans le cours de l'été. Tous les renſeignemens que prirent les Anglais concernant l'arbre à thé, leur confirmèrent que ſa qualité dépendait du ſol où il croiſſait & de l'âge auquel les feuilles étaient recueillies, ainſi que de la manière dont on les préparait.

Les jeunes feuilles ſont ſoumiſes à beaucoup de préparations avant d'être expoſées en vente. Chaque feuille paſſe d'abord par les doigts d'une femme, qui la roule & lui donne la même forme qu'elle avait ſur l'arbre avant de ſe déployer. Enſuite on la place ſur un plat de terre ou de fer, le plus mince que puiſſe le faire un Chinois. Le plat de terre ou de fer eſt placé ſur le feu, où le reſte de l'humide que contenaient les feuilles ſe diſſipe, & en ſe deſſéchant elles ſe roulent davantage.

On

On consomme en Chine une si immense quantité de thé, que quand les Européens cesseraient tout-à-coup d'en demander, le prix n'en diminuerait presque pas dans les marchés de ce vaste empire; mais cela dérangerait peut-être un peu ceux des cultivateurs qui sont habitués de fournir aux négocians de Canton celui qu'on exporte. Chine.

En continuant leur navigation sur la rivière, les Anglais virent plusieurs excavations faites dans des montagnes voisines pour en tirer cette espèce de granit fin qu'on emploie dans les manufactures de porcelaine. Non loin de la route que les Anglais suivaient pour se rendre à Canton, il y avait une ville non-murée & appelée *Kin-ce-thin*, où trois mille fourneaux pour cuire de la porcelaine étaient, dit-on, allumés tous à-la-fois, ce qui faisait que pendant la nuit la ville avait l'air d'être toute en feu. Le génie, ou l'esprit du feu, est la principale divinité qu'on adore dans cet endroit; &, certes, ce n'est pas sans quelque raison. Le succès de la fabrication de la porcelaine y est incertain, attendu que les Chinois n'ont pas une méthode exacte pour régler le degré de chaleur dans les fourneaux. Aussi quelquefois tout ce que ces fourneaux contiennent ne devient qu'une masse informe.

Chine.

A Chan-san-chen, la rivièrre cessa entièrement d'être navigable. C'est dans une chaîne de montagnes qui environne cette ville que la rivière prend sa source; de-là elle ne parcourt pas plus de deux cent milles. Une autre rivière prend sa source au sud des mêmes montagnes; il fut décidé que l'ambassade s'y embarquerait, après avoir fait par terre le chemin qu'il y a de l'une à l'autre. La grande route de Pékin à Canton passe à Nankin, ancienne capitale de l'empire; mais la nécessité d'aller à Han-chou-fou, ville entre laquelle & Canton les relations par terre sont rares, obligea nos voyageurs de traverser des pays où peut-être jamais aucun autre européen n'avait passé : aussi eurent-ils une occasion très-favorable de connaître le véritable état de quelques provinces de l'intérieur.

Le vice-roi & l'ambassadeur furent bientôt informés que tout était prêt pour continuer leur route. Cependant les préparatifs avaient d'abord éprouvé quelques difficultés : il avait rarement passé par ce chemin autant de voyageurs-à-la-fois; il n'était pas aisé de trouver pour eux un assez grand nombre de chevaux, dans un pays où l'on ne s'en sert point pour les travaux de l'agriculture, & où les classes inférieures voyagent à pied, & les autres dans des palanquins portés par des hommes.

Les gardes de l'ambaſſadeur, avec leurs pompons rouges & leurs armes brillantes, étaient conſidérés comme des hommes qui avaient droit de ſe faire porter; les Chinois croyaient même devoir fournir quelque eſpèce de voiture pour tous ceux qui appartenaient à l'ambaſſade. Chine.

Faute de chevaux, on ſe procura des chaiſes, auxquelles on attacha des bambous, afin de pouvoir les faire porter par des hommes: mais quelques-uns de ces hommes avec leurs haillons, leurs chapeaux de paille & leurs ſandales, étaient ſi maigres, & avaient l'air ſi faibles auprès de ceux qu'ils portaient, que pluſieurs de ces derniers, rougiſſant du contraſte, quittèrent leurs voitures & continuèrent la route à pied.

Au ſud du chemin, on voyait pluſieurs hautes montagnes en pain de ſucre, & détachées les unes des autres; elles étaient couvertes d'herbes & d'arbriſſeaux, & leur forme était ſi régulière, leur pente ſi également graduée depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe, qu'elles avaient moins l'air d'être l'ouvrage de la nature que celui de l'art; il paraiſſait qu'on avait dépouillé les rochers de la terre qui les avait anciennement couverts, afin de la placer dans les endroits où elle put plus facile-

Chine.

ment nourrir des plantes ; là, où les montagnes ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires, la pente régulière est convertie en terrasses, placées les unes au-dessus des autres, & toutes supportées par des murs de pierre ; par ce moyen, la montagne est cultivée jusqu'au sommet, ces terrasses ne sont pas employées à un seul genre de culture : on y voit du grain, des légumes, des ignames, des patates douces, des oignons, des navets, & plusieurs autres plantes potagères ; on a creusé un réservoir sur le sommet de la montagne, l'eau de la pluie y est rassemblée, & ensuite, on la conduit par des canaux sur les différentes terrasses qui sont au dessous.

Parmi les végétaux qu'on cultive le plus généralement & en plus grande quantité est une espèce de chou, appelé par les Chinois *pe-tsai*, ou herbe blanche ; il est d'un goût délicat, ressemble un peu à la laitue pommée ; & les Chinois, ainsi que les étrangers qui sont en Chine, l'aiment beaucoup ; dans le voisinage de toutes les villes bien peuplées, on voit des acres entiers couverts de ces choux. Le matin on a quelquefois de la peine à passer à travers l'immense quantité de petites charrettes à bras & de brouettes qui en sont chargées, & encombrent les portes de Pékin &

de Han-chou-fou. Du riz, des choux & un peu d'ail ou d'oignon, au lieu de viande, avec un breuvage de thé commun, sont souvent tout ce qui compose les repas des paysans & des ouvriers chinois. Chine.

Dans le petit voyage que firent les Anglais pour se rendre de la ville de Chan-san-chen à la rivière, ils ne virent pas un seul coin de terre où ne se déployât l'industrie du cultivateur. A la Chine, les auberges sont communes sur les grandes routes; mais comme le pays des environs est très-peu fréquenté, il ne se trouva point dans la ville où l'ambassade arriva le soir, un seul cabaret propre à la recevoir. Chan-san-chen est situé sur les bords de la rivière sur laquelle les Anglais devaient s'embarquer le lendemain. La maison où l'on a coutume d'examiner les jeunes lettrés du district, lorsqu'ils veulent prendre leurs degrés, fut choisie pour loger nos voyageurs, & on l'arrangea de manière qu'ils y furent assez commodément.

L'examen des étudians chinois, se fait, dit-on, toujours en public; le nombre des auditeurs, ainsi que la présence du gouverneur & des principaux magistrats du district qui y président, doivent empêcher les juges de montrer de la partialité. La récompense de ceux

Chine.

qui réussissent, n'est pas bornée aux simples honneurs de l'université, car ces honneurs deviennent les degrès qui conduisent à tous les emplois, à toutes les dignités de l'empire.

Une manière d'avancement si ouverte à toutes les classes, tend à les réconcilier avec le pouvoir auquel tous les individus ont droit de parvenir. Les jeunes gens nés de parens riches ont sans doute plus de facilité & de meilleures occasions de s'instruire que les enfans des pauvres; malgré cela, le génie a quelquefois la force de triompher des obstacles, & quoi qu'il en soit, la possibilité du succès flatte toujours ceux même qui ne peuvent pas l'obtenir; la persuasion où l'on est aussi, que l'autorité a été acquise par le mérite, fait qu'on est plus disposé à la respecter & à lui obéir, à moins qu'elle ne soit accompagnée de trop d'abus; mais quand ces abus ont lieu, le savoir & le talent ne suffisent pas toujours pour sauver ceux qui les commettent.

Les voyageurs étaient à peine embarqués qu'un vent violent, mêlé de pluie, retarda ou plutôt arrêta leur marche; après que la pluie eût cessé, son effet continua sur la rivière qu'elle avait grossie; & le courant étant favorable, les barques naviguèrent avec rapidité. Le pays offroit une perspective sau-

vage ; de chaque côté de la rivière on voyait d'énormes masses de rochers nus, prodigieusement élevés. Ces rochers étaient d'une pierre rougeâtre & noire ; la rivière était alors si large & si profonde, que les barques couvertes dont on s'était servi lorsqu'il y avait peu d'eau, furent changées pour des yachts plus grands & plus commodes. Chine.

Toutes les fois que le vent contraire, les sinuosités de la rivière, ou quelqu'autre circonstance retardaient la marche de l'ambassade, plusieurs Anglais quittaient les yachts pour aller à pied le long des bords de la rivière ou des canaux, ou bien ils traversaient la campagne pour examiner ce qui s'offrait à leur vue & faire toutes les observations dont ils étaient capables. Deux d'entre eux, qui, chaque jour, avaient coutume de faire quelques excursions, furent une fois rudement arrêtés par un mandarin accompagné de quelques soldats insolens ; il ordonna aux Anglais de retourner à bord, & menaça de les y envoyer par force, s'ils ne s'empressaient d'obéir.

Chow-ta-zhin & Van-ta-zhin, informés de cet événement, obligèrent les soldats de se coucher ventre à terre & les firent tenir par quelques militaires, en ordonnant à d'autres de les frapper avec une latte de bambou, châ-

Chine.

timent que l'on inflige ordinairement en Chine, pour de légères offenſes; mais les Anglais qui avaient été maltraités, obtinrent la grâce des ſoldats.

Cependant Chow-ta-zhin porta des plaintes au vice-roi contre le mandarin qui était le principal offenſeur, & qui, dans cette occaſion, n'avait agi par aucun autre motif que pour le ſeul plaiſir d'abuſer de ſon autorité contre des étrangers qu'il avait ſans doute crus ſans protection; les pauvres payſans du district où commandait cet homme, n'avaient ſans doute guère d'eſpoir d'en être traités avec douceur; mais le vice-roi mit un terme à ſes duretés, en le privant de ſon emploi, & il lui fit, de plus, infliger une punition corporelle.

Quelqu'aviliſſante que puiſſe paraître à un européen la punition du bambou, il ne faut que ſe plaindre légèrement pour la faire infliger aux individus qui ne ſont point au rang des mandarins. Un vice-roi a non-ſeulement le pouvoir de dégrader les bas officiers, mais de faire ſubir, ſans un jugement en forme, à des officiers inférieurs, une punition qui n'eſt point capitale; la plupart des Chinois ſont tellement accoutumés à leur condition, qu'ils ne conſidèrent dans ces ſortes de châtimens,

que la douleur physique qu'ils peuvent leur causer. Chine.

Il est rare qu'une peine capitale soit infligée sans que l'empereur ait confirmé la sentence; ordinairement tous les coupables, condamnés à mort, sont transférés à Pekin, où leur procès est revu par le grand tribunal des crimes. Les coutumes de l'empire, qui supposent le souverain doué des plus grands principes d'humanité, exigent qu'il prenne l'avis du conseil pour savoir s'il peut, sans danger, pour l'état, éviter de faire exécuter les sentences de mort.

L'exécution de tous les criminels se fait dans le même temps, & leur nombre est rarement de plus de deux cents, ce qui semble bien peu dans un empire si vaste & si peuplé; le plus souvent, une amende, un emprisonnement, le fouet, l'exil sont les peines qu'on inflige; il faut pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, ou contre l'empereur, ou avoir versé le sang, ce qui n'admet ni pardon, ni commutation de peine.

Parmi les divers supplices capitaux connus des Chinois, ils regardent celui de la corde comme moins infâme que la décapitation; la perte d'une partie du corps est pour eux une

Chine.

honte exceſſive. Le ſupplice du *cha*, eſt ordinairement infligé pour les crimes les moins graves ; ceux qu'on punit de ce ſupplice, ſont obligés de porter une grande table dans laquelle il y a trois trous, l'un pour paſſer le cou, & les autres pour paſſer les mains; c'eſt une eſpèce de pilori ambulant, & le coupable y eſt quelquefois condamné pour des ſemaines & des mois entiers ; s'il a aſſez de force, on le fait promener dans cet état; mais ordinairement il préfère de reſter appuyé contre la muraille ou contre un arbre.

On cite quelques exemples de coupables auxquels on a permis de mettre quelqu'un à leur place pour ſubir la peine qu'ils avaient méritée. La loi, dont les principes ſont raiſonnables & juſtes, ne permet sûrement pas un pareil abus: mais ſes diſpenſateurs oſent la tolérer; & la piété d'un fils peut en Chine, plutôt qu'ailleurs, le porter à ſouffrir un châtiment pour l'épargner à ſon pere. L'adminiſtration des priſons de la Chine, eſt, dit-on, parfaitement entendue. Les criminels & les hommes empriſonnés pour dettes, ſont dans des lieux ſéparés. Il ne leur eſt pas permis d'avoir de communication, parce qu'on penſe qu'il eſt impolitique & immoral d'aſſocier le crime avec l'imprudence & l'infortune.

Chine.

On a cherché à rendre les juges impartiaux, en ne les élevant jamais à cet emploi dans la province où ils sont nés. Mais si ce n'est pas par affection qu'ils penchent en faveur d'une des parties, ils peuvent être entraînés par le poids des présens. Des présens sont offerts par un inférieur, à un supérieur, & par un plaideur à un juge ; c'est une coutume générale en Chine, comme dans la plupart des autres contrées de l'Orient.

Dans toutes les difficultés qui ont lieu entre les Tartares & les Chinois, la partialité a occasion de se manifester ; & l'on ne doit guère s'attendre que la balance de la justice soit tenue d'une main ferme entre le conquérant & le vaincu. Mais dans les provinces méridionales, c'est un mal qui se fait très-peu sentir. On n'y trouve guère d'autres Tartares, que ceux qui sont élevés aux premiers emplois, & conséquemment ils n'ont pas beaucoup d'occasion de témoigner de la préférence aux individus de leur nation. Il n'y avait pas un seul Tartare établi dans le voisinage de Koung-sin-fou, ville où le mauvais temps retint les Anglais pendant toute une journée. La campagne autour de la ville était inondée & presqu'entièrement remplie de plantations de riz. Il y avait beaucoup de gens occupés à pêcher, & d'autres à ramasser les

Chine.

graines de l'arbre à ſuif, qui étaient déjà mûres, & commençaient à s'ouvrir comme les gouſſes du cotonnier.

Pour ne pas abandonner leurs yachts, les Anglais dirigérent leur courſe un peu au nord-oueſt, & bientôt ils entrèrent dans cette vaſte étendue de pays plat & marécageux où ſe trouve le lac Po-yang, le plus grand, ſans doute, de l'empire Chinois. A pluſieurs milles tout autour de ce lac, la campagne n'eſt qu'un déſert marécageux, couvert de joncs & de roſeaux, & entièrement ſous l'eau pendant la plus grande partie de l'année. On n'y voit pas un ſeul village, pas même de trace d'habitation, ſi ce n'eſt quelques miſérables & ſolitaires huttes, habitées par quelques pêcheurs, & dont on ne peut approcher qu'avec un canot. Les vagues du lac s'élevent quelquefois ſi haut, que les marins chinois les regardent comme auſſi dangereuſes que celles de la mer; on voit dans le Po-yang quelques îles de ſable, qui s'élèvent à peine au deſſus de la ſurface de l'eau & ſont couvertes d'humbles cabanes de pêcheurs.

A meſure que nos voyageurs s'éloignaient du lac Po-yang, & qu'ils paſſaient de la province de Kiangnan dans celle de Kiangſi, la campagne devenait plus fertile & ſon aſpect plus

agréable. La population accoutumée reparaiſſait. Chine.

La marche des yachts étoit lente, parce qu'ils avaient beſoin de vaincre le courant d'une rivière rapide qui venait du ſud-oueſt. Aux marais des environs de Po-yang, ſuccédèrent de vaſtes plantations de cannes à ſucre. Les vallées qu'on voit entre la rivière & les montagnes, ne ſont pas très-ſpacieuſes ; mais quand tout le pays n'eut formé qu'une plaine, il n'aurait pas été plus peuplé. La province de Kiangſi a beaucoup de manufactures de poterie commune & de très-belle porcelaine. En quelques endroits, la rivière baigne le pied des montagne, du haut deſquelles d'énormes maſſes de rochers ont ſouvent roulé dans l'eau.

Au-delà des rochers, la ſurface de l'eau était unie, & les voyageurs la virent preſqu'entièrement couverte de petits bateaux, dans chacun deſquels il y avait un ou deux cormorans. Ces canots ſont ſi petits & ſi légers, que les pêcheurs les portent ſouvent ſur leurs épaules, d'un lac à l'autre, ainſi que l'oiſeau qui leur ſert à prendre le poiſſon. Quelquefois les pêcheurs n'ont point de canot, & ils ſe mettent avec leurs oiſeaux, ſur de petits radeaux qui ne ſont compoſés que de cinq bambous attachés enſemble.

Au paſſage de l'ambaſſade anglaiſe, dans

Chine.

cette province méridionale, le froment commençait à pousser, & on en voyait des champs à côté des plantations, de hautes cannes à sucre, qui ne devaient pas tarder à être bonnes à passer au moulin. Dans cette province les femmes de la derniere classe sont affranchies du préjugé des petits pieds, & elles sont si robustes & si accoutumées au travail, que les paysans des autres provinces, vont souvent chercher dans le Kiangsi, ce qu'ils appellent une femme laborieuse. On voit souvent un cultivateur de cette province tenir d'une main la charrue, à laquelle sa femme est attelée, & de l'autre semer le bled. A la vérité, la terre est meuble & la charrue d'une construction & d'un bois très-léger : mais la tâche imposée à la femme paraît bien peu convenable à des yeux européens, surtout n'étant pas également partagée par les deux sexes. Les femmes du Kiangsi sont distinguées des filles, en ce que ces dernières laissent tomber leurs cheveux du devant de la tête jusque sur leurs sourcils, & que les autres relèvent tous les leurs sur le sommet de la tête.

La rivière, dont les yachts des Anglais avaient si long-temps remonté le courant, devint peu profonde, & cessa bientôt d'être navigable. Les Anglais furent obligés d'entreprendre un second voyage par terre de la même manière que le

premier. Bientôt les Anglais commencèrent à escalader la plus haute de ces montagnes, le sommet de laquelle était confondu avec les nuages qui l'environnaient. La montagne est couverte de plantations d'arbres jusqu'au sommet, d'où l'œil découvre une vaste & riche perspective. Une descente douce, régulière & de plusieurs milles de longueur, s'offre de chaque côté, & un pays presqu'entièrement couvert d'une brillante verdure, & au milieu duquel sont semés des villages, des villes & des maisons de fermier est, pour nous servir de l'expression de M. Barrow, mis aux pieds du spectateur, tandis que des plaines d'une étendue immense, & des montagnes qui s'élèvent à l'horizon, terminent la vue.

Chine.

Le chemin de la montagne était rempli de paysans, qui portaient de grandes jarres d'huile. Les voyageurs virent aussi sur la montagne quelques chevaux extrêmement petits, vifs & lestes. Ils n'avaient pas le devant du corps très-joli; mais ils étaient d'ailleurs bien faits, & ils avaient les jambes aussi fines & aussi sèches que celles d'un cerf.

Nan-chou-fou, située à dix-huit milles du passage de la montagne, est une ville frontière de la province de Quong-tong: en y arrivant, le voyageurs trouvèrent des barques qu'on

Chine.

avait préparées pour les transporter eux & leur bagage. Ces barques étaient couvertes & commodes, mais petites & assorties au peu de profondeur que la rivière a près de sa source. Cette rivière appelée le Pé-kiang, fait environ deux cent soixante milles avant d'arriver à Canton.

Au nord de Canton, la rivière court long-temps entre deux chaînes de montagnes, dont quelques-unes s'avancent jusque sur ses bords, tandis que d'autres en sont inégalement reculées, de sorte qu'on y voit & des plaines étroites & des plaines spacieuses. Dès que nos voyageurs furent vis-à-vis des montagnes qui étaient moins escarpées, ils virent que de l'un & de l'autre côté de la rivière, on avait planté du tabac sur les flancs obliques de ces montagnes, chose contraire à la méthode des agriculteurs, qui élèvent des terrasses par-tout où il y a de la pente. D'autres montagnes avaient le plus stérile, le plus horrible aspect; on n'y appercevait pas la moindre végétation : des rochers très-élevés en présentant toute espèce de formes bizarres, menaçaient de leur chute les bateaux qui passaient au-dessous d'eux; cinq de ces énormes masses, qui sont les plus remarquables, ont été nommées par les Chinois, les *cinq têtes de cheval;* l'une sur-tout est facile à distinguer, parce

parce qu'elle a pris de ſon ſommet quelques couches de pierre de différente couleur ; d'autres montagnes de cette partie de la Chine, ſont remplies de mines de charbon. Chine.

Les canots qui naviguent d'une partie de la ville de Chau-chou-fou à l'autre bord, ſont conduits par des femmes qui, pour la plupart, jeunes, proprement miſes, montrent clairement l'envie d'attirer l'attention des étrangers. Les fragiles femelles qui conduiſent les canots & cherchent à plaire à ces étrangers, n'ont point embraſſé leur double occupation après avoir quitté leurs parens, ou pour avoir été abandonnées par eux à cauſe de leur inconduite. Les parens n'attachent quelque prix à la chaſteté de leurs filles, que parce qu'elle peut contribuer à leur faire trouver un époux riche, & lorſqu'ils n'ont pas cet eſpoir, ils ont peu de répugnance à leur donner un métier qui leur fournit l'occaſion d'en faire un autre plus lucratif.

Les femmes Chinoiſes, de quelque rang qu'elles ſoient, reſtent pour la plupart, privées de l'avantage de lire, & de pouvoir acquérir des connoiſſances par l'obſervation. Leur ignorance, leur inexpérience, leur retraite, leur crainte de ceux qu'elles conſidèrent comme leurs ſupérieurs, les empêchent de devenir

Chine.

les amies & les compagnes habituelles du loisir de leurs époux. Par-tout où les femmes ne font point partie de la societé des hommes, on ne peut trouver ni une délicatesse de goût & de sentiment, ni la prévenante douceur & les graces d'une conversation élégante, ni le rafinement & le jeu des passions : dès-lors, les hommes plus libres dans leurs mœurs, sont sujets à s'élever à de grossières plaisanteries & à des allusions déplacées. La politesse extérieure des Chinois est très-cérémonieuse ; elle consiste en divers mouvemens du corps, en inclinations de tête, dans la manière de plier le genou, de tendre la jambe, de joindre & d'écarter les mains. Toutes ces choses sont considérées en Chine, comme la perfection d'une bonne éducation ; & les peuples qui les ignorent, n'y sont guère plus estimés que des Barbares.

Cependant, après leurs premières civilités, les Chinois deviennent aisés & familiers : ils parlent aux étrangers sans timidité & sans contrainte ; ils se présentent même avec un air de confiance, & comme des hommes supérieurs qui croient que leurs mœurs & leurs manières sont exemptes de défauts : cette habitude de confiance en eux-mêmes, vient de ce qu'ils sont persuadés qu'ils surpassent leurs voisins en toute espèce de mérite.

A mesure que les voyageurs approchaient de Canton, ils voyaient le long de la rivière des jardins remplis de plantes curieuses : ils remarquèrent aussi plusieurs maisons de campagne appartenant aux principaux marchands Chinois. Le vice-roi était allé devant, pour faire préparer à Canton la reception de l'ambassadeur ; il envoya aux Anglais de grands & magnifiques yachts, ornés de glaces, de peintures, & de dorures : c'est dans ces yachts que l'ambassade arriva à Canton le 19 décembre 1793. Les honneurs extraordinaires que le vice-roi fit rendre à Lord Macartney, & les égards qu'il eut pour lui, ne furent point une vaine & inutile parade. Ils apprirent aux habitans de Canton à considérer que les Anglais n'étaient pas dénués de protection, & qu'ils méritaient d'être respectés. Presque toutes les personnes attachées à l'ambassade eurent, à Canton, le plaisir de voir enfin réaliser leurs espérances trop long-temps déçues, & de recevoir des nouvelles de leurs amis.

Chine.

CHAPITRE V.

Séjour de l'ambaſſade Anglaiſe à Conton. --- Deſcription de cette ville. --- Son commerce. --- État de la médecine en Chine. --- Traverſée de Canton à Macao. --- De ſa proſpérité & de ſa décadence. --- Traverſée de Macao à Sainte-Hélène. --- Notice ſur cette île. --- Retour en Angleterre.

Chine. LA ville & les fauxbourgs de Canton ſont ſitués en grande partie ſur la rive orientale du Pé-kiang. L'ambaſſade Anglaiſe fut logée ſur la rive occidentale; quoique Canton ſoit dans le voiſinage du Tropique, le Solſtice d'hivers y fit trouver, aux Anglais, l'uſage des cheminées très-agréable. Comme port de mer & ville frontière, Canton ſe reſſent beaucoup du mélange des étrangers avec les gens du pays; les factoreries des différentes nations de l'europe, qui y font le commerce, ont de belles maiſons alignées ſur le bord de la rivière, en dehors des murs de la ville, & ſur chacune deſquelles flotte le pavillon de ſa nation: ces maiſons contraſtent avec celles des Chinois, &

ſont un ornement pour l'enſemble de Canton. Le grand nombre d'étrangers qu'on voit dans les faubourgs, & dont on charge ou l'on décharge les vaiſſeaux, leurs différens langages, leurs vêtemens, leurs manières, tout, enfin, pourrait faire douter à quelle nation cette partie de la ville appartient, ſi l'on n'en était pas prévenu d'avance. Chine.

Le voiſinage des factoreries étrangères eſt rempli de magaſins où l'on dépoſe, ſoit les marchandiſes d'Europe, avant de les livrer aux négocians Chinois, ſoit les marchandiſes Chinoiſes, avant de les embarquer. Le devant de chaque maiſon eſt une boutique, & les boutiques, d'une ou pluſieurs rues, ſont louées aux étrangers : tous les achats ſe font par des individus appartenans aux vaiſſeaux, & par les agens des compagnies européens ; les grands objets d'importation & d'exportation, ſont preſque entièrement confiés aux derniers ; il n'y a jamais eu, de leur part, le moindre exemple de fraude ; mais on en a vu plus d'un dans les marchés faits par les autres.

L'on porte de Canton diverſes eſpèces de marchandiſes ; mais la principale, celle en comparaiſon de laquelle les autres ne ſont preſque rien, eſt le thé ; pendant que Lord Macartney fût à Canton, le vice-roi & lui ſe

Chine.

rendirent fouvent & réciproquement vifite : le vice-roi n'était pas très-jaloux de l'orgueil & des prétentions du rang ; il était le premier qui, dans cette place éminente, eut permis, aux marchands Chinois de Canton, de s'affeoir en fa préfence, & qui eut même confenti à manger avec les agens de la factorerie Anglaife : car cet officier voulut bien affifter à un repas que la factorerie donna à l'ambaffadeur.

Les difpofitions favorables du vice-roi, à l'égard des Anglais, furent peut-être fortifiées par l'opinion qu'il avait conçue de leur fcience & de leurs talens, le hafard contribua à lui infpirer cette opinion. La coutume de fumer, comme de prendre du tabac en poudre, eft générale à la Chine, & s'étend jufqu'aux perfonnes du plus haut rang : le vice-roi ayant befoin d'allumer fa pipe, dans un moment où fes domeftiques n'étaient point autour de lui, l'ambaffadeur tira de fa poche une phiole phofphorique, l'ouvrit, & eut bientôt allumé une mêche qu'il préfenta au vice-roi ; celui-ci parut très-étonné de voir qu'un homme put porter du feu dans fa poche, fans courir aucun rifque : Lord Macartney lui expliqua le phénomène en termes généraux, & lui fit préfent de la phiole, qui n'avait pas peu de prix aux yeux de ce Chinois.

Cet incident de peu de conféquence, donna lieu à une converfation fur d'autres objets curieux; & il fut alors aifé de voir combien les Chinois, quoique très-intelligens & très-adroits dans leurs actes particuliers, font loin des nations européennes pour ce qui concerne les fciences utiles & philofophiques. Chine.

L'ambaffadeur n'était point fâché d'avoir occafion de faire connaître, en Chine, quelques-unes des modernes découvertes des européens, & fur-tout celles qui étaient les plus propres à frapper l'imagination; comme, par exemple, la méthode de s'élever dans les airs avec le fecours d'un ballon rempli de gaz; la machine pneumatique, & l'opération par laquelle on rend la vue aux perfonnes qui ont la cataracte.

Le docteur Dinwiddie, fit des leçons fur l'électricité, & fur d'autres parties de la phyfique expérimentale. Il eut pour auditeur, non feulement les agens de la factorerie Anglaife, mais encore auffi les Chinois qui favaient un peu l'anglais, & qui furent enchantés de plufieurs expériences; le docteur Gillan fut très-utile à plufieurs mandarins, en leur prefcrivant des remèdes propres à leurs maladies, & quelques-uns de ceux qui rempliffaient les premiers emplois, vinrent à Canton pour le confulter.

Chine.

En Chine, l'état de la médecine est très-peu avancé, il n'y a point d'école publique, ni d'école particulière, où cet art soit enseigné. Un jeune homme qui desire de devenir médecin, n'a d'autre moyen d'acquérir des connaissances que de s'attacher, en qualité d'apprentif, à quelqu'un qui exerce cette profession. Les Mandarins du premier rang ont un médecin qui fait partie de leur maison; les médecins de l'empereur, ainsi que la plupart de ses domestiques, sont eunuques; la chirugie a fait, parmi les Chinois, encore moins de progrès que la médecine & la pharmacie; personne, en Chine, ne professe les sciences qui ont rapport à la médecine: le corps humain n'y est jamais disséqué, à moins que ce soit en particulier, & il est douteux que l'histoire naturelle & la chimie soient, comme sciences, plus perfectionnées que l'anatomie.

En Chine, il n'est pas permis à un médecin de saigner une femme enceinte, & il peut encore moins pratiquer l'art des accouchemens. Les deux sexes semblent être d'accord pour croire qu'il y aurait à cela de l'inconvenance: il y a des livres pour l'instruction des sages femmes, avec des dessins qui représentent la position & l'état de l'enfant à tous les périodes de la grossesse. Il y a aussi une multitude de

prescriptions pour tous les cas possibles, & à ces prescriptions sont mêlées beaucoup de pratiques superstitieuses.

Chine.

Plusieurs charlatans, qui exercent la médecine, font comme ceux des autres pays; ils profitent de l'obscurité qui enveloppe leur art, & de l'ignorance & de la crédulité du peuple pour gagner de l'argent, en vendant des remèdes de leur composition, & des secrets merveilleux; mais il était réservé à la secte des *Tao-tzées* de prétendre hardiment posséder un secret médecinal pour ne point mourir.

Ceux qui possèdent toutes les jouissances de la vie, n'ont d'autre vœu à former que de pouvoir les conserver toujours : aussi divers souverains de la Chine se sont, dit-on, flattés que les remèdes des disciples de *Lao-kin* avaient la vertu qu'ils lui attribuaient; ils se sont mis, pleins de santé, entre les mains de ces religieux empyriques, & ont pris de fortes doses de leur fameux breuvage de l'immortalité : cette liqueur n'est pas composée d'ingrédiens innocens, mais probablement d'extrait de pavot, & d'autres substances qui, occasionnant une exaltation momentanée, font croire qu'elle à des effets vivifians. Encouragés par cette idée, les souverains, qui ne voulaient point mourir, ont répété l'usage du remède

Chine.

qui les a bientôt plongés dans la langueur & dans l'affaibliſſement, & ils ſont ſouvent à la fleur de leur âge, devenus victimes de l'impoſture & de la folie.

Les Chinois ſe ſervent beaucoup de lunettes, qu'ils attachent au tour de la tête ; les ouvriers de Canton les font avec du criſtal, qu'ils coupent en lames : les ouvriers qui font ces lunettes ne connaiſſent aucun principe d'optique, pour pouvoir donner au verre les degrés de convexité ou de concavité qui le rendent propre à ſuppléer aux divers défauts de la vue ; mais ils laiſſent les acheteurs choiſir les lunettes qui leur conviennent le mieux.

Les artiſtes Chinois ſont exceſſivement adroits à imiter les ouvrages d'europe ; ils raccommodent des montres, & en font même quelquefois ; ils copient des tableaux, & colorient des gravures avec beaucoup d'art ; ils fourniſſent aux étrangers des bas de ſoie faits au métier ou tricotés dans le pays. Nous diſons aux étrangers, car les Chinois ne portent des bas d'aucune eſpèce, excepté pourtant quelques jeunes gens qui aiment beaucoup en ſecret, à imiter les modes européennes. Ces magots qui ſe balancent & qu'on fait à Canton, ſont tenus en équilibre par le moyen du vif-argent. Les Chinois emploient auſſi ce métal

comme les européens, & le croient ſpécifique contre certaines maladies; mais les gens du peuple ont, à cet égard, un préjugé, ils s'imaginent qu'il détruit le pouvoir d'un ſexe, & rend l'autre ſtérile. Chine.

L'on obſervera qu'à la Chine, les mariages ſont auſſi féconds que précoces : à quoi ſans doute, contribue beaucoup l'établiſſement du ſyſtème patriarchal. L'expoſition même des enfans, prouve qu'il y a trop de population, relativement aux moyens de ſubſiſtance. Le célibat eſt rare en Chine, même parmi les militaires de profeſſion. Quelquefois une exceſſive ſécheresſe; quelquefois des inondations extraordinaires, occaſionnent la famine dans des provinces particulières, & la famine eſt ſuivie de maladies ; mais la population eſt bien rarement diminuée par des cauſes morales, telles que l'émigration & la navigation étrangère.

Toute la ſurface de l'empire eſt, à très-peu d'exceptions près, employée à produire de quoi nourrir l'homme. Il n'y a que très-peu de pâturages & fort peu de prairies; point de champs cultivés en avoine, en fèves, ou en navets pour aucune eſpèce de bétail. On n'y voit guère d'autres maiſons de plaiſance que celles qui appartiennent à l'empereur. Les

Chine.

chemins n'occupent pas beaucoup de terrain : ils sont étroits & en petit nombre. L'eau y est le principal moyen de communication : l'on n'y laisse point de terre en friche par négligence, par caprice, ou pour l'amusement des grands propriétaires ; & les terres labourables n'y demeurent jamais en jachère.

Le sol, sous un soleil qui l'échauffe & qui le fertilise, donne presque toujours deux récoltes par an, parce que la culture est adaptée à la qualité du terrain, & qu'on supplée à ses défectuosités par le mélange d'autres terres, par les engrais, par l'arrosage, & par toute espèce de soins & d'industrie. Le travail de l'homme y est très-peu détourné de ces soins & de cette industrie, pour être employé à servir le luxe des gens opulens & puissans, ou à des choses inutiles.

En considérant l'influence de ces différentes causes, on ne sera peut-être pas surpris de voir avancer que chaque mille carré, en Chine, contient l'un dans l'autre, plus de trois cents habitans, ce qui excède d'environ un tiers, le nombre de ceux qu'il y a aussi par mille carré, dans les contrées les plus peuplées de l'Europe.

Chow-ta-zhin, qui était accoutumé aux affaires & à l'exactitude, qui n'avançait les faits qu'avec précaution, & qui ne parlait ordinairement que d'après des documens officiels,

voulut bien, à la sollicitation de l'ambaſſadeur, lui fournir uu état des habitans des quinze anciennes provinces de la Chine. L'étendue de ces provinces eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques, ainſi que par l'eſtimation : elles contiennent plus de douze cents milles carrés, c'eſt-à-dire, plus de huit fois l'étendue de la France ; le nombre des habitans eſt régulièrement pris dans chaque diviſion d'un diſtrict, par un dizenier, ou par chaque dixième chef de famille ; ces relevés ſont raſſemblés par des officiers, qui réſident ſi près des lieux où on les a faits, qu'ils peuvent en corriger les erreurs majeures, & euſuite on les dépoſe tous dans le grand regiſtre de Pékin.

Chine.

Après toutes les déductions raiſonnables, pour les erreurs accidentelles, & les exagérations partiales que peuvent contenir les relevés de la population Chinoiſe, le réſultat en eſt encore immenſe. C'eſt un grand & curieux ſpectacle offert à l'eſprit, qu'une ſi nombreuſe partie de la race humaine, liée par un grand ſyſtème politique dans un ſi vaſte pays, ſe ſoumettant tranquillement à un ſeul ſouverain, uniforme dans ſes lois, dans ſes mœurs, dans ſon langage ; mais différant eſſentiellement, à cet égard, de toute autre nation, & ne déſirant de com-

municiper avec le reste du monde, ni ne formant aucun dessein contre lui.

Chine.

Il fut impossible aux Anglais de se procurer aucun renseignement exact sur la population de la Tartarie-Chinoise. Les Chinois regardent encore ce pays comme étranger pour eux. On croit que par de la Zhé-hol, il est très-peu peuplé; les revenus de la Chine propre s'élèvent, dit-on à un peu moins de deux cent millions d'onces d'argent, qui font à peu près soixante-dix millions de livres sterlings, c'est-à-dire, quatre fois autant que les revenus de la grande Bretagne, & trois fois autant que ceux de la France avant la révolution.

Les Anglais ne purent apprendre rien de certain sur les revenus de la Tartarie: indépendamment de ce que l'empereur retire des domaines particuliers qu'il a dans cette partie de ses États, les princes Tartares lui payent un tribut, qui augmente fréquemment à proportion de leur richesse. Toutes les marchandises qui viennent de la Tartarie, ou qui la traversent pour entrer en Chine, comme les cuirs & les fourrures, payent un droit léger en passant la grande muraille: mais les marchandises qui sortent de la Chine pour entrer en Tartarie, sont affranchies de tout droit.

Van-ta-zhin assura qu'en y comprenant les

Tartares, la totalité de l'armée soldée, en Chine s'élevait à un million de fantassins, & à huit cent mille hommes de cavalerie : une grande partie des troupes, sur-tout parmi la cavalerie, est composée de Tartares. L'empereur fournit à tous les soldats, les armes, l'équipage & l'habit. Indépendamment de leur paye & des rations qu'on leur accorde, ils obtiennent des gratifications de l'empereur, dans des occasions particulières, comme lorsqu'ils se marient, ou qu'il leur naît des enfans mâles. A la mort de leurs parens, le prince leur fait un présent de consolation; & quand les soldats eux-mêmes meurent, un pareil don est accordé à leur famille. Chine.

La vie militaire est plus faite pour un Tartare que pour un Chinois. L'éducation dure, les mœurs grossières, l'esprit actif, les inclinations vagabondes, les principes relâchés & la conduite irrégulière du Tartare, sont plus propres à la guerre que les habitudes calmes, réglées, & les goûts domestiques, moraux & philosophiques du Chinois. La Tartarie semble faite pour produire des guerriers, & la Chine des lettrés.

Quelque peu avancés que soient maintenant les Chinois dans la science astronomique, ils ont quelques idées des cercles imaginaires des cieux,

Chine.

tels que l'écliptique, qu'ils nomment la voie jaune, le cercle équinoxial, et la ligne méridienne; ils ne connoiſſent que cinq planètes, nombre égal à celui des ſubſtances élémentaires qu'ils ſuppoſent entrer dans la compoſition de tous les corps. Ces ſubſtances ſont le feu, l'eau, la terre, le bois & le métal; & à chacune d'elles, ſuivant les Chinois, préſide une des cinq planètes.

Peu de Chinois ſemblent avoir quelqu'idée du mouvement de la terre : mais ils s'imaginent que le ſoleil ſe meut parmi les étoiles fixes. Leur jour comme celui des anciens Egyptiens, eſt diviſé en douze heures, chacune deſquelles équivaut à deux heures européennes. La première heure Chinoiſe, commence à onze heures du ſoir; ces portions de temps ſont meſurées avec aſſez d'exactitude, par le moyen d'un flambeau fait avec la moëlle d'un arbre particulier, flambeau qui brûle avec tant de régularité, qu'étant diviſé en douze parties égales, chacune d'elles ſe conſume exactement dans la douzième partie des vingt-quatre heures. Les Chinois ont auſſi appliqué au même objet, le mouvement graduel du ſable & la chute des liquides.

Les Chinois emploient quelquefois des moyens très-fatiguans & très-peu ingénieux, pour

pour exécuter diverses choses utiles à la société. A pékin même, la meilleure manière qu'on ait pour annoncer l'heure, est de frapper avec un maillet sur une grosse cloche, le nombre de coups qui répond à celui des heures; & il faut pour cela qu'un homme veille le progrès du temps, tel qu'il est réglé d'après quelqu'une des méthodes dont nous venons de parler. Chine.

L'ambassadeur, sa suite & tous les européens & Chinois, qui étaient auprès d'eux, continuèrent à être défrayés de leurs dépenses par l'empereur pendant tout le temps qu'ils furent à Canton; cette seule considération suffisait pour engager Lord Macartney à quitter cette ville & à s'embarquer sur le *Lion* pour se rendre à Macao, où l'on pourroit supposer que n'étant plus sur le territoire chinois, il cesserait conséquemment d'être à la charge de l'empereur. A son départ de Canton, on lui rendit les mêmes honneurs qu'il y avait reçus à son arrivée. L'attention du vice-roi ne se démentit pas un seul instant.

Les mandarins, amis de l'ambassadeur Chow-ta-zhin, & Van-ta-zhin, versèrent des larmes en se séparant de lui & des autres Anglais avec lesquels ils avaient été le plus intimement liés. Après que ces Chinois eurent quitté leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, ils

Chine.

envoyèrent à bord du *Lion* des présens, des rafraîchissemens & quelques autres marques de souvenir & d'estime; en voyant les forts qui défendent le passage de la rivière par où l'on se rend à Macao, l'ambassade s'aperçut que les garnisons étaient beaucoup plus fortes dans la province frontière de Canton que dans l'intérieur de l'empire; c'est une mesure de précaution qu'exige la situation de cette province; on veut par là inspirer de la crainte & du respect aux divers étrangers qui fréquentent son principal port.

L'ambassadeur Anglais fut accueilli avec beaucoup de politesse par le gouverneur de Macao, qui s'empressa de lui donner des fêtes. L'établissement portugais de Macao est situé à l'extrémité méridionale d'une grande île, qui n'est séparée que par des rivières de la côte sud du continent de la Chine. Cette extrémité méridionale de l'île & le port qu'elle forme, ont été accordés par les Chinois au gouvernement portugais; elle n'est liée avec le reste de l'île que par une langue de terre fort longue, qui n'a pas plus de cent pas de large; sur cette langue de terre on a bâti une muraille qui, de chaque côté s'avance dans la mer & dans le milieu de laquelle il y a une porte & un corps de garde pour des soldats

Chinois ; la muraille eſt conſtruite d'écailles d'huitres qu'ont trouve dans ces mers & qui ſont d'une prodigieuſe grandeur ; c'eſt avec ces mêmes écailles, diviſées par la mer & polies, qu'on fait des carreaux pour les fenêtres de Macao & des parties méridionales de la Chine. Chine.

Il eſt rarement permis aux Portugais de paſſer la muraille ſervant de borne à leur territoire qui a à peine huit milles Anglais de circuit. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puiſſance & de leurs plus grandes entrepriſes, & ils y firent long-temps un commerce conſidérable ; ce commerce enrichit bientôt les Portugais, & l'on en voit encore des preuves dans pluſieurs grands édifices publics, dont quelques-uns ſont maintenant fort négligés ; mais enfin le luxe ſuivit l'opulence. L'eſprit de la nation portugaiſe perdit ſa vigueur & la colonie ſa ſplendeur première.

Les Portugais de Macao arment encore quelques navires, & envoyent des cargaiſons dans les contrées voiſines ; mais ces Portugais ſont trop orgueilleux, trop inſolens pour embraſſer l'état de cultivateur ou d'artiſan ; ils croiraient trop deſcendre. Il n'y a peut-être pas dans tout le territoire de Macao, un la-

Chine.

boureur, un ouvrier, ou un marchand qui soit Portugais ou d'origine portugaise.

Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ douze mille dont beaucoup plus de moitié sont Chinois, qui seuls y exercent les arts utiles. Les Portugais croient au-dessous d'eux tout autre genre d'industrie que le commerce & la navigation.

Pour exercer la dévotion d'un peu plus de quatre mille Portugais, il y a treize églises ou chapelles & plus de cinquante prêtres ; l'on croit que dans les royaumes de Tonquin & de la Cochinchine, il y a environ cent missionnaires & deux cent mille néophites. Cent soixante mille chrétiens, tout au plus, sont, dit-on, répandus dans le vaste empire de la Chine, où les prêtres sont surveillés avec exactitude & exposés à des persécutions continuelles.

Presque par-tout ailleurs qu'à Pékin, les missionnnires mènent une vie laborieuse, indigente, précaire, & sans aucune espérance, du moins quant à ce monde. Les secours qu'on leur fait passer d'Europe sont très-peu de chose, & souvent il les partagent avec leur troupeau, encore plus misérable qu'eux; en général leur conduite annonce des sentimens & des maximes rares, dont l'existence est à

peine soupçonnée par le reste du genre humain. Chine.

Macao offre un frappant contraste entre l'industrie sans cesse agissante des Chinois & l'éternelle indolence des Portugais, qui se promènent gravement sur la place du conseil, pendant l'intervalle qu'il y a de matines à vêpres. Les Chinois traitent fort lestement les Portugais, lèvent de temps en temps, des droits dans le port de Macao, font quelquefois dans la ville des processions idolâtres. Toutes les fois que les Portugais veulent faire la moindre résistance, le mandarin qui commande dans le petit fort situé près de Macao, arrête aussitôt les provisions destinées pour cette ville, & ne les laisse passer que quand on s'est soumis tranquillement.

Les Chinois ont à Macao deux temples consacrés à l'idolâtrie; l'un est dans une situation pittoresque, à l'extrémité méridionale de la ville; parmi plusieurs grandes masses de granit entassées confusément, d'autres rochers sont un peu au dessous d'une des plus hautes éminences de la ville & forment une grotte, appelée la *grotte* du *Camoens*; c'est-là que la tradition dit que le poète de ce nom, a composé son fameux poème de la *lusiade*. Il est certain que le camoens résida long-

temps à Macao; l'intéressante grotte à laquelle il a donné son nom, est située dans le jardin d'une maison ou l'ambassadeur & deux personnes de sa suite résidèrent pendant leur séjour dans l'île.

Chine.

Bientôt après que Lord Macartney fut à Macao, il se détermina sur le parti qu'il devait prendre, d'après les lettres qu'il reçut d'Angleterre & de Batavia; il se décida à abandonner toute idée de politique générale dans l'archipel de la Chine, ainsi que les avantages qu'il pouvait espérer d'un plus long séjour dans ces contrées; il résolut de convoyer avec le vaisseau le Lion qui était à ses ordres, la flotte de Canton, & de mettre par ce moyen, en sûreté une partie considérable de la fortune publique.

Cette résolution étant annoncée dans différens ports de l'Asie orientale, deux vaisseaux richement chargés, l'un Portugais, l'autre venant de Manille, se mirent sous le convoi du Lion; aussitôt que tous les vaisseaux furent prêts & assemblés à Macao, l'ambassadeur s'embarqua avec toutes les principales personnes de l'ambassade. Le 17 mars, 1794, les vaisseaux chargés à Canton pour la compagnie des Indes Anglaises, joignirent le Lion sous la petite île de Samcock, près

de Macao ; en gouvernant au ſud, la flotte rencontra plus de jonques chinoiſes que d'autres vaiſſeaux ; ces jonques partent ordinairement de la Chine avec une mouſſon & y retournent avec l'autre.

Chine.

Les Anglais rencontrèrent près du détroit de *Banca*, un ſénau & dix bâtimens malais ; le premier était armé de quatorze livres de balle, & chacun des autres avait depuis quatre jusqu'à huit canons de ſix livres de balle. Le capitaine du ſénau était un Mahométan, & ſemblait né en Arabie ; ces navires remplis d'hommes armés de piques & de ſabres, avaient leurs ponts parſemés d'une eſpèce de grappe deſtinée à charger les canons, & compoſée de cailloux renfermés dans de petits paniers faits exprès.

L'eſcadre malaiſe était ſans doute armée contre quelqu'ennemi particulier, ou pour exercer la piraterie. Cependant, ſir Eraſme Gower, chargé d'une miſſion trop importante pour la perdre un inſtant de vue, ne voulut point s'expoſer à des délais en cherchant à découvrir les motifs de l'armement de ces étrangers, & à les punir, s'ils le méritaient. L'un des avantages des mers d'Europe, c'eſt qu'au moins les ſujets des grandes puiſſances peuvent y naviguer en ſûreté, ſans autre protec-

Chine.

tion qu'un paſſeport contre les corſaires de Barbarie. Dans les mers de la Chine, la force ſeule peut garantir la ſûreté des navigateurs.

Le Brik le *Jackall*, ayant à bord l'arbre à thé, l'arbre à ſuif & celui qui produit le vernis de la Chine, joignit dans le détroit de la Sonde, les vaiſſeaux armés de Calcutta, afin de ſe rendre avec eux au Bengale. Le 19 avril, le convoi remit à la voile avec un beau temps & une briſe favorable. Bientôt il entra dans le vaſte Océan indien, où l'on rencontre peu d'îles & de continens, & où les vents ſoufflant du ſud-eſt, & obéiſſant aux cauſes générales qui les produiſent, reſtent conſtamment dans la même direction. La navigation de la flotte & le temps qu'elle eût un mois entier, furent non moins agréables qu'uniformes; pendant ce temps-là, elle traverſa le grand Océan indien, depuis les pointes occidentales de Java & de Sumatra, juſqu'auprès du méridien de la grande île de Madagaſcar & de la côte méridionale d'Afrique.

Lorſque la flotte fut dans ces parages, le ciel parut couvert de nuages: on fut très-inquiet, & on prit toutes les précautions poſſibles pour réſiſter à la tempête qui ſemblait approcher rapidement.

A peine tout était-il bien arrangé, comme

disent les marins, que la tempête éclata par un des plus terribles coups de tonnerre qui aient jamais été entendus. Il fut suivi de plusieurs éclairs extrêmement perçans. L'air était en même temps si épais, que d'un bout d'un vaisseau on ne voyait pas l'autre. La pluie tombait en torrent; le vent ne se faisait point sentir; le tonnerre tomba sur le derrière du *glaton*, au moment où le capitaine & les officiers étaient à dîner : plusieurs d'entr'eux reçurent une violente commotion dans diverses parties du corps, & en restèrent un moment étourdis; mais aucun ne fut dangereusement frappé. Chine.

Tandis que la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, le mauvais temps ne cessa point. Elle dirigea sa route vers l'île Sainte-Hélène, qui est un si petit point dans la partie méridionale de l'Océan Atlantique, qu'à moins de suivre précisément la ligne sur laquelle elle se trouve, on peut manquer de la voir.

L'île de Sainte-Hélène, située dans la partie méridionale de la mer Atlantique, est séparée par plusieurs degrés de latitude & de longitude, des continens & des autres îles. Elle peut être considérée comme le sommet d'une grande montagne, dont la base & les flancs sont ensevelis dans la mer. Les hauteurs de l'île sont boisées, mais si froides, que les fruits ont de

Chine.

la peine à y mûrir. Des ruiſſeaux dont l'eau eſt très-claire, prennent leur ſource dans ces hauteurs, & courent rapidement à travers les vallées qu'ils fertiliſent. Il y a peu de tempêtes tout près de Sainte-Hélène : rarement on y entend le tonnerre & on y voit des éclairs ; d'où l'on peut conjecturer qu'il y a peu de matière électrique dans l'atmoſphère. L'île Sainte-Hélène a un peu moins de vingt-huit milles de circonférence : c'eſt dans les vallées que ſe trouvent les principaux établiſſemens. Les hauteurs eſcarpées qui les ſéparent, rendent lente & difficile la communication d'une partie de l'île à l'autre. On a placé nouvellement des ſignaux ſur toutes les hauteurs de l'île, de ſorte que ſi des vaiſſeaux paraiſſent de quelque côté que ce ſoit, on en eſt inſtruit ſur le champ.

Sainte-Hélène ſe trouve ſur le paſſage des vaiſſeaux qui reviennent de la Chine en Europe. Cette ſituation a engagé les directeurs de la compagnie des Indes, à s'efforcer à faire de cette île, un lieu qui put fournir des proviſions fraîches aux vaiſſeaux, & particulièrement à ceux qui retournent en Angleterre. On a fait pour cela des dépenſes conſidérables, & l'on a réuſſi. Avant que l'île fut habitée, les productions ſpontanées du ſol ne pouvaient point ſervir à nourrir l'homme; il n'y avait guère que

du pourpier & du céléri. Depuis il y a des fruits, des végétaux qu'on y a portés d'Europe, d'Afrique & même de l'Inde. On y a mis aussi beaucoup de bétail ; l'humaine industrie a rendu en peu de temps, cette île capable de fournir plusieurs espèces de provisions : non-seulement à ceux qui y demeurent, mais aux divers voyageurs qui y abordent, & qui ont besoin d'une nourriture fraîche après avoir été long-temps en mer. Les équipages & les passagers des vaisseaux qui se trouvent à Sainte-Hélène, sont quelquefois aussi nombreux que les habitans de cette île. Chine.

En 1794, il n'y avait pas long-temps que l'île avait cessé de se ressentir d'une grande calamité ; on estime que le défaut d'eau & de nourriture, y fit périr au moins trois mille bêtes à cornes. La sécheresse y dura aussi long-temps que dans les parages plus rapprochés de la côte d'Afrique ; c'est-à-dire, pendant trois ans : mais grace aux ressources du pays & aux soins du gouvernement, elle y eut des effets beaucoup moins funestes, & quand l'ambassade y passa, on n'en apercevait presque plus de traces.

La mer qui baigne les côtes de Sainte-Hélène, abonde en excellent poisson. On y en a pris jusqu'à soixante-dix espèces différentes, en comptant les tortues. On voit un grand nombre de

Chine.

baleines bondir autour de l'île, & l'on croit que la pêche de ces monstrueux poissons pourrait s'y faire avec un grand avantage.

Le principal établissement de Sainte-Hélène a l'avantage particulier de réunir à une situation abritée sous le vent, la fraîcheur qu'on a au vent de l'île. Le pays est si fertile & si analogue à la nature de l'homme, qu'il serait peut-être difficile de trouver un lieu où, des personnes qui n'auraient point le goût des jouissances du monde, & qui déjà avancées en âge, en seraient fatiguées, pussent prolonger plus agréablement leurs jours dans l'aisance, la santé & le repos.

Les vents du sud-est ou vents alizés, continuèrent à favoriser la flotte, non-seulement depuis Sainte-Hélène jusqu'à la ligne, mais jusqu'au onzième dégre de latitude nord : là, le calme arrêta la marche des vaisseaux pendant environ dix jours. Enfin, le vent commença à souffler du nord, & passant à l'est, il fit le tour du compas, & se tint ensuite presque continuellement au sud & à l'ouest.

Durant le voyage, quelques personnes de l'ambassade se rendirent abord du vaisseau de la compagnie la *Cerés*, afin de voir l'effet d'une chaise marine, faite d'après le modèle qu'a présenté au bureau des longitudes sir Joseph

Senhoux ; le roulis du vaiſſeau était très-fort : malgré cela, la chaiſe conſervait ſa poſition horizontale, & les objets reſtaient dans le champ du téleſcope.

Chine.

On peut cependant douter que cette chaiſe ſoit jamais portée à un point de perfection, qui permette, dans toute ſorte de temps, d'obſerver aſſez bien les ſatellites de Jupiter, pour pouvoir calculer la longitude d'après leurs immerſions & leurs émerſions. Ce qui s'oppoſe le plus à ce qu'on porte la chaiſe juſqu'au point de perfection néceſſaire, eſt l'effet produit par le mouvement ſoudain & compliqué du vaiſſeau, dans les mers où les lames ſe croiſent dans tous les ſens. On n'a point encore trouvé le moyen de faire agir cette machine avec aſſez de promptitude, pour conſerver conſtamment ſa poſition horizontale. Malgré cela, elle peut être d'un grand ſecours pour les obſervations dans un temps ordinaire ; & on peut s'en ſervir dans les groſſes mers, pour prendre les diſtances angulaires des corps céleſtes ; opération qui, dès que la mer eſt mauvaiſe, exige beaucoup de pratique & de dextérité.

La flotte continua ſa route avec des vents variables, & ſans faire beaucoup de progrès. Le deux ſeptembre elle ſe trouva à la vue de

Chine.

l'extrémité méridionale de l'Irlande, & le 6 du même mois, le Lion jeta l'ancre dans le port de Portsmouth, où Lord Macartney & les autres passagers débarquèrent après une absence de près de deux ans.

Chine.

LIVRE SECOND.

VOYAGE fait en 1795, par le Major Michel SYMES, *dans le Royaume d'Ava ou l'empire des Birmans.*

CHAPITRE PREMIER.

Le Major Symes part de Calcutta. --- Vue des îles des Cocos. --- Relâche aux îles d'Andaman. --- Arrivée à Rangoun. --- M. Symes part pour Pégu. --- Il assiste à la fête qu'on célèbre tous les ans, dans le grand temple de cette ville. --- Retour à Rangoun. --- Sa description. --- Détails sur les Carainers.

LA relation de l'ambassade anglaise dans l'empire Birman, fait suite en quelque sorte à celle de Lord Macartney en Chine ; & c'est une des raisons qui ont engagé à la placer ici. Elle offre le tableau des mœurs, de la religion, des richesses & du commerce d'une nation nombreuse, puissante & belliqueuse, & qui, cependant, est restée jusqu'à présent presqu'in-

Chine.

connue à l'Europe. Dans la dernière moitié du siecle qui vient de s'écouler, cette nation a conquis une grande partie de la vaste péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine, & c'est aujourd'hui pour la première fois que nous entendons prononcer son vrai nom. Mais si le nom des Birmans restait ignoré de nous, tout ce qui concerne leur pays ne l'était pas moins. La relation de l'ambassade anglaise remplit un grand vide dans la géographie de l'Inde. Elle contient des détails authentiques sur l'histoire des Birmans, des Péguans & de quelques autres peuples; & elle montre de quelle importance est pour les Anglais le commerce qu'ils font dans l'empire Birman.

Le gouverneur général du Bengale ayant résolu d'envoyer un ministre plénipotentiaire à l'empereur des Birmans, il confia cette mission au major Michel Symes, qui s'embarqua à Calcutta le 21 février 1795. Les vents contraires furent cause que le vaisseau qui le portait descendit lentement la rivière : mais le 26, dit le major Symes dans sa relation, nous eûmes passés tous les écueils qui sont dans le canal, & le 4 mars nous étions à la vue de la grande & de la petite île des Cocos, ainsi nommées parce qu'elles sont couvertes de superbes

superbes cocotiers. Ces îles ont peu d'étendue & sont basses & marécageuses; on n'y trouve ni de l'eau à boire, ni des habitans. Chine.

En nous dirigeant entre l'île des Cocos qui est au sud & la pointe de l'île d'Andaman, nous découvrîmes le port Cornwallis sur la côte de cette dernière, & nous y entrâmes dans la matinée du 5 mars. La grande île d'Andaman a environ cent quarante milles de long & seulement vingt milles de large. Il est difficile d'imaginer un point de vue plus pittoresque & plus romantique que celui qu'offrent le port Cornwallis & le port de Chatam. La mer y est semblable à un vaste lac, parsemé de petites îles, & entouré de hautes montagnes que couvrent d'épaisses forêts. Dans ce lieu si retiré, la nature offre un spectacle curieux & extrêmement imposant.

Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples sauvages, n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans d'Andaman. Comparés à ces insulaires, les féroces habitans de la nouvelle Zélande, & les sauvages grelotans de la terre de feu, peuvent passer pour des nations civilisées. La nature n'a pas plus favorisé ces insulaires dans leur forme extérieure que dans leurs facultés intellectuelles. La plupart n'ont pas cinq pieds

Chine.

de haut : ils ont les bras & les jambes excessivement grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-grosse, les cheveux laineux, le nez plat & les lèvres épaisses.

Les gens d'un vaisseau qui était à l'ancre dans le port de Cornwallis, feignant de vouloir donner du poisson à deux jeunes filles sauvages, s'en emparèrent & les conduisirent à leur bord. Le capitaine les traita avec beaucoup de douceur; de sorte qu'en peu de temps elles parurent n'avoir plus aucune crainte, excepté pour leur chasteté qu'elles étaient extrêmement jalouses de conserver. Quoiqu'on les eût logées dans une chambre où elles étaient seules, elles ne se couchaient jamais toutes les deux à-la-fois; l'une veillait pendant que l'autre dormait. Elles souffrirent qu'on les habillât; mais bientôt après elles jetèrent tous leurs vêtemens comme inutiles & embarrassans. Quand leurs craintes furent dissipées, elles montrèrent de la gaîté, causèrent librement, & eurent le plus grand plaisir à se regarder dans un miroir. Elles aimaient beaucoup à chanter, quelquefois d'un ton lent & mélancolique, quelquefois très-gaiement. Souvent elles dansaient sur le pont avec beaucoup d'agilité, & en se frappant le dos avec leurs talons.

Chine.

Elles ne pouvaient s'accoutumer à boire du vin ni des liqueurs ſpiritueuſes, & elles ne mangeaient avec plaiſir que du poiſſon, du riz & du ſucre. Au bout de quelques ſemaines, n'étant plus dans cet état de maigreur & de faibleſſe où on les avait trouvées à terre, elles s'ennuyèrent de leur priſon, & ſongèrent aux moyens de recouvrer leur liberté. Au milieu de la nuit, tandis que tout l'équipage dormait, elles traversèrent ſans bruit la chambre du capitaine, ouvrirent la fenêtre de la grande chambre, s'élancèrent dans la mer & gagnèrent à la nage une île qui était à un demi-mille du vaiſſeau.

Les Andamaniens vont à la pêche dans des troncs d'arbres creuſés en forme de canots, ou ſur des radeaux de bambou. Leurs huttes ne valent guère mieux que les repaires des plus ſauvages animaux. Comme ils ſont expoſés à être très-incommodés par les inſectes, leur premier ſoin, chaque jour, eſt de ſe couvrir le corps d'une épaiſſe couche de vaſe ou de boue qui ſe durcit bientôt au ſoleil. Ils teignent en outre leurs cheveux laineux avec de l'ocre rouge & de l'eau, de ſorte que leur aſpect eſt vraiment hideux.

La religion des Andamaniens eſt cet hommage ſimple & naïf que la nature porte l'être

Chine.

humain le plus ſauvage à rendre à l'incompréhenſible moteur de l'univers. Ils adorent le ſoleil comme ſource première de tout bien ; la lune, comme puiſſance ſecondaire ; les génies des bois, des eaux & des montagnes, comme agens des premières divinités. Ils croient qu'un eſprit malfaiſant excite les tempêtes ; & pendant les orages & les pluies, ils ſe raſſemblent ſur la plage ou ſur les rochers eſcarpés qui s'avançent le plus dans la mer, & là, par des chants barbares qu'ils adreſſent à cet eſprit, ils cherchent à calmer ſa rage.

Après avoir paſſé cinq jours dans l'île ſauvage d'Andaman, nous nous préparâmes à continuer notre route. Nos matelots indiens, à qui leur religion ne permettait pas de boire de l'eau puiſée par des mains impures, avaient achevé de remplir leurs tonneaux, & la proviſion du reſte de l'équipage était également renouvellée.

Le 10 mars, nous nous rembarquâmes ; le vent étant contraire, nous fîmes ce jour-là peu de chemin. Le 13, le vent paſſa au ſud & accéléra beaucoup notre marche. Le 16, une obſervation ſolaire nous indiqua que nous étions par la latitude de la baie de Rangoun, & le ſoir nous mouillâmes par cinq braſſes d'eau : nous apercevions alors aiſément les

feux qui étaient sur la côte. A midi, nous étions dans la rivière de Rangoun. Nous voyions de chaque côté une terre base & marécageuse, & les bords de la rivière, ou de l'Irraouaddy, étaient couverts de brouffailles & de roseaux. Chine.

Nous avions déjà fait quatre milles & nous étions vis-à-vis d'un petit village, lorsque nous aperçûmes un canot qui ramait vers nous. C'était un canot de garde, obligé de se tenir à l'embouchure de la rivière pour attendre l'arrivée des vaisseaux & en donner avis à un poste plus éloigné, qui en informe le gouverneur de Rangoun. L'officier birman qui était dans ce canot avait l'air assez commun : il était vêtu d'un gilet de coton tout déchiré, & une longue pièce d'étoffe de soie, dont la couleur était entièrement foncée, faisait deux fois le tour de son corps, tombait négligemment jusqu'à moitié de sa cuisse & se rattachait par derrière.

Ce personnage, qui semblait ne pas se croire d'une médiocre conséquence, se plaça sur une chaise sans la moindre cérémonie; puis il demanda d'un ton fort élevé, à l'un des trois domestiques qui l'accompagnaient, les choses dont il avait besoin pour écrire. L'officier demanda, en mauvais portugais, le nom du vaisseau, celui du capitaine, d'où il venait, & quelles armes, quelles munitions il y avait

Chine.

à bord. Ensuite il écrivit avec soin les réponses qu'on fit à ces différentes questions, & prit congé de nous aussi lentement qu'il nous avait abordé.

Vers les deux heures après midi, un petit canot birman acosta notre vaisseau. Un des hommes qu'il portait héla le pilote & lui dit, dans la langue de l'Indostan, de jeter l'ancre parce que l'intention du gouverneur de Rangoun était de venir au-devant de l'ambassade anglaise. A l'instant nous fîmes ce qu'il desirait.

Nous attendîmes là jusqu'au lendemain la visite qu'on nous avait annoncée. Vers midi, nous découvrîmes vingt à trente chaloupes qui descendaient ensemble la rivière. Les trois principaux personnages qui étaient dans les chaloupes montèrent à notre bord, prirent des chaises, où ils s'assirent sans faire la moindre attention aux personnes qui restaient debout. Nous apprîmes bientôt que l'un des trois chefs qui nous rendait visite était un homme d'une haute considération. Il était gouverneur de la province de Dalla, appanage de la mère de la reine, & située vis-à-vis de Rangoun. Cet homme était d'une petite stature & avait une phisionomie très-prévenante; le second, homme âgé & simple dans ses manières, nous dit qu'il était *nak-haan-gée*, ce

qui signifie littéralement l'*oreille du roi;* enfin le troisième était un *serée*, c'est-à-dire un sous-secrétaire. Chine.

Nous nous entretînmes avec ces trois chefs par le moyen d'un interprète qui parlait la langue de l'Indoustan. Ils paraissaient fort curieux de savoir quel était l'objet de notre mission. Après une heure de conversation, ils se levèrent & prirent congé de nous en nous faisant beaucoup de protestation de bienveillance & d'amitié. Tandis qu'un vent assez fort enflait nos voiles & que nous voguions avec rapidité, nous jetâmes l'ancre au-dessous de la ville de Rangoun.

Les Indous qui, comme on sait, observent très-rigoureusement les préceptes de leur religion, n'osent manger d'aucun des alimens qu'on prépare à bord, ce qui les met souvent dans un grand embarras. Ils ne se nourrisent à la mer que de fruits secs, de fèves rôties & de confitures; aussi dès qu'ils entrent dans un port, ils sont très-empressés d'aller à terre. Voulant les y envoyer, ainsi que quelques autres de nos gens, j'en fis prévenir le gouverneur de Dalla, qui répondit aussitôt qu'il me priait d'attendre jusqu'au lendemain parce que le logement qu'on nous destinait n'était pas prêt.

Le lendemain, à quatre heures après midi,

Chine.

je descendis à terre avec M. Wood & le docteur Buchanan. On nous conduisit dans un grand bâtiment qu'on avait construit pour nous recevoir.

Il n'avait qu'un seul étage, mais il était posé sur des poteaux d'environ trois pieds de haut; précaution bien nécessaire, car la marée montait jusques-là. Cet édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long & construit de bambous & de nattes de roseaux, était divisé en plusieurs appartemens, dans l'un desquels on avait étendu de petits tapis, ce qui était sans doute une marque de distinction. Dès que nous entrâmes dans la galerie de la maison qui nous était destinée, une bande de joueurs d'instrumens fit entendre une musique très-discordante. Le gouverneur avait eu l'attention de nous envoyer, non-seulement des musiciens, mais une troupe de danseuses & de sauteurs, dont plusieurs montrèrent beaucoup d'adresse.

Lorsque nous eûmes congédié cette bruyante compagnie, nous examinâmes notre logement, & nous convînmes d'un commun accord qu'il fallait retourner à bord, au moins pour cette nuit, parce que nous n'avions à terre ni nos matelats, ni les autres choses dont nous avions besoin pour coucher. En conséquence nous laissâmes une partie de notre suite pour gar-

der la maison & nous nous rembarquâmes. Chine.

Le 22 nous retournâmes à terre. Nous ne trouvâmes dans notre logement aucune personne de distinction; mais la curiosité y avait rassemblé une foule considérable d'hommes & de femmes du peuple. Les musiciens que nous avions eu la veille revinrent nous jouer différens airs. A midi l'on nous annonça la visite d'un homme revêtu d'un emploi important, & nommé *Baba-schin*. Il entra avec une nombreuse suite : il était d'une taille haute, assez avancé en âge, & avait une mine très-gracieuse & des manières aisées & polies. Après m'avoir appris, par le moyen d'un interprète Portugais, qu'il occupait la place d'*ackawoun*, la seconde de la ville, il me fit des excuses de la part du gouverneur, qu'une indisposition empêchait, dit-il, de venir me voir, & il ajouta qu'il se ferait un plaisir de me donner toutes les marques d'attention qui dépendaient de lui.

Après les complimens d'usage, je dis à l'ackawoun que le gouverneur général de l'Inde était si satisfait de la bonne intelligence qui subsistait entre le gouvernement britannique & celui des Birmans, que pour perpétuer des liaisons également avantageuses aux deux pays, il m'envoyait en qualité de ministre

Chine.

plénipotentiaire auprès de l'empereur d'Ava. Qu'en conséquence j'avais apporté pour l'empereur & le vice-roi de Pégu, non-seulement des lettres, mais un choix des productions de mon pays que je devais leur remettre moi-même : que j'étais extrêmement affligé de trouver dans le gouvernement de Rangoun un défaut de confiance dont je ne pouvais pas deviner la cause, & de voir que les personnes qui m'accompagnaient & moi-même, nous étions retenus dans un état de gêne auquel je ne m'étais nullement attendu.

L'ackawoun me répondit que ni lui ni le conseil de Rangoun n'avaient intention de me manquer d'égards, ni de me donner le moindre ombrage ; qu'ils ne faisaient que suivre à mon égards les usages de leur nation, & qu'il espérait que je verrais bientôt cesser la gêne qui me semblait si incommode. Le 23, je me rendis à terre de bonne heure. De quelque côté que nous portassions nos pas, trois ou quatre soldats birmans nous accompagnaient. A midi nous retournâmes à bord. Aucun de nos gens n'avait encore obtenu la permission d'entrer dans la ville ni de rien acheter : ils ne pouvaient pas même aller puiser de l'eau à quelques pas de notre logement sans être accom-

pagné par un soldat. Chaque matin on nous apportait le présent de provisions accoutumé. Chine.

Le 26, je me fis mettre à terre de grand matin. Tandis que j'examinais les ruines d'un temple, on vint m'avertir que l'ackawoun m'attendait à mon logement: je me hâtai de m'y rendre. Je reçus le lendemain une autre visite à laquelle je ne m'attendais pas. Le raywoun, ou gouverneur de la ville, qui s'était jusques alors dispensé de venir nous voir sous prétexte d'indisposition, se rendit à bord du vaisseau, & son air prouvait assez qu'il n'avait pas été long-temps malade.

C'était un homme d'environ soixante ans; il portait l'habit militaire; il avait un justaucorps de drap avec des boutons pointus; une pièce d'étoffe tachetée, du Pégu, ceignait ses reins & tombait jusqu'à moitié cuisse: une bande de mousseline entourait sa tête, & des sandales, pareilles à celles des Cipayes, lui servaient de chaussure: il avait l'épée au côté, & était accompagné de sept à huit domestiques armés de sabres; l'un de ces gens-là portait une boîte peinte, contenant des noix d'areque & des feuilles de betel; l'autre était muni des choses nécessaires pour écrire, & un troisième tenait dans ses mains un grand flacon plein d'eau, dont la couverture était une coupe d'or

Chine. qui servait aussi pour boire. Toutes ces choses étaient portées à la suite du gouverneur, non-seulement comme utiles, mais comme marques de dignité.

Les Birmans ne sont pas très-cérémonieux : aussi après un léger salut, le gouverneur s'assit sur une chaise qu'on avait placée sur le gaillard d'arrière ; il montra dans sa conversation plus de connaissances que je n'en avais encore vu dans les autres Birmans. A la sollicitation de Baba-schin, je fis apporter les présens destinés au vice-roi ; le gouverneur & l'ackawoun examinèrent tous ces objets avec beaucoup d'attention. Un de leur gens en écrivit la liste, & je sus depuis qu'ils avaient estimé la valeur de chaque article. Lorsque les Birmans rentrèrent dans leurs chaloupes, j'engageai le capitaine Thomas à saluer le gouverneur de sept coups de canon.

Les circonstances que j'ai déjà rapportées & quelques autres petits griefs, me déterminèrent à ne rendre visite au vice-roi du Pégu, qu'après avoir eu un éclaircissement avec le gouverneur de Rangoun ; en conséquence, j'envoyai dire à Baba-schin, que je désirais le voir le plutôt possible. Le 28 à dix heures du matin, il se rendit dans le logement qu'on nous avait donné : je lui rappelai toutes les raisons que

Chine.

j'avais de me plaindre de ceux qui commandaient à Rangoun, & je lui dis que j'étais résolu de ne point aller à Pégu, jusqu'à ce qu'on m'eût expliqué les motifs d'une si étrange manière d'agir. J'ajoutai que ce que je devais au gouvernement qui m'avait envoyé, ne me permettait pas de me soumettre plus long-temps à la contrainte qu'on m'imposait, & que, puisque nous ne pouvions pas avoir des rapports ensemble sans éprouver de la défiance, il fallait nous séparer amicalement.

Baba-schin était loin de s'attendre que je songeasse à m'en retourner ; il en parut alarmé; il me pria instamment de renoncer au dessein de partir : cependant voyant que je persistais dans ma résolution, il me quitta en me disant qu'il consulterait le raywoun, & qu'il m'apporterait une réponse dans l'après dînée.

A quatre heures, j'étais à terre avec M. Wood, lorsqu'on nous annonça le raywoun & Baba-schin. Sans accéder à mes demandes, les deux chefs Birmans, employèrent beaucoup d'adresse pour me faire changer de résolution ; ils eurent même recours aux supplications : mais je demeurai inflexible. Alors ils m'invitèrent à expliquer les conditions auxquelles je voulais rester. Ils combattirent encore pendant trois heures, tantôt offrant d'accorder une chose,

Chine. tantôt une autre ; & enfin, ils consentirent à tout ce que je voulais.

Conformément à nos nouveaux arrangemens, M. Wood partit pour Pégu le 30 mars avec Baba-schin. Ce jour-là, je donnai à dîner aux capitaines Anglais qui étaient à Rangoun, le raywoun ayant appris que je devais traiter ces capitaines, m'envoya une gazelle & une grande quantité de légumes. Le 30 nous employâmes la matinée à faire les préparatifs de notre voyage & le raywoun fut exact à envoyer vis-à-vis de mon logement, les chaloupes qu'il m'avait promises.

L'embouchure de la rivière de Pégu n'est qu'à trois milles au-dessous de Rangoun, & nous profitâmes du commencement du flux, pour entrer dans cette rivière ; les bords étaient fort bas des deux côtés, & la terre y semblait propre à porter de riches moissons : mais entièrement abandonnée par les hommes, elle était devenue le paisible domaine des animaux sauvages.

Nous nous mîmes en route, dès que la marée nous le permit ; bientôt après nous vîmes à notre droite un village composé d'une vingtaine de maisons ; la rivière se rétrécissait beaucoup en cet endroit, car elle n'avait pas plus de quarante pas de large. Ses bords étaient couverts

d'arbustes & de grands roseaux ; quand nous eûmes dépassé un second village où il y avait un corps de garde, nous vîmes que des deux côtés de la rivière, le pays était cultivé & couvert de villages & de hameaux. A sept heures du soir nous découvrîmes la ville de Pégu ; nous jugeâmes que nous avions fait environ quatre-vingt-dix milles, à cause des sinuosités de la rivière : en droite ligne, la distance de Rangoun à Pégu, doit être bien moins considérable.

Chine.

Nous trouvâmes M. Wood qui nous attendait dans l'endroit où nous débarquâmes. Le récit qu'il nous fit de la manière honnête dont il avait été reçu, n'ajouta pas peu au plaisir que nous avions d'être arrivés. Baba-schin était aussi venu au-devant de nous, & nous conduisit dans le logement qu'on nous avait préparé ; logement bien plus agréable que celui que nous avions à Rangoun.

Peu de temps après notre arrivée, deux officiers du gouvernement vinrent nous rendre visite, & nous faire des complimens de la part du maywoun ou vice-roi. Le 2 avril, l'officier qui commande après le maywoun, le secrétaire du gouvernement & Baba-schin, nous firent une visite & prirent le thé avec nous. Ils nous dirent que le vice-roi, qui était extrêmement

Chine.

occupé des préparatifs de la fête qu'on allait célébrer, espérait que nous voudrions bien oublier l'étiquette pour quelque temps, & venir le joindre le lendemain matin au grand temple de Selvé-madon, pour être témoin des amusemens de la journée ; j'acceptai volontiers cette invitation, autant par curiosité que par politesse.

Le 3 avril à huit heures du matin, Babaschin & un officier de la maison de maywoun, vinrent nous prendre pour nous conduire au temple ; nous entrâmes dans la nouvelle ville, & après avoir marché plus d'un quart de mille dans la principale rue, nous fûmes arrêtés par un grand concours de peuple, & nous vîmes de chaque côté de la rue, une longue file de soldats qui s'avançait lentement vers le temple ; il y avait cinq à six cents hommes mal vêtus & mal armés ; quelques soldats n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de pagne retroussé. Les autres portaient des habits ou des vestes de velours, de drap ou de toute autre étoffe, se souciant fort peu que ces vêtemens fussent trop larges ou trop étroits, trop courts ou trop longs. C'était une parure, & la parure quelle quelle soit, plaît beaucoup aux Birmans ; il y en avait qui étaient coiffés avec des chapeaux hollandais, bordés en or, & d'autres ne portaient que des formes de chapeaux

chapeaux ſans bords. Les officiers qui, pour la plupart étaient des chrétiens d'origine Portugaiſe, avaient une mine encore plus groteſque que les ſoldats. Chine.

Les premiers perſonnages d'un rang diſtingué que nous vîmes paſſer, étaient trois enfans du vice-roi, que des hommes portaient à califourchon ſur leurs épaules; le vice-roi ſuivait de près ſes enfans; il était monté ſur le cou d'un ſuperbe éléphant qu'il conduiſait lui-même. Son habillement était noble & riche; il avait une robe de velours noir, galonnée en or, & à longues manches, & il était coiffé d'un bonnet de la même étoffe, richement brodé, & dont la pointe était très-élevée : à ſa ſuite marchaient un grand nombre d'éléphans magnifiquement enharnachés. Comme nous n'avions pas encore été préſentés au vice-roi, il paſſa devant nous ſans nous ſaluer; quand il fut arrivé près des marches qui ſont à l'entrée du temple, & qu'il voulut mettre pied à terre, ſon éléphant s'agenouilla. Les éléphans qui le ſuivaient s'agenouillèrent auſſi, & tout le peuple s'aſſit ſur les talons; le vice-roi monta les marches, ôta ſa chauſſure & fit le tour du temple : il n'avait pas même ſon paraſol, par reſpect pour la ſainteté du lieu.

Après cette cérémonie, il s'avança vers le

Chine.
lieu destiné aux amusemens. C'était un théâtre élevé dans un coin de la place, au milieu de laquelle était le temple. Il formait un carré d'environ cinquante pieds, & des deux côtés opposés il y avait une grande salle ouverte; à l'extrémité d'un des sallons il y avait un superbe dais sous lequel il était un siége pour le maywoun & ses enfans, & plus bas on avait mis un banc pour les principaux officiers de la cour du maywoun. Vis-à-vis on voyait les siéges destinés aux Anglais; ils étaient couverts de superbes tapis.

Les amusemens de cette journée consistaient en des combats, à la lutte & aux coups de poing. On avait couvert l'arène d'un sable humide, afin qu'en tombant les combattans ne se fissent point de mal. Les lutteurs déployèrent beaucoup d'adresse; à la fin de chaque combat, les champions s'avançaient jusqu'auprès du siége du maywoun & se prosternaient le front contre terre : en même temps ils recevaient chacun deux pièces de toile de coton qu'un officier leur étendait sur les épaules, & qu'ils emportaient en se traînant sur leurs genoux & sur leurs mains, jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus dans la foule.

Avant que nous quittassions nos siéges, le vice-roi nous fit servir du thé & des confitures en

abondance. Nous nous retirâmes sans cérémonie, accablés par la chaleur qui était excessive. Chine.

Dans la matinée du 4 avril, le vice-roi nous envoya un messager pour nous annoncer qu'il nous donnerait ce jour là audience. Baba-schin vint peu de temps après nous offrir de nous servir d'introducteur. A l'heure qui nous avait été indiquée nous montâmes à cheval, & nous marchâmes précédés par nos gardes cipayes & par nos domestiques. Six birmans marchaient aussi devant nous, portant les présens que je devais offrir au vice-roi; nous nous rendîmes au palais à travers une foule immense de spectateurs attirés par la curiosité.

Arrivés à la première porte, nous entrâmes dans une vaste enceinte au milieu de laquelle le palais était bâti; avant de monter les premières marches, on nous fit ôter nos souliers & l'on nous conduisit dans un vestibule ou, en tournant à droite, nous entrâmes dans une grande salle; Baba-schin nous fit asseoir sur de petits tapis qu'on avait étendus au milieu de la salle; les présens étaient posés devant nous dans des espèces de baquets.

Bientôt le vice-roi entra par une porte pratiquée à l'un des bouts de la galerie; nous ne fîmes aucune salutation parce qu'on ne nous le dit pas; mais tous les birmans se

Chine.

se prosternèrent. Le vice-roi s'assit, après un moment de silence, je lui adressai la parole par l'organe de Baba-schin; je me levai & lui présentai la lettre du gouverneur général du Bengale; il la prit, la posa devant lui & parla de choses indifférentes; il fut extrêmement poli dans ses expressions & dans ses manières. Après une demi-heure de conversation assez vague, il nous invita à voir un grand feu d'artifice qu'on devait tirer le lendemain & il se retira sans cérémonie. Alors on nous servit du thé & des confitures après quoi nous retournâmes à notre logement.

Le lendemain, dès les huit heures du matin, une foule innombrable s'étant rassemblée entre l'enceinte de la nouvelle ville de Pégu & les murailles de l'ancienne, on tira le feu d'artifice; les fusées volantes firent le plus superbe effet; c'était la seule chose qu'il y eût de beau. Les cylindres de ces fusées étaient des tronçons d'arbres creux, plusieurs desquelles avaient sept à huit pieds de long & deux ou trois pieds de circonférence. On les avait fortement liés à de gros bambous qui avaient jusqu'à vingt pieds de long. Ils s'élevaient à une prodigieuse hauteur & en éclatant, ils lancaient des feux très-variés & très-beaux.

La clarté du jour nuisait beaucoup à l'ef-

fet de ces feux, mais on avait choisi cette heure par attention pour le peuple; pendant la nuit la chute du bois des grosses fusées aurait pû être très dangereuse. Elle le devint même en plein jour, car un homme fut frappé d'un tronçon d'arbre qui le tua sur la place. Chine.

C'étoit un spectacle non moins agréable que nouveau pour des Européens, que ce concours de toutes les classes du peuple assemblées pour se livrer à la joie & aux amusemens, sans commettre le moindre acte repréhensible, & sans avoir parmi elles un seul homme qui eut oublié les règles de la tempérance. De quel tumulte, de quelle débauche n'aurait pas été accompagnée une pareille fête dans le voisinage de quelqu'une de nos grandes villes. Cette réflexion, je l'avoue, est humiliante pour un Anglais, quelque fier qu'il soit d'ailleurs du cacactère de sa nation.

Pendant quatre jours, nous fûmes exempts d'assister à des spectacles & à des cérémonies publiques; cependant nous reçûmes la visite de toutes les personnes de distinction qui étaient à Pégu. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande liberté, les birmans ne se font point scrupule d'aller chez des étrangers sans la moindre cérémonie. Ceux qui venaient chez nous commençaient toujours par s'as-

Chine.

seoir sur la natte qui couvrait le porquet. Ils ne se mêlaient point de ce que nous faisions ; ils ne nous demandaient rien ; dès qu'on leur disait de sortir, ils s'en allaient sans paraître mécontens. Ce qui leur paraissait le plus singulier dans nos usages, c'était notre manière de manger. Le nombre, la variété de nos ustensiles de table, & la façon de nous asseoir, excitaient toujours leur étonnement.

Quoique pour nous conformer aux règles de l'étiquette, nous ne puissions pas avoir beaucoup de rapports directs avec le maywoun, cet officier daignait avoir de grandes attentions pour nous. Il fit choisir dans ses harras deux chevaux, petits, mais très-jolis & pleins de vivacité, & il eut l'honnêteté de nous les envoyer avec deux palfreniers pour en prendre soin. Pendant tout le temps de notre séjour à Pégu, ces chevaux nous fournirent le moyen de prendre un exercice agréable.

L'année solaire des birmans était près de finir. Ce peuple consacre ordinairement les trois derniers jours de l'année à des fêtes & à des réjouissances. Le vice-roi nous invita pour la soirée du 10 avril à assister à la représentation d'une pièce de théâtre. Le théâtre était en plein air, mais parfaitement bien éclairé avec des flambeaux & des lampes ; dès que

nous fûmes assis la pièce commença ; elle surpassait beaucoup les meilleurs drames indiens que j'ai vus. Le dialogue en était vif, mais naturel ; l'action rapide, mais vraisemblable ; le costume des personnages était magnifique & bien assorti aux rôles qu'ils jouaient. Chine.

Pendant les entr'actes, un bouffon, vêtu en paysan, amusait les spectateurs ; & ses discours, ainsi que ses gestes, ses manières & ses changemens de ton, excitaient de grands éclats de rire. Le 12 avril, dernier jour de l'année des birmans, le vice roi nous invita à aller voir une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit, & en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes Birmanes ont coutume ce jour là de jetter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent & les hommes ont le droit de leur rendre la pareille ; cela occasionne beaucoup de joie & de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles qui, armées de pots & de grandes seringues cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues & rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Cet usage, tout gai qu'il est, n'est jamais accompagné de la moindre indécence, non plus que les autres amusemens des birmans. On ne jette

Chine.

point de l'eau mal propre. Un homme n'a pas droit de toucher une femme, mais il peut lui jetter de l'eau tant qu'il veut, si elle a commencé par lui en jeter elle-même; lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas qu'on lui jette de l'eau, c'est signe qu'elle est enceinte, & on la laisse passer tranquillement.

Environ une heure avant le coucher du soleil, nous nous rendîmes au palais du maywoun. Sa femme avait fait préparer tout ce qu'il fallait pour nous bien arroser. Il y avait dans la salle d'audience trois grands vases de porcelaine, avec des jattes & de grandes cuillères. Quand nous entrâmes, on nous présenta à chacun, une bouteille d'eau rose, dont nous versâmes quelques gouttes dans la main du maywoun, & il les jetta sur sa veste qui était d'une belle mousseline brodée. Alors la femme du maywoun parut à la porte, & annonça qu'elle ne voulait point jetter de l'eau elle-même: mais sa fille aînée, jolie enfant, portée par une nourrice, tenait une coupe d'or dans laquelle il y avait de l'eau rose & du bois de Sandal. Elle en versa d'abord un peu sur son père, & ensuite sur chacun des Anglais qui étaient présens, c'était un signal pour que l'eau parut de tous côtés. Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de vestes de mousseline. Une vingtaine de

jeunes femmes qui étaient entrées dans la salle, inondèrent sans pitié quatre hommes qui ne pouvaient avoir que du désavantage dans un combat si inégal. Le vice-roi eut bientôt abandonné le champ de bataille. M. Wood s'empara d'un des grands vases de porcelaine, & avec ce secours nous nous défendîmes assez long-temps. Les assaillantes paraissaient assez contentes en voyant le désordre ou elles nous avaient mis. Enfin, quand tout le monde fut bien fatigué & bien trempé, nous nous retirâmes chez nous pour changer de hardes. Nous trouvâmes en chemin plusieurs jeunes filles qui auraient volontiers agi avec nous comme les femmes du palais; mais voyant que nous ne les provoquions pas, elles n'osèrent nous rien faire, parce qu'elles ne savaient comment nous prendrions leur badinage. Elles s'en dédommagèrent sur Baba-schin qu'elles inondèrent sans cérémonie. Il ne pouvait y avoir aucun risque pour nous à être mouillés. La température était très-favorable au passe-temps. Quand nous eûmes changé de vêtemens, nous retournâmes chez le vice-roi, où nous vîmes un jeu de marionnettes & des danses qui durèrent jusqu'à onze heures du soir.

Chine.

Quoique depuis midi jusqu'à cinq heures du soir la chaleur soit excessive, les matinées

Chine.

avaient une fraîcheur agréable & les nuits étaient presque froides. Je profitais ordinairement du matin pour monter à cheval ou me promener à pied une couple d'heures dans la ville ou dans les environs, dans ces promenades je fus frappé des ruines de l'ancienne ville de Pégu. Les restes du fossé & de la muraille qui l'environnaient montrent encore qu'elle était fort étendue. Elle formait un carré de près d'un mille & demi sur chaque face. Je jugeai que le fossé avait eu environ soixante pas de large & dix à douze pieds de profondeur, & je crois que les murailles n'avaient pas moins de trente pieds de haut sur une base de quarante pieds de large. Elles étaient construites avec des briques & de l'argile. L'intérieur des remparts est peut-être ce qui peut donner l'idée la plus frappante des ravages que fait la terrible main de la guerre. Lorsqu'en 1757 Alompra s'empara de la ville, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans, & réduisit les autres en captivité, les temples nombreux de cette capitale furent les seuls édifices qu'épargna la rage du vainqueur.

L'empereur actuel des Birmans, Mindeagée-praw, dont le règne a été bien plus tranquille que celui d'aucun de ses prédécesseurs, a voulu de bonne heure accroître la population de ses

états, ainsi que leur étendue, & en perfectionner la civilisation. Il s'est attaché à gouverner ses sujets avec douceur. Chine.

Le gouvernement birman n'a rien fait de plus propre à contenir les Péguans sous son joug, que le rétablissement de leur ancienne capitale & les embellissemens du temple de Schoé-madou, & depuis cinq ans il a donné des ordres pour rebâtir la ville de Pégu, & inviter ses anciens habitans à venir la repeupler. Ces sages mesures ont eu, en partie, le succès qu'on en attendait, une nouvelle ville a été bâtie sur les ruines de l'ancienne.

La nouvelle ville de Pégu occupe environ la moitié de l'espace de l'ancienne & est bâtie sur le même plan, les rues en sont fort larges, ainsi que celles de toutes les villes birmanes que j'ai vues & de chaque côté des rues il y a un écoulement pour les eaux, ses habitans sont au nombre de six à sept milles. A Pégu & à Rangoun les seuls édifices bâtis avec des briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur & les temples de Gaudma. Les maisons sont toutes construites avec des planches ou des nattes soutenues par des poteaux de bois ou de bambou. La nature de ces matériaux rend les maisons si combustibles que les habitans vivent dans une crainte continuelle des incendies, &

Chine.

prennent toutes les précautions possibles pour s'en préserver.

L'édifice qui mérite le plus d'attention, est le superbe temple de Schoé-madou, c'est-à-dire, du dieu d'or. Ce temple est bâti sur une double terrasse; la première a dix pieds d'élévation au-dessus du sol, & la seconde en a vingt au-dessus de la première; je les mesurai, je trouvai la première longue de treize cent quatrevingt-onze pieds sur une de ces faces, & la seconde de six cent quatre-vingt-quatre pieds. On monte sur les terrasses par de grands escaliers de pierre; on voit de chaque côté les demeures des Rhahaans, ou prêtres, élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol.

Le temple de Schoé-madou, est une pyramide construite avec des briques & du mortier, dans laquelle il n'y a ni ouverture, ni aucun autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone &, il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a cent soixante-deux pieds de large; mais l'immense diamètre de la pyramide diminue tout-à-coup.

A six pieds de hauteur, il y a un grand avancement, sur lequel sont posés, à une égale distance l'une de l'autre, cinquante-sept colonnes pyramidales de vingt sept pieds de haut & de quarante pieds de circonférence à leur base; au-dessus est un autre avancement qui porte

TEMPLE DE SCHOË-MADOU A PEGU.

également cinquante-trois colonnes de la même forme & de la même grandeur que les premières. Chine.

L'édifice est couvert de moulures en forme de cercle, & à la corniche, il y a des ornémens qui ressemblent à des fleurs de lys; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, & le tout est couronné par un *tée* en fer, surmonté d'une aiguille & d'une girouette dorées.

Le tée, qui n'est qu'une coupe renversée, se voit sur tous les édifices sacrés qui sont en forme pyramidale. L'inauguration de cet ornement est un acte religieux, solennel & accompagné de fêtes & de réjouissances, Le *tée* du temple de Schoé-madou a cinquante-six pieds de circonférence. Il est supporté par une barre de fer plantée dans la pyramide. Beaucoup de cloches sont suspendues autour du *tée*, & agitées par le vent elles font entendre un tintement continuel.

Le temple de Schoé-madou s'élève de trois cent soixante-un pieds au-dessus de la terrasse ou il est placé; presque au milieu du côté de la terrasse, il y a, sous un dais doré, deux statues en stuc. L'une représente un homme debout, ayant un livre devant lui & une plume à la main. On l'appele *Thasiami*, c'est-à-dire, celui

Chine. qui écrit les bonnes & les mauvaises œuvres des mortels. L'autre statue représente une femme agenouillée. C'est *Mahasumdera*. Les Birmans croient qu'elle protégera le monde jusqu'à l'époque où le destin a fixé sa destruction, & qu'alors ce sera elle dont la main puissante brisera la terre & replongera l'univers dans le cahos. Tout près du temple il y a trois grosses cloches, fort bien travaillées, & suspendues entre quatre colonnes, mais à peu de hauteur. Plusieurs cornes de daims sont semées tout au tour. Les personnes qu'un zèle religieux attire en ce lieu, prennent une des cornes, & frappent trois fois la cloche & trois fois la terre, de manière que les coups alternent. C'est pour annoncer à *Gaudma l'approche d'un de ses* adorateurs.

On voit sur les deux terrasses plusieurs longs bambous plantés dans la terre, au bout desquels sont des drapeaux blancs & ronds : ces drapeaux appartiennent aux Rhahaans, & désignent la pureté & la sainteté de leurs fonctions. Au-dessus de chaque drapeau est une oie, symbole des nations Birmane & Péguane.

N'ayant pu satisfaire ma curiosité sur l'antiquité du temple de Schoé-madou, j'allai voir le *siredaan*, ou principal Rhahaan de Pégu ; sa demeure était placée au milieu d'un bosquet ombreux de tamarins. Le tout semblait analogue

au grand âge & à la dignité de celui qui y habitait. Les arbres étaient majestueux, une eau pure coulait dans un joli réservoir; un petit jardin produisait des racines & diverses espèces de fruits, & une palissade de bambou défendait cette retraite contre les attaques des animaux sauvages. Quelques jeunes Rhahaans vivaient auprès du vieillard, & s'occupaient avec zèle à pourvoir à ses besoins. Chine.

Il était âgé de quatre-vingt-sept ans, & conservait toutes ses facultés intellectuelles. Les Rhahaans vivent de charités, mais ne demandent jamais l'aumône, ni n'acceptent de l'argent; c'est pourquoi j'offris au vénérable pontife une pièce d'étoffe, qu'il reçut en me comblant de bénédictions.

Le grand prêtre me dit qu'on savait, d'après la tradition, que le temple de Schoé-madou, était bâti depuis 2300 ans; & qu'il avait pour fondateurs deux frères qui faisaient le commerce; ces pieux fondateurs commencèrent par élever un temple haut seulement d'une coudée. Sigéami, esprit qui préside à l'ordre des élémens, & lance la foudre & les éclairs, accrut la hauteur du temple de deux coudées, dans l'espace d'une nuit; les marchands l'élevèrent d'une coudée de plus que Sigéami doubla la nuit suivante. Le temple parvint de cette ma-

Chine.

nière à douze coudées de haut : alors les marchands n'y ajoutèrent plus rien ; mais l'édifice fut successivement élevé par divers monarques, dont les noms se sont perdus avec les registres où ils étaient inscrits.

A un mille des murailles de Pégu, est une plaine fort étendue, couverte d'herbe & de broussailles ; mais où il n'y a d'autres arbres que des bosquets sacrés : on y voit un petit nombre de villages, composés de vingt à trente cabanes : quoique les paysans aient du bétail, ils vivent d'une manière misérable, attendu que leur religion leur défend de manger de la viande, & qu'ils n'osent même pas presque boire du lait.

Les bosquets sacrés dont je viens de faire mention, sont l'asile des Rhahaans qui se consacrent à la retraite ; & préfèrent la tranquillité des campagnes, aux embarras & au tumulte des villes ; ils choisissent presque toujours les lieux les plus solitaires, où des arbres ombreux, les protégeant contre les ardeurs du soleil, ils y construisent leurs *kioums* ou demeures, & ils y coulent des jours paisibles.

Tous les *kioums*, soit dans les villes, soit dans les campagnes, servent pour l'éducation de la jeunesse ; on y enseigne à lire ou à écrire, ainsi que les principes de la morale & de la religion. Les villageois y envoyent leurs enfans,

sans, qui y sont élevés gratis. Les Rhahaans ont un jardin clos, attenant à leurs bosquets; ce qu'on y voit en plus grande quantité, ce sont des patates & des bananes. La charité des gens de la campagne ne laisse pas les Rhahaans manquer de riz, ni du petit nombre d'autres articles qui leur sont nécessaires. Exempts de tout intérêt mondain; ils ne se livrent point aux occupations ordinaires de la vie; jamais ils n'achètent, ne vendent, ni ne touchent d'argent. Chine.

Quand nous eûmes passé près de trois semaines à Pégu, & vu toutes les choses remarquables qui, dans une ville si nouvellement sortie du sein des ruines, ne pouvaient être en très-grand nombre, nous songeâmes à retourner à Rangoun. Je fis part de mon intention au vice-roi, & ayant résolu de prendre congé de lui le 25 avril, je me rendis à son palais en cérémonie. Après nous être entretenus une demi-heure assez gaîment, il me demanda avec beaucoup de gravité, si moi & mes compagnons de voyage, nous étions contents de l'accueil qu'il nous avait fait, & de la manière dont il nous avait traités. Je l'assurai que nous étions parfaitement satisfaits à cet égard, je lui témoignai toute ma reconnoissance, & je lui dis que j'oserais désormais compter sur son amitié.

Le capitaine Thomas & le docteur Buchanan,

Chine.

partirent de Pégu le 21 avril ; M. Wood & moi nous nous embarquâmes le 26, après midi ; le lendemain matin à deux heures, nous abordâmes à Diza, village situé sur la rive orientale de la rivière. Peu après notre arrivée dans ce village, le *miou-gée* ou chef, vint nous rendre visite ; il m'apprit que dans cette saison, presque tous les hommes de Diza & des villages voisins, étaient contraints par le gouvernement, d'aller travailler dans les salines sur le bord de la mer ; & que pendant ce temps-là, les femmes, les enfans & les vieillards, gardaient leurs maisons. Ces corvées durent au moins quatre mois de l'année ; les habitans de ce canton se plaignent beaucoup des dégats que leur font dans la saison des pluies, les éléphans sauvages. Des troupeaux nombreux de ces énormes animaux, viennent dans les champs de riz & de cannes à sucre, qu'ils ravagent souvent tout entiers ; & alors les malheureux cultivateurs perdent en un seul jour tout l'espoir de l'année.

Combien il est déplorable que le pays dont je viens d'esquisser le tableau, & qui est un des plus beaux & des plus habitables du globe, soit en grande partie désert ; tandis que tant d'hommes sont condamnés à traîner une vie languissante, dans des climats insalubres, ou à arracher, par des efforts continuels, à une

terre avare, d'insuffisans moyens d'existence !

Chine.

Le 28 avril, à la pointe du jour, nous profitâmes du reflux pour partir de Diza; à dix heures nous arrivâmes à Rangoun, & nous débarquâmes au-dessus de la ville, vis-à-vis de notre logement. Délivrés de la contrainte où nous étions avant d'aller à Pégu, nous pûmes nous occuper à connaître Rangoun, & à visiter tout ce qui méritait d'y être remarqué.

La prospérité du commerce & l'accroissement de population qui en est la suite nécessaire, font que la ville de Rangoun s'étend beaucoup au-delà des limites marquées par son fondateur à Lompra. Elle a un mille de long sur le bord de la rivière, & tout au plus un tiers de mille de large. Ses rues sont étroites, & bien moins belles que celles de Pégu; mais elles sont propres & bien pavées. Les maisons sont, ainsi que dans les autres villes Birmanes, élevées de quelques pieds au-dessus du sol; les petites sur des bambous, les grandes sur de grosses pièces de bois.

On voit dans les rues de Rangoun une immense quantité de chiens, car les Birmans les aiment beaucoup. Ces chiens sont d'une petite espèce, mais extrêmement bruyans; dès que nous mettions les pieds hors de chez nous, les

Chine.

habitans en étaient avertis par les aboiement de ces importuns animaux.

Les principaux officiers du gouvernement de Rangoun me rendirent successivement visite ; mais malgré leur honnêteté, ils montraient toujours dans leurs manières & dans leur langage, la plus grande réserve. Baba-schin était le seul avec qui nous communiquions familièrement.

L'un des étrangers qui vinrent nous voir à Ragnoun, était un missionnaire italien, nommé Vincento San Germano. Il avait été envoyé au Pégu par la congrégation de la propagande, & il y était depuis vingt ans. C'étoit un homme sage & très-intelligent. Il parlait & écrivait la langue birmane avec beaucoup de facilité, & il jouissait d'une grande considération parmi les gens du pays, à cause de la douceur de son caractère & de la pureté de sa vie. Les chrétiens catholiques de Ragnoun sont les descendans des anciens colons portugais. Ils sont nombreux & en général fort pauvres. Mais malgré leur indigence, ils ont bâti une chapelle, ainsi qu'une petite maison pour loger leur curé. Cette maison, située à un mille de la ville, est assez jolie & a un jardin clos. le curé vit du produit de son jardin & des dons volontaires de ses paroissiens. En retour, il apprend à lire & à écrire

aux enfans, les instruit des principes de la religion catholique, & dit la messe deux fois par jour. Chine.

Ce bon prêtre m'apprit des choses très-curieuses sur le Pégu ; il me parla d'une nation singulière qui, quoique originaire de ces contrées, paraît être d'une race différente des autres indigènes. Les gens de cette nation sont connus sous le nom de *Carainers*, ou *Caianers*. Ils sont répandus dans plusieurs provinces, & principalement dans celles de Dalla & de Basgien.

Les Carainers ont des mœurs fort simples, & une religion analogue à leurs mœurs. Ils parlent une langue différente de celle des Birmans. Ils mènent une vie pastorale & agricole, & ils sont extrêmement laborieux. On ne voit pas s'établir dans leurs villages des gens qui ne sont pas de leur nation, ils n'habitent point les villes, ni ne s'allient avec des personnes d'une autre race que la leur. Faisant profession de vivre en paix avec tout le monde, ils ne prennent jamais les armes, ni ne se mêlent des querelles du gouvernement, ce qui les oblige nécessairement d'être toujours soumis au parti qui s'empare du pouvoir. Leur principale & presque seule occupation, est de travailler à la terre, & d'élever des troupeaux & de la volaille. Ils

Chine.

excellent, fur-tout dans l'art de cultiver les jardins. C'eft à eux qu'on doit une grande partie des provifions qui fe confomment dans le pays. Depuis quelques années les Birmans étant devenus les grands propriétaires des terres, ont opprimés les Carainers, dont un grand nombre s'eft retiré dans les montagnes de l'Arracan.

Les Carainers n'ont point de lois écrites, mais ils fe gouvernent d'après les maximes d'une jurifprudence traditionnelle. Ils font doux, timides, bienfaifans & extrêmement hofpitaliers.

CHAPITRE II.

Temple de Schoé-Dagon. --- Rhahaans de Rangoun. --- Population de cette ville. --- L'ambassade se prépare à partir. --- Magnifique aspect des bords de l'Irraouaddi. --- Arrivée à Prome. --- Différentes villes. --- Mœurs --- Agriculture. --- Idée que les Birmans ont de l'or. --- Statue gigantesque de Gaudma. --- Temple de Schoé. --- Gouya. ---- Ummera-poura. --- Accueil que l'ambassade Anglaise reçoit dans cette capitale.

LE temple de Schoé-Dagon situé à deux milles & demi au nord de Rangoun, est un très-grand édifice, quoique moins haut de vingt-cinq à trente pieds que le temple de Schoémadou qu'on voit à Pégu, il étoit bien plus richement orné. Le *Tée* & la pyramide sont parfaitement bien dorés, & quand le soleil les frappe, ils ont le plus éblouissant éclat.

On a planté sur les bords de la terrasse du temple de Dagon, plusieurs rangées d'arbres qui donnent beaucoup d'ombre. La vue y est très-belle. De là on découvre la rivière de Pégu

Chine.

& celle de Rangoun, qui arrosent, en serpentant une campagne plane & bien boisée, & l'on voit s'élever au confluent de ces deux rivières, le temple de Sircam, presqu'aussi magnifique que ceux de Dagon & de Schoémadou.

Le chemin qui conduit de Rangoun au temple est fait avec soin. On a élevé sur les bords un grand nombre de pyramides, dans lesquelles sont pratiquées des niches, pour de petites images de Gaudma. On voit aussi, à peu de distance de la route, divers kioums, toujours placés à l'ombre des bosquets. Les Birmans, ainsi que tous les autres habitans de l'Inde, aiment beaucoup les processions, & il ne se passe guère de semaine sans qu'on voie à Rangoun quelqu'une de ces pieuses cérémonies. Tantot c'est pour brûler avec pompe, les corps des personnes qui, en mourant, lèguent des sommes considérables à ceux qui sont chargés de leur élever un bûcher, tantôt c'est pour accompagner les jeunes gens qui se consacrent au service de Gaudma. Les parens n'épargnent rien pour mettre de la magnificence dans cette dernière cérémonie, qui est toujours accompagnée de grands repas & de présens pour les Rhahaans. Le récipiendaire est ordinairement âgé de huit à douze ans.

Chine.

Les kioums ou couvens des Rhahaans ont des toits à plusieurs étages, soutenus par de fortes colonnes, & ils ne sont composés que d'un seul appartement ouvert de tous les côtés, & où l'on voit quelquefois des sculptures faites avec beaucoup de soin, & représentant divers symboles de la divinité. Là, il n'y a aucun lieu particulier, ni pour s'occuper, ni pour s'amuser. Les Birmans veulent que tout se fasse au grand jour. Leur religion ni leur politique n'admettent point de secrets. Les Rhahaans vont pieds nuds, ils ont la tête rasée & toujours découverte, Voués au célibat, ils s'abstiennent de tous les plaisirs sensuels & il est fort rare que ces prêtres violent cet engagement.

Les Rhahaans ne préparent jamais eux mêmes leur manger, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction sociale. Ils croiraient que ce serait perdre une partie de leur temps, qu'ils consacrent tout entier à la contemplation de l'essence divine. Ils reçoivent du public des alimens tout apprêtés. Dès le matin, ils entrent dans la ville afin de recueillir ce qu'il leur faut pour se nourrir dans la journée. Pendant cette course ils ne regardent jamais ni d'un côté ni d'autre; mais ils tiennent leurs yeux fixés sur la terre. Ils ne s'arrêtent point pour demander, ni ne portent leurs regards sur ceux qui leur font

Chine.

l'aumone, & qui paraissent toujours bien plus empressés à leur donner, qu'ils ne le sont eux mêmes pour recevoir.

Je connaissais la grande vénération qu'on avait pour le Siredaou, ou chef des Rhahaans de Rangoun. Un soir que je faisais ma promenade accoutumée, je le rencontrai comme il revenait du temple; il n'avait rien sur lui qui le distinguat du commun des Rhahaans; il portait comme eux une robe jaune & il marchait les pieds nus. Mais son âge & la profonde méditation dans laquelle il paraissait plongé, me firent demander qui il était. Sur la réponse qu'on me fit, je le joignis & marchai à côté de lui, car il ne se serait pas sûrement arrêté, ni n'aurait changé de route, quand c'eût été l'empereur qui eût voulu lui parler.

Le pontife conversa volontiers avec moi, sans toutefois cesser un seul instant de regarder la terre. C'était un homme d'une taille assez médiocre; quoiqu'âgé de soixante-quinze ans, il marchait d'un pas assez ferme, mais quand il monta les degrés de son kioum, il fallut qu'on le soutint. En approchant de son bosquet, le grand prêtre m'offrit obligeamment d'entrer dans le kioum & de me reposer, je le suivis, nous nous assîmes sur des nattes étendues au milieu d'une vaste salle dont le comble était très-

élevé. Plusieurs jeunes Rhahaans, qui avoient accompagné le pontife, se rangèrent à une certaine distance. J'avoue que ses discours ne répondirent pas à l'idée que je m'étais formé de lui. Il décela dans la conversation un orgueil peu digne de sa vieillesse & de son ministère. Aussi m'empressai-je de le quitter, conservant pour lui bien moins de respect que je n'en avois avant de l'avoir vu. Chine.

La population de Rangoun est considérable, elle s'élève à trente mille hommes. Là on trouve des gens de tout pays & de toute couleur. La bourse, si on peut donner ce nom au lieu où se rassemblent les marchands, offre un mélange de figures tel qu'on n'en trouve guère dans les plus grandes villes. Les Malabares, les Mogols, les Persans, les Parsis, les Arméniens, les Portugais, les Français, les Anglais s'y mêlent & s'y livrent à différentes branches du commerce.

Tous les membres d'une société si variée, non seulement vivent tranquilles sous la protection du gouvernement, mais jouissent de la plus grande tolérance en matière de religion. On entend à la fois dans la même rue la voix lente du muffetim, appellant les pieux Islamites aux prières du matin, & la cloche de l'église portugaise, qui avertit les catholiques de se rendre à

Chine.

la messe; des processions de deux sectes différentes se rencontrent, sans que l'une ni l'autre en soient scandalisées. Les Birmans ne cherchent point à connaître les principes d'une religion étrangère, ni n'en proscrivent les cérémonies, pourvu que ceux qui la professent ne troublent pas l'ordre public, ni ne se mêlent pas du culte de *Gaudma*.

Le mois de mai était presque écoulé, nous vivions dans l'incertitude sur la manière dont nous serions reçus à la cour. Heureusement que nous fûmes tout à coup tirés de cet état d'anxiété par une lettre du maywoun du Pégu. Cette lettre annonçait au conseil de Rangoun, que le maywoun venait de recevoir un ordre de l'empereur qui lui enjoignait de s'occuper sur le champ de tous les préparatifs nécessaires pour nous faire conduire dans la capitale, & que de plus l'intention du monarque était que le maywoun nous y accompagnât lui-même.

Baba-schin ne perdit pas de temps pour me faire part de cette nouvelle. Bientôt après le maywoun du Pégu arriva à Rangoun. Sa suite était très-nombreuse; & comme un officier, quelque soit son rang, alors qu'il lui est enjoint de se rendre *aux pieds dorés*, n'est plus sûr de retourner à son poste, il s'était préparé à tous les événemens & il emmenait avec lui sa femme

& ses enfans. Le lendemain de son arrivée, je lui rendis visite; il me reçut de la manière la plus polie, & m'assura que je pouvais compter sur lui dans toutes les occasions.

Chine.

Le maywoun du Pégu, dont le gouvernement n'est pas le plus étendu de l'empire, mais bien le plus lucratif, entretient un très-grand nombre de Brhames, pour lesquels les Birmans ont une grande vénération & dont ils regardent la science comme bien supérieure à celle des Rhahaans. Lorsqu'il fut arrivé à Rangoun, il ne voulut pas se mettre en route, sans savoir de ses Brhames quels étaient le jour & l'heure qu'il devait choisir pour son départ. Ils tinrent conseil entr'eux, & après une longue délibération, ils lui dirent que le moment le plus propice était celui où huit heures sonneraient dans la matinée du 28 mai. En conséquence, le départ fut fixé à cette époque.

Par malheur nos chaloupes ne pouvaient pas être prêtes pour ce jour-là; mais il n'y avait pas moyen de résister aux astres. Le maywoun déclara donc qu'il était bien fâché qu'une volonté surnaturelle le forçât de partir avant nous: je convins avec lui qu'il était bien juste de se conformer aux ordres du destin. Le 28, à sept heures du matin, il passa avec un nombreux cortége devant notre maison pour se

Chine.

rendre au quai. Il s'arrêta quelque temps dans la maison qui sert de bourse ; & dès que le grand tambour qui sert de cloche retentit du premier coup de huit heures, il s'embarqua avec sa famille : les matelots poussèrent un grand cri, signal du départ.

Les six chaloupes qu'on arrangeait pour nous ne tardèrent pas à être prêtes : la mienne avait soixante pieds de long & tout au plus douze de large, & nous nous embarquâmes le soir du 29 mai. Nos matelots ramèrent sans interruption jusqu'à trois heures après midi. Dès l'instant que nous fûmes à bord, nous éprouvâmes un changement de température qui nous fut extrêmement agréable. Le lendemain matin nous jetâmes l'ancre près de la ville de Panlang. Elle avait été jadis très-grande & très-riche ; le nombre de chaloupes & de bateaux qui y étaient mouillés, montrait qu'elle faisait encore un assez grand commerce.

A deux heures après midi nous continuâmes notre voyage. Cette partie de la rivière est connue par l'immense quantité de maringouins qui l'infestent : ils sont d'une grosseur extraordinaire. Deux paires de bas très-épais ne suffisaient pas pour garantir mes jambes des piqûres.

A une heure après midi du premier juin,

nous rejoignîmes le maywoun du Pégu, qui nous attendait avec sa nombreuse flotte. Il nous envoya aussitôt un présent de lait, de fruits & d'excellent riz. Chine.

Le 3 juin, à huit heures du matin, toute la flotte leva l'ancre. A neuf heures nous dépassâmes *Denoubieu*. La campagne voisine nous parut bien cultivée. Nous laissâmes la ville de *Segahghé* à l'est & celle de *Summeingroh à* l'ouest. Nous eûmes un très-beau temps & un vent si favorable, que, quoique la rivière nous opposât un courant rapide, nous faisions trois milles par heure. Notre flotte était composée de plus de cent chaloupes & bateaux, & c'était un spectacle vraiment unique que cette quantité de bâtimens, si variés dans leur forme, faisant tous voile du même côté.

Le 4, nous rencontrâmes plusieurs îles de sables. Dans la matinée nous passâmes devant Tai-kiat, longue ville située sur la rive occidentale de l'Irraouaddi. A quatre heures & demie nous nous arrêtâmes vis-à-vis de Rioum-zeik pour y passer la nuit. Nous vîmes là deux temples de médiocre grandeur, mais qui dorés du haut jusqu'en bas, offraient un coup-d'œil très-brillant. Il y avait aussi plusieurs kioums: les Rhahaans se promenaient sur le rivage, attirés sans doute par la curiosité.

Chine.

Le 5 juin nous remîmes à la voile de très-grand matin. Plusieurs villages devant lesquels nous passâmes ne m'offrirent rien de remarquable. Le 6 juin nous partîmes à l'heure accoutumée. A deux heures après midi le temps s'obscurcit, & d'épais nuages couvrant l'horizon au nord-ouest, nous annoncèrent un de ces violens orages qui sont fréquens dans cette saison. Le patron qui conduisait ma chaloupe jugea convenable de jeter l'ancre sur la rive occidentale.

A peine avions-nous mouillé, que le docteur Buchanan & moi nous allâmes à terre. Tous les environs étaient couverts de roseaux de la hauteur d'un homme. Il y avait plusieurs sentiers; mais les Birmans nous détournèrent d'y entrer, en nous assurant que les tigres étaient très-communs dans ce canton, & qu'ils aimaient sur-tout à se tenir dans les roseaux.

L'orage éclata sans arriver jusqu'à nous. Au bout de deux heures nous nous remîmes en route : à huit heures du soir nous nous arrêtâmes près de la ville de *Gnapizuck*. En partant de là le 7, nous ne tardâmes pas à découvrir *Kanoung-ghé*, ville fort longue, où l'on voit un quai très-bien construit, avec un parapet où l'on monte par un escalier en bois qui a cent

cent marches. La population de cette ville paraît très-confidérable. Chine.

Le lendemain, 8 juin, nous naviguâmes avec plus de rapidité. Nous fûmes bientôt à la vue de *Magahoun*. C'eft une ville très-ancienne, & qui occupe un efpace de deux milles fur le bord de la rivière. Elle eft remarquable par le nombre de fes temples dorés & par fes vaftes kioums; de grands arbres de différentes efpèces entourent ces retraites, & à leur ombre font affis des multitudes de Rhahaans. Bientôt après nous découvrîmes fur la rive occidentale *Tirroup-miou*. Pendant tout le temps nous diftinguâmes la grande chaîne de montagnes occidentales qui fépare le territoire d'Ava de celui d'Arracan. Un peu avant d'arriver à *Peing-ghé*, nous trouvâmes tout-à-coup la rivière hérifée de rochers qui avaient deux ou trois cents pieds de haut, & fur les flancs defquels étaient comme fufpendus des arbres dont la variété du feuillage rendait ce fpectacle encore plus pittorefque.

Notre navigation avait été fi difficile pendant la journée du 9 juin, que la flotte fe trouva féparée. A un demi-mille au-deffus de *Sahlahdan*, je joignis le maywoun qui s'était arrêté pour m'attendre. Comme les matelots étaient exceffivement fatigués, il me confeilla

Chine.

de paſſer la nuit en cet endroit. L'après-dîner nous allâmes nous promener dans la campagne. Le maywoun était accompagné par huit ou dix ſergens armés de lances & de mouſquets. Nous tirâmes lui & moi quelques coups de fuſil ſur du gibier que nous n'atteignîmes pas.

Le pays que nous traversâmes le 10 juin était entremêlé de collines & de vallées. Nous vîmes *Podang-mieu*, ſituée ſur la rive occidentale de l'Irrouaddi, & *Schouayé-do-mieu* ſur la rive oppoſée. Le ſoir je gagnai *Piage-mieu* ſur la rive orientale.

Impatient de voir une ville dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'hiſtoire birmane, & qui a été le théâtre de tant de ſiéges & de ſanglantes batailles, je me hâtai de faire amarrer ma chaloupe & de deſcendre à terre. A quelques pas du rivage j'entrai dans une rue fort longue & fort étroite, où je marchai l'eſpace d'un mille. Je n'y trouvai rien de bien remarquable; je m'aperçus en revanche que j'étais moi-même l'objet de l'étonnement univerſel. Les chiens qui infeſtaient les rues aboyaient d'une manière épouvantable; les hommes me contemplaient d'un air effaré, les enfans me ſuivaient, & les femmes riaient aux éclats & frappaient des mains. Cependant on ne voyait dans la multitude ni aucun indice de mépris,

ni la moindre intention de m'offenser. Partout où je portais mes pas, la foule s'ouvrait respectueusement devant moi, & les personnes les plus avancées étaient retenues par les autres. Les soins que je pris pour rassurer une petite fille que mon aspect avait effrayée, parurent faire beaucoup de plaisir à ses parens, & la mère, en la caressant, la porta tout près de moi. Je suis certain que si j'étais entré dans quelque maison, on m'y aurait offert ce qu'il y avait de meilleur. L'hospitalité & la bienveillance envers les étrangers sont religieusement observés par les Birmans. Chine.

On trouve, au bout de la nouvelle ville de Piagé-mien ou Prome, les ruines de l'ancienne. Elle formait un petit pentagone dont l'enceinte était bâtie en briques. La nouvelle ville n'est entourée que de palissades qu'on a garnies de terre en-dedans. Tout près de la ville est un manège impérial où l'on dresse des éléphans. On m'assura qu'elle était plus peuplée que Rangoun.

Le 11 juin nous partîmes de Prome, nous passâmes devant *Ponoudang*; derrière ce petit village, s'élève presque à pic, & en forme de cône, une montagne, sur le sommet de laquelle est un temple d'une sainteté renommée puisqu'on prétend qu'il a été la demeure de

Gaudma. On y voit une table de marbre qui porte l'empreinte du pied de ce Dieu. Le 12 nous eûmes une navigation désagréable; nous vîmes à notre gauche un petit village, d'où l'on peut, me dit-on, aller directement à Arracan par un chemin qui traverse les montagnes.

Dans la matinée du 12 le vent du sud continua de souffler avec force. A midi nous arrivâmes à *Miaiday*, ville appartenant au maywoun de Pégu; nous nous préparâmes à y passer quelques jours.

Lorsque les grands de l'empire Birman voyagent par eau, on leur construit des maisons sur le rivage dans les endroits où ils ont envie de s'arrêter. Cet usage s'observe encore plus exactement pour l'empereur, soit qu'il voyage par terre, soit qu'il s'embarque: partout où il fait halte, on élève aussitôt un édifice d'un ordre d'architecture qui lui est spécialement réservé. Toutes les maisons qu'on bâtit chez les Birmans, sont d'une forme analogue au rang de celui qui l'occupe; c'est une règle dont il n'est pas permis de s'écarter. Un sujet, quel qu'il soit n'ose jamais donner à sa maison une structure à laquelle il n'a pas droit. La distinction dans les maisons consiste

principalement dans le nombre d'étages dont le toit est composé. Chine.

Les Birmans sont religieux observateurs des distinctions du rang, non-seulement en ce qui concerne l'extérieur des maisons, mais pour les meubles & les ustenciles, tels que les boîtes où ils mettent les feuilles de bétel, & pour les caraffes, les gobelets, les harnois de chevaux. Toutes ces choses indiquent par leur forme & par leur richesse, quel est le rang de celui qui s'en sert. Nul Birman ne peut en cela empiéter sur les droits d'un autre, sans s'exposer à une punition très-sévère, pour laquelle il n'y a jamais de grâce.

Conformément à l'usage que je viens de citer, le maywoun avait eu soin de donner des ordres pour qu'on nous construisît une maison sur le bord de la rivière; elle était d'un ordre d'architecture qui appartient à la noblesse. Ces édifices sont construits avec des matériaux qu'on se procure toujours aisément. La structure en est si simple, qu'une maison spacieuse, très-commode & assortie au climat, peut être bâtie dans un jour; la nôtre consistant en trois petites chambres & une salle ouverte du côté du nord, fut commencée & achevée dans l'espace de quatre heures; il ne faut pour ces édifices que des bambous,

des ratans & des joncs ; il n'y entre pas un clou. Ces maisons ont un avantage, si la tempête les renverse, ceux qui les habitent ne courent pas risque d'avoir la tête fendue ou quelque membre fracassé. La chute d'un pareil édifice ne pourrait pas écraser le plus petit épagneul.

Chine.

Quand nous fûmes établis à terre, nous sortîmes pour jeter un coup d'œil dans la ville & la campagne voisine. Miaiday n'est pas une ville considérable ; mais elle est très-jolie & très-propre ; il y deux rues principales. Nous remarquâmes, hors de la ville, plusieurs temples & couvens placés dans des bosquets de la plus grande beauté. Le maywoun avait une mainson de plaisance ce côté là ; le 14 juin, il m'envoya dès le matin un message, pour m'inviter, ainsi que mes compagnons de voyage, à y aller l'après dinée ; me trouvant indisposé, je ne pus y aller & je lui fis faire des excuses. Le docteur Buchanan se chargea de me représenter. Nous demeurâmes à Miaiday jusqu'au 22 juin ; pendant mon séjour je fis de petites excursions dans différentes parties du pays. La campagne m'offrit peu de variétée ; elle était belle, mais seulement à demi-cultivé. Je fus traité par-tout avec beaucoup d'égards ; la nouvelle de notre arrivée nous avait précédé & excitait une

grande curiosité; chacun voulait voir le *boumien des colars*; c'est-à-dire, le général des étrangers, car c'est le titre qu'ils me donnaient. Chine.

Non-seulement nous reçûmes la visite de tous les principaux habitans, mais la noblesse de plusieurs villages, vint de trente milles à la ronde pour satisfaire sa curiosité; quand quelques personnes désiraient de me voir, elles m'envoyaient demander la permission de se présenter chez moi, & si je l'accordais, elles entraient en se courbant, & s'asseyaient sur leurs talons; les femmes n'exigeaient pas plus de cérémonie que les hommes. Tous ceux qui entraient, m'apportaient des présens; jamais personne n'entrait les mains vides, car on aurait cru me manquer de respect.

Le 22 juin au matin nous fîmes les arrangemens nécessaires pour continuer notre voyage. Le 23 à sept heures du matin nous continuâmes notre route & nous atteignîmes une grande île qui partage la rivière en deux; j'allai avec le docteur Buchanan, voir un kioum qui me semblait plus remarquable que les autres. Il était en effet très-bien bâti; nous montâmes les marches & nous entrâmes sans cérémonie. La propreté du dedans répondait parfaitement à l'extérieur; plusieurs statues de Gaudma, richement dorées & de différente grandeur, étaient rangées sur

Chine.

un banc pour recevoir les hommages des adorateurs de cette divinité. C'était le huitième jour de la lune, qui est le dimanche des Birmans. Beaucoup de devots se promenaient en attendant l'heure de la prière.

Le fils du maywoun était indisposé depuis quelque temps & sa maladie devint très-dangereuse. Le père, alarmé de l'état de cet enfant, m'envoya Baba-schin pour me prévenir qu'il désirait de s'arrêter jusqu'à ce que son fils se trouvât mieux. Je n'eus garde de m'opposer à un vœu si naturel. Le maywoun fit partir une chaloupe de guerre pour aller à *Ummerapoura* chercher des remèdes & un médecin célèbre. En attendant, tous les médecins du pays au nombre de vingt, s'assemblèrent pour faire une consultation sur l'état de l'enfant malade, & lui donner leurs soins.

Nous restâmes à *Loung-ghé* jusqu'au 2 juillet, jour où le fils du maywoun fut déclaré hors de danger. Tandis que son état incertain, j'envoyai chaque matin mon interprète Indou s'informer de sa santé. Le maywoun fut très-sensible à cette attention ; l'Indou obtint l'honneur d'être introduit dans la chambre du malade où il fut témoin des tendres marques d'affection que cet enfant recevait de ses paparens. Le père & la mère à genoux à côté

de fon lit le fervaient eux-mêmes fans le quit- Chine.
un feul inftant ; il avait une fièvre inflammatoire qu'on traita d'une manière fort fimple. On lui fit prendre beaucoup d'eau chaude, dans laquelle on avait fait infufer du ferpolet, & on lui donna de temps en temps, quelques décoctions d'autres plantes. On laiffa la nature faire le refte, & on eut raifon, car le malade guérit. Cependant on ne manqua pas d'invoquer le fecours des remèdes furnaturels : on employa des fortilèges, des amulettes, & on leur attribua un grand fuccès.

Rien ne s'oppofant plus à notre départ, on décida que le premier juillet nous quitterions Loung-ghé ; nous étions dans cette attente, lorfque le 29 juin nous fûmes furpris par la vifite du fchambouder de Rangoun. L'empereur avait fait donner ordre à ce Portugais de venir au devant de l'ambaffade anglaife, & il vint avec toute la pompe que fon rang lui permettait d'étaler. Plufieurs pavillons flottaient fur fa chaloupe, & fes rameurs étaient en uniforme. La mine de ce portugais était plus faite pour exciter le rire que pour infpirer de la confidération. Il portait une longue & vieille tunique de velours, garnie d'une dentelle d'or qui avait perdu tout fon éclat, & il était coiffé d'un très-grand chapeau rond, bordé en or.

Chine.

Il parlait imparfaitement la langue de l'Indostan ; cependant il se faisait comprendre. Après un salut assez gauche, moitié à la birmanne, moitié à l'européenne, il me dit qu'il avait été expédié par le *lotou*, ou conseil d'état, afin de m'annoncer que l'empereur avait donné ordre que trois officiers d'un rang distingué se rendissent à *Pagahm-miou*, ville situé à sept journées au dessous d'Ummera-poura pour y attendre l'ambassade & l'accompagner dans la capitale.

Le Schaudouber nous quitta le 1er. juillet, & le lendemain à sept heures du matin, nous nous embarquâmes. La partie de l'Irraouaddi, que nous remontâmes ce jour-là, était bordée des deux côtés de villes & de villages ; dans tous les endroits où la rivière n'était pas retrécie par des îles, nous jugeâmes qu'elle avait deux milles de large. Nous depassâmes le village de *Schoé-lirona*, qui doit sont nom à ce qu'il est habité par des matelots qui sont au service de l'empereur. Les canots, ainsi que tout ce qui appartient à ce monarque, ont toujours l'épithète de *schoé*, c'est-à-dire, doré ou d'or. On ne fait même mention de sa personne qu'en y joignant le nom de ce précieux métal. Quand un Birman racônte que l'empereur a été informé de quelque chose, il dit : cela est parvenu aux oreilles d'or,

celui qui a eu audience de ce prince, a été admis aux pieds d'or. Un noble Birman m'observait un jour que l'essence de rose avait un parfum agréable au nez d'or. Chine.

Chez les Birmans l'or est le symbole de l'excellence; mais quoi qu'ils estiment singulièrement l'or, ils n'en font jamais de la monnoie. Ils s'en servent pour faire des ornemens pour les femmes; mais la plus grande quantité de ce métal s'emploie à dorer les temples; & il est certain qu'à cet égard, la prodigalité est excessive. Les Birmans consacrent l'or à leurs dieux & attribuent ses qualités à leur roi.

Le 5 à 6 heures du soir, nous nous arrêtâmes à *Silluh-niou*, ville grande & remarquable par ses manufactures de soieries. A peine la flotte était-elle à l'ancre, que les petits marchands vinrent en foule sur le bord de la rivière; ils portaient des boîtes vernissées, remplies de soieries & d'autres étoffes mélangées de soie & de coton; chaque pièce d'étoffe a les proportions nécessaires pour servir d'habillement à un Birman.

Le 6 juillet nous fîmes peu de chemin; nous voyions à l'ouest les montagnes d'Arracan, & à l'est le mont Pompa, qui s'élève en pain de sucre. Quelques villages & beaucoup de temples ornaient les bords de la rivière; quoi-

Chine.

que dans ce canton & dans celui que nous vîmes le jour suivaut, les terrains qui bordaient la rivière fussent, en grande partie stériles; nous observâmes qu'à mesure que nous avancions dans le nord, la population augmentait. Chaque coline, chaque éminence était couronnée d'un temple. Celui de *Logah-nundah* est remarquable par sa grandeur; c'est une masse énorme de maçonnerie sans élégance, la base en est peinte de différentes couleurs & la coupole superbement dorée.

Quand nous eûmes dépassé le temple de *Logah-nundah*, nous approchâmes de la cité de Pagahm, jadis si magnifique. Nous abordâmes à *Néoundah* le 9 juillet au matin. Les trois officiers envoyés par l'empereur attendaient mon arrivée; l'après midi je quittai ma chaloupe, & me rendis dans la maison qu'on m'avait préparée; j'y fus reçu par les officiers Birmans avec de grandes marques de respect. Le principal des officiers qui composait la députation, était un conseiller d'État du second rang. Les plus grandes formalités furent observées dans notre entrevue; quand nous nous fûmes entretenus quelques instans, on fit entrer une troupe de musiciens & de baladins. Nous fûmes presqu'assourdis par le bruit des tambours, des guittares indiennes, des harpes

birmanes, & des criardes & dures clarinettes.

L'une des danseuses surpassait singulièrement ses compagnes par la justesse & la grâce de tous ses mouvemens; elle était belle, richement vêtue, & imitait avec beaucoup de talent les danses des différens pays. Cependant tout cela semblait n'avoir aucun prix sur les Birmans d'un certain âge. Ils étaient gravement assis, mâchant leur betel en regardant, de l'air le plus froid, les attitudes voluptueuses d'une fille charmante.

Les amusemens durèrent jusqu'à neuf heures du soir; je fis distribuer de l'argent aux musiciens & aux baladins. Le lendemain matin les officiers birmans me firent une seconde visite de cérémonie; vers onze heures nous nous séparâmes & il fut arrêté que nous nous remettrions en route le lendemain.

J'employai tout le temps dont je pus disposer dans le reste de la journée, à visiter les ruines de la ville de *Pagahm*; l'après-midi, j'allai me promener du côté du sud; je fus, je l'avoue très-étonné du nombre immense d'édifices religieux que je trouvai. Ils étaient d'une structure différente de ceux que j'avais vu dans les provinces maritimes. Au lieu d'une mince aiguille, placée sur une vaste base, & s'élevant à une très-grande hauteur; les tem-

Chine.

ples de pagahm conservent le même diamètre jusqu'auprès de leur sommet, se terminent tout à coup en pointe, ce qui fait qu'ils ont très-peu d'élégance.

Le 11 juillet, à neuf heures du matin, je m'embarquai dans le yacht impérial, avec les cérémonies d'usage. L'officier principal & Babaschin m'accompagnèrent au-delà de *Neoundah.* Le rivage oriental de l'Irraouaddi est absolument à pic, & a quatre-vingt ou cent pieds d'élévation. On voit dans les flancs du rocher & à peu près à mi-hauteur, des ouvertures ressemblant à d'étroites allées, qui, me dit-on, conduisent dans des cavernes anciennement habitées par des hermites. Les Birmans ne s'infligent pas eux-mêmes des châtimens révoltans comme les faquirs indous; mais ils croient qu'il est méritoire de mortifier sa chair par une abstinence volontaire & par l'abnégation de soi-même. La vie solitaire a, dans la plupart des pays, été regardée, à diverses époques, comme digne d'éloge. Pendant le regne des superstitions monacales, elle était très-commune dans presque toute l'Europe.

Le jour de notre départ de Pagahm, nous fîmes peu de chemin. Le 12 juillet nous continuâmes notre navigation, tantôt avec rapidité, tantôt très-lentement, suivant que nous étions

Chine.

plus ou moins favorisés par le vent. Les grandes sinuosités de la rivière faisaient qu'il nous était souvent contraire; à mesure que nous avancions vers le nord, la population nous paraissait plus considérable & l'agriculture perfectionnée; mais par-tout la terre manquait d'eau. Les habitans attendaient la pluie avec la plus grande impatience. Ils se plaignaient de ce que la moisson ne leur en avait pas encore apporté une seule goutte, quoique suivant l'ordre des saisons, il en eut dû tomber depuis trois semaines. Ces pauvres gens ménageaient avec grand soin ce qui leur restait de paille de riz pour nourrir leur bétail qui était nombreux; la maigreur de ce bétail, annonçait, sinon une disette absolue, au moins un grand défaut de nourriture.

J'observai parmi les équipages des chaloupes de guerre qui remorquaient le yacht que l'empereur m'avait envoyé, des rameurs dont les traits différaient singulièrement de ceux de leurs compagnons. Ils avaient cette physionomie douce qui caractérise les bengalis, non l'air fier & mâle des Birmans. J'en demandai la raison, & l'on me répondit qu'ils étaient Cassayers, ou fils de Cassayers que les Birmans avaient arrachés de leurs pays. Les conquérans orientaux qui ne veulent pas conserver les contrées qu'ils

Chine.

envahissent, ont ordinairement la politique de traîner les habitans captifs à leur suite, sur-tout les enfans qu'ils établissent dans leurs états. Ils augmentent leur force en augmentant le nombre de leurs sujets.

Tel a été de temps immémorial, l'usage des habitans de l'Asie. Les dernières guerres d'Hayder-ali-khan, ont dépeuplé le Carnate. Des enfans peuvent être transplantés sans danger; ils s'accoutument à tous les pays; mais il n'en est pas de même quand on est parvenu à un âge mûr. Les plus doux traitemens n'habituent pas l'homme à vivre forcément dans un pays étranger; le souvenir des lieux où il a passé les premières années de sa vie, & les douces impressions qu'il a reçues dans son enfance & dans sa première jeunesse, le suivent par-tout & ne peuvent cesser de lui être chers.

Les temples & les villages que nous vîmes le 15 juillet étaient si nombreux, qu'il eût été fatigant de les compter. Le village de *Sandaht*, ainsi que le district qui l'environne, ne sont habités que par les hommes qui soignent les éléphans des écuries impériales. Le monarque birman est seul propriétaire de tous les éléphans qui sont dans ses états : le privilége de monter un de ces animaux ou de le garder chez soi, est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes

fonnes de la première diftinction. Ce prince poſsède, dit-on, fix mille éléphans. Le droit exclufif de l'empereur, & l'ufage limité des éléphans, empêche que ces animaux ne foient un objet de commerce. Chine.

Plus nous approchions de la capitale, plus les villes & les villages fe multipliaient des deux côtés de la rivière. Nous nous arrêtâmes fort tard devant le quai de l'ancienne ville d'Ava, qui, comme on fait, fut long-temps la capitale de l'empire birman. Le 18 juillet je me levai de bonne heure pour jeter un coup-d'œil fur les reftes d'Ava. Elle eft encore, en grande partie, entourée d'un mur de trente pieds de haut : fes murailles tombent en ruine. Comme les maifons d'Ava ne confiftaient qu'en bois & en bambou, un ordre de l'empereur a fuffi pour les faire tranfporter dans la nouvelle ville d'*Ummera-poura*. Quelques bananiers & des ronces cachent aujourd'hui la plus grande partie du fol où floriffait naguère la capitale d'un puiffant empire. Un grand nombre de temples fur lefquels les Birmans n'ofent porter une main facrilége, & qui étaient autrefois un des principaux ornemens d'Ava, tombent en ruine. Il eft impoffible de voir une image plus frappante de la décadence & de la défolation que celle qu'offrent les reftes de cette ville.

Chine.

Parmi les édifices religieux qui ſubſiſtent encore, on diſtingue celui de *Schoé-gongapraw*, non qu'il ſoit grand & magnifique, mais parce que depuis très-long-temps on la regardé comme particulièrement ſacré : on le révère même encore beaucoup plus que les autres. Lorſqu'un homme obtient un grand emploi, ou qu'un général eſt nommé au commandement d'une armée, il va au temple de Schoé-gonga, où on lui fait prêter ſerment avec une grande ſolennité. Celui qui trahit ce qu'il a juré au pied de ce temple, ſe rend, aux yeux des Birmans, coupable du crime le plus horrible, & en eſt toujours puni par les plus cruels tourmens.

A midi précis, nous arrivâmes à l'entrée du canal qui communique au lac *Tounzemahn*. Tout près du village de ce nom, il y a un boſquet de manguiers, de cocotiers, au milieu deſquels on avait fait conſtruire des maiſons pour loger l'ambaſſade anglaiſe. J'y fus reçu en débarquant par Baba-ſchin & quelques officiers inférieurs. En entrant dans la galerie, je trouvai le maywoun du Pégu & le principal officier qui était venu au-devant de moi à Pagahm. Nous nous aſsîmes ſur des tapis étendus ſur le parquet; nous nous entretînmes d'abord de choſes générales, & ſur-tout de la géogra-

phie de l'Europe; ensuite le principal officier me dit que l'empereur était depuis quelque temps à *Mingoun*, l'une de ses maisons de plaisance, mais qu'il serait de retour dans peu de jours; qu'en attendant il avait donné ordre à ses ministres de procurer à l'ambassade anglaise toutes les choses dont elle aurait besoin, & que Baba-schin résiderait auprès de nous afin de transmettre nos intentions au conseil : il m'avertit avec franchise que l'étiquette de la cour birmane exigeait qu'un ministre étranger ne sortît point de chez lui avant d'avoir reçu sa première audience de l'empereur. Je le remerciai d'un avis qui était accompagné de beaucoup d'expressions de civilité, & je lui promis de me conformer bien volontiers à ce qu'il m'assurait être un usage établi. Chine.

Dès que les officiers birmans se furent retirés, nous nous empressâmes de visiter notre nouvelle habitation. C'était un logement très-commode & tel que l'exigeait le climat. Les matelots de nos chaloupes & nos domestiques furent employés deux jours à débarquer nos effets & à les transporter dans notre logement, où l'on avait eu soin de mettre une ample provision de tous les meubles & les ustensiles en usage dans le pays.

Chine.

Lorſque nous eûmes achevé de nous arranger, nous ſongeâmes à parcourir la campagne voiſine, & à connaître les objets qui nous environnaient. Derrière notre boſquet s'étendait une vaſte plaine, & des Caſſayers ou des enfans des Caſſayers habitaient à l'extrémité de notre boſquet. On nous dit qu'en général ces Caſſayers n'étaient point fâchés de leur ſervitude, parce qu'ils avaient été ravis trop jeunes à leur patrie pour la regretter. L'avantage qu'ils avaient d'être plus laborieux que les Birmans, les faiſait vivre aſſez à l'aiſe. Ceux qui habitaient dans le voiſinage du boſquet où nous demeurions, étaient fermiers & jardiniers. Traverſant le lac de grand matin, ils allaient vendre leurs légumes au marché d'*Ummera-poura* : cette occupation eſt en grande partie celle des femmes. On voit dans chacun de leurs canots, un homme qui eſt ordinairement avancé en âge & ſe tient debout pour gouverner, tandis que dix à quinze femmes, aſſiſes les jambes en croix, rament avec de courts avirons. Le matin elles traverſent le lac en ſilence ; mais le ſoir, en s'en retournant, elles chantent toujours en chœur, & règlent le mouvement de leurs avirons ſur la meſure de leur chant. Tous les ſoirs, depuis le coucher du ſoleil juſqu'à dix heures, nous étions amuſés par les concerts de ces joyeuſes femelles,

dont la musique, quoique très-simple, était mélodieuse & touchante. Chine.

Quoique je n'eusse point à craindre d'être attaqué ni insulté dans mes promenades, j'étais toujours accompagné par sept à huit soldats, & par un pareil nombre de mes domestiques, armés de sabres, lesquels n'étaient pas moins remarqués que moi. Lorsque je rencontrais quelques Birmans, & sur-tout des femmes, ils s'asseyaient sur leurs talons pour me témoigner leur respect. Quand la nouveauté de ma figure & de mon costume cessa de les étonner, ils demandèrent pourquoi un homme qui était maître de tout son temps, & qui cherchait à s'amuser, pouvait se promener si vîte : mais sitôt qu'on leur dit que j'étais étranger & que je suivais la mode de mon pays, ils s'accoutumèrent à ma manière d'aller, ainsi qu'à toute autre chose qui semblait contraire à leurs préjugés & à leurs usages.

Au bout de quelques jours, le retour de l'empereur fut annoncé par plusieurs fusées volantes. En même temps cet événement occasionna beaucoup de mouvement parmi toutes les classes du peuple. Je ne vis point son entrée; mais j'appris qu'elle s'était faite sans beaucoup de pompe.

J'étais arrivé à *Ummera-poura* dans une cir-

Chine.

constance qui fournit aux ministres birmans un prétexte plausible pour ne pas s'occuper d'affaires publiques & différer le moment de ma première audience. Le mois suivant il devait y avoir un éclipse de lune, événement naturel que les Birmans attribuent à la maligne influence de quelque démon. Dans ces occasions, toutes les négociations & les affaires qui peuvent être retardées sans danger, se renvoient jusqu'à près l'éclipse. Les astrologues furent assemblés pour consulter entr'eux quel ferait le premier jour fortuné après la lunaison funeste, & ils trouvèrent que ce ferait le 30 août. En conséquence, ce jour fut fixé pour la réception publique de l'ambassade anglaise.

Un principe invariable chez toutes les nations qui se trouvent à l'orient du Bengale, c'est de considérer les ambassadeurs étrangers comme des suppliants qui sollicitent des graces, ou des vassaux qui viennent leur rendre hommage, non comme des ministres qui peuvent avoir à demander le redressement de quelques torts, ou qui sont chargés de négocier avec elles à titre d'égaux.

L'on me prévint que l'une des règles de cette cour pointilleuse, était que l'empereur ne recevait jamais de lettre officielle sans être auparavant informé de ce qu'elle contenait ; & je fus

obligé de consentir qu'on tirât en ma présence une copie de cette lettre. Les Birmans stipulèrent que la copie serait faite dans le rhoum adjacent à ma maison, non dans mon logement particulier. En conséquence une députation de sept à huit membres du gouvernement, fut chargée de se rendre dans le rhoum pour ouvrir la lettre & la faire transcrire.

Chine.

Dès que j'entrai dans le rhoum, on me dit avec beaucoup d'honnêteté, que comme c'était une séance d'apparat, il fallait que je saluasse le *piasath*, c'est-à-dire, l'aiguille du palais impérial, qui était à plus de deux milles de distance. Alors je me tournai du côté du palais; & élevant ma droite à la hauteur de ma tête, je fis une légère inclination à la manière des Musulmans.

Lorsque les copies furent achevées, je retournai chez moi, où je reçus en cérémonie les visites des officiers Birmans; leurs robes amples & d'une forme agréable, étaient les unes de velours, les autres de satin à fleurs, & avaient des manches larges; ils portaient des bonnets de taffetas d'un vert clair, & ils étaient tous décorés de la chaîne qui distingue la noblesse: trois d'entr'eux, qui étaient d'un rang au-dessus des autres, avaient au tour de leur bonnet une guirlande de feuilles d'or.

Les gens qui composaient la suite de ces of-

Chine.

ficiers étaient très-nombreux, & portaient des boîtes où l'on met des feuilles de bétel, des carafes, des coupes d'or, divers autres meubles, & sur-tout des crachoirs, qui sont très-nécessaires aux Birmans, à cause de l'habitude qu'ils ont de mâcher continuellement du bétel. Je leur fis servir du thé & des biscuits, sur lesquels on avait étendu de la conserve de framboise. Quoiqu'ils vantassent cette confiture, je ne crois pas qu'ils la trouvassent très-bonne ; ils en mangèrent peu.

Le temps qui s'écoula entre mon arrivée à *Ummera-poura* & ma présentation à la cour, me laissa le loisir de chercher à connaître les coutumes, la religion & la morale des Birmans. Ils n'adorent point Brahma, mais bien Buddha, dont tous les Indous regardent l'apparition comme le neuvième avatar, c'est-à-dire, la neuvième descente de la divinité sur la terre, pour la sauver. Les adorateurs de Buddha, disputent à ceux de Brahma, l'honneur d'avoir une religion plus ancienne. Je ne sais pas s'ils se trompent au sujet de leur antiquité; mais je suis certain qu'ils sont bien plus nombreux que les Brahmes. Le culte de Buddha est le principal objet d'adoration dans toute l'étendue du pays situé entre le Bengale & la Chine.

Il serait sans doute, non moins inutile qu'en-

nuyeux, de conduire mes lecteurs à travers les labyrinthes des fables mythologiques, & des allégories extravagantes qui enveloppent la religion des sectateurs de Buddha, aussi-bien que celle des adorateurs de Brahma. Il suffit d'observer que les Birmans, adoptant la métempsycose, s'imaginent qu'après un certain nombre de transmigrations, les ames seront admises dans le paradis qui est sur la montagne de Mérou, ou envoyées dans le lieu où celles des méchans doivent être punies. Ils regardent la clémence comme le premier attribut de la divinité, & ils lui rendent grâce de ce qu'elle étend sa miséricorde sur toutes les créatures.

Chine.

Les lois des Birmans ont, ainsi que leur religion, une origine commune avec celle des Indous, & dans le fait, on ne peut guère séparer leurs lois de leur religion. La divinité elle-même révéla à Ménou ces lois sacrées en cent mille vers. Ménou publia le code, & elles ont été depuis commennées par les mutis, ou anciens philosophes, dont les ouvrages forment ce qu'on appelle le *dherma sastra*, c'est-à-dire, le corps des lois. Le code des Birmans est rempli de la plus saine morale, & il l'emporte de beaucoup, suivant moi, sur tous les commentaires Indous, pour la perspicacité & le bon sens; il contient des lois spéciales pour

presque tous les genres de crimes qui peuvent être commis ; il rapporte de nombreux exemples de chacun de ces crimes; & il y joint des décisions des sages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté.

Le livre est terminé par les paroles suivantes. — Ainsi ont parlé les savans, ainsi ont prononcé les sages : « Que les procès puissent cesser » entre les hommes, & les contestations être » bannies de la terre ; que les magistrats & les » juges interprètent les lois telles qu'elles sont » inscrites, qu'ils les interprètent aussi-bien » que leur intelligence le leur permet, & suivant ce que leur dicte leur conscience : que » le bien de leur pays & le bonheur du genre » humain soient leur étude continuelle, & » l'unique objet de leur attention : qu'ils se » ressouviennent sans cesse de la dignité du » Rhahaan & du Brahme, & qu'ils le traitent » avec la vénération due à leur sacré caractère ; qu'ils aient un respect convenable pour » tous les hommes ; qu'ils défendent le foible » contre l'oppression ; qu'ils servent d'appui à » l'infortune, & que dans les cas particuliers, » ils adoucissent la sévérité d'une justice vengeresse.

» Le devoir d'un prince & des magistrats qui

» le fécondent, eſt de régler ſagement la police intérieure de l'empire; d'aider & de favoriſer les laboureurs, les marchands, les fermiers & tous ceux qui exercent quelqu'art ou quelque métier, pour les voir chaque jour proſpérer. Ils doivent faciliter tous les actes de charité, encourager le riche à ſecourir le pauvre, & ſeconder généreuſement tous les pieux & louables deſſeins. Quelles que ſoient les actions vertueuſes auxquelles ils auront contribué par leur protection, & par leur exemple; quels que ſoient les ſecours qui ſeront donnés & le bien qui ſera fait par leur influence, tout cela ſera conſervé dans les faſtes du ciel; & quoique ces dons ſoient les dons d'autres perſonnes, la ſixième partie leur en ſera attribuée; & au dernier jour, à l'heure ſolennelle & terrible du jugement, l'ange le leur montrera ſur la table de diamant, où ſont écrites toutes les actions humaines. Mais ſi au contraire, ils dédaignent la proſpérité du peuple, s'ils laiſſent ſommeiller la juſtice; s'il s'élève des querelles, ſi le vol, le brigandage & le lâche aſſaſſinat s'étendent dans les plaines, ſi tous les crimes ſe commettent par leur négligence, la ſixième partie leur en ſera imputée, & retombera ſur leurs têtes avec une vengeance

Chine.

Chine.

» si formidable que la langue ne peut l'exprimer, ni la langue la décrire. »

La ville d'Umméra-poura est divisée en quatre jurisdictions, à la tête de chacune desquelles est un may-woun. Cet officier, qui dans les provinces est un vice-roi, ne représente à Umméra-poura qu'un simple maire, & préside une cour de justice civile & criminelle. Dans les affaires capitales, où il s'agit de la peine de mort, il transmet par écrit l'instruction du procès & son opinion au *lotou*, c'est-à-dire, à la chambre où siége le conseil d'état. Après un sérieux examen du procès, le conseil en fait le rapport à l'empereur, qui fait grace au coupable, ou ordonne sa punition. Le may-woun est toujours obligé d'être témoin de l'exécution de la sentence.

Le gouvernement Birman ne reconnaît ni d'emplois ni de dignités héréditaires. A la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne. Le *tsaloé*, ou la *chaîne*, est le signe qui décore les nobles. Il y a plusieurs degrés de noblesse, lesquels sont distingués par le nombre de cordons ou de fils qui composent le *tsaloé*. Les bouts de ces fils sont attachés ensemble par des bossettes. J'ai déjà observé que tous les objets dont les birmans font usage, soit comme habillement, soit comme ornement

ou meuble portatif, indiquent toujours le rang de celui à qui ils appartiennent : quiconque ose usurper les attributs d'un rang auquel il n'a pas droit, en est très-sévèrement puni. Chine.

L'habillement de cérémonie que portent les Birmans a de la grâce & de la noblesse ; il consiste en une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'à la cheville du pied, & a un collet ouvert, & des manches larges ; par dessus cette robe ils ont un manteau léger & flottant qui ne couvre que leurs épaules. Ils sont coiffés de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés en soie, & ornés de fleurs d'or, suivant le rang de ceux qui les portent.

Les femmes Birmanes ont aussi des parures qui les distinguent. Elles nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, & mettent ensuite un bandeau dont la broderie & les ornemens marquent leur rang. Elles portent une espèce de chemise qui ne passe pas la hanche, & qu'elles serrent avec des cordons pour soutenir leur gorge. Par-dessus cette chemise, elles ont une veste large, avec des manches serrées ; une longue pièce de toile ou d'étoffe de soie, leur ceint les reins, & fait deux fois le tour de leur corps en traînant jusqu'à terre. Lorsque les Birmanes se parent, elles teignent en rouge leurs ongles & le dedans de leurs mains.

Chine.

Les Birmans ont les traits du visage bien plus ressemblans à ceux des Chinois, qu'à ceux des Indous. Les femmes, & sur-tout celles des provinces septentrionales de l'empire, sont plus belles que celles de l'Indostan; elles n'ont pourtant pas leurs formes délicates; mais elles sont bien faites; leurs cheveux sont noirs, longs & épais.

Les hommes n'ont pas une haute stature, mais ils sont robustes & très agiles. Ils conservent long temps un air de jeunesse, parce qu'au lieu de se raser, ils arrachent la barbe avec de petites pinces. Ils se font, en se tatouant, des figures très-bizarres sur les bras & sur les cuisses, parce qu'ils s'imaginent que c'est un charme capable d'empêcher l'effet des armes de leurs ennemis.

Les filles birmanes sont, dès l'enfance accoutumées à tourner tellement leurs bras en dehors, qu'on croirait qu'ils sont disloqués. Quand elles les étendent, le coude se trouve caché, & le dedans du bras est en avant & plié en sens contraire. Les lois birmanes défendent la polygamie & ne reconnaissent qu'une femme qui porte le titre de *Mica*. Cependant les concubines sont admises par ces lois mêmes, & on peut en avoir un nombre illimité. Les concubines qui vivent dans la même maison que l'épouse légitime,

ſont obligées, par la loi, de la ſervir; & quand elle ſort de chez elle, ce ſont ces femmes qui l'accompagnent, & portent ſa caraffe, ſa boîte à bétel, ſon éventail, & les autres choſes dont elle a beſoin. Quand un homme meurt, ſes concubines, lorſqu'elles ſont eſclaves, deviennent la propriété de ſa veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique. Chine.

Les funérailles des Birmans ſe font avec la plus grande ſolennité & beaucoup de démonſtrations de douleurs. Les Birmans brûlent le corps de leurs morts excepté celui des pauvres, qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher coûte très-cher.

Je n'ai pu juger de la population de l'empire birman que d'après ce que j'ai appris du nombre des cités, des villes & des villages qui y ſont. Une perſonne qui devait bien le ſavoir, & qui n'avoit aucun motif de me tromper, m'a aſſuré que ce nombre s'élevait à huit mille ſans y comprendre les villes & les villages de l'Arracan. Si cela eſt exact, comme je n'ai aucune raiſon d'en douter, on doit compter que chaque ville & chaque village contiennent, les uns dans les autres, trois cents maiſons, & chaque maiſon ſix perſonnes. Or, le nombre de leurs habitans doit être de quatorze millions quatre cent mille.

Chine.

Quoique le fyftême que fuit ce gouvernement rende très-difficile & peut être impoffible, d'apprécier le montant des revenus de l'empereur, on prétend que ce prince poffède des richeffes immenfes; & certes, on ne peut guère en douter, quand on fonge que de tout l'argent qui entre dans fes caiffes, une très-petite partie feulement repaffe dans la circulation. L'accumulation de l'argent eft une des maximes favorites de la politique orientale. On voudrait envain faire concevoir à un prince indien qu'il ferait véritablement plus riche & mieux affermi fur fon trône, fi le numéraire était répandu parmi fes fujets, qu'il ne l'eft avec des tréfors immenfes entaffés dans des caveaux, & cachés avec tout le myftère & l'adreffe dont peut être capable la fordide avarice.

On pourrait appeller les Birmans un peuple de foldats, puifque chez eux tout habitant eft fujet à réquifition pour le fervice militaire, & on regarde le métier de la guerre comme le plus honorable. Leur établiffement militaire régulier, n'eft cependant pas bien confidérable: il ne comprend que la garde du roi & le nombre de troupes néceffaires pour la police de la capitale.

La partie la plus refpectable des forces militaires

taires des Birmans, est, sans contredit leur établissement des chaloupes de guerre. Chaque ville considérable, située dans le voisinage d'une rivière, est obligée de fournir un certain nombre d'hommes & une ou plusieurs chaloupes, proportionnément à ses moyens. On m'a assuré, que le roi peut, en très-peu de temps, rassembler cinq cents de ces chaloupes. Les plus grandes ont depuis quatre vingt jusqu'à cent pieds de long, mais elles n'ont guère que huit pieds de large. Et encore, n'est-ce pas la largeur naturelle du tronc, on y met des allonges sur les côtés quand il est creusé. Elles portent depuis cinquante jusqu'à soixante rameurs qui font usage d'une courte rame sur un pivot.

Les matelots ont une épée & une lance qu'ils placent à côté d'eux, quand ils sont occupés à ramer. Indépendamment de l'équipage, il y a ordinairement trente soldats à bord, armés de fusils. Ainsi armés, ces vaisseaux vont en flottes à la rencontre de leurs adversaires, & lorsqu'ils sont en présence, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. L'attaque des Birmans est très-impétueuse, ils avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, tant pour encourager leurs soldats que pour intimider leurs ennemis, & régler les coups de rames. Ils tâchent en

Chine. général de venir à l'abordage, en jettant le grapin. Et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force & d'agilité. Les rameurs sont aussi exercés à ramer en arrière; & à faire aller les chaloupes la poupe en avant: c'est là leur manière de faire une retraite & par ce moyen leur artillerie porte toujours sur leurs adversaires. Les plus grandes chaloupes de guerre ne tirent pas plus de trois pieds d'eau. Quand il se trouve à bord une personne de distinction, on y place une espèce de dais pour sa commodité. Les côtés de la chaloupe sont dorés jusqu'à fleur d'eau, ou tout unis suivant le rang de la personne à qui elle appartient. Il n'y a que les princes du sang ou les individus qui occupent les places les plus importantes, qui puissent avoir des chaloupes dorées. Le climat de toutes les parties de l'empire Birman que j'ai parcourues, est, sans doute très-salubre, si j'en puis juger par l'air de santé & la vigueur des habitans. Les saisons y sont régulières, & l'on y éprouve rarement les extrêmes du chaud & du froid. Le sol des provinces méridionales est singulièrement fertile, & produit d'aussi abondantes moissons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton & tous

les excellens fruits des tropiques, sont des productions indigènes de cette terre favorisée. Chine.

Le royaume d'Ava abonde en minéraux ; il y a des mines de rubis & de saphir, mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres sont dans le voisinage de la capitale, mais il n'y a ni diamans ni émeraudes. Les carrières de marbre ne sont qu'à quelque milles d'Ummera-poura. Ce marbre n'est pas inférieur au plus beau que produise l'Italie, & il prend un poli qui le rend pour ainsi-dire transparent. Il serait possible de s'en procurer des morceaux de toutes grosseurs ; mais la vente en est prohibée, & on ne peut l'exporter sans une permission spéciale. Les idoles de Gaudma étant spécialement faites de cette matière, elle est pour cette raison, regardée comme sacrée. Il n'est pas permis aux Birmans d'acheter du marbre en bloc ; mais on les excite à acheter toutes faites des statues de leur divinité, qu'il ne leur est pas permis non plus de faire sortir du royaume. C'est dans la ville de Chagain que l'on trouve la principale manufacture de ces dieux de marbre.

Le commerce entre la capitale & les parties méridionales de l'empire, est facilité par la belle rivière qui arrose le pays. Un objet fort recherché, & qui se vend à très-haut prix chez

Chine.

les Birmans, sont les excellentes noix de coco des îles Nicobar. Les Birmans comme les Chinois, n'ont point de monnoie frappée. L'argent & le plomb en lingots, sont chez eux les signes représentatifs des valeurs. C'est conséquemment le poids & la pureté du métal qui en fait le prix; & les naturels du pays sont très-habiles à en faire l'estimation. La classe des banquiers ou changeurs birmans est fort nombreuse & indispensable, parce qu'il est impossible à un étranger de payer ou de recevoir aucune somme d'argent avant de l'avoir fait examiner. Le banquier est responsable de la qualité des métaux qui passent par ses mains, & je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait été coupable d'un abus de confiance.

L'indigne jalousie, qui engage la plupart des nations de l'Orient à enfermer leurs femmes dans un harem, & à les environner de gardiens, ne paraît pas avoir la moindre influence sur l'ame généreuse des Birmans. Les femmes & les filles birmanes ne sont point soustraites à la vue des hommes, & il y a entr'eux une correspondance aussi libre que dans les sociétés européennes; mais à d'autres égards les femmes ont de justes sujets de plaintes. Elles sont considérées comme si elles étaient d'une qualité inférieure à celle de l'homme; et la loi met

une diſtinction humiliante entre les deux ſexes. En juſtice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, & elle eſt obligée de faire ſa dépoſition hors du *Rhoum*, dont il ne lui eſt même pas permis de monter les marches. La coutume qu'ont les Birmans de vendre leurs femmes aux étrangers, ſe borne aux plus baſſes claſſes de la ſociété. Cet uſage n'eſt pas regardé comme infâme, & la femme n'eſt pas déshonorée. Mais quand un homme quitte le pays il ne lui eſt pas permis demmener une de ces femmes. La loi eſt extrêmement rigoureuſe à cet égard. Il n'eſt pas non plus permis d'emmener les filles nées d'une mère birmane. Les hommes peuvent émigrer, mais on penſe que l'émigration des femmes appauvrit l'état, en diminuant les ſources de la population. Chine.

Les Birmans n'ont point adopté la coutume atroce de faire des eunuques pour les employer à garder leurs femmes; ils ſavent que la chaſteté eſt plus sûrement gardée par l'affection & des principes d'honneur que par des châteaux & des foſſés. L'infidélité n'eſt pas le vice des femmes birmanes, elles ſont en général trop occupées pour avoir le temps de penſer au libertinage. Il eſt rare qu'une femme du plus haut rang ſoit chez elle à ne rien faire; ſes

Chine. ſervantes, ſemblables à celles des dames grecques de l'antiquité, filent & font courir la navette, tandis que la maîtreſſe ſurveille & dirige leurs travaux. Etant un jour aller rendre une viſite de cérémonie à la mère de la reine actuelle, nous remarquâmes dans une galerie de ſon palais, trois ou quatre pièces d'étoffes ſur le métier, travaillées par les dames de ſa maiſon.

Dans quelques traits de leur caractère, les Birmans montrent la férocité des Barbares, & dans d'autres, toute l'humanité & la douceur des nations les plus civiliſées; ils exercent la plus cruelle vengeance ſur leurs ennemis; quand ils entrent dans un pays, ils y portent le ravage & la déſolation; ils y montrent beaucoup de bienfaiſance, en portant des ſecours à la vieilleſſe, aux malades, aux infirmes. La piété filiale y eſt regardée comme un précepte ſacré, & il eſt religieuſement obſervé: on n'y voit jamais de mendians. Tout le monde eſt sûr d'avoir de quoi ſubſiſter.

Dans les différentes excurſions que nous fîmes à la campagne, nous ne vîmes aucun oiſeau particulier à cette partie du monde, ou qui ne ſe trouve pas dans l'Indoſtan. La *henza*, ſymbole de ſa nation Birmane, comme l'aigle était celui de l'empire Romain, eſt une

espèce d'oiseau sauvage, appelé dans l'Inde l'oie bramine. Le Pégu abonde en éléphans; il y en a dans les autres parties de l'empire; mais le Pégu paraît être leur séjour favori; l'un des titres de sa majesté birmane, est celui de seigneur de l'éléphant blanc, & de tous des éléphans du monde.

Le huitième jour de la nouvelle lune, le quinzième de la pleine lune, le huitième de la lune décroissante, & le dernier jour du mois, sont religieusement observés par les Birmans comme des fêtes solennelles; durant ces jours, il ne se fait rien dans le *Rhoum*, le commerce est interrompu, le travail défendu & les gens vraiment pieux ne prennent aucune nourriture, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; mais cet exemple de privation n'est pas fort commun, & d'après ce que l'on m'a dit, ne se pratique guère que dans la capitale, où les intrigans prennent quelquefois le masque de la dévotion pour parvenir aux emplois. Le souverain lui-même est grand zélateur des austérités de la religion birmane.

Les Birmans aiment la poésie, quand leurs vers sont bien récités; ils sont doux & harmonieux; ils ont des poèmes épiques & religieux très-célèbres, & ils se plaisent à raconter, en

Chine.

vers alexandrins, les hauts faits de leurs rois & de leurs généraux ; les exploits d'Alompra ont été, dit-on, chantés en vers digne de lui. La musique est aussi fort estimée dans toute l'étendue de l'empire Birman, & on l'y cultive plus généralement que dans l'Inde, où elle est pourtant appelée, comme par les anciens grecs, le langage des dieux. On dit que la bibliothèque d'Ummera-poura contient divers traités précieux sur cet art. Plusieurs professeurs de musique birmane sont très-habilles, & leurs airs tendres flattent même les oreilles peu accoutumées à cette espèce de mélodie; je doute fort que parmi les bateliers qui me conduisaient, il ne s'en trouvât un seul qui ne jouât de quelque instrument. Celui qui ne pouvait se procurer mieux, avait ce que nous appelons une trompe, & en s'amusant ainsi le soir pendant une demi-heure, il oublioit un jour de fatigue sous un ciel brûlant.

Nous n'avons que des renseignemens fort imparfaits sur les anciens *Palis*, dont la langue est jusqu'à ce jour, la langue sacrée d'Ava, de Pégu & de Siam, ainsi que de plusieurs autres pays à l'est du Gange. Quelques-uns des écrivains les plus éclairés sur les langues orientales, sont d'avis que le pali, langue sacrée des prêtres de *Buddah*, a beaucoup

de rapport avec le sans-crit des Brahmes, & il y a certainement beaucoup de mots de cet idiome sacré dans le langage vulgaire d'Ava, depuis l'introduction de la religion des Indous. Chine.

Les Birmans écrivent de gauche à droite, & quoiqu'ils ne laissent pas d'espace entre les mots, ils marquent les pauses d'une phrase & les points. Leurs lettres sont distinctes & leurs manuscrits, en général fort beaux. Les livres ordinaires des Birmans, comme ceux des Indous, particulièrement de ceux qui habitent les parties méridionales de l'Inde, sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin; mais les Birmans surpassent de beaucoup les Indous Bramins pour la netteté & l'ornement de l'ouvrage. Il y a dans chaque kioum ou monastère, une bibliothèque ou dépôt de livres, conservés ordinairement dans des caisses en laque; la marge est ornée de guirlandes & de figures en or, sur un fond rouge, vert ou noir.

Il serait difficile de marquer avec précision les limites de l'empire Birman, d'après un calcul probable; il paroît s'étendre depuis le neuvième jusqu'au vingt-sixième dégrès de latitude septentrionale, & depuis le quatre-vingt douzième jusqu'au cent septième degré de

Chine.

longitude à l'eſt du méridien de Gréenwich, ce qui lui donne mille cinquante milles géographiques de longueur, & ſix cents de largeur; il faut cependant obſerver que ſa largeur varie ſouvent, & que, dans pluſieurs endroits de ce qu'on appele la péninſule orientale elle eſt peu conſidérable.

Chine.

CHAPITRE III.

Cérémonial de la présentation de l'ambassade. --- Description de la cour. --- Sa magnificence. --- Introduction dans le lotou. --- Banquet. --- Grand prêtre d'Ummera-poura. --- Kioum magnifique. --- Présentation de l'envoyé Anglais à l'empereur. --- Habillement de ce prince, sa personne, ses manières. --- Retour à Rangoun. --- Examen des ruines d'Ava, les Kains ou les montagnards. --- Les Birmans connaissent le jeu des échecs. --- Traversée du Pégu au Bengale.

COMME le temps approchait, où nous devions faire notre entrée publique dans Ummera-poura, ville que nous n'avions encore vue que de loin, je jugeai à propos de prendre quelques informations touchant l'étiquette que l'on observait ordinairement dans de pareilles occasions, & les marques d'hommage qu'on exigeoit. La nécessité de m'assurer de ces choses là, était d'autant plus nécessaire, que dans toutes les occasions, les Birmans sont scrupuleux observateurs des formes. Le maywoun du

Chine.

Pégu, organe de ma correfpondance officielle, m'apporta l'affurance que l'on aurait pour moi tous les égards d'ufage, & l'on finit par me dire que j'aurais égalité de rang avec la nobleffe de la cour.

Je fus en même temps informé qu'il n'était pas d'ufage d'admettre des gens armés dans le palais, coutume à laquelle je me foumis fans répugnance. Le 29 août, veille de notre audience, je reçus un meffage, pour m'avertir que les Birmans n'avaient pas le même dégré d'eftime pour la profeffion du docteur Buchanan que nous; & que dans des occafions auffi folennelles, il n'était pas d'ufage de recevoir un homme de fon état dans le lotou, ou la grande falle du confeil: je fis tous mes efforts pour foutenir la dignité de la profeffion libérale & fcientifique de la médecine. Je vins à la fin à bout de furmonter cette difficulté. Les miniftres Birmans convinrent de recevoir le docteur, mais ils ftipulèrent que dans la marche il monterait un cheval, non un éléphant, privilège qui, à ce qu'ils dirent, n'étoit accordé qu'aux perfonnes de la plus haute confidération.

Les préfens que nous avions deffein d'offrir à l'empereur, furent arrangés avec foin, & mis dans différentes caiffes: ils étaient beaux

& d'un grand prix. Le 30 août, vers les huit heures du matin, un secrétaire du lotou vint nous avertir qu'il y avait des bateaux tout prêts pour nous conduire de l'autre côté du lac : ces chaloupes étaient assez spacieuses pour le nombre de personnes qu'elles devaient contenir. Nous fûmes environ vingt minutes à parvenir à l'autre côté du lac, où nous trouvâmes une foule de peuple assemblée pour nous voir débarquer. Chine.

Trois éléphans & plusieurs chevaux étaient préparés pour nous, & quelques officiers subalternes, en robes & en bonnets de cérémonie, nous attendaient sur le rivage. Les personnes de qualité, dans l'empire Birman, conduisent toujours elles-mêmes leurs éléphans, & s'asseyent sur leur cou de la même manière que les conducteurs de ces animaux, font dans l'Inde. Cette coutume fait qu'il n'ont aucun de ces siéges si commodes, sur lesquels un Indien de distinction se repose à son aise sur le dos de ce noble animal, tandis qu'un autre personne le conduit. Par le moyen de chaînes de fer qui lui passaient sous le ventre, & que des peaux de bœufs empêchaient de le blesser, on avait attaché, sur le dos de l'éléphant destiné à me porter, un grand panier d'osier, ressemblant en quelque sorte à la caisse d'une

Chine. voiture découverte, mais plus petit, sans siège élevé, & dont le bas était couvert d'un tapis. Cet équipage n'était ni commode, ni élégant; mais comme je ne savais pas conduire un éléphant, ni me tenir sur son cou, il n'y avait pas d'alternative : je fus obligé d'accepter ce qui était préparé, ou de me soumettre à une méthode moins honorable de voyager. Les conducteurs, au lieu de faire mettre l'animal à genoux, pour recevoir son cavalier, comme cela se pratique dans la plupart des pays orientaux, le firent avancer vers une estrade, pour me faire monter. MM. Wood & Buchanan montèrent de beaux chevaux fringans, de la petite race de Pégu, préparés pour eux, & qui étaient beaucoup mieux harnachés que les éléphans.

Nous avançâmes à petits pas, & ne tardâmes pas à entrer dans une belle rue très-large, pavée en briques; les maisons de chaque côté étaient basses, construites en bois & couvertes de tuiles; les boutiques, qui étaient généralement ouvertes, étalaient de très-belles marchandises. Les garçons étaient assis sur les toits, & les rues étaient si pleines d'une foule de spectateurs des deux sexes, qu'il ne restait au cortège qu'un espace suffisant pour s'avancer sans interruption; mais ce qu'il y avait de plus

Chine.

ſingulier, était l'attitude que prenait le peuple. Dès que nous paſſions, chacun s'aſſeyait à la manière orientale, ſe baiſſait ſur ſes genoux, & reſtait ainſi juſqu'à ce que nous fuſſions paſſés; c'était une marque de profond reſpect. Dans cette foule, il n'y avait ni déſordre, ni bruit. Le peuple nous regardait tranquillement & en ſilence; il ne s'efforçait pas même de nous ſuivre, ſatisfait de nous avoir vu paſſer. Les huiſſiers faiſaient quelquefois ſemblant de frapper de leurs baguettes, ceux qui étaient trop en avant, pour les faire reculer; mais ils ne faiſaient de mal à perſonne, ne touchant que le pavé près de ceux qu'ils voulaient faire mouvoir.

Quand nous fûmes parvenus à l'entrée d'une rue qui allait droit au palais, le Sandohgaan, ou maître des cérémonies, nous fit dire par Baba-ſchin, de nous arrêter, & de ſaluer la réſidence de ſa majeſté, par une légère inclination de corps, & en portant la main à la tête, comme eux. Je n'héſitai pas à le faire, quoique je cruſſe que la diſtance était bien grande pour exiger cette marque de reſpect. Deux ou trois cents pas plus loin, le Sandohgaan fit la même cérémonie; je la répétai auſſi, & je n'aurais pas ſenti la moindre répugnance a m'y ſoumettre, ſi la manière du

Chine.

Sandohgaan ne m'avait pas paru extrêmement malhonnête.

Nous allâmes ainsi jusqu'au rhoum, qui était une salle majestueuse, élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre, ouverte de tous côtés, & située à environ cent toises à gauche de la porte de la cour du palais, au centre d'une vaste place. Après avoir ôté nos souliers, nous entrâmes dans le salon, & nous nous assîmes sur des tapis, le visage tourné vers la porte du palais : c'est-là qu'on déposa les présens. Il était alors environ dix heures, & le Woundock nous fit dire qu'il fallait que nous attendissions que tous les princes de la famille royale fussent arrivés, avant de pouvoir entrer; il n'y avait que très-peu de temps que nous étions assis, lorsque le prince de Pagham parut : c'était, non pas le plus jeune des fils de l'empereur, mais l'avant dernier pour le rang, à cause de celui de sa mère; il était monté sur le cou d'un superbe éléphant qu'il dirigeait lui-même, assis sur un drap d'écarlate brodé en or, tandis qu'un de ses gens, placé derrière lui, tenait un parasol doré pour le mettre à l'abri du soleil.

Peu après l'arrivée du prince de Pagham, trois autres de ses frères parurent. L'Engée-tekien, ou prince héréditaire, vint le dernier. Quand

Quand il arriva, il était midi; ce que fit entendre du haut d'une tour majestueuse le grand tambour qui annonce les heures. La pompe avec laquelle l'Engée-tekien fit son entrée était vraiment magnifique & convenable à son haut rang : il était précédé de quatre ou cinq cents gardes-du-corps à pied, armés de fusils, marchant en rang bien formés, & uniformément habillés: venait ensuite un corps de cavaliers Cassayers, avec leur habillement singulier & leurs haut bonnets recourbés en arrière; ceux-ci étaient suivis de vingt ou trente hommes avec des baguettes dorées. Après eux marchaient dix-huit ou vingt officiers militaires supérieurs, avec des casques dorés; ensuite les officiers civils de la maison & du conseil du prince, portant le *tsalod*, marque de leur noblesse, & revêtus de leurs robes & bonnets de cérémonie. Le prince suivait dans un superbe palanquin; mais il n'y avait point de dais: pour l'empêcher d'être exposé au soleil, un gentilhomme le couvrait d'un grand éventail. De chaque côté du palanquin marchaient six astrologues Cassayers de la secte des Bramins, en robes & bonnets blancs, parsemés d'étoiles d'or. Immédiatement derrière, ses valets de pied portaient sa caraffe d'eau, & une boîte d'or à bétel, d'une grandeur qui paraissait faire une

Chine.

Chine.

charge assez pesante pour un homme. Plusieurs éléphans & chevaux de main, richement enharnachés, venaient ensuite. Quelques officiers subalternes, un corps de lanciers & trois compagnies de fusiliers, l'une en bleu, une autre en vert, & la troisième en rouge, fermaient la marche.

Quelques minutes après que l'Engée-tekien fut entré, nous reçûmes un message, en conséquence duquel nous sortîmes du rhoum, en observant le même ordre qu'auparavant. Les présens étaient portés devant nous. Dans notre marche, le sandoghaen fut extrêmement incommode en nous faisant faire des salutations inutiles, & en les demandant d'une manière évidemment malhonnête. Je réprimai son insolence en lui faisant dire par Baba-schin, que s'il voulait que je continuasse, je le priais de changer de ton. La plupart de nos gens furent obligés de rester à la première porte du palais. On nous dit aussi d'ôter nos souliers, ce que nous fîmes sur-le-champ.

La cour dans laquelle nous entrâmes était spacieuse, & contenait le lotou ou la grande salle du conseil & d'audience, & où se discutent & se déterminent les affaires d'État. Là une bande de sauteurs faisait des tours de force, tandis que de jeunes filles étalaient leurs graces

en danſant. On nous fit enſuite monter dans la ſalle majeſtueuſe, appelée *lotou*. La cour était aſſemblée dans toute la pompe que la grandeur birmane peut déployer. En entrant dans cette ſalle, il eſt impoſſible qu'un étranger ne ſoit pas ſurpris de ſa magnificence : elle eſt ſoutenue par ſoixante-dix-ſept colonnes, diſtribuées en onze rangs de ſept chacun. Les colonnes qui ſoutiennent le milieu, ou la partie la plus haute du toit, peuvent avoir trente-cinq à quarante pieds de hauteur ; les autres diminuent graduellement à meſure qu'elles s'éloignent du centre. Au fond de la ſalle, il y a une haute jalouſie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice, & au centre de cette jalouſie une porte dorée qui, lorſqu'elle eſt ouverte, découvre le trône. Au bas de la jalouſie il y a une baluſtrade dorée de trois ou quatre pieds de hauteur, où étaient dépoſés les paraſols & pluſieurs autres ſignes de la ſouveraineté. Dans ce magnifique ſalon étaient aſſis, ſur le parquet, tous les princes & la principale nobleſſe de l'empire birman. Chine.

Lorſque nous eûmes pris poſſeſſion des nattes qui nous étaient deſtinées, il nous fut civilement obſervé de ne pas tourner les pieds vers le ſiége de ſa majeſté, mais de tâcher de nous aſſeoir dans la poſture de ceux qui nous environnaient. Nous nous ſerions volontiers con-

Chine.

formés à cette invitation si cela avait été en notre pouvoir ; mais nous n'avions pas encore appris à nous asseoir sur nos talons. Les européens ne peuvent pas acquérir cette souplesse de muscles que possèdent les Birmans & même tous les naturels de l'Inde. Quand un Birman est assis, son derrière touche rarement son siége : il se soutient sur ses talons. Mais un européen qui a des vêtemens étroits, ne peut guère prendre une pareille attitude, & quand il le pourrait, il ne lui serait pas facile d'y rester long-temps. Nous tournâmes nos jambes du mieux qu'il nous fût possible, & notre maladresse à cet exercice, fit rire quelques-uns de nos voisins.

Quelques minutes après notre entrée, huit Bramins en robes blanches sacerdotales, & avec des bonnets de soie de même couleur & parsemés d'or, s'avancèrent au pied du trône en dedans de la balustrade, & récitèrent une prière avec un accent qui n'était pas désagréable. Cette cérémonie dura un quart d'heure. Quand les Bramins se furent retirés, la lettre du gouverneur général que je remis à un woundock fut placée sur un plateau d'argent en face de la balustrade, & un sandoghaan, ou lecteur, s'avança dans un espace vide, & se prosterna trois fois, touchant chaque fois la terre avec

Chine.

le front. Alors il lut à haute voix, ou plutôt chanta, ce que l'on me dit être une traduction de cette lettre, faite par un Birman. Cela fait, le lecteur se prosterna de nouveau trois fois, & lut ensuite la liste des présens que nous offrions à l'empereur. Ces différentes lectures finies, il répéta ses prosternemens & se retira. Après un intervalle de quelques minutes, un Nak-kaan-gée s'avança & me fit une question, comme si c'eût été de la part de sa majesté birmane; après avoir reçu ma réponse, il se retira, en feignant d'aller la communiquer à son maître, & il revint quelques minutes après m'en faire une seconde. Il m'en fit ainsi trois successivement que je mets ici : « Vous venez d'un » pays éloigné; combien y a-t-il que vous êtes » arrivé? comment se portaient le roi, la reine » & la famille royale d'Angleterre, d'après » les dernières nouvelles que vous en avez » reçues? L'Angleterre était-elle en paix ou » en guerre avec d'autres nations, & votre « pays était-il dans un état de troubles? »

Quelques minutes après que ma dernière réponse eut été censée rendue à l'empereur, on servit une superbe collation. Il n'y avait pas moins de cent différens plats. Nous goûtâmes de quelques-uns qui nous parurent fort agréables; mais aucun des courtisans n'y toucha, ni

Chine.

ne bougea de sa place. Au bout d'une demi-heure, le sandoghaan nous avertit que nous n'avions pas besoin de rester plus long-temps. Je fus fort mécontent de ce que l'empereur ne paraissait pas, parce qu'on m'avait donné à entendre qu'il recevrait de sa main la lettre du gouverneur général.

Quand nous nous levâmes pour quitter le lotou, le sandhogaan nous dit de faire trois salutations au trône. Nous fûmes alors reconduits au salon, où l'on nous informa qu'il fallait rester jusqu'à ce que les princes fussent sortis du palais & montés sur leurs éléphans ; l'étiquette, dans ces occasions, ne permettant à personne de monter avant la famille royale. Nous nous plaçâmes dans ce salon comme auparavant, & peu de temps après la cour se retira avec autant de formalité & de pompe qu'elle s'était assemblée. Aussitôt que la famille royale fut partie, nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos éléphans & regagnâmes notre maison, très-satisfaits de ce que nous venions de voir.

Le lendemain matin, 31 août, le schaubonder de Rangoun & Baba-schin vinrent nous avertir que, comme nous avions été formellement présentés, j'avais des éléphans & des chevaux à ma disposition pour aller où je voudrais, & qu'ils avaient reçu ordre de m'accompagner

& de me montrer ce qui méritait le plus l'attention d'un étranger. Il me dit aussi que l'Engée-tekien, ou héritier présomptif, devait tenir sa cour le jour suivant pour nous recevoir & que l'on nous attendait vers midi.

Chine.

Le premier septembre, à neuf heures, nous traversâmes la rivière, à-peu-près avec la même suite que le jour précédent. Nous traversâmes la ville par le même chemin que nous avions pris la première fois, & en observant le même ordre de marche. Les présens étaient portés devant nous. Dans les formalités de ce jour, on observa à notre égard une conduite beaucoup plus respectueuse que dans la première occasion, & nous fûmes assis dans le rhoum à côté d'hommes d'un rang plus distingué. Deux woundocks, le général des éléphans & quelques autres officiers, portant des marques de distinction, nous accompagnaient: c'était aussi un autre sandhogaan qui dirigeait la cérémonie, & qui se conduisait bien différemment de celui dont les manières avaient été si offensantes.

Il y eut très-peu de différence entre l'étiquette de ce jour & celle de notre première audience. Nous trouvâmes la cour assemblée à peu près de la même manière qu'au lotou. La salle avait six rangs de colonnes, de sept chacun; ces colonnes n'étaient ni dorées, ni

Chine.

pointes; de pareils ornemens n'étant permis qu'au monarque & au clergé. La nudité des colonnes donnait à l'appartement un air triste qui était encore augmenté par le contraste des habits magnifiques des courtisans; à l'un des bouts de la salle, était le sopha de cérémonie du prince, couvert d'une étoffe brodée, & l'on voyait rangés des deux côtés plusieurs vases d'or d'une grandeur considérable, tels que sa boîte à bétel, sa coupe, son crachoir & sa caraffe d'eau; peu après que nous fûmes assis, quatre brahmes en robes blanches sacerdotales, entonnèrent un cantique qui dura un quart-d'heure; ce cantique fini, une fenêtre placée au-dessus du sopha s'ouvrit subitement & nous laissa voir l'Engée-tekien assis. Les courtisans s'inclinèrent sur le champ, & se mirent dans une attitude suppliante, avec les mains jointes; les membres de la légation anglaise firent comme le reste de la compagnie.

Le prince nous parut avoir, environ vingt-huit ou trente ans, le visage ouvert & plein; mais nous ne pûmes juger du reste de sa personne, parce qu'il n'avait que la tête & les épaules visibles. Son habit autant que nous pûmes le voir, était couvert d'or, & il avait sur la tête un bonnet pointu qui brillait beaucoup. Un lecteur à genoux en face du sopha, lut

alors à haute voix la liste des présens, après quoi il régna dans toute l'assemblée un silence universel. Le prince ne prononça pas une seule parole, il ne fit attention à personne; mais il resta assis sans se remuer, même sans regarder à droite ou à gauche; au bout d'environ un quart-d'heure les volets se refermèrent subitement & nous cessâmes de voir le prince.

Chine.

On servit alors une superbe collation dans des plats posés sur des soucoupes dorées; & quand le repas fut fini, nous retournâmes au rhoum où nous restâmes jusqu'à ce que la famille royale eût défilé; les deux jours suivans nous visitâmes les princes de Prome, de Bassien, de Tongo & de Pagham, ainsi que Midau-Praw, princesse de grande distinction, vénérable par son âge, & illustre par son alliance avec la famille impériale. Sa sœur était femme du célèbre Alompra, libérateur de son pays, & sa fille première épouse du monarque actuel.

Après nos visites de cérémonie aux différens membres de la famille royale, nous eûmes le loisir de satisfaire notre curiosité; nous allâmes d'abord à la bibliothèque royale; avant d'entrer nous montâmes dans le kioum dont nous trouvâmes l'intérieur analogue à l'exté-

Chine.

rieur. C'était un bâtiment ſpacieux richement doré, les colonnes, le toit & les lambris étaient abſolument couverts de feuilles d'or, & la ſtatue de Gaudma brillait d'un luſtre éclatant. Elle était aſſiſe ſur un vaſte piédestal entièrement doré, en face du quel, dans l'intérieur de la baluſtrade, il y avoit une ſuperbe girandole de criſtal de manufacture européenne. Près de la ſtatue était un canapé que l'on nous dit être le lit ordinaire du principal Shaan. Ce canapé était ſplendidement doré ; le fond n'était cependant qu'une ſimple planche.

Du kioum nous allâmes voir la bibliothèque voiſine, c'eſt un grand bâtiment de briques, composé d'une chambre carrée, où pluſieurs grands coffres, curieuſement ornés de dorures & de jaſpe, étaient régulièrement rangés contre le mur, j'en comptai cinquante ; mais il y en avait au moins le double. Les livres étaient claſſés par ordre, & le contenu de chaque coffre était écrit en lettres d'or ſur le couvercle. Le bibliothécaire en ouvrit deux, & me montra de très-belle écriture ſur de minces planches d'ivoire, dont les marges étaient ornées de fleurs d'or artiſtement travaillées. On dit qu'il y a des livres ſur divers ſujets, mais plus ſur la théologie que ſur aucun autre.

La chaleur excessive de trois jours passés à rendre visite à tous les princes, me fit différer tout autre cérémonie jusqu'au 6 du mois de septembre, jour fixé pour présenter nos respects au sire Daou ou grand prélat de l'empire. Le jour marqué pour notre visite, nous nous embarquâmes à sept heures du matin & traversâmes le lac avec notre suite ordinaire. Quelques officiers Birmans nous reçurent sur le bord opposé où l'on nous avait préparé des éléphans; lorsque tout fut prêt, on nous conduisit dans une cour spacieuse, environnée d'une haute muraille de briques, au milieu de laquelle était le kioum; édifice non moins remarquable par son genre d'architecture, que magnifique par ses ornemens & la profusion, d'or que l'on recontrait dans toutes ses parties. Après avoir monté l'escalier, nous éprouvâmes autant de plaisir que de surprise en voyant l'éclat de l'intérieur. Une balustrade s'ouvrit sur une salle magnifique, supportée par une colonnade majestueuse. Les colonnes du centre avaient au moins cinquante pieds de hauteur & étaient dorées depuis le sommet jusqu'à quatre pieds de la base, qui était peinte en laque rouge. Une statue en marbre doré & représentant Gaudma assis sur un trône d'or était placée au centre & en face de l'idole; nous

Chine.

aperçumes le fire Daou affis fur un tapis de fatin & appuyé contre une colonne. Il était dans un cercle de Rhabaans, defquels il ne pouvait être diftingué que parce qu'il tenait fa tête élevée, tandis que les autres avaient par refpect, le corps incliné & les mains jointes dans une attitude fuppliante.

En entrant dans la falle, les Birmans qui nous accompagnaient, fe profternèrent devant la figure de Gaudma, après quoi ils s'agenouillèrent & firent leur révérence au fire Daou, touchant la terre de leurs fronts, tandis que nous nous affîmes fur de belles nattes étendues à quelque diftance de lui. Il nous reçut avec beaucoup de politeffe, & affecta dans fes regards & dans fes manières plus d'amabilité & de complaifance qu'aucun des prêtres que j'euffe encore vus; fon air annonçait à peu près l'âge de quarante ans; il n'était ni maigre ni auftère comme la plupart des Rhahaans, au contraire il avait de l'embonpoint & de la gaité; je lui offris mon préfent qui confiftait en une pièce d'étoffe jaune, en bois de fandal, & en quelques bougies couvertes d'une feuille d'or. Il fit plufieurs queftions fur l'Angleterre, il demanda, entr'autre chofes, qu'elle était la durée d'un voyage de là dans l'Inde? lorfqu'il en fut informé il dit que nous

étions un peuple bien extraordinaire, de nous éloigner si fort de notre pays. Je lui parlai de la magnificence du kioum où nous étions, il répondit que les choses terrestres n'attiraient point son attention, qu'il n'était dans ce monde qu'un hermite. Je me recommandai à ses prières: il dit qu'il priait tous les jours pour le bonheur du genre humain, mais qu'il nous recommanderait à la protection particulière de Gaudma. Il fit quelques observations que je ne compris pas, sur notre manière de nous habiller, & même il sourit, indulgence que se permet rarement un Rhahaan. Nous nous retirâmes sans cérémonie, & étant montés sur nos éléphans, nous prîmes un chemin plus large & vers le nord. Ce chemin nous conduisit dans une vaste plaine qui paraissait s'étendre, sans interruption, jusqu'au pied d'une chaîne de montages située à dix ou douze milles de distance. Il y avait ça & là dans la plaine des kioums & des villages; mais quand nous eûmes fait environ deux milles les maisons religieuses augmentèrent tellement qu'il nous fut impossible d'en calculer le nombre.

Chine.

La première où nous entrâmes, était appelée le kioum *de l'immortalité* : du centre de ce kioum, s'élévait une pyramide de la hauteur de cent cinquante pieds; c'est le lieu où les

Chine.
corps embaumés des ſires Daous, décédés sont exposés. La salle qui était fort belle, avait environ soixante-dix pieds carrés, & une galerie tout autour; le toit était soutenu par trente-six colonnes dorées, dont celles du milieu avaient quarante pieds de hauteur; il y avait, dans différens endroits, des nattes étendues pour les Rhahaans, & sur chacune d'elles un oreiller de bois; il y avait aussi un espèce de tiroir contenant des livres sur les devoirs des Rhahaans, la religion & le culte extérieur.

Après être resté quelque temps dans cet endroit, nous allâmes voir le kioum, où le sire Daou fait habituellement sa résidence. Ce bâtiment surpasse de beaucoup en grandeur & en magnificence tous ceux que nous avions vus, & c'est peut-être, en ce genre, le plus bel édifice de l'univers. Il est entièrement construit en bois, & semblable par les ornemens & par la structure, à celui où nous avions été reçus par le sire Daou, mais beaucoup plus vaste & plus majestueux. Les nombreuses rangées de colonnes, dont quelques-unes ont soixante pieds, & qui sont toutes couvertes d'or bruni, produisent un effet merveilleux. Il serait difficile à la plume ou au pinceau de nous donner une idée exacte de cet édifice extraordinaire.

La dépenſe immenſe de la dorure, ſoit ſur l'extérieur, ſoit dans l'intérieur de ce temple, ne peut manquer d'exciter l'étonnement d'un étranger, quoiqu'on puiſſe déſaprouver la manière dont elle eſt diſtribuée. Jamais mon imagination n'aurait pu ſe former un tableau plus magnifique & plus frappant.

Chine.

On nous mena delà à un temple magnifique que l'on élevait pour la ſtatue de Gaudma, apportée de l'Arracan. L'idole eſt de bronze poli, a environ dix pieds de hauteur, & eſt aſſiſe ſur un piedeſtal, les jambes en croix, dans une eſpèce de niche. Les murs ſont dorés & ornés de morceaux de glaces de différentes couleurs, placés avec beaucoup de goût. On attribue de grandes vertus à cette ſtatue, & les gens pieux viennent de toutes les parties de l'empire adorer le Gaudma d'Arracan, qui n'eſt pas toujours expoſé aux yeux de vulgaire. Les portes de la niche ne s'ouvrent que lorſque des perſonnes d'importance viennent pour le voir, ou à certaines époques fixes pour faire plaiſir au peuple. Quand nous en approchâmes, une foule de peuple ſe précipita ſur nos pas avec un enthouſiaſme tumultueux, faiſant tous ſes efforts pour entrer, afin d'adreſſer ſa prière à cette image de la divinité. Nous quittâmes bientôt ces fanatiques & l'objet de leur folle

Chine.

superstition, pour examiner le superbe piasath qui couronnait le bâtiment, & qui méritait beaucoup plus notre attention qu'une statue peu digne de faire honneur à l'artiste qui l'a fabriquée. Le piasath s'élevait en sept étages séparés au-dessus du kioum, & la feuille d'or dont on l'avait récemment couvert, réfléchissait avec éclat les rayons du soleil.

Nous arrivâmes à notre bosquet sur les huit heures, fatigués de la chaleur & de l'exercice du jour, mais très-satisfaits de la splendeur extraordinaire des nombreux objets que nous avions vus. Quoique nous eussions beaucoup entendu parler de la magnificence des temples des Birmans, elle surpassa notre attente. L'énorme quantité de dorure qu'ils mettent tant en dedans qu'en dehors des toits, doit coûter des sommes immenses. L'on m'a informé que l'or en est extrêmement fin, & qu'il reste long-temps exposé à l'air sans éprouver la moindre dégradation.

C'est là la seule manière dont un peuple naturellement frugal & peu enclin au luxe, dispose du superflu de ses richesses. Il est à regretter que ces édifices soient construits avec des matériaux aussi périssables que le bois, quoique celui qu'on y emploie soit peut-être le meilleur qu'il y ait au monde. Ces bâtimens ne peuvent pas

durer

durer pendant un grand nombre de générations, & laiſſer à la poſtérité des monumens du goût & de la magnificence de l'architecture birmane. Chine.

Comme je n'avais pas de prétexte plauſible pour reſter plus long-temps à Ummera-poura, je preſſai les miniſtres de m'informer de la déciſion de l'empereur ſur les différentes demandes que j'avais ſoumiſes à ſon conſeil. Je leur ſignifiai en même temps que j'étais dans la néceſſité d'obéir aux ordres de mon gouvernement, qui m'avait enjoint de m'en retourner auſſi promptement que le permettraient les arrangemens pour leſquels j'étais envoyé. Je fus alors prévenu que les préſens que le monarque birman ſe propoſait d'envoyer au gouverneur général du Bengale, en retour de ceux que j'avais apportés, ſeraient prêts le 19 ſeptembre, & que je viendrais au lotou, où ils me ſeraient remis. L'on m'annonça auſſi que l'on y diſcuterait le même jour les propoſitions dont il était queſtion, & que je pouvais fixer le moment où je jugerais convenable de partir.

Dans cet intervalle, je fus ſecrètement averti par des perſonnes dignes de foi que la cour birmane, ſans ſe déclarer formellement, avait décidé de ne me regarder que comme le délégué d'un gouvernement ſubordonné, non comme

Chine.
le réprésentant d'une puissance souveraine & indépendante, & qu'en conséqnence l'empereur ne me donnerait pas lui-même mon audience de congé.

Le 19 septembre, je me rendis vers midi au lotou. J'y trouvai le conseil d'état assemblé; les ministres & les autres officiers étaient, suivant l'usage, en robes & en bonnets de cérémonie. Quelque temps après notre arrivée, on apporta les présens de l'empereur, qui consistaient en trois grandes caisses couvertes de drap rouge & de deux dents d'éléphans d'une grandeur considérable. On me présenta en même temps un rubis monté en or & un saphir : ces deux bagues étaient un présent que daignait me faire le monarque birman.

Quand cette cérémonie fut finie, je m'adressai en langue birmane aux ministres, & les priai de me dire s'il y avait quelque raison relative à mon caractère puplic, qui eût engagé l'empereur à me refuser de m'honorer d'une audience personnelle, honneur que la cour accordait ordinairement à tous les ambassadeurs des états souverains. La réponse fut évasive; je répétai ma question, qui fut de nouveau éludée. Je priai alors les ministres de m'apprendre d'une manière positive, si leur maître me recevrait en personne avant mon départ, comme

Chine.

repréſentant du gouverneur général. Ils dirent qu'ils ne pouvaient pas répondre à cette queſtion, ignorant la volonté de ſa majeſté.

J'appris de bonne part que mes remontrances avaient excité beaucoup de fermentation dans le lotou. Les miniſtres furent diviſés d'opinion ; ils reſtèrent aſſemblés le 27 juſqu'à minuit, & on finit par prendre une réſolution modérée. Le 28 ſeptembre, le maywoun du Pégu vint le ſoir, fort tard, m'annoncer que le jour où l'on me remettrait la réponſe à la lettre du gouverneur général, je ferais reçu au palais de l'empereur; que ce prince m'accorderait une audience conformément au caractère que je réclamais, & que les propoſitions que j'avais faite pour l'encouragement & les réglemens du commerce, avaient la plupart été approuvées par ſa majeſté.

Le 30 ſeptembre fut fixé par l'empereur pour recevoir les Anglais avec tous les honneurs dus à une ambaſſade impériale. Nous traversâmes le lac à dix heures du matin avec notre ſuite ordinaire, & accompagnés de Baba-ſchin & de pluſieurs officiers birmans. Quand nous fûmes à la p[illegible] extérieure du rhoum, nous n'ôtâmes pas nos fouliers, mais on nous permis de les porter juſqu'au mur intérieur qui ſépare la cour du lotou de celle du

Chine.

palais de l'empereur. Dans cette enceinte, aucun noble birman ne peut porter de chauſſure.

En entrant dans cette enceinte, nous aperçûmes devant nous la ſalle d'audience de l'empereur & la cour aſſemblée avec toute la pompe & le faſte aſiatique. Nous prîmes place près de l'eſpace toujours vacant entre le trône & les courtiſans. Le trône était ſupérieurement ſculpté & richement doré. Dans une petite galerie garnie d'une baluſtrade dorée & qui s'étendait des deux côtés, il y avait quatre paraſols de cérémonie, & ſur deux tables au pied du trône, étaient placés pluſieurs vaſes d'or de différentes formes & à divers uſages. Préciſément au-deſſus du trône, s'élevait un piaſath magnifique couronné par un tée, d'où ſortait une longue barre de fer dorée.

Il y avait un quart-d'heure que nous étions aſſis, lorſque la porte qui cachait le ſiége, s'ouvrit avec grand bruit, & nous laiſſa voir l'empereur ſortant de ſon appartement & montant les marches du trône. Il s'avançait fort lentement & ſemblait avoir de la peine à ſe ſoutenir; cependant je vis que la peine qu'il avait à marcher ne provenait d'aucune infirmité, mais de la peſanteur de ſes habits de cérémonie. Si ce qu'on m'a dit eſt vrai, il

portait un habillement couvert de plus cinquante livres pesant d'or. Chine.

Lorsqu'il fut en haut, il s'arrêta une minute comme pour reprendre haleine, & s'assit ensuite sur un coussin brodé, en croisant les jambes. Il avait sur la tête un grand bonnet pointu chargé de pierres précieuses: ses doigts étaient couverts de bagues, & son habillement ressemblait à une armure d'or.

Le monarque me parut avoir de cinquante à soixante ans. Il était d'une taille au-dessous de la médiocre, mais robuste: il avait de gros traits & un teint brun. Cependant sa phisionomie n'était pas désagréable; elle semblait même annoncer un esprit vif & intelligent.

Dès que l'empereur parut, tous les courtisans s'inclinèrent, joignirent les mains & prirent une attitude suppliante. Mais on n'exigea de nous autre chose que de nous baisser un peu en avant & de mettre nos jambes en dedans autant que nous pumes, car rien n'est si impoli ni si contraire à l'étiquete birmane, que de tourner la plante des pieds vers le visage d'une personne de distinction. Quatre Brames, en robe & bonnet blancs chantèrent la prière ordinaire au pied du trône. Un Mak-haan s'avança alors dans l'espace qui restait vide devant l'empereur, & ayant récité en ton cadencé les noms des per-

Chine.

sonnes qui devaient être présentés ce jour là, il se prosterna & pria sa majesté de vouloir bien accepter leurs hommages. Mon présent était composé de deux pièces d'étoffes de bénarès, brochées en or. Le docteur Buchanan & M. Wood en présentèrent chacun une. Quand on lut nos noms, on nous invita l'un après l'autre, à prendre quelques grains de riz, à joindre nos mains en tenant ce riz, & à nous incliner aussi bas que nous pourrions, ce que nous fîmes sur le champ. Quand cette cérémonie fut finie, l'empereur prononça quelques mots que je ne compris pas: mais on me dit que c'était pour commander de revêtir une des personnes qui étaient présentes des marques d'un certain ordre de noblesse. Ce qu'avait dit le monarque fut immédiatement proclamé tout haut par des hérauts. Ce prince ne resta que quelques minutes de plus, & nous regarda pendant ce temps là très-attentivement; mais il ne nous fit pas l'honneur de nous adresser une seule parole. Quand il se leva pour s'en aller, il marcha avec la même difficulté qu'en entrant; la porte du trône se referma & la cour se retira.

Nous revînmes au rhoum, où l'on me dit que l'on me présenterait la lettre de l'empereur au gouverneur général de l'Inde. En effet un Nak-kaan apporta du lotou un plateau sur

lequel était la lettre de l'empereur enfermée dans un étui de bois & couverte d'un drap d'écarlate.

Pendant que nous fûmes dans la cour intérieure où est situé le lotou, nous eûmes occasion de voir l'énorme coulevrine trouvée dans la forteresse d'Arracan, quand elle fut prise par l'Engée-tekien. Cette pièce d'artillerie fut conduite par eau dans la capitale des Birmans. On l'a dorée & mise sous un toit d'un ordre distingués elle est de bronze & grossièrement travaillée. Mais elle a trente pied de longueur. Le diamètre du cercle de l'embouchure est de deux pieds & demi ; et celui de l'embouchure même de dix pouces. Nous retournâmes dans notre logement précédés par un secrétaire inférieur, à cheval, portant la lettre du monarque & revêtu de sa robe & de son bonnet ministériel.

Ayant rempli au gré de mon espoir, l'objet pour lequel j'avais été envoyé, je me préparai à m'en retourner. En attendant, M. Wood employait ses heures de loisir à faire des observations astronomiques. D'un autre côté le docteur Buchanan faisait des recherches botaniques & ne négligeait aucun moyen de se procurer des renseignemens sur divers autres objets. On lui apporta, entre autres choses, des livres en langue birmane, dont les propriétaires deman-

Chine.

daient un prix qui me parut exhorbitant. Ceux qui voulaient vendre ces ouvrages, les offraient toujours en cachette, prétendant que si on les découvrait, ils feraient exposés à une grosse amande. Cependant nous apprîmes un jour qu'un de ces marchands ayant été découvert, venait d'être mis en prison & devait être puni. J'envoyai sur le champ un message au principal Woungée pour le prier de me faire connaître s'il était défendu de nous vendre des livres.

L'empereur étant informé de cette affaire, invita le jour suivant les principaux Rhahaans à se rendre au conseil, & soumit à leur décision la question de savoir s'il était permis ou non, par le code birman, de donner à des étrangers des livres d'histoire & de législation. Les Rhahaans, aprés une délibération solennelle se décidèrent pour l'affirmative, & ajoutèrent que c'était non-seule-permis, mais même louable, parce que c'était un moyen de propager les sciences. Alors sa majesté eut la complaisance d'ordonner qu'on me donnat un superbe exemplaire de l'histoire des rois birmans, & un autre du code des lois. ces deux ouvrages furent tirés de la bibliothèque impériale Ils forment chacun un gros volume, supérieurement écrit, & orné de peintures & de dorures.

Le 23 octobre nous commençames à expédier nos effets les plus pesans & tout notre bagage fut

embarqué le 25. En quittant Tounzemahn, je tournai encore avec plaisir les yeux vers le bosquet à l'ombre duquel j'avais résidé. Je dis adieu avec joie, mais avec reconnaissance, à une habitation où j'avais éprouvé tous les soins d'une douce hospitalité, & passé trois mois d'une manière qui ne pouvait manquer de graver dans ma mémoire un souvenir durable. Chine.

La rivière qui, trois mois auparavant, avait offert dans sa largeur une étendue de plusieurs milles, était alors partagée en différens bras, environnant un grand nombre d'îles qui venaient de sortir des eaux. Le principal bras, même dans cet endroit avait un mille de large. Les dômes d'*Ummera-poura*, que nous laissions derrière nous, les temples blancs & les montagnes escarpées de Chagaing, que nous avions en face, & le fort du Vieil-Ava au-dessous, formaient une magnifique perspective.

Le 30 de grand matin, nous montâmes à cheval & suivîmes la même route que la veille. Elle était des deux côtés bordée de temples. Mais il n'y en eut qu'un qui attira particulièrement notre attention. Il était entouré d'une haute muraille de briques, d'où sortaient des têtes d'éléphans en maçonnerie, de manière à faire croire que la muraille était soutenue par le dos de ces animaux. Le temple était construit en

Chine.

briques & formait une pyramide d'environ cent pieds de haut, ornée d'un tée doré. Au delà est une ville appelée Kieock zeit, fameuse par le grand nombre d'idoles de marbre qu'on y fabrique. Là, les habitans sont tous statuaires. J'y vis trente ou quarante grandes cours remplies d'artistes travaillant à des statues de différentes grandeurs mais représentant toutes le dieu Gaudma assis, les jambes croisées sur un piédestal. Les statuaires me parurent extrêmement honnêtes & communicatifs. On me dit qu'ils ne voulaient vendre leurs marchandises qu'à des birmans.

Une demi-lieue plus loin, nous arrivâmes à l'endroit où s'élève l'unique & pesante masse du temple de Commodou. Ce vénérable & curieux édifice est sur une éminence. Aussi l'apperçoit-on de loin. Il a précisément la forme d'une cloche, mais il n'y a aucun vide. Il est environné d'une haute balustrade de bois placée à douze pieds de la base. Je mesurai la circonférence en dehors de cette balustrade, & je trouvai qu'elle était de quatre cents pas. Les Birmans vantent beaucoup l'antiquité de ce temple. Ils en attribuent l'édification à des êtres surnaturels, & la font remonter beaucoup plus haut que le temps où Moyse a existé.

Chine.

J'ai fait déjà mention de la groſſeur extraordinaire des fuſées des Birmans. Mais j'en vis à Commodou pluſieurs qui étaient bien plus groſſes. Ces énormes fuſées ſe lancent du haut d'un échafaud élevé exprès. Pluſieurs bambous d'une longueur ſuffiſante pour faire le contrepoids, forment la queue de la fuſée. Les Birmans aiment beaucoup ce genre de pyrotechnie & y ſont fort adroits.

Le lendemain nous deſcendîmes juſqu'à Ava; je ſortis à pied pour examiner les ruines de cette capitale, abandonnée au milieu de monceaux de ruines, couvertes d'herbes & de ronces; nous reconnûmes la place du palais impérial. Une pauvre femme, triſte hiſtorienne & emblême vivant de ces lieux dégradés, nous montra l'endroit où était autrefois la réſidence du grand prêtre de l'empire. On y voit la ſtatue coloſſale de Gaudma; elle eſt haute d'environ vingt-quatre pieds; ſa tête a huit pieds de diamêtre, & ſa poitrine dix de large. Ses mains ont cinq à ſix pieds de longueur, & le piédeſtal qui eſt auſſi de marbre, à huit pieds d'élévation. Le cou & le côté gauche de l'idole ſont dorés, mais le bras & l'épaule droite ſont unis. Les birmans m'aſſurèrent que cette ſtatue, ainſi que tous les autres gaudmas de marbre que j'avais vus, étaient d'un ſeul bloc.

Chine.

En l'examinant de très-près, je ne pus y apercevoir aucun point : il ferait fort curieux de favoir comment une maffe auffi énorme a pu être tranfportée du fond d'une carrière, & élevée dans cet endroit.

Le 2 novembre, nous continuâmes notre route, le courant de la rivière nous faifait faire deux ou trois milles par heure; nous mouillâmes le foir au milieu d'une flotte d'au moins deux cents bateaux marchands; ils étaient amarés au rivage de *Nioundoh*, les uns pour mettre leur cargaifon à terre, les autres pour en prendre une.

Le 3 novembre, nous partîmes de grand matin & nous arrivâmes à Pagahm à l'heure du déjeûner. C'eft une ville célèbre par le nombre de fes temples & les reftes de fon ancienne magnificence. Dans l'après midi nous fortîmes pour aller voir un temple fort curieux & fort ancien, que l'on repavait par ordre & aux frais de l'Éngée-tékien. De chaque côté des portes, dans des niches pratiquées dans le mur, étaient affifes des figures humaines, en ftuc, d'une grandeur coloffale; elles avaient de grands yeux & la tête en avant, comme pour voir ceux qui approchaient du feuil. C'étaient à ce que l'on me dit, des portiers furnaturels, dont la pénétration était telle, qu'ils voyaient

jusques dans les replis les plus cachés du cœur humain, & découvraient si la dévotion de ceux qui venaient dans le temple était sincère.

Chine.

Le 5 novembre, au lever du soleil, le prince de Prome passa avec une suite très-nombreuse & très-bruyante. A en juger par le nombre de bateaux, il n'y avait pas moins de trois à quatre mille personnes. Tous les bateliers chantaient en mesure, & reglaient sur leur chant, les coups de leurs avirons.

Le 6 novembre, nous arrivâmes à neuf heures du matin à *Sembiru-ghicun*, situé sur la rive orientale de l'Irraouaddi; nous aperçûmes à quelque distance, une de ces maisons qu'on construit pour des hommes d'un rang supérieur quand ils sont en voyage. Lorsque nous jugeâmes le soleil assez bas pour ne pas nous incommoder, nous montâmes à cheval & nons allâmes voir les puits célèbres qui produisent l'huile qui est d'un si grand usage dans l'empire Birman. La campagne que nous traversâmes, était triste & stérile; à mesure que nous approchâmes des puits, nous trouvâmes un pays moins montueux & de la verdure.

Il nous parut qu'il y avait un grand nombre de puits dans un petit espace de terrain. Nous en examinâmes un; il avait une ouverture d'environ quatre pieds carrés, & les pa-

Chine. rois, autant que nous pûmes le voir, étaient revêtues de pièces de bois. L'huile se tire avec un pot de fer attaché à une corde, passée dans un cylindre de bois, qui tourne sur son axe, & est soutenu sur deux poteaux. Quand le pot est plein, deux hommes prennent un bout de la corde, & descendent en courant un sentier obliquement creusé dans la terre, & équivalant à la profondeur du puits. De sorte que, lorsqu'ils sont parvenus au bout de ce sentier, le pot est remonté. Alors on jete l'huile & l'eau qu'il contient dans une citerne, qui a dans le fond un petit conduit par où l'on fait écouler l'eau.

Notre guide, homme actif & intelligent, alla dans une maison du voisinage, & se procura une corde, par le moyen de laquelle nous fûmes en état de mesurer la profondeur du puit; elle était de trente-sept toises; mais nous ne pûmes pas juger de la quantité d'huile qu'il y avait. L'homme qui nous avait prêté la corde, nous dit que les puits où l'on avait de l'huile jusqu'à la ceinture, étaient regardés comme assez bons; ceux où l'on en avait jusqu'au cou, comme abondans, & ceux où l'on en avait seulement jusqu'au genou, comme très-mediocres.

Nous mouillâmes cette nuit près de la ville

de Patanago; elle est entourée de jolies collines couronnées d'arbres touffus. La flotte en partit de bonne heure, & au coucher du soleil nous arrivâmes à Miauday. Le soir je me promenai dans un terrain que j'avais souvent parcouru auparavant. Tout y flattait mes yeux; le contentement paraissait peint sur tous les visages, et l'aisance régner dans toutes les maisons. Chine.

En revenant de faire une longue course à cheval, je trouvai un grand nombre de personnes vis-à-vis de nos chaloupes, j'appris que c'étaient des Kains, ou montagnards. Je demandai qu'on fit venir à bord un des principaux personnages de chaque sexe; ce couple curieux était dans son plus bel accoutrement, qui consistait en un habit mal fait, de grosse toile de coton noire. Ce qui me parut le plus remarquable dans la femme, était le visage, qu'elle avait entièrement tatoué en lignes formant des segmens de cercle. J'employai sur le champ mon peintre à faire un dessein de ces montagnards; il les fit très-ressemblans. Il eut pourtant quelque difficulté à dessiner le visage de l'homme, qui était alarmé, inquiet, & remuait continuellement, parce qu'il s'imaginait qu'on allait l'ensorceler; la femme se tint tranquille, les mains jointes & paraissant fort contente.

Chine.

Ces payſans parlaient aſſez mal la langue Birmane. Pour les diſtraire pendant qu'on les deſſinait, nous fîmes pluſieurs queſtions à l'homme; nous lui demandâmes où il eſpérait aller quand il mourrait ? Il répondit qu'il redeviendrait enfant. — Qui vous rendra enfant ? — Les mounzings. — Qui ſont les mounzings ? — Le père & la mère du monde, qui croiſſent ſur la terre comme deux arbres dans un champ, l'un toujours vert, & l'autre ſec. Nous ne comprîmes pas ce qu'il voulait dire par cette métaphore, à moins que ce ne fut le type d'un rajeûniſſement & d'une décadence perpétuellement ſucceſſifs. Il n'avait pas d'idées des récompenſes & des punitions d'un autre monde, & prétendait qu'on ne commettait jamais de péché dans ſon pays. Les Kains ne prient point pendant leur vie, parce qu'ils ne peuvent pas alors voir les mounzings; mais ils imaginent que leurs ſtatues les prient après leur mort. Ce ſont là des notions groſſières de religion que poſſède la race innocente & naïve des habitans des hautes montagnes, qui ſéparent l'Arracan de l'Ava. Ces hommes, ſimples comme la nature, chériſſent leur ſauvage indépendance, & ont en général une repugnance inſurmontable à communiquer avec les habitans des plaines.

Nous

Nous fîmes voile le lendemain de grand matin, & vers les deux heures nous mouillâmes au-dessous du faubourg de Prome. Dans les environs le sol est fort propre au jardinage, & nous rencontrâmes plusieurs personnes portant des fruits au marché. Le bois de charpente & les pierres plates, sont les principaux articles du commerce de Prome. Chine.

Le jour suivant nous mena à Denoubieu; la belle position du village de Teriato, & l'élévation de la rive occidentale où il est situé, m'engagèrent à aller à terre: c'est un endroit charmant; il n'est pas fort spacieux, mais les maisons y sont propres & commodes; il est remarquable par un beau temple, & célèbre par les nattes qu'on y fabrique. Il y en a de très-belles & de toutes les façons, & elles sont d'une qualité supérieure à celles que l'on fait dans les autres parties de l'empire. De longs roseaux couvraient presque tout le rivage que nous vîmes dans cette journée.

Nous étions alors dans l'endroit où, en remontant la rivière, nous avions été si fort incommodés par les maringouins; nous éprouvâmes encore leurs piqûres venimeuses; ils étaient si nombreux, si gros, que je suis persuadé qu'un européen, exposé tout nu, durant une seule nuit à leurs piqûres, courrait grand ris-

Chine.

que d'en mourir. Les matelots Birmans eux-mêmes, dont la peau eft affez dure, ne peuvent réfifter à leurs aiguillons, & mes domeftiques bengales en pleuraient de douleur; je couchai avec mes bottes, mes habits & une double ferviette fur le vifage : malgré cela les maringouins m'empêchèrent de prendre aucun repos.

Vers neuf heures, nous mouillâmes au deffous de la ville de Paulang. A onze heures mes gens helèrent une chaloupe qui qui profitait du flux & ramait vers nous. J'entendis à l'inftant une voix européenne, chofe à laquelle je n'étais pas accoutumé depuis long-temps & je reconnus bientôt celle du capitaine Thomas, commandant du cheval marin. Comme il n'était pas poffible de dormir, je paffai la nuit à converfer avec lui. A minuit nous levâmes l'ancre : nous fûmes encore obligés de la jetter une fois à caufe de la marée. Le 17 novembre de grand matin, nous arrivâmes à Rangoun. Pendant le peu de jours que j'y reftai, je reçus plufieurs marques de civilité de la part du maywoun, & je ne fus pas en refte avec lui.

Le docteur Buchanan monta à cheval, & fit une excurfion de quelques milles avec un officier du cheval marin, pour voir un village habité par des Carainers, race de payfans dont j'ai déjà

fait mention. L'un des habitans invita les deux Anglais à entrer chez lui, & leur offrit amicalement à se rafraîchir. Ces messieurs montèrent avec une échelle assez étroite, d'environ douze pieds, dans une espèce de grange, divisée en deux par une cloison de nattes. Le soir, les habitans de ces maisons retirent leur échelle, ferment leur porte, & par ce moyen, ils n'ont rien à craindre, ni des bêtes sauvages ni des voleurs.

Chine.

Sept ou huit hommes, autant de femmes, & plusieurs enfans, forment une famille nombreuse chez les Carainers : ils sont en général sains & vigoureux, & ils ont la peau plus blanche que la plupart des Birmans du midi. Quelques unes de leurs femmes portent de beaux coliers de corail, elles ont même des ornemens d'or & d'argent. La vie que mènent ces gens là est vraiment patriarchale. ils n'ont d'autre occupation que celle de cultiver la terre & de faire paître leurs troupeaux. Ils adorent Gaudma, mais non pas avec cette ferveur qui anime les Birmans.

Le docteur Buchanan interrogea un de ces Carainers sur leur religion. Cet homme convint du peu de lumières de sa nation, & en donna une singulière raison. — » Dieu, dit-il, écrivit » un jour ses lois & ses commandemens sur la

Chine.

» peau d'un bufle, & somma les nations de la » terre de venir en prendre copie, ce qu'elles » firent toutes, excepté les Carainers qui n'en » eurent pas le temps, parce qu'ils étaient » occupés à l'agriculture. Cela est cause qu'ils » sont toujours resté dans un état d'ignorance, » & que leurs soins se bornent aux travaux » champêtres. »

En s'en allant, le docteur Buchanan offrit à ses hôtes quelques pièces d'argent: ils étaient si peu accoutumés à un pareil acte de générosité, & ils en furent tellement surpris qu'ils en méconnurent les motifs. Après s'être regardés & avoir parlé entre elles une minute ou deux, les femmes, qui s'imaginèrent avoir deviné son dessein, s'enfuirent toutes en riant. En même-temps les hommes refusèrent le cadeau d'un air mécontent. N'ayant aucune idée d'un don désintéressé, ils crurent que le docteur voulait acheter les faveurs d'une de leurs femmes. Le docteur Buchanan essaya envain de les convaincre que leurs soupçons étaient mal fondés. Pour prouver la pureté de ses intentions, le docteur laissa par terre l'argent, quand il quitta la maison.

Pendant mon dernier séjour à Rangoun, j'eus occasion d'observer que les Birmans jouaient aux

échecs, jeu fort eſtimé parmi les premières claſſes de cette nation.

Le 26 novembre, veille de notre départ de Rangoun, j'allai faire mes derniers adieux au maywoun du Pégu. Ce vice-roi eſt univerſellement regardé comme un très-honnête homme & il paraît bien digne de ſa réputation. Quoiqu'il jouiſſe d'une autorité abſolue dans ſon gouvernement, je ne l'ai jamais vu accuſer ni de tyrannie ni d'injuſtice. Certes un homme de ce caractère, dans un pays où règne le plus ſévere & ſouvent le plus cruel deſpotiſme, mérite beaucoup d'éloges.

Le 27 novembre, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre. Nous deſcendîmes avec la marée. En paſſant devant l'embouchure de la rivière de Pégu, nous remarquâmes qu'elle était preſqu'auſſi large que l'Irrouaddi. Mais cette largeur ne s'étend pas bien loin, & plus haut l'eau ſe trouve reſſérée dans des bornes très-étroites. Le 28 novembre de grand matin, nous vîmes la pointe de terre appelée l'éléphant. Le 30 nous dépaſſâmes l'île du diamant & le cap Negrais.

Nous tenant à quelques lieues de la côte, nous luttâmes contre les vents contraires, juſqu'au 9 décembre, que nous fûmes à la hauteur de Cheduba, île fertile, appartenante à l'empire Birman. Nous jugeâmes qu'elle pouvait avoir

Chine. quinze lieues de long. On y recueille une très-grande quantité de riz. Dans la matinée du 11 nous vîmes les îles Orheco, sur la côte d'Arracan, îles qui sont pour la plupart un assemblage de rochers, servant d'abri aux pirates & aux brigands.

Le 22 décembre, nous arrivâmes à Budge-budge, où je trouvai un bateau qui m'attendait. Je quittai le vaisseau & en deux heures je fus rendu à Calcutta, après une absence de dix mois.

Chine.

LIVRE TROISIEME.

VOYAGE de Samuel Turner au Boutan & au Thibet, en 1783.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Calcutta. --- Arrivée à Rungpore.--- Vue des montagnes du Boutan. --- Chichacotta. --- Frontières du Boutan. --- Entrée dans Buxadeouar.---Arrivée au palais de Taſſiſudon. --- Meſſage du Deb-raja. --- Entrevue avec ce Prince. --- Echarpes de cérémonie. --- Ordre des Gylongs. --- Leurs nombreux établiſſemens. Les envoyés Anglais ſe rendent à Ouandipore. --- Retour à Taſſiſudon. --- Bouffon. --- Machine électrique. --- Grande fête des Indous.

AU commencement de l'année 1783, ayant reçu les ordres & les inſtructions du gouvernement du Bengale, je partis de Calcutta pour remplir la miſſion qui m'était confiée. Il ne m'arriva rien de bien remarquable dans le commencement de mon voyage, c'eſt-à-dire juſqu'à

Chine.

l'extrémité septentrionale du territoire de la compagnie. J'entrai dans mon palanquin à Gly-yetti, ville située de l'autre côté du Bhagiratti principal bras du Cange, qui en cet endroit, prend le nom de rivière d'Hougly. Le quatrième jour après mon départ, je m'arrêtai à Rungpore qui est à soixante milles de Calcutta.

Je fus obligé de séjourner à Rungpore, pour attendre la permission d'entrer dans le Boutan; car, sans un ordre exprès du Deb-raja, personne ne peut pénétrer dans les montagnes, nous continuâmes à voyager en palanquin. Nous fûmes forcés de passer la journée du 7 mai dans la plaine de Calamatty, parce que notre bagage n'était pas encore arrivé. Nous le reçûmes le jeudi matin, & à dix heures nous nous remîmes en route; bientôt après nous arrivâmes à Mongoulhaut, ville spacieuse, célèbre par ses manufactures. Ses habitans paraissent être de tous les Indiens ceux qui recherchent avec le plus de soin les douceurs & les commodités de la vie.

Nous trouvâmes le lendemain qu'à mesure que nous avancions, le pays était moins cultivé que celui que nous avions vu. Au point du jour, nous découvrîmes les montagnes du Boutan, ressemblant à un nuage épais qui s'élève dans le lointain. L'étendue ténébreuse de ces vastes limites, & leur forme irrégulière & bizarre,

lorsqu'on les voit pour la première fois & à une si grande distance, portent dans l'ame une vive émotion, & je ne pus me défendre d'une sorte de terreur en songeant que j'avais à franchir cette redoutable barrière. Chine.

Nous entrâmes bientôt dans le district de Bahar. Il offre un triste aspect, ses habitans sont pauvres. Les gens du peuple vendent leurs enfans à qui veulent les acheter; ils les donnent même à très-bon compte & n'emploient jamais un tiers dans un si barbare commerce. Rien n'est plus commun que de voir une mère porter son enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'espoir d'en tirer un plus haut prix.

Nous touchions à l'affreux pays qui sépare le Bengale de celui du Boutan. Son étendue est de près de trente cinq milles. Le 11 mai, nous arrivâmes à Chichacotta. Nous fîmes plus de huit milles dans cet affreux pays, après quoi, nous entrâmes dans une forêt, dont les arbres étaient très-beaux. On nous dit que cette forêt abondait en éléphans, en rhinocéros & en sangliers. Nous avions encore un mille à faire pour arriver à Buxedeouar, & nous étions au pied de la dernière montée, lorsque nous rencontrâmes un héraut, qui dès lors précéda notre troupe & sonna de la trompette. Quand nous

Chine.

fûmes au haut de la montagne, cinq jeunes filles ornées de guirlandes de fleurs noires, vinrent au devant de nous en chantant & nous conduisirent dans Buxedeouar. Ce lieu est à vingt milles de distance de Chichacotta.

Les officiers de la ville vinrent nous rendre visite & chacun d'eux nous présenta un mouchoir blanc de Pelong, une tasse de thé & une boisson faite avec du riz & du froment. Nos tentes furent un objet d'admiration pour la foule des Boutaniens qui nous environnait. Les Boutaniens ont tous les mêmes traits, ils sont moins bruns & plus robustes que les Bengales, leurs voisins: ils ont le visage plus large & les os des joues plus proéminens. Il y a une si grand différence entre ces deux races d'hommes, qu'un étranger, qui les verrait pour la première fois, n'hésiterait pas à croire qu'elles habitent deux régions très-éloignées l'une de l'autre, & ne pourrait pas se persuader que leurs pays sont limitrophes.

Le soir nous allâmes voir le Soubah de Buxedeouar; il vint au devant de nous jusqu'à la porte de son appartement. Conformément à la coutume du Boutan, je lui présentai un mouchoir blanc de Pelong. Il m'en donna en même temps un pareil & nous nous touchâmes la main; nous nous assîmes. Il se plaça dans un coin de la

chambre, à côté d'une fenêtre & vis-à-vis de nous, sur un siége d'environ un pied de haut, & couvert d'un tapis d'écarlate, au milieu du quel était un morceau de peau de tigre. Il avait à sa droite un bassin d'argent, dans lequel brûlaient des bois aromatiques, avec un autre vase, ou brûlaient aussi trois espèces de cierges fort longs & d'une composition dans laquelle il y avait des parfums. L'appartement était orné de peintures représentant les divinités du pays. Dans le fond était une alcove, où l'on voyoit quelques idoles avec des lampes allumées. Devant ces idoles était un crane humain, & des fleurs ; des fruits, des grains étaient parsemés auprès d'elles. Chine.

Le lendemain à midi le Soubah vint nous rendre visite. Je lui avais fait présent d'un telescope. Je lui montrai alors la manière de s'en servir ; & il la comprit fort bien, allongeant ou ou raccourcissant le tube jusqu'à ce qu'il fût au point convenable.

L'après dîner, je dis au Soubahs que nous avions grande envie d'aller sur le sommet d'une montagne que je lui montrai du doigt, & je lui demandai s'il y avait un chemin qui y conduisit. Il me répondit que c'était un lieu sacré & qu'il s'empresserait de nous y accompagner, & en conséquence, il passa chez lui pour s'y préparer.

Chine.

L'on me dit que le Soubah avait coutume de se rendre tous les mois sur la montagne sacrée, & qu'alors il y plantait un drapeau blanc, & y faisait quelques cérémonies religieuses, dans l'espoir de se rendre favorable le *Dewta*, qui, suivant l'opinion des Boutaniens, est le génie de ce lieu, & plane sur le sommet de la montagne, d'où il dispense les biens & les maux à tout le pays voisin. L'on me conseilla de planter aussi sur la montagne un drapeau blanc. Je me conformai volontiers à cette coutume, toute absurde & ridicule qu'elle est, parce qu'un refus aurait pu blesser mes hôtes.

Au bout d'une-demi heure, le son de la timbale & de la trompette annonça que le Soubah venait nous rejoindre. Il était accompagné d'une foule de personnes vêtues d'habits de diverses couleurs. Notre troupe formait une assez belle cavalcade. On portait en avant cinq bambous, à chacun desquels était attaché un drapeau blanc. A la suite de ces drapeaux étaient deux longues perches, entourées symétriquement de morceaux d'étoffes de soie bleus, rouges, jaunes & blancs. Les deux hommes qui portaient ces perches les faisaient sans cesse tourner. Sept jeunes filles les cheveux épars, marchaient à une certaine distance de ces deux hommes & chantaient une hymne. Elles étaient précédées par le principal

lama du pays, vêtu d'une veste d'écarlate, coiffé d'un bonnet de laine très-élevé, & montant un cheval qu'il faisait marcher fort lentement. Ensuite venait le Soubah; il avait une veste de satin bleu, brodée en or; il portait un chapeau à l'européenne orné d'un morceau de métal jaune qui avait la forme d'une feuille d'arbre. Je marchais après avec une suite nombreuse. Lorsque nous arrivâmes sur le sommet, les sept jeunes filles qui nous avaient précédées, nous saluèrent en chantant à mesure que nous passions près d'elles. Elles marquaient lentement la cadence par le mouvement de leurs mains & de leurs pieds, ce qui me parut être une espèce de danse religieuse. Elles s'avancèrent alors à la file, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, élevant leurs mains à la hauteur de leurs épaules, les avançant un peu & les tournant sans cesse. Chine.

Nous vîmes au sommet de la montagne un petit plateau sur lequel était un autel appuyé contre un grand arbre. Sept hommes étaient rangés en face de l'autel; le premier était le lama qui se tenait debout : il avait à son côté un prêtre qui frappait sur un grand tambour. Après celui-ci était un autre prêtre avec des cymbales; un troisième jouait d'une espèce de

flûte, faite avec l'os de la jambe d'un homme, & deux autres sonnaient de la trompette.

Chine.

On nous présenta à chacun un petit cierge d'une composition parfumée : il était allumé, & nous le tînmes à la main. On nous apporta aussi une tasse pleine de riz, au milieu de laquelle était planté un autre cierge allumé. Nous touchâmes le riz, ainsi que l'avait fait le Soubah, & alors on plaça la tasse sur l'autel, après quoi les prêtres récitèrent d'un ton très-bas des prières, qui furent suivies d'un moment de silence. Le Soubah noua alors autour de son cou un linge blanc, qui lui couvrait la bouche & les narines, & on lui apporta un vase d'eau dans lequel il lava ses mains. Enfin on nous présenta un mouchoir blanc de Pelong, dont nous prîmes un bout, tandis qu'un prêtre tenait l'autre. Nous nous approchâmes de l'autel, puis nous lâchâmes le bout du mouchoir que le prêtre passa plusieurs fois au-dessus des cierges. On nous apporta du riz mêlé avec des cauris; on planta les drapeaux en terre, & le riz & les fruits consacrés qui étaient sur l'autel, furent jetés à la multitude, qui s'empressa de les ramasser. Les jeunes filles s'avancèrent alors en dansant, & la cérémonie finit aux acclamations des spectateurs.

Le Soubah m'apprit que la cérémonie reli-

gieuse à laquelle nous venions d'assister, avait pour but de nous rendre propice leur divinité, afin qu'elle nous fît voyager heureusement dans leur pays. Chine

Le 17 & 18 mai, il plut toute la journée. Nous rendîmes visite au Soubah. Quand nous fûmes assis, il nous entretint de la toute puissance de ses dieux, représentés dans divers tableaux qui étaient dans la chambre; mais ce qu'il nous dit était si rempli de fables & de choses mystérieuses, que je ne pus y rien comprendre. Il avait auprès de lui une tabatière émaillée qu'il me donna à examiner, & quand je l'eus dans les mains, il me pria de la garder. Il me fit aussi présent d'une bourse dans laquelle il mit trois roupies; car la coutumes des Boutaniens est de ne jamais donner une bourse vide.

Le 22 mai, nous allâmes de grand matin prendre congé du Soubah. Je le remerciai des politesses & des marques d'attention dont il m'avait comblé; nous nous touchâmes la main & nous nous séparâmes. Le Soubah était âgé d'environ trente ans; il avait une physionomie ouverte & spirituelle; & si l'on peut juger d'un homme d'après les traits de son visage, je crois que celui-là était naturellement droit & bienveillant, aisé & agréable dans ses manières;

Chine.

il ne donnait des ordres que du ton le plus doux, & semblait faire oublier qu'il était le dépositaire de l'autorité.

Le 22 mai, à sept heures du matin, nous partîmes de Buxadeouar. Il nous fallut passer sur une montagne dont nous atteignîmes le sommet avant neuf heures. Au bout de quelques minutes, des nuages épais s'élevèrent & nous dérobèrent la vue de tout ce qui était à nos pieds. Tandis que nous étions en cet endroit, les Boutaniens nous conseillèrent de garder un profond silence, ou du moins à ne parler que très-bas, afin de ne pas nous exposer à troubler les élémens. Il nous assurèrent très-sérieusement que l'ébranlement que produisait dans l'air le son ordinaire de la voix, ferait immanquablement tomber au-dessous de nous des torrens de pluie. Nous évitâmes ce danger. Nos guides furent bien aises de voir que nous faisions attention à leur avis.

En descendant de l'autre côté de la montagne, nous arrivâmes dans un lieu appelé Gigougou, petit village éloigné de douze milles de Buxadeouar. Nous fûmes accueillis par les principaux habitans : c'étaient un vieillard, sa fille & une autre femme.

Le vendredi, 23 mai, à six heures du matin, nous partîmes de Gigougou. Le chemin était rocailleux

rocailleux & inégal ; on y trouve à chaque instant des montées & des descentes fort roides ; mais les chevaux tanguns sont accoutumés à de pareilles routes, & ils s'élancent avec une étonnante facilité d'un rocher à l'autre, quoiqu'il y ait au-dessous des précipices affreux. Ce jour-là nous passâmes tout près d'un pont de bois jeté sur une grande rivière qui, du haut d'une montagne très-élevée, se précipite de cataracte en cataracte. Nous nous reposâmes quelques momens en cet endroit ; l'ombre épaisse, le bruit de la cascade, le chant des oiseaux, tout contribuait à ranimer notre courage & à nous donner de nouvelles forces : nous en avions besoin pour gravir la montagne du Murichou, dont le chemin était presque à pic & extrêmement difficile.

Le dimanche, 25 mai, nous nous remîmes en route. Nous passâmes près de Tetim, village qu'un accident terrible détruisit en grande partie il y a quelques années. Pendant une nuit orageuse, un ouragan enleva neuf maisons avec toutes les personnes qui y étaient ; & quelques recherches qu'on ait faites, on n'a jamais pu en retrouver le moindre vestige. Là, nous traversâmes la rivière du Tutti, qui s'y joint au Tehintchieu : on voit celui-ci écumant & furieux comme une mer irritée, sortir du milieu

Chine.

des montagnes. Tandis qu'on est en cet endroit, on a en face la cascade de Minzapizo; le volume d'eau qui la forme, & qui est très-considérable, tombe d'une si grande hauteur, qu'il s'en dissipe une partie dans sa chute, & que le reste produit au bas de la montagne une vapeur semblable à celle de l'eau bouillante.

Un pont d'une construction très-ingénieuse, mais sur lequel il ne peut passer qu'un homme à-la-fois, communique de cette montagne à celle qui est vis-à-vis. Il est fait avec deux fortes cordes de liane, bien tordues & placées parallèlement; un cerceau entoure ces cordes; le voyageur s'assied dans le cerceau, & tenant de chaque main une des cordes, il se hale doucement, & franchit un abîme que je ne pus contempler qu'en frémissant.

Le 26 mai, nous partîmes de Chouka. Nous passâmes tout près d'une des nombreuses cascades qui, du haut des rochers couverts de mousse, se précipitent dans le creux des vallées. Bientôt ces montagnes nous offrîrent des traces de culture & de fertilité que n'avaient point les dernières que nous venions de traverser.

La pluie nous força de passer la journée du 28 mai à Chouka, dont la situation est extrêmement romantique, mais fort exposée au froid. Nous en partîmes le 29. Nous avions fait

cinq ou ſix milles, quand nos yeux furent frappés de la vue d'un pont d'une conſtruction ſingulière, & fait ſeulement pour les gens de pied. Ce ſont deux chaînes diſtantes l'une de l'autre de quatre pieds, tendues parallèlement au-deſſus d'une rivière, & paſſant ſur une pile de pierres élevée ſur chaque bord. Elles ſont attachées derrière ces piles à une groſſe pierre, aſſurée par beaucoup d'autres. Des planches de huit pouces de large ſont ſuſpendues longitudinalement par des lianes entre les chaînes, au-deſſous deſquelles elles ſont baiſſées d'environ quatre pieds. Ce pont a ſoixante-dix pieds de long.

Chine.

Les montagnes où nous paſſâmes le 29, avaient bien moins de pins que celles que nous avions traverſées les jours précédens. Nous aperçumes ce jour là des hermitages & des villages ſemés ſur le penchant de ces montagnes; en approchant de Nonnou, nous trouvâmes des champs remplis de moiſſonneurs, les uns armés de faucilles, coupaient les blés, tandis que d'autres en faiſaient des gerbes. A côté d'autres payſans labouraient la terre, avec des charrues traînées par des bœufs.

En partant de Nonnou, nous continuâmes à ſuivre le bord de la rivière. Là, le pays commence à être découvert; le Tehintchien y

Chine.

court avec moins de rapidité. Il arrose une vallée étroite mais charmante, où il n'y a pas un seul coin de terre en friche. Nous partîmes le dimanche premier juin, nous continuâmes à suivre la vallée où nous avions voyagé la veille; quand nous eûmes fait quelques milles, nous aperçumes Tassisudon, bâti dans une vallée qui s'etend du nord au sud; en y arrivant nous fûmes conduits dans une maison bâtie sur une éminence, à peu de distance au nord du palais.

Le lendemain de mon arrivée, je chargeai l'interprête qui m'avait accompagné de se rendre au palais pour régler le cérémonial de mon audience & fixer le moment où je pourrois présenter au Deb-raja les lettres du gouverneur général du Bengale.

Le mardi 3 juin, un messager vint de grand matin m'annoncer que le raja se proposait de me donner audience ce jour là. Je me rendis chez lui un peu avant midi avec tous les gens de ma suite : l'on nous conduisit dans un vaste salon; l'on nous fit passer dans divers corridors & monter plusieurs longues échelles, qui communiquent d'un étage à l'autre, & enfin nous parvînmes à l'appartement du raja; c'est-à-dire, presque au haut du palais.

Peu de temps après que nous eûmes monté la dernière échelle, la porte du raja s'ouvrit, & nous entrâmes dans une salle peu spacieuse mais fort jolie. Il y avait du côté du couchant un balcon ceintré avec des rideaux, seul endroit par où le jour entrait. Le mur était couvert de quelques portraits des apôtres de la religion du pays, portraits faits en soie, & à peu-près pareils à ceux des héros qu'on voit sur nos tapisseries.

Chine.

Le raja avait une robe de drap brun foncé; il était assis, les jambes croisées, sur une pile de coussins placés dans un coin de la chambre. Il avait à sa droite le balcon, & à sa gauche un cabinet rempli de petites idoles & de bagatelles à l'usage des dévots.

Nous nous avançâmes, l'un après l'autre, moi & mes deux compagnons, & suivant l'usage de ces contrées, nous présentâmes au raja une écharpe de soie blanche, c'est-à-dire, une pièce de pelong, étroite & frangée à chaque bout. Le raja reçut ces présens & les mit dans les mains de son zempi ou maître des cérémonies; je lui remis ensuite la lettre du gouverneur général du Bengale, qu'il prit avec un sourire gracieux. Il la considéra quelque temps en faisant des inclinations de tête; après quoi, il la posa sur le banc qui était devant

Chine.

lui. Dans le coin de la chambre opposée à celui où était le raja, il y avait trois piles de coussins; le raja nous les indiqua avec la main, en nous faisant signe de nous asseoir.

Quand nous fûmes tous rangés à nos places, il y eut un moment de silence que le raja rompit en me faisant plusieurs questions obligeantes & me félicitant sur mon heureuse arrivée à Tassisudon. Je profitai avec empressement de cette occasion pour témoigner combien nous étions reconnoissans des attentions qu'on avait pour nous dans le Boutan, & je dis au raja que j'étais on ne peut pas plus satisfait du zèle & de l'intelligence que montrait l'homme qui nous servait de guide depuis que nous étions dans ses états.

On plaça devant nous trois petits bancs semblables à celui qu'avait le raja. Aussitôt un officier entra avec une grande théière de métal blanc, il s'approcha du raja, puis il remua circulairement sa théière, comme pour mêler ce qu'elle contenait, & il en versa dans la paume de sa main & se hâta de le boire.

Le raja tenait avec sa main droite, ou plutôt sur le bout de ses doigts, une petite tasse vernissée qu'on lui remplit de thé. Aussitôt il fit signe à l'officier d'en verser dans trois tasses qu'on avait mises devant nous: tenant toujours

la fienne dans la main droite, il récita d'une voix peu élevée, une longue prière, il trempa trois fois le bout de fon doigt dans la taffe & le fecoua chaque fois fur le parquet. Après ces légères libations, il commença à boire fon thé, alors nous fuivîmes fon exemple & mangeâmes du riz rôti qu'on nous fervit. On mit devant nous des plateaux, fur lefquels il y avait des pommes fechées, des oranges, des noix, des légumes & des conferves des fruits de la Chine & de Cachemire. Le raja nous fit donner par le zempi une écharpe de foie à chacun, & quand on nous l'eût paffée fur les épaules, ce prince nous congédia, en nous recommandant de prendre beaucoup de foin de notre fanté, & nous difant qu'il fouhaitait qu'elle ne fut point altérée par le changement de climat.

Chine.

Pendant la durée de notre audience, le raja montra de la dignité & de la bienveillance. Il était grave & attentif, mais il ne manquait pas de vivacité. Il parlait affez bas, mais il articulait bien, & fes difcours étaient accompagnés de quelques geftes. Toute fa conduite annonçait une politeffe qui me furprenait, je l'avoue, dans un prince qui vivait au milieu d'un amas de montagnes inacceffibles, & qui ne voyait que par hafard, des hommes qui n'étaient pas fes fujets.

Chine.

Il était à propos que nous fiſſions une viſite aux principaux officiers du gouvernement & ils s'y attendaient. Le premier, le noumpon, était commandant du château de Taſſiſudon, grand maître des arſenaux, & gouverneur de tout le pays que nous avions traverſé depuis le Bengale juſqu'à la capitale du Boutan.

Le ſecond, le zoundonier, était grand tréſorier & capitaine général de toutes les forces de l'État. Le troiſième, le zempi, était maître des cérémonies, grand échanſon & maître de la garde-robe. Nous fûmes d'abord conduits chez le zoundonier; c'était un homme fort gros & aſſez peu poli; mais il remplaçait ce qui lui manquait de ſavoir vivre, par beaucoup de bonne humeur. Le zoundonier était grand & robuſte & paraiſſait avoir beaucoup plus d'eſprit que le noumpon: nous nous donnâmes mutuellement des écharpes de pelong, & nous prîmes du thé.

Il était déjà tard quand nous ſortîmes de chez le zoundonier, de ſorte que nous fûmes obligés de remettre au lendemain la viſite que nous devions aller faire au zempi. C'était un homme d'une taille moyenne, fort bien fait & n'ayant pas plus de vingt-quatre ans. Il joignait à un air plein de candeur & d'aménité, beaucoup de pénétration dans l'eſprit; moins réſervé

que les deux autres miniſtres, il ne paraiſſait n'avoir contracté aucune de ces habitudes hautaines que donne ordinairement le rang où il était élevé. Il témoigna vivement qu'il déſirait de ſe lier avec nous des nœuds d'une intime amitié.

Chine.

Nous étions encore chez le zempi, lorſque le raja nous invita à dîner dans ſon appartement, ce qui était aſſurément la plus haute marque de diſtinction qu'il put nous donner, car ſes ſujets, de quelque rang qu'ils ſoient, n'oſent jamais aſpirer à l'honneur de manger en ſa préſence. Dès qu'on eut apporté le plat de riz bouilli & de racines, qui compoſait le repas frugal du raja, qui avait voulu que le dîné fut préparé par nos domeſtiques, nous nous mîmes à table, il mangeait avec deux bâtons d'ivoire, & quelquefois il ſe ſervait d'une cuillère. Je l'invitai à goûter de notre vin & de nos confitures; mais il le refuſa en m'obſervant que quiconque portait ſa robe, c'eſt-à-dire, l'habit religieux, était obligé de s'abſtenir de toute liqueur enivrante.

Quant à notre dîné, le raja montra beaucoup d'étonnement en voyant la quantité de mets & de boiſſons qui le compoſaient, & nous ne pûmes pas lui faire concevoir l'avantage du mélange de tant de choſes hétérogènes. Il ne

Chine.

fut pas moins surpris d'apprendre que presque toutes les parties du globe contribuaient à nos repas les plus ordinaires : « Mes alimens, dit-» il, sont les choses les plus simples, des grains, » des racines & des fruits. Jamais je ne mange » de choses qui ont eu vie ; parce que si j'en » mangeais, je pourrais être la cause indirecte » de la mort de quelque animal, ce qui est » sévèrement défendu par notre religion. »

Quand il eut achevé de dîner, on lui servit du thé dans une tasse de porcelaine, d'une forme uniquement reservée au premier Lama. Toute autre personne qui se servirait d'une pareille tasse, serait accusée de sacrilége. Il s'était écoulé beaucoup de temps, la soirée approchait ; nous laissâmes le raja se livrer à ses actes de dévotion, & nous allâmes faire notre promenade accoutumée.

Les Gylongs s'assemblent trois fois par jour dans leurs temples, pour s'occuper de leurs exercices religieux ; nous étions régulièrement éveillés avant l'aube, par le bruit des nombreux instrumens dont ils s'accompagnent, quand ils chantent leurs hymnes. A midi ils recommencent leurs offices, & le soir ils récitent aussi des prières. On ferme alors les portes du palais, non seulement pour être plus tranquille, mais pour éviter de violer les règles d'une rigou-

Chine.

reuſe chaſteté ; quinze cents Gylongs demeurent dans l'enceinte des murs du palais, & il n'y loge pas une ſeule femme. En entrant dans leur ordre, les Gylongs ſe vouent au célibat, & toute fréquentation avec des perſonnes d'un autre ſexe leur eſt défendue ſous des peines très-ſévères.

Nous avions coutume de les voir lorſqu'ils paſſaient tous enſemble au bas de l'éminence ſur laquelle était notre maiſon. Alors ils traverſaient le pont & la plaine adjacente, & ſe rendaient dans une petite île, où ils ſe déshabillaient pour laver leurs corps robuſtes. C'eſt ainſi que font la plupart des Boutaniens dans toute la partie des montagnes que j'ai traverſée ; je ne me rappelle pas d'avoir vu un ſeul exemple de difformité, à l'exception toute fois de cette enflure glandulaire qui vient au cou.

Les Boutaniens ont tous les cheveux noirs, & leur coutume eſt de les couper très-courts. Leurs yeux ſont petits, noirs, & ont les angles des paupières longs, pointus, & comme ſi on leur avait donné une extenſion artificielle. Leurs cils ſont ſi fins qu'à peine les aperçoit-on, & leurs ſourcils ſont peu fournis. Les Boutaniens ont la peau très-unie, la plupart d'entr'eux atteignent un âge aſſez avancé, avant d'avoir la moindre apparence de barbe.

Chine.

Ils portent des moustaches, mais elles n'ont jamais que quelques petits poils. Les Boutaniens sont grands, plusieurs d'entr'eux ont plus de six pieds de haut.

Pendant notre séjour à Tassisudon, les Gylongs allèrent régulièrement, une fois par semaine, accomplir la salutaire cérémonie de se laver dans les eaux du Téhintchieu. Ils étaient conduits par un vieillard de leur ordre. Ce moine portait un vase de fer, suspendu par une chaîne à un long bâton, & dans lequel brûlaient diverses sortes de bois aromatiques, qui produisaient beaucoup de fumée. Les autres Gylongs le suivaient, formant une ligne qui s'étendait de la porte du palais jusqu'au pont. Ils étaient tous vêtus uniformément & avaient la tête, les jambes & les pieds nus. Leur habillement extrêmement simple consiste en une robe qui leur tombe jusqu'au genou, une courte veste, d'étoffe de laine, sans manches, & un grand manteau, d'un drap de couleur cramoisie, dont ils s'enveloppent d'une manière en apparence négligée, mais qui ne manque pas de grâce. En se rendant à la rivière, les Gylongs marchoient avec beaucoup de rapidité. Ils tenaient leur bras gauche appuyé sur leur poitrine, & ils portaient dans

la main droite un rosaire dont ils faisaient passer les grains dans leurs doigts. Chine.

Les visites de cérémonie & mes arrangemens domestiques me laissant enfin le temps de respirer, je vais donner une idée générale de la vallée de Tassisudou. On a choisi pour placer la capitale du Boutan, un coin de plat pays de trois à quatre milles de long & n'ayant pas plus d'un mille dans sa plus grande largeur. Son sol est très-fertile, & les industrieux boutaniens le cultivent avec le plus grand soin. Il n'y a point de ville à Tassisudon, & excepté la maison que nous habitions, toutes les autres sont à plus d'un mille du palais. Il y en a différens groupes semés çà & là dans la vallée, & les yeux se fixent avec plaisir sur ces habitations, lorsqu'ils sont fatigués de comtempler l'aspect sauvage & varié des montagnes, & que l'ame a besoin de remplacer les idées sombres que fait naître cette espèce de cahos, par celles que produit la vue des cantons habités & des succès de l'agriculture.

Le palais de Tassisudon s'élève vers le milieu de la vallée. Il est bâti en pierre & forme un carré long. La façade est d'un tiers plus longue que les côtés. Les murailles ont plus de trente pieds de haut ; à mi-hauteur il y a un rang de balcons garnis de rideaux de crin,

Chine.

qu'on ferme tous les soirs. Le palais a deux entrées, la principale fait face au levant. On y monte par un escalier en pierre, & il y a une allée spacieuse avec deux portes massives, couvertes de gros clous de fer. Lorsque nous fûmes entrés, nous nous trouvâmes, vis-à-vis d'un bâtiment carré qui est dans le centre & que j'appelle la citadelle; c'est-là qu'habite le premier lama. Il y a aussi une multitude d'idoles, & entre autres, celles pour laquelle les Boutaniens ont la plus grande vénération & à laquelle ils donnent le nom de *Mahamona*. La grande entrée conduit aussi, à droite & à gauche a de grandes places pavées avec des carreaux de pierre. La citadelle n'a pas moins de sept étages, dont chacun de quinze à dix-huit pieds d'élévation. Le lama *Rimbochai*, qui est aujourd'hui *Deb-raja* demeure au quatrième étage de la citadelle & l'idole mahamonie est placée au septième.

Notre maison n'était éloignée du palais que d'un jet de pierre; elle était aussi agréable & commode que nous pouvions le désirer. Nous habitions le haut composé de plusieurs chambres propres, & communiquant entr'elles par des portes qui tournaient sur des pivots. Du côté du levant, il y avait un joli balcon qui donnait sur la rivière, & qui était assez avancé

pour qu'on vit une auſſi grande partie de la vallée qu'on en pouvait voir de par-tout ailleurs. Auſſi nos promenades étaient-elles ordinairement dirigées vers le haut de la vallée. Nous la prolongions quelquefois en ſuivant un ſentier tracé le long d'une montagne voiſine, & bordé par un aqueduc qui porte les eaux de quelques ſources très-éloignées, & les conduits dans toutes les parties de la vallée, que les cultivateurs ont beſoin d'arroſer. Cet aqueduc n'eſt pas le ſeul qu'on voit là. Il y en a trois l'un au deſſus de l'autre & très-écartés. Ces aqueducs ſont faits avec de gros troncs d'arbes creuſés, qui ſont en quelques endroits, poſés dans la terre qui couvre les rochers, & dans d'autres, ſoutenues par de longs poteaux plantésſur le bord des précipices. L'œil peut ſuivre ces conduits juſqu'à plus de deux milles de diſtance. Ces ſimples & nobles monumens du génie des habitans de ces montagnes ſont dignes d'être comparés avec les aqueducs bien plus couteux, qui nous reſtent de l'antiquité. On ne peut qu'admirer une invention auſſi utile, quand on ſonge que ſes auteurs ſont renfermés dans un pays preſqu'inacceſſible, qu'ils n'ont jamais étudié les ſciences, & que leurs préjugés autant que les obſtacles que leur oppoſe la nature, les ont empêchés

Chine.

Chine.

d'avoir aucune communication avec des peuples plus éclairés qu'eux. Quand ils auraient parfaitement connu les principes de l'hydraulique, ils n'auraient pas pu faire leurs aqueducs mieux qu'ils ne font.

Quelquefois, pour varier notre promenade, nous nous en revenions par un chemin qui passait devant la façade du palais du lama *Ghassatou*. Il y avait sur le chemin un petit temple carré devant lequel il y avait une idole. On voit toujours de pareils temples près des maisons religieuses; les idoles semblent être mises en sentinelle pour en garder l'avenue, & les temples sont proportionnés à la grandeur & à l'importance de la maison. Il y en a un très-spacieux sur chacun des grands chemins qui aboutissent à Tassisudon. Ces temples ont une petite allée qui demeure toujours fermée & l'on ne voulut jamais me permettre d'en voir l'intérieur. Le respect superstitieux que les Boutaniens ont pour les idoles que renferment ces temples est tel, qu'ils ne passent jamais devant un de ces édifices sans se découvrir, & s'ils sont à cheval, ils mettent pied à terre.

Dans nos promenades journalières, je m'arrêtais souvent dans l'endroit où est la principale manufacture de papier. Là, le papier se fait avec une écorce d'un arbre appelé *deb*, qui croît en abondance

abondance sur les montagnes des environs de Tassisudon, mais qu'on ne trouve pas sur celles qui avoisinent le Bengale. Ce papier est beaucoup plus fort qu'aucune autre espèce de papier que je connaisse; & quand il est doré, on peut le faire entrer comme ornement dans des tissus de soie, ainsi que je l'ai vu souvent dans les satins & autres étoffes qui viennent de la Chine. Chine.

Nos promenades ne s'étaient guères étendues au-delà de la vallée de Tassisudon, lorsque nous tentâmes d'en faire une bien plus longue & plus fatigante. Nous avions de bonne heure conçu le dessein de parcourir quelques-unes des hautes montagnes qui entourent la vallée & de découvrir les objets nouveaux & intéressans qu'elles recèlent. De quel inexprimable satisfaction ne jouit-on pas dans ces montagnes, en contemplant la nature dans sa forme la plus gigantesque & la plus sauvage! On est enchanté à chaque pas; l'ame est remplie des sentimens les plus sublimes. Avide de regarder les beautés sans cesse variées qui frappent de tous côtés, on ne sent plus la fatigue de marcher, & on ne quitte qu'à regret un si magnifique spectacle.

Nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la maison de plaisance du raja. Nous continuâmes à

Chine.

monter par un sentier très-tortueux & très-roide. Au lieu de cette espèce de sapins qui ornent la maison de plaisance du raja, nous ne trouvâmes bientôt que des arbres rabougris, qui diminuaient à mesure que nous approchions du sommet de la montagne, sur laquelle on voit de loin en loin des chaumières habitées par des hermites, & toutes situées d'une manière singulière & extrêmement pittoresque : on aperçoit aussi quelques couvens de Gylongs.

Nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le sommet de la montagne. Nous y trouvâmes un grand édifice en pierre, environné d'une haute muraille; la porte n'était point fermée à clef, & nous n'eûmes qu'à pousser pour l'ouvrir. A peine étions-nous dans la cour, qu'un jeune garçon s'avança vers nous, & nous invita de la part de son maître à entrer dans la maison. Nous montâmes au premier étage par un escalier de bois, & nous fûmes accueillis par un homme qui portait l'habit religieux & avait un air extrêmement honnête. Il nous fit entrer dans un appartement dont le plancher était garni de tapis & de coussins, & il nous engagea à nous asseoir. Bientôt une ample collation, composée de thé avec du beurre & du grain rôti, nous prouva mieux encore l'hospitalité de l'obligeant reclus. Il aimait à causer, & notre

coſtume fut pour lui le ſujet de beaucoup de questions & d'obſervations. Chine.

Tous les gens de notre hôte, leſquels étaient en grand nombre, ſe raſſemblèrent pour nous conſidérer ; il y avait parmi eux de beaux petits garçons. Je demandai au reclus s'ils étaient à lui, ce qui excita de grands éclats de rire. Pour lui, il ſourit de mon ignorance, en me diſant qu'il était Gylong, & que les Gylongs ne ſe mariaient pas.

Le lendemain, je rendis viſite au Deb-raja & je lui racontai ce qui m'était arrivé ſur la montagne. Mon récit lui fit plaiſir; mais je m'aperçus qu'il n'était pas bien aiſe que nous ne fuſſions pas rentrés chez nous avant la nuit: il dit qu'il y avait des bêtes féroces & de mauvais génies, & il me conſeilla de ne plus reſter ſi tard à la promenade.

Quelques jours après notre promenade ſur la montagne, M. Saunders eut pluſieurs violens accès de fièvre & fut dangereuſement malade. Le raja parut très-inquiet de l'état de cet Anglais, & me témoigna combien il déſirait qu'il ſe rétablit. Il s'étendit beaucoup, à cette occaſion, ſur le grand danger qu'il y avait à viſiter avec trop de curioſité les bois infréquentés & les cantons ſolitaires, demeures favorites des mauvais génies. Il me dit que la montagne ſur

Chine.

laquelle nous étions allés, était soumise à l'influence immédiate d'un très-puissant *Dewta*, & il conclut que la maladie de M. Saunders était un des effets de cette influence. Cette opinion fut bientôt partagée par tous nos gens ; car il n'est aucun musulman ni aucun Indou qui ne croie aussi fermement à la démonologie, qu'aux préceptes les plus sacrés de la religion.

Le raja ordonna qu'on fît sans délai des conjurations solennelles pour obtenir la guérison de M. Saunders. Un prêtre vint chez nous, fit quelques cérémonies autour d'un chaudron plein de braise, récita de longues prières, & ayant reçu un présent, s'en retourna très-satisfait du rôle qu'il venait de jouer. Je connus par là que, s'il était des moyens de charmer les démons du Boutan, il y en avait aussi pour se rendre les prêtres favorables, & qu'il n'était point de mal sur la terre que l'or employé à propos ne pût guérir. Cependant la fièvre de M. Saunder diminua, & en peu de temps, nous eûmes le plaisir de le voir parfaitement rétabli.

Le jeudi, 3 juillet, le Deb-raja partit de Tassisudon quelques heures avant l'aube, pour se rendre à *Ouandipore*. Le soir, vers les dix heures, nous reçûmes un message de ce prince qui nous invitait à aller le joindre. Notre dé-

part fut fixé au lendemain. Une grande variété d'arbres couvrait le pays que nous traversâmes ; vers midi, nous fûmes hors des bois, & nous vîmes un pays assez uni ; nous passâmes à gué une rivière, elle avait peu de profondeur, mais elle courait avec tant de rapidité, que nos chevaux avaient de la peine à s'y tenir debout. Le temps était très-clair ; les sommets des montagnes, tapissés d'une riche verdure, s'élevaient avec majesté au milieu d'un ciel sans nuages, & du bleu le plus éclatant : plus bas, on voyait de magnifiques bosquets, entrecoupés de ruisseaux, qui serpentaient au pieds des montagnes, avec une égalité & une molesse qui se trouve rarement dans les sauvages & sublimes paysages du Boutan. Chine.

Nous rencontrâmes dans ce chemin un Gylong, qui était frère du raja ; il montait un cheval tangun, & était précédé par un grand nombre de domestiques. Quand nous aperçûmes ces gens, l'un d'eux jouait d'une espèce de haubois fait avec un roseau, & nous l'entendîmes encore long-temps après les avoir dépassés. Tous les Boutaniens de qualité qui sortent de chez eux en cérémonie, sont précédés d'un de ces musiciens qui, selon ce qu'on m'a assuré, jouent de leur instrument depuis le moment où le chef monte à cheval, jusqu'à

Chine.

celui où il en descend. La faculté de prolonger autant qu'on veut le son d'un instrument à vent, est très-commun parmi les Boutaniens ; j'en ai entendu plusieurs & je les ai considérés quelquefois pendant plus de cinq minutes de suite, pour voir s'ils éprouveraient quelque changement dans leurs traits ; mais je n'y ai jamais aperçu la moindre altération.

A mesure que nous avancions, nous trouvions le climat plus doux & le pays plus peuplé ; enfin nous gagnâmes la montagne sur laquelle est bâti le château d'Ouandipore. On nous conduisit dans une maison voisine du château, & nous n'y fûmes pas plutôt, que le Deb-raja nous fit faire des complimens, & nous envoya une grande theière de thé, & du riz bien rôti.

Le château d'Ouandipore, avec son dôme doré, est aussi ancien que le pont qui y mène ; l'un & l'autre ont été, dit-on, construits il y environ cent cinquante ans, & ils sont l'ouvrage du lama *Sobrou*, qui s'empara du Boutan. Ce conquérant ne montra pas moins de prudence que d'habileté, en choisissant Ouandipore pour le principal lieu de sa résidence ; car le Boutan ne pouvait lui en offrir aucun autre comparable à celui-là, pour la beauté

de la ſituation, & pour la facilité d'en défendre l'accès. Chine.

Ouandipore eſt regardé comme un des lieux ſacrés du Boutan, & le Deb-raja ſe fait un devoir d'y réſider une partie de l'année. Ce château eſt un édifice en pierres, très-irrégulier; les murailles en ſont hautes & ſolides; le lendemain de notre arrivée, nous fîmes une viſite au raja; il nous recommanda de commencer par nous repoſer, & enſuite de nous promener par-tout où nous voudrions. Nous lui fîmes part de nos obſervations ſur la nature du pays, & nous le priâmes de vouloir bien nous indiquer les objets les plus dignes de notre curioſité. Mais il ne put pas nous ſatisfaire à cet égard; les Boutaniens ont ſi peu de lumières, ſur tout ce qui concerne l'hiſtoire naturelle, que cela ne me ſurprit point.

Pendant tout le temps de notre ſéjour à Ouaudipore, nous variâmes beaucoup nos promenades. Malgré cela nous ne vîmes que peu de choſes qui nous fuſſent étrangères: nous étions déjà tellement accoutumés au bruit des torrens rapides, & à la vue des hautes montagnes, tantôt ſauvages, tantôt ornées de villages populeux, ou d'hermitages ſolitaires, que ces objets ne pouvaient plus nous faire une grande impreſſion.

Chine.

A l'extrémité nord-eſt de la montagne d'Ouanpidore, eſt un boſquet de beaux ſapins, remarquable par une ſingularité naturelle; ils n'ont pas de branches qui pouſſent, ni qui ſoient tournées du côté de l'eſt; & quand l'art les en aurait dépouillés, ils ne préſenteraient pas une plus grande nudité : mais du côté oppoſé, leurs branches croiſſent avec vigueur, & ſont couvertes de feuilles. Une telle différence eſt l'effet de la conformation des montagnes voiſines, qui forcent le vent de frapper ſans ceſſe ces arbres du côté de l'eſt.

Le raja prévoyant que les ſoins de ſon adminiſtration le retiendraient à Ouandipore plus long-temps qu'il n'avait prévu, & qu'il ſerait obligé de renoncer au projet de faire un voyage à *Pantoukka*, nous invita à y aller ſeuls, afin de nous éviter l'ennui d'un plus long ſéjour dans le même endroit; nous nous empreſſâmes d'accepter ſon offre; le 8 juillet, nos chevaux & notre guide furent prêts de grand matin, nous deſcendîmes la montagne d'Ouandipore; nous paſſâmes près d'une eſpèce de grange où il y avait un éléphant apprivoiſé, le ſeul que j'aie vu dans le Boutan. L'étréciſſement & la roideur des chemins de ce pays, ſont cauſe qu'on ne peut pas ſe ſervir de ces animaux, & quoiqu'ils ſoient très-abondans ſur les frontiè-

rès méridionales, on ne leur fait quelquefois franchir ces frontières, que pour les garder comme un objet de curiosité.

Nous fûmes heureux dans notre voyage, le ciel était serain, l'air pur, & le soleil dorait la cîme des montagnes. Les plus éloignées de ces montagnes que nous pouvions découvrir, étaient celles de *Ghassa*, qui sont couvertes d'une neige éternelle, & dont les éclatans sommets contrastent majestueusement avec les rochers obscurs, qu'on voit à leur base. La plus haute montagne de *Ghassa*, a vers sa base une source dont l'eau est excessivement chaude. Je ne sais si les Gylongs s'accoutument insensiblement à la chaleur de cette eau, de manière à pouvoir s'y baigner sans danger; mais un préjugé populaire, dit qu'elle n'a de vertu que pour les gens pieux & justes, & que les profanes ne sont pas susceptibles de profiter de ses vertus médicinales. Les malades qui vont à Ghassa, ont donc recours à ceux qui, doués d'un assez grand degré de sainteté, peuvent leur rendre propice le génie de la source.

Le palais de Panoukka ressemble extérieurement à celui de Tassisudon; mais il est plus spacieux: toute la partie de la vallée est extrêmement plane & tapissée d'un joli gazon; la rivière est bordée d'un rang de beaux & vieux

Chine.

arbres, dont l'épais feuillage eſt impénétrable aux rayons du ſoleil : le pavillon que nous occupâmes, était élevé ſur des colonnes : ce logement était commode & bien expoſé.

Panoukka eſt la réſidence d'hiver du debraja, & ſuivant ce qu'on m'a aſſuré c'eſt ſon ſéjour favori ; il a dépenſé beaucoup d'argent pour l'embellir, & c'eſt, dit-on, de tous ſes palais le mieux décoré. Mais nous eûmes le déſagrement de n'en pas voir l'intérieur ; le concierge, profitant des ordres qu'il avait reçus pendant les derniers troubles, nous en refuſa l'entrée, & tous les moyens que nous employâmes pour tâcher de le fléchir, furent inutiles : nous n'éprouvâmes pas la même difficulté pour entrer dans les jardins, qui ſont très-grands & remplis d'arbres fruitiers.

Il eſt à regretter que l'art du jardinage ſoit preſqu'entièrement étranger aux habitans du Boutan. Que de fruits & de légumes réuſſiraient parfaitement dans ce pays ; la nature a tout fait pour les Boutaniens, ils n'ont qu'à tendre les mains pour profiter de ſes offres.

Il était fort tard lorſque nous regagnâmes notre logement. Nous n'étions menacés en route d'aucun danger évident ; malgré cela, nous n'héſitâmes pas de nous conformer aux avis de notre guide, qui nous engagea pluſieurs fois de nous

arrêter pour nous rendre les *Dewtas* propices par l'offrande de quelques marrainies ; nous voulûmes bien croire qu'il n'avait aucun intérêt particulier à nous inviter à faire ces dons. La marrainie eſt une petite monnaie d'argent ; le nom qu'on lui donne dérive de la mythologie indienne. *Narrain* eſt le même dieu que *Khrischna*, l'Apollon des Indes, le dieu de la danſe, de la muſique & de tous les amuſemens. C'eſt en l'honneur de ce dieu que l'Inde entière célèbre la fameuſe fête connue ſous le nom d'*Houli ;* fête qui annonce l'équinoxe de printemps, comme celle de *Deuſſera*, à la fin de l'été, annonce l'équinoxe de l'automne. Chine.

Les Indiens de tout rang & de tout âge ſe réuniſſent pour célébrer la fête d'Houli. Ils ſe jettent à pleines mains, les uns aux autres, de la fleur rouge de juba pulvériſée ; ils ſe jettent auſſi de petites bales pleine d'une eau colorée avec la même plante. Ces bales crèvent facilement, & couvrent de taches rouges les perſonnes qu'elles frappent : on ne regarde comme honteux ni déſagréable de porter ſur ces habits des traces de cette eau. La porte du *Zennana*, ou appartement des femmes, s'ouvre ; & le ſouverain lui-même, oubliant l'orgueil de ſon rang & de ſon deſpotiſme, ſe livre, comme les autres, aux jeux & à la gaîté. Une liberté

Chine.

ſans borne, le ton de la plaiſanterie, règnent dans les diſcours; les femmes, ſur-tout, aiment beaucoup les jeux & les ſaillies que permet l'Houli. Cette fête eſt également célébrée & par les indous & par les mahométans de l'Inde.

Je me trouvai une fois à *Mouttura*, dans le *Hondabrund*, diſtrict de l'Indoſtan, à l'époque où l'on célèbre l'Houli. C'eſt, dit-on, dans les environs de Mouttura que Khriſchna deſcendit ſur terre : auſſi les habitans de ce diſtrict ne ſont pas les moins empreſſés de l'honorer. La tradition rapporte que Khriſchna ayant rencontré là les neuf Houlis qui jouaient de divers inſtrumens, chantaient & ſe divertiſſaient, & qui n'avaient pas avec elles un ſeul être d'un ſexe différent du leur, fut aſſez galant pour multiplier ſa forme & leur préſenter neuf Kriſchnas, qui leur donnèrent la main & dansèrent avec elles. Les dévots indous n'ont pas oublié combien ce dieu plut aux Houlis, & combien il s'amuſa avec elles; l'on en voit la preuve dans les chants conſacrés à la joie, dont le refrain eſt Houli, Houli, Houli.

Nous étant mis en route de bon matin, nous eûmes bientôt gagné Telagong une des maiſons du Deb-raja; il y fait toujours halte lorſqu'il paſſe de ſa réſidence d'hiver à ſa réſidence d'été. C'eſt là qu'il nous avait propoſé de nous

joindre ; mais ses affairesle retenaient encore & il nous était impossible d'attendre son retour. Chine.

Après avoir mangé du riz grillé & bu du lait, seul rafraîchissement qu'on eut à nous offrir à Telagong, nous remontâmes à cheval. Nous marchâmes lentement, car nous avions devant nous une montagne excessivement élevée & couverte de bois qu'il nous fallait gravir; nous fûmes quatre heures à atteindre son sommet.

Les animaux sauvages sont si peu communs dans le Boutan, ou, du moins, nous en avons rencontré si rarement, que je dois citer comme une chose remarquable une troupe de singes que nous vîmes gambader sur les bords du chemin. Ils étaient d'une grande & très-belle espèce; ils avaient la face noire & entourée de poils blancs; leur queue était très-longue & très-mince : ce sont les plus grands & les plus jolis de tous les singes. Les Boutaniens, ainsi que les Indiens, les regardent comme sacrés; les Indous leur ont donné une place distinguée parmi leurs nombreuses divinités. Peu après avoir rencontré les singes, nous entrâmes dans le chemin qui nous avait conduits à Ouandipore, & nous arrivâmes à Tassisudon entre six & sept heures.

Quelques jours s'écoulèrent avant que le

raja fût de retour. Il revint sans pompe. On avait allumé sur sa route de grands feux de distance en distance : c'est une marque de respect par laquelle les habitans honorent le passage de toutes les personnes élevées en dignité. Le jour même de l'arrivée du *Deb*, nous lui rendîmes visite : il nous fit beaucoup de questions sur ce que nous avions vu. Tant que nous restâmes à Tassisudon, je ne lui cachai jamais rien de ce qui servait à remplir nos momens de loisir. Par ce moyen, il savait, non-seulement par moi-même, quels étaient nos amusemens, mais aussi par ceux de ces gens qui étaient auprès de nous ; car sans doute ils ne manquaient pas de lui raconter tout ce que nous faisions. Notre franchise n'était pas sans avantage, & nous l'éprouvâmes ; elle écartait la crainte & les soupçons, que des rapports malveillans auraient pu faire naître dans l'ame du raja, & elle lui inspira une confiance dont il nous donna des preuves pendant tout le temps que nous passâmes à sa cour.

L'un des Boutaniens qui vinrent le plus souvent chez nous, était un petit vieillard vêtu de rouge, comme le font tous les prêtres du pays ; les uns l'appelaient le conteur du raja, les autres le bouffon. Il jouait le rôle de plaisant de société, & il semblait que son dîner dépen-

Chine.

dait du ſuccès de ſes bons mots. Nous fûmes de bonne heure l'objet de ſon attention; il ne nous voyait jamais ſans nous adreſſer la parole en mauvais bengale. C'était un de ces hommes gais, qui ſont incapables de faire du mal, & tels qu'on en rencontre quelquefois parmi les gens d'une claſſe inférieure; un de ces hommes qui plaiſent aux autres par leur reparties, & par les tours ſans malice qu'ils aiment à jouer. Cependant, comme nous ne pouvions pas toujours comprendre ſes plaiſanteries, nous finîmes par trouver ſes viſites trop fréquentes, & pour lui faire peur, nous employâmes le moyen de l'électricité. Je n'ai jamais vu d'étonnement pareil à celui qu'il éprouva la première fois qu'il reçut le coup électrique. Nous lui en donnâmes pluſieurs autres par ſurpriſe; il ne ſe croyait plus en sûreté chez nous; & dès qu'il y revenait, un ſeul tour du cylindre le faiſait fuir de toutes ſes forces.

Notre machine électrique devint pour nous un grand ſujet d'amuſement; l'inconcevable & rapide action du fluide électrique, produiſait des ſcènes très-comiques parmi la foule des Boutaniens que la curioſité attirait chez nous. A l'invitation du raja, je fis pluſieurs fois porter chez lui notre machine électrique, & nos expériences l'amusèrent beaucoup. Il n'oſa jamais

Chine.

se hasarder seul à faire partir une étincelle de la bouteille de leyde ; mais il se laissa quelquefois électriser avec d'autres personnes, & il riait beaucoup en voyant la singulière figure qu'elles faisaient en recevant le coup électrique. A la fin, il devint difficile de trouver des personnes qui voulussent se faire électriser volontairement : il semblait que la machine leur inspirait à tous une crainte extraordinaire.

Cependant les expériences d'électricité plaisaient tellement au raja, que je ne me sentis par la force de le priver de cette source d'amusement. Je lui fis présent de la machine, en lui donnant toutes les instructions nécessaires pour qu'il put s'en servir : il les comprit fort bien ; & certes, il doit être en état de se servir de la machine, si, en perdant à ses yeux les charmes de la nouvauté, elle n'a pas perdu tout son prix.

Le Raja aimait beaucoup la musique & les arts & le goût de ce prince pour l'instruction, ainsi que son intelligence naturelle, lui avaient fait acquérir quelques connaissances : il s'entretenait avec nous des coutumes & des productions des pays étrangers, objets sur lesquels il se montrait sans cesse avide de s'instruire. Je lui dis ce qui me paraissait le plus singulier chez les diverses nations : & en revanche, il me conta des

des choses merveilleuses auxquelles je suis bien éloigné de croire. Chine.

Parmi les choses singulières que me dit le raja, est le récit d'une aventure qui lui était arrivée, récit qui n'avait pas moins pour but de nous donner une haute idée de son zèle & de sa piété, que d'accroître le respect que les personnes de sa secte avaient pour son rang de pontife. Il me raconta cette histoire à l'occasion de quelques questions que je lui fis sur le Thibet. Il me dit que j'éprouverais beaucoup de difficultés en chemin. Et que le pays & le climat étaient très-différens de ce que j'avais vu jusqu'alors. » Je l'ai vu de mes yeux, ajouta-t-il, » & je parle d'après ma propre expérience. Il » y a quelques années que me déguisant sous » l'habit d'un simple faquir, ou plutôt d'un » mendiant, je fis un pélérinage à La-sa, & je » visitai les temples sacrés, ou résident les principaux objets de notre vénération. Je fis le » voyage à pied, n'ayant avec moi qu'une seule » personne. Je me promenai dans la vaste cité » de La-sa: je vis ce qu'elle recélait de plus » curieux. Je rendis hommage aux reliques » sacrées du Poutala; & enfin, après avoir » passé quinze jours dans la capitale du Thibet, » je revins dans la mienne, sans qu'on se fut » aperçu de mon absence. »

Chine.

Pendant ce temps là, on s'occupait dans le palais du raja des préparatifs d'une grande fête, & il nous arriva un meſſage du régent de *Teſchou-Loumbou.* Il fallut long-temps négocier avec ce prince qui, étant peu accoutumé à traiter avec des étrangers, m'oppoſait des obſtacles non moins extraordinaires qu'abſurdes: cependant je les ſurmontai en partie. Le régent conſentit à me recevoir avec le même nombre de perſonnes qui, dans une ſemblable occaſion, s'était rendu auprès du Teſchou-lama; mais il ne voulut ſous aucun prétexte, admettre un troiſième Anglais, diſant que s'il venait, il paierait de ſa tête cette témérité.

J'appris de mon interprète, que la fête qui abſorbait toute l'attention des Boutaniens, était le *Dourga-Poujah*, que les Indous célèbrent au commencement de l'automne. On repréſente alors en relief & avec les couleurs les plus brillantes mêlées de dorures *Dourga*, ou la femme céleſte, qui combat *Soumné-Soun*, chef des démons. Le premier eſt accompagné de pluſieurs dieux, & l'autre d'une foule de mauvais génies; enſorte que ces peintures occupent toute la largeur d'un vaſte ſalon. Le dernier jour de la fête, une nombreuſe proceſſion, conduit à midi, ces images ſur le bord du Gange, & Dourga & ſes compagnons ſont jetés dans le fleuve. Pen-


Chine.

dant la dernière partie de la fête, les maiſons des Indous les plus opulens ſont ouvertes à tous les européens & attirent continuellement une foule de curieux.

Cette fête, l'une des plus ſolennelles & des plus belles des Indous, donne auſſi aux Boutaniens occaſion de déployer leurs talens. La repréſentation du combat des Dieux & des démons, dure dix jours entiers. J'y aſſiſté les trois premiers. Mais j'avoue que je ſuis trop ignorant dans leur mythologie, pour avoir compris beaucoup des choſes. Le Deb-raja & tous les Gylongs étaient gravement aſſis ſous une colonnade & très-attentifs à ce qu'on repréſentait.

Les combattans étaient maſqués de la manière la plus bizarre & la plus variée qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Des éléphans, des chevaux, des ſinges & une figure horrible entourée de ſerpens, repréſentaient les mauvais génies; la vertu, ſous la forme de *Dourga*, venait pour exterminer le vice. Quelques démons étaient rudement battus avant de quitter la ſcène, où Dourga ne manquait jamais de remporter la victoire.

La *Dourga-Poujah* eſt remarquable à d'autres égards; c'eſt l'époque à laquelle les princes Indous ont coutume d'entrer en campagne; & juſqu'au moment où les européens leur ont fait

Chine.

sentir la nécessité de renoncer à quelques-uns de leurs préjugés les plus invétérés, il était excessivement rare que leurs troupes se missent en marche avant la *Dussera*, qui se célebre pendant la pleine lune qui suit l'équinoxe d'automne.

CHAPITRE II.

Les envoyés Anglais partent de Tassisudon.--- Vue de Dalai-Jeung. --- Ghassa. --- Patres Tartares. --- Juridiction du Lamadephari. --- Tente, des Tartares. --- Comparaison entre le Thibet & le Boutan. --- Vue de Teschou-Loumbou. --- Préparatifs pour la réception des envoyés Anglais. --- Leur présentation au règent. --- Idée de ceux qui professent la religion du Lama. --- On le conduit à Terpaling. --- Portrait du Régent.

J'allai avec M. Saunders, prendre congé du Deb-raja & des principaux officiers de son conseil. Ils étaient encore très-occupés des cérémonies fantastiques de leur grande fête.

Le lundi, 8 septembre, nous partîmes de Tassisudon; nous suivîmes la vallée, ayant à droite & à gauche de hautes collines, & en face une montagne excessivement élevée, appelée *Pomoela*. Sur son sommet nous vîmes un vaste monastère, consistant en plusieurs bâtimens séparés: le plus commode de ces bâtimens, était occupé par un vieux Gylong qui,

Chine. en qualité de chef du couvent, portait le titre de Lama. Les autres étaient habités par de ſimples moines : ces ſortes de religieux ſont en très-grand nombre dans le Boutan ; leur ſeule occupation eſt de remplir les devoirs que leur preſcrit la religion ; ils ne travaillent point, mais ils faut qu'ils joignent la tempérance à la piété, & qu'ils s'interdiſent tout commerce avec les perſonnes d'un autre ſexe ; quoique pluſieurs Gylongs ſoient entrés volontairement dans leur ordre, leur grand nombre eſt l'effet d'une coutume, qui oblige toute famille qui a plus de quatre garçons, d'en conſacrer un à la vie monaſtique : quelquefois la même coutume s'étend à tous les enfans mâles d'un village.

Nous avions fait ce jour là douze milles ; on nous logea dans une maiſon ſpacieuſe, où nous paſsâmes la nuit. Nos conducteurs Thibétains avaient pris les devans, & s'étaient empreſſés de nous faire préparer du thé au beurre. L'uſage des Boutaniens, eſt de manger du riz ou d'autre grain rôti, en prenant le thé ; au Thibet, chacun met dans ſa taſſe de la farine d'orge très-fine, & la remue avec un petit couteau d'ivoire : ce couteau ſe porte avec un couteau ordinaire, un cure-dent, & quelquefois des dez, dans un étui qu'on attache à ſa

ceinture, & qui fait conſtamment partie de l'accoutrement d'un Tartare. Chine.

L'endroit où nous étions alors s'appelle *Pai-beſa*; la vue des montagnes qui l'environnent eſt extrêmement pittoreſque. Il ſemble que ce ſont des jardins en terraſſe. La montagne dont nous atteignîmes le ſommet, était entièrement couverte d'une magnifique verdure. Nous y trouvâmes un édifice appellé le château de Dalai-Jeung : nous y fûmes très-honnêtement accueillis par le concierge qui, ſachant notre arrivée, avait fait étendre des tapis ſur le gazon, & préparer des rafraîchiſſemens.

Nous marchâmes quelque temps avant de découvrir le château de Paro : lorſque nous y paſſâmes, j'appris que le gouverneur de ce diſtrict, frère du Deb-raja, s'était rendu, depuis quelques jours, à Taſſiſudon, pour aſſiſter à la célébration de la fête du *Mullaum* : le même motif attire, à cette époque, tous les autres chefs dans la capitale. En même temps, ils rendent compte au ſouverain des revenus de leurs gouvernemens.

Peu après notre arrivée à Paro, nous reçûmes la viſite d'un *Moukhi*, dont l'emploi eſt de conduire la partie de la caravane du Boutan, qui ſe rend de Paro à Rungpore. Il nous parla beaucoup de ſes voyages, & il m'aſſura qu'il

Chine.

était prêt à faire pour moi, tout ce qui dépendait de lui. Le marché de Paro est le seul qu'il y ait dans le Boutan, & il paraît très-fréquenté. Paro possède aussi une manufacture d'idoles & d'armes : on y fabrique beaucoup de sabres, de poignards & de bouts de flèches.

Non loin de notre logement, il y avait une douzaine de femmes qui battaient du blé ; leur force & leur adresse attirèrent notre attention. Elles étaient placées trois par trois, les unes vis-à-vis des autres. Leurs fléaux étaient triples, c'est-à-dire, qu'ils étaient composés de trois bâtons, dont deux frappaient le blé, & l'autre servait de manche : ces femmes le maniaient si bien, que, quoiqu'elles ne laissassent pas un seul épi sans être battu, elles ne s'embarassaient jamais les unes les autres, ni leurs fléaux ne se rencontraient.

On élève un grand nombre de chevaux tanguns dans la vallée de Paro, & c'est de là que sortent la plupart de ceux que les caravanes conduisent tous les ans à Rungpore. Beaucoup de jumens qui erraient en liberté avec leurs poulains, nous donnaient de l'inquiétude, parce qu'on ne coupe jamais les chevaux dans le Boutan, & que ceux que nous montions étaient très-vifs.

Après nous être rafraîchis, nous remontâmes

à cheval, & continuâmes notre route. Nous passâmes a côté de plusieurs villages, & nous vîmes par-tout les champs bien cultivés. Le vendredi 12 septembre, nous suivîmes une longue vallée où une rivière coulait avec beaucoup de rapidité, dans un lit étroit & embarassé par diverses masses de rochers. Nous traversâmes ce jour-là, un pays qui nous offrit plusieurs points de vue très-pittoresques & très-romantiques.

Il était plus de midi, quand nous arrivâmes à *Sana*, le dernier village du Boutan du côté du Thibet : il consiste seulement en dix maisons. Nous logeâmes dans celle qui avait le plus d'apparence ; la maîtresse de la maison, qui avait beaucoup d'embonpoint, avec une figure & de petits yeux noirs, était remplie de vivacité, & s'empressa de nous procurer toutes les choses dont nous avions besoin. Aux cloisons de notre chambre étaient suspendus des casques, des boucliers de bambou, des carquois, des arcs, des flèches, & d'autres accoutremens militaires, qui tous semblaient avoir passé pacifiquement d'un possesseur à l'autre, & se ressentaient moins des injures de l'ennemi que de celles du temps. Il régnait dans le village de Sana un air d'industrie & d'activité.

Chine.

Le ſamedi, 13 ſeptembre, nous nous mîmes en route de bonne heure. Il y a ſur le bord de la rivière un corps de garde, qui ne permet à perſonne de ſortir du Boutan, ſans un paſſe-port du Deb-raja. Le chemin que nous ſuivîmes, après avoir traverſé le *Patchieu*, n'était qu'à peu de diſtance de la rivière, qui roulait ſur un lit de rochers, en faiſant autant de bruit qu'une magnifique caſcade. Quelques pins flétris s'élévaient triſtement ſur les flancs de ces rochers, & le vent qui les agitait, faiſait entendre au loin le bruiſſement de leurs branches dépouillées. Quelle affreuſe ſolitud e! on n'y entendait, ni la voix des hommes, ni le cri des animaux. Nous fîmes quatre milles dans ce ſombre déſert; les Boutaniens ne peuvent pas avoir un meilleur moyen de défenſe, que la chaîne de montagnes preſqu'inacceſſibles, qui les ſépare du Thibet, & la ſolitude de leurs frontières : il n'était pas encore nuit quand nous fîmes halte.

Lorſque nous fûmes de l'autre côté de la rivière, nous aperçûmes pluſieurs de ces bœufs qu'on nomme *yak* dans la langue du Thibet : cet animal a la taille d'un taureau, & à-peu-près la même forme; il a la tête courte, & armée de deux cornes rondes bien unies, & dont la pointe eſt très-aigue; ſes

YAK DE TARTARIE.

oreilles ſont petites, ſon front eſt proéminent & couvert de beaucoup de poil friſé : il a les yeux fort gros, le mufle petit, le cou court, les épaules hautes & arrondies, la croupe baſſe & les jambes très-courtes. Il y a entre les épaules un muſcle proéminent & couvert d'un poil long & épais; ſa queue eſt garnie d'un bout à l'autre, d'une quantité conſidérable d'un poil très-long, très-touffu & très-brillant; il y en a même tant qu'on croirait qu'on l'y a attaché artificiellement. Les épaules, les reins & la croupe ſont couverts d'une ſorte de laine épaiſſe & douce, mais les flancs & le deſſous du corps fourniſſent des poils très-droits, qui deſcendent juſqu'au jarret de l'animal. Il y a des yaks de diverſe couleur, mais les noirs ſont les plus communs.

Chine.

Ces animaux ſont petits, mais l'énorme quantité de poil qui les couvre, les fait paraître extrêmement gros; ils ont le regard ſombre, & paraiſſent, comme ils le ſont en effet, défians & farouches : l'approche d'un étranger leur cauſe beaucoup d'impatience.

Ce bétail fait la richeſſe de diverſes tribus Tartares qui habitent ſous des tentes, & paſſent ſans ceſſe d'une partie des montagnes à l'autre : il tranſporte leur bagage, les nourrit & leur fournit des vêtemens.

Chine.

Les queues de ces animaux font eftimées, dans l'orient, felon le dégré d'influence que la pompe & le luxe ont fur les mœurs : on s'en fert pour écarter les mouches & les maringouins, ainfi que pour parer la tête des chevaux & des éléphans.

Nous traverfâmes le lendemain, un pays qui nous offrit plufieurs points de vue d'une extrême beauté. Nous rencontrâmes beaucoup de voyageurs chargés de gros fardeaux. Ils avaient tous cette taille & ces traits robuftes avec lefquels on repréfente des athlètes ; nous ne pouvions contempler fans étonnement le déploiemeut de leurs mufcles, & nous admirions jufqu'à quel point l'exercice & le travail peuvent accroître les forces de l'homme. Le climat contribue fans doute à donner de la vigueur aux habitans de ces contrées ; mais il faut que d'autres caufes y concourent auffi. Je n'ai jamais vu des gens qui paruffent avoir plus de fanté & de vigueur que les montagnards que nous rencontrâmes ce jour-là. Les femmes, fur-tout, avec leurs cheveux couleur de jais, & leurs yeux noirs & brillans, avaient un air de fraîcheur, pour le moins égale à celle des plus robuftes payfannes de l'Angleterre.

Nous parvînmes, en montant, jufqu'à une

espèce de défilé que forment les sommets des montagnes. Là nous rencontrâmes le lama de *Phari*, qui était venu au devant de nous, & avait fait planter des tentes pour nous recevoir. Le lama de Phari nous fit servir, avec le laitage, des dattes & des abricots secs. Chine.

Non loin de l'endroit où nous étions, campait une petite troupe de Tartares *Doukhas*, peuple qui habite constamment sous des tentes, & dont la seule occupation est de faire paître ses troupeaux; l'un d'eux vint m'apporter un peu de beurre & beaucoup de lait qui étoit excellent. Il me dit qu'il n'y avait dans ce canton que trois familles tartares qui possédaient entre elles environ trois cents têtes de bétail à queue touffue. Au moment de notre arrivée, le bétail était dispersé sur les montagnes; mais le soir, il se rassembla à l'ouïe de quelques cris que poussèrent les Tartares, & qui étaient pour lui un signal accoutumé

Après dîné, nous abattîmes nos tentes, & nous étant mis en marche, nous gagnâmes le sommet de la montagne de *Soumouriang*. Là, on voit une rangée de petits drapeaux, plantés sur des tas de pierre, & flottant au gré du vent; ils servent à marquer les limites du Thibet & du Boutan; & les gens du pays croyent que c'est aussi un charme, pour em-

Chine.

pêcher le mal que pourraient faire les dewtas souverains de ces lieux. Il n'y a point suivant les Boutaniens, de montagne entièrement exempte de l'influence de ces prétendus démons; mais ils habitent principalement celles qui sont les plus élevées. Là, trempés par les brouillards, fatigués par les tempêtes, ils sont supposés être fort aigris & occupés à chercher tous les moyens d'exercer leur maligne influence sur les voyageurs.

Nous suivîmes un chemin dont la pente était assez douce, & qui nous conduisit vers la plaine de Phari. Le premier objet que nous aperçumes en descendant, était une petite montagne qui s'élevait du milieu d'un plateau, & sur le haut de laquelle il y avait un édifice carré en pierre, qu'on me dit être consacré aux cérémonies funéraires. La coutume du Thibet, à l'égard des morts, est contraire à celle de presque tous les autres pays. Au lieu d'ensevelir, avec une pieuse attention, les restes de leurs parens & de leur amis, les Thibétains font comme les Parsis de l'Indostan, ils les exposent à l'air & les laissent dévorer par les vautours, les corbeaux & les autres oiseaux carnassiers dans les parties du Thibet où la population est plus nombreuse; les chiens aident les oiseaux de proie & ne manquent ja-

mais d'affifter aux funérailles. Nous nous arrêtâmes pour paffer la nuit à *Chaſſa-Gombah*, réſidence du lama de Phari. Son rang & fa qualité de prêtre lui donnent une grande influence fur les pafteurs tartares.

Chine.

Le dain qui fournit le mufc, objet d'un revenu affez confidérable, abonde fur ces montagnes. Cet animal paraît aimer le plus grand froid, & on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. Deux dents longues & courbes qui fortent de fa machoire fupérieure, femblent lui avoir été données pour qu'il puiffe déterrer les racines qui font, dit-on, fa nourriture ordinaire.

Le dain à mufc eft de la hauteur d'un cochon ordinaire, & a le corps à peu près fait comme lui; il a la tête petite, la croupe large & ronde, les jambes extrêmement fines, & point de queue. Ce qu'il y a de plus fingulier dans cet animal, c'eft fon poil qui eft prodigieufemenet abondant, long de deux ou trois pouces & toujours hériffé. Le mufc fe trouve dans un fachet, femblable à une petite loupe qui fe forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle feul en fournit. Dans le Thibet, le dain à mufc eft cenfé appartenir au fouverain & ne peut être chaffé que par une permiffion expreffe.

Chine.

Nous fûmes logés dans le monaſtère de Cahſſa-Gombah, & nous occupâmes un appartement où le lama avait coutume de faire ſes prières. C'était un vieillard de bonne mine & d'un caractère doux & tranquille. Il nous traita avec beaucoup d'honnêteté & ne négligea rien pour que nous fuſſions contens.

Dans la matinée du 14 ſeptembre, nous vîmes beaucoup de neige ſur les montagnes. La plus remarqnable eſt celle de *Choumoularie*, très-révérée des Indous. Ils y vont de temps immémorial en pélérinage, pour en adorer le ſommet religieux. Il faut obſerver que tout ce qui paraît ſingulier dans la nature, devient l'objet de la ſuperſtition indienne. Une montagne qui reſte couverte de neige, une fontaine dont l'eau eſt chaude, la tête d'une rivière, un volcan lui paraiſſent également mériter ſes hommages.

Tandis que nous étions en route notre guide & l'interprète s'éloignèrent quelque temps, pour faire leurs adorations ſur la montagne de Choumoularie; ne voulant pas troubler leur dévotion nous continuâmes notre marche. Le climat froid des environs eſt une puiſſante preuve de l'élévation de cette partie du Thibet. On peut dire qu'il règne à Phari un éternel hiver. Cependant on y nourrit de grands

troupeaux

troupeaux dans les environs, parce que, bien que courte & sèche, l'herbe y eſt d'une excellente qualité. Les plaines & les montagnes adjacentes ſont remplies de ces chèvres dont le poil ſert à faire des ſchals, de dains à muſc & de lièvres ; j'y vis pluſieurs compagnies de perdrix, de faiſans, & beaucoup de renards. Chine.

Les Thibétains ſont très doux & très-humains; j'ai eu ſouvent occaſion d'en faire l'épreuve, & je vais en citer un exemple. Lorſque nous eûmes mis pied à terre à Tenna, & que nous fûmes ſous nos tentes, je reſſentis un violent mal de tête, ce qui m'engagea à me jeter ſur un tapis. A peine y avait-il une demi-heure que j'étais couché, que mon conducteur Palima ſe gliſſa dans la tente, & prenant une redingote & une pièce de toile, il les étendit avec ſoin ſur moi. Je fis ſemblant de ne pas prendre garde à ce qu'il faiſoit, car je ſouffrais & n'avais nulle envie de parler. Il ſortit un moment après, un autre Tartare entra, & ſouleva doucement ma tête avec ſa main pour ôter le banc ſur lequel je repoſois, & le remplacer par un couſſin. Son attention me fit de la peine parce que je m'étais déjà aſſez bien arrangé ſur le banc; mais je ne lui fis aucun reproche, j'étais trop sûr que ce qu'il faiſait était dicté par des ſentimens d'humanité. Ces

Chine.

marques d'attention ont laissé dans mon ame une impression qui ne s'effacera jamais, & je me plais à les rappeler, pour montrer combien elles sont contraires à la dure férocité que présente ordinairement la seule idée d'un Tartare.

Le mardi 16 septembre, nous nous mîmes en route de bonne heure; nous marchâmes à travers une vaste plaine, qu'on pouvait appeler un désert : car il n'y avait que quelques tiges d'une herbe rare & flétrie. Après avoir marché neuf milles, nous trouvâmes trois sources qui jaillissent dans la plaine, à peu de distance d'une colline, & auxquelles les Thibétains attribuent des vertus médicinales. Nous fîmes halte dans un petit village appelé *Dochai* : là, nous avions en face un grand monastère situé au milieu de quelques rochers, dont un lac baigne le pied. Une seconde chaîne de rochers se voit à l'autre extrémité du lac, & tous sont blanchis par l'écume de ses vagues continuellement agitées. Les habitans du Boutan ont, m'a-t-on dit, une grande vénération pour ce lac : ils sont assez superstitieux pour penser que l'accroissement & le décroissement de ses eaux, sont d'un présage avantageux ou funeste à leur nation. Ils s'imaginent que c'est l'asile favori d'un de leurs principaux dieux.

Chine.

Le mercredi 17 feptembre, nous déjeûnâmes de bonne heure, & auffitôt nous montâmes à cheval; nous marchâmes l'efpace de deux à trois milles à peu de diftance du lac. Après quoi, nous nous trouvâmes fur les bords de ce lac defféché, non loin du village de Sumdta, qui eft à quatorze milles de Chalou.

Les villages du Thibet, font loin d'avoir une belle apparence; les maifons en font très-mal conftruites; elles font bâties avec des pierres qu'on élève les unes fur les autres, fans les lier par aucune efpèce de mortier; & à caufe du vent qui règne continuellement dans ces contrées; on n'y fait que trois ou quatre petites ouvertures, afin d'y donner du jour. Le toit forme une terraffe entourée d'un parapet de deux ou trois pieds de haut, & il y a ordinairement quelques piles de pierre, fur lefquelles on plante, foit un petit drapeau, foit une branche d'arbre, ou bien une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche, comme la queue d'un cerf-volant. Quand cette corde eft tendue d'une maifon à l'autre, elle devient, fuivant les Thibétains, un charme auffi infaillible contre le pouvoir des mauvais génies, que peut l'être un fer à cheval cloué fur le feuil d'une porte, ou une

Chine.

paille en croix mise sur le chemin d'un sorcier, pour arrêter l'effet de ses maléfices.

Le Thibet paraît d'abord un des pays les moins favorisés du ciel, & les moins susceptibles de culture ; il est rempli de petites montagnes, ou plutôt de rochers sur lesquels on n'aperçoit aucune trace de végétation. Ses plaines sont d'une effrayante aridité, & toujours ingrates sous la main qui tâche d'en défricher quelque partie. Son climat est excessivement froid ; les habitans y sont obligés de chercher des abris dans les vallées les plus profondes, dans les gorges des montagnes, & parmi les rochers où le vent pénètre le moins. Cependant la providence, en distribuant ses dons aux différentes parties de la terre, n'a sans doute été injuste envers aucune. Si l'une peut se vanter de la fertilité de son sol, de l'abondance de ses fruits, & de la beauté de ses forêts, l'autre possède d'immenses troupeaux, & des mines d'une richesse inépuisable. Là, la végetation est extrêmement abondante : ici les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité ; le Thibet est couvert d'oiseaux, de gibier, de bêtes fauves, d'animaux de proie, & de troupeaux de bétail.

Le jeudi 18 septembre, nous montâmes à cheval au lever du soleil ; nous passâmes près

des ruines de plusieurs villages, qui étaient restés déserts, à cause des ravages de la petite vérole, maladie que les Thibétains ne redoutent pas moins que la peste; il est vrai qu'elle leur est tout aussi funeste que la peste pourrait l'être, parce qu'ils n'emploient ni ne connoissent aucun remède pour en arrêter les effets. Nous atteignîmes Gangamaur, village situé sur une éminence, & où nous fîmes un excellent repas, qui nous donna occasion d'admirer combien a d'empire la force de l'habitude. La table était couverte de quartiers de mouton cru & encore tout saignant, & de quartiers de mouton bouilli. Nous préférâmes certainement ces derniers, qui étaient froids, mais tendres & délicats. Les Thibétains firent tout différemment, & nous fûmes tous satisfaits; sans que les uns portassent envie au goût des autres. Après cela, nous bûmes tous avec la même ardeur du chong, & nous fîmes circuler entre nous une pipe amie, usage dans lequel j'étais déjà devenu passablement expert.

Chine.

Nous continuâmes à marcher presque droit au nord; c'était le temps de la moisson: beaucoup de paysans étaient répandus dans les champs; ils ne se servaient pas de faucilles pour faire leurs récoltes; mais ils arrachaient les tiges du blé avec les racines, & après en

Chine.

avoir fait de petites gerbes, ils les mettaient de bout pour les faire sécher. Je ne sais pas si c'était le grand nombre de gens qui composaient notre cavalcade, ou si c'était notre costume étranger, qui frappait l'esprit de ces moissonneurs, mais ils paraissaient remplis d'étonnement. Restant immobiles avec les épis qu'ils tenaient dans leurs mains, au moment qu'ils nous avaient aperçus, ils continuaient à regarder sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdu de vue.

Après avoir dépassé la pointe de la base d'une montagne de rochers, nous fûmes frappés tout à coup de la vue d'une figure gigantesque qui représente *Mahoumanie*, la principale divinité du Thibet & du Boutan; elle est sculptée en relief, sur un immense rocher, & dans l'attitude ordinaire des idoles de ces contrées, c'est-à-dire, les jambes croisées. Certes, cette figure est très-irrégulière & très-mal travaillée; mais si je ne puis pas faire l'éloge des talens du sculpteur, je dois au moins louer sa patience, car cet ouvrage a du lui coûter beaucoup de temps.

Nous nous arretâmes à Schouhou, lieu remarquable parce qu'il y avait quelques saules au milieu desquels nous plantâmes nos tentes. Nous étant remis en route de grand matin,

nous vîmes devant nous un vaste amphithéâtre, formé par des montagnes doucement inclinées. Dans le centre était un très-beau village, situé au pied du rocher de Nainie ; les maisons de ce village, étaient régulières & fort propres ; il y en avait qui étaient bordé de de rouge, & d'autres qui étaient couvertes de raies de même couleur. L'aspect des arbres & des maisons nous paraissait extrêmement agréable, après les affreux déserts que nous venions de traverser, & dont l'horreur surpassait tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Chine.

Quand nous eûmes passé une pointe de rocher assez avancée, nous découvrîmes le château de Jhansen-Jeung, à la distance de cinq à six milles. La vallée qui est très-étendue, semble avoir été autrefois sous l'eau, & cette conjecture a été fortifiée par le témoignage des gens du pays, avec qui j'ai conversé. Mais ils n'ont pas pu me dire à quelle époque la vallée a été desséchée. Ils ne savent pas même si c'est par les efforts de l'art, ou par quelque cause naturelle. Il y a trop long-temps que cet événement a eu lieu pour qu'on en conserve un souvenir distinct.

La vallée de Jhansen est fameuse par le drap qu'on y fabrique & dont il se fait une grande consommation. Il est d'un tissu très-serré

Chine.

& très-fort, Il eſt moëlleux, parce que la laine de Tartarie eſt ſingulièrement fine & d'une excellente qualité. La vallée de Jhanſen eſt heureuſement ſituée pour le commerce. Elle ſe trouve dans le centre du Thibet, & elle peut aiſément recevoir les laines dont elle a beſoin. En outre, elle poſſède d'autres avantages, elle eſt ſpacieuſe, fertile, & le climat y eſt aſſez doux.

Étant montés à cheval le 20 ſeptembre, nous découvrîmes bientôt un monaſtère ſitué ſur le flanc concave d'une montagne. Les temples, les dômes dorés, & les demeures des principaux prêtres, faiſaient de l'enſemble de ce monaſtère un ſpectacle très-brillant. Lorſque nous en fûmes très-près, nous fûmes aſſaillis par une foule de mendians de tout âge & de tout ſexe. Il y avait parmi eux quelque jeunes gens, qui portaient des maſques & faiſaient des tours & des bouffonneries. Nous vîmes au coin d'une rue deux vieilles femmes couvertes de haillons, qui jouaient d'une eſpèce de guittare & qui danſaient au ſon de leur rauque inſtrument.

Le lendemain nous marchâmes continuellement le long de la rivière, qui coulait fort lentement, tantôt au pied des montagnes, tantôt au milieu de la vallée. Après avoir fait environ dix milles, nous aperçûmes le château de Painom, avec ſes tours rondes & ſes tours

carrées. Il eſt placé ſur un roc très-haut & très-eſcarpé, au pied duquel coule la rivière. Les Thibétains conſtruiſent toujours leurs forteresses ſur la cime des rochers; & ſouvent leurs monaſtères ſont ſitués de la même manière. Je ne crois pas avoir vu dans le Thibet un ſeul édifice fortifié ou de quelque importance qui ne fut bâti ſur une hauteur. Chine.

Nous fîmes halte à Trondieu qui eſt à une petite journée de Teſchou-Loumbou. Nos guides réſolurent de nous y faire arriver de bonne heure: en conſéquence ils nous réveillèrent avant le jour: nous mantâmes à cheval à la clarté de pluſieurs torches, & n'ayant que dix milles à faire, nous atteignîmes Teſchou-Loumbou, au moment où le ſoleil ſe levait dans toute ſa pompe & redoublait l'éclat des dômes & des nombreuſes tours qui ornent ce lieu. La vue en était éblouie, il ſemblait que ce fut un ſpectacle magique; l'impreſſion qu'il fit ſur moi, ne s'effacera jamais.

Nous montâmes par une rue étroite, à travers le monaſtère, & l'on nous conduiſit dans les appartemens qu'on nous avait deſtinés. Placés au centre du palais, ils étaient vaſtes, peints avec élégance, & meublés de la manière la plus ſomptueuſe. Dans le moment où nous y entrâmes, nous entendîmes le ſon de pluſieurs inſ-

Chine. trumens, qui appelaient les religieux aux prières du matin.

A peine étions-nous dans les appartemens destinés à nous loger, que nous reçumes des messages de félicitation de la part du régent frère du dernier lama & de Soupoun-chombou. L'un & l'autre m'envoyèrent en même temps une écharpe de soie blanche. Tel est l'usage qu'on observe régulièrement au Thibet & dans le Boutan, envers des hôtes qui arrivent de loin. Ces écharpes sont d'un tissu très-fin, ce quelles ont sur-tout de remarquable, c'est leur blancheur éclatante. Elles sont ordinairement damassées, & à chaque bout, qui est toujours frangé, on voit des mots sacrés tracés dans le tissu. Elles varient beaucoup pour les dimensions & pour la qualité qui sont communément proportionnées à l'état de celui qui donne l'écharpe & au degré de considération & de respect qu'il veut témoigner à celui à qui il l'offre.

Quelqu'insignifiante, quelqu'absurde que cette coutume puisse paraître à des européens, une générale & longue pratique fait qu'au Thibet on y attache la plus grande importance. Je ne manquai pas toutes les fois que je rendis visite aux chefs, de les saluer à leur manière. Les habitans de ces contrées sont si attachés à cette formalité que le raja du Boutan renvoya

une lettre du gouverneur général du Bengale, parce qu'elle n'était pas accompagnée d'une écharpe qui en prouva l'authenticité. Chine.

Le soir je reçus une visite de la personne qui m'avait été envoyée par le régent tandis que j'étais à Tassisudon. C'était un homme de bonne mine, & dont les manières étaient très-engageantes. Les Thibétains ont en général les traits grands & durs ; mais les siens étaient adoucis par un air de gaîté, de franchise & de modération. Je me sentis d'abord singulièrement prévenu en sa faveur. Tant qu'il resta à Teschou-Loumbou, il ne se passait guère de jours sans qu'il me consacrat quelques heures. Il m'aprenait la langue du Thibet ; & quand j'étais fatigué de la prononciation gutturale & nasale qu'exigent la plupart des mots de cette langue, je lui proposais une partie d'échecs qu'il acceptait avec joie.

Le lendemain de mon arrivée, l'on vint m'annoncer de bonne heure que le régent se proposait de me donner audience dans la matinée. Nous nous rendîmes dans une partie du palais qui quoique très-éloignée de nos appartemens, y communiquait par des passages intérieurs.

Nous fûmes introduits dans la salle d'audience qui est très-vaste, très-haute & d'une

Chine.

forme oblongue. Il y a tout au tour un rang de colonnes peintes en vermillon. On ne voit point de fenêtres dans cette ſalle. A un des bouts, il y a une alcove, ou eſt le trône du Teſchou-lama. Ce trône eſt haut d'environ cinq pieds, couvert de couſſins de ſatin jaune & garni de chaque côté d'un magnifique brocart. Au pied du trône, il y a de petits cierges d'une compoſition odorante, & des vaſes remplis de bois aromatiques qui brûlent lentement, & exhalent un parfum très-ſuave.

Nous nous avançâmes juſqu'au fond de la ſalle où étaient le régent & Soupoun-chombou, l'un & l'autre vêtus en religieux. Conformément à l'uſage du pays, nous leur préſentâmes des écharpes de ſoie blanche. Je remis enſuite au régent la lettre du gouverneur général du Bengale, avec un fil de perles & de corail. On avait préparé pour nous deux piles de couſſins, que le régent nous montra avec la main, & avec un regard plein d'expreſſion.

Il faut épargner à mes lecteurs le diſcours que j'adreſſai au régent & les détails de mes différens entretiens avec lui, il ſerait difficile, peut-être impoſſible de faire bien comprendre tout ce qu'il me dit. La langue thibétaine a trop peu d'analogie, dans ſes tours & dans ſes expreſſions, avec les langues d'europe.

Chine.

Soupoun-chombou prit la parole de temps en temps. Des queſtions concernant mon voyage, les embarras que j'avais éprouvé en route, l'impatience avec laquelle on m'avait attendu furent le ſujet général de cette conférence. Les deux Thibetains parlèrent auſſi longtemps de la douleur qu'ils avaient reſſentie, lorſque, pour punition de leurs péchés, le Teſchou-lama s'était retiré de ce monde, & ils exprimèrent enſuite toute la ſatisfaction qu'il leur avait cauſée en daignant ſe réincarner & reparaître ſitôt parmi eux.

Ce fut alors que j'appris que le jeune lama réſidait encore dans la maiſon où il avait été découvert dans la vallée de Painom. L'on me dit en même temps qu'on ſe propoſait de le conduire ſous peu de jours à *Terpaling*, monaſtère qu'on avait préparé pour lui. Toute la cour devait en cette occaſion accompagner le jeune lama : les principaux officiers n'étaient occupés que des préparatifs de ce voyage.

Vers la fin de cette audience, on apporta du thé, qui fut ſervi de la même manière que dans le Boutan, & au moment où nous étions prêts à nous retirer, on nous préſenta des plateaux chargés de ſucre, de beurre dans des peaux, & de divers fruits ſecs qui venaient de la Chine & de la Tartarie orientale. Nous

Chine.

reçûmes une écharpe de la main même du régent, après quoi nous nous retirâmes extrêmement satisfaits de la manière dont nous avions été traités.

Le régent était d'une moyenne taille. Quoiqu'aucun de ses traits ne fût joli, l'ensemble n'en était pas désagréable, & sa physionomie était remplie d'une expression douce ; son langage était clair sans affectation, & il était prononcé avec ce ton de politesse qui caractérise tous les Thibétans bien élevés. Le régent ne faisait point de gestes en parlant; il tint presque continuellement les bras croisés sous son manteau; il portait l'habit religieux, qui paraît être le costume de cérémonie de tous les gens attachés à la cour du lama.

Mon intention était de rendre visite à Soupoun-chombou aussitôt que je sortirais de chez le régent; mais l'audience du prince dura si long-temps, qu'au moment où nous nous levâmes, les cloches du monastère annoncèrent l'heure de l'office. Le changement de résidence du jeune lama qui était sur le point d'avoir lieu, occasionnait des exercices de piété & des prières extraordinaires. Les Gylongs redoublaient de ferveur & passaient presque tout leur temps dans les temples.

Le lendemain, Soupoun-chombou me fit

dire qu'il me recevrait lorſque je le déſirais. La ſalle où il était aſſis lorſque nous entrâmes, avait une vue très-étendue ſur la vallée & elle était ornée d'un balcon qui ſervait à l'éclairer. Chacun de nous lui préſenta, ſelon l'uſage, une écharpe de ſoie blanche. L'entretien que j'eus avec lui roula principalement ſur la longueur du chemin que j'avais été obligé de faire & ſur la différence qui exiſtait entre les climats du Thibet, du Boutan & du Bengale. Chine.

Lorſque j'étais au Thibet, Soupoun-chombou n'avait guère plus de trente ans; il était d'une petite taille, mais bien proportionné; ſa phyſionomie était ouverte & ſpirituelle; cependant tous ſes traits annonçaient bien ſon origine tartare. Quoiqu'il poſſédât des connaiſſances très-étendues, de grands talens, & qu'il eût beaucoup d'influence ſur ſes compatriotes, il ne paraiſſait pas enorgueilli de ces avantages: il était, au contraire, rempli d'honnêteté & de modeſtie; & lorſque je le connus plus particulièrement, je vis qu'il avait ſouvent une gaîté franche & naturelle & qu'il aimait à dire des plaiſanteries.

J'arrivai au Thibet à une époque qui était d'une grande importance aux yeux des habitans de ces contrées. Ils étaient ſur le point de reconnaître dans la perſonne d'un enfant leur ſou-

verain, & de lui rendre le premier hommage en
Chine. cette qualité; mais en celle de pontife sacré, & par conséquent de déclarer publiquement qu'il était le régénéré & immortel médiateur entre les hommes & l'Etre-suprême. On doit bien s'imaginer qu'en ces sortes d'occasions, les Thibétains n'omettent rien de ce qui, suivant leurs idées, peut contribuer à la dignité, à la pompe & à la splendeur de la cérémonie. Désirant d'en voir une si singulière, je fis les démarches que je crus nécessaires pour être compris parmi ceux qui devaient composer le cortége. Je fis témoigner au régent combien je désirais pouvoir, dans toutes les occasions, donner des preuves du profond respect que m'inspirait le caractère sacré du lama, & pour lui dire en même temps que je me regarderais comme très-heureux s'il voulait bien me permettre d'être du nombre de ceux qui l'accompagneraient au monastère de Terpaling. Il me fit répondre qu'il serait charmé de pouvoir faire ce que je désirais, mais qu'il en était empêché par la présence des Chinois, qu'on savait être extrêmement jaloux des étrangers.

Le samedi 27 septembre, le cortége partit du monastère de Teschou-Loumbou avant que le jour commençât à poindre. Le lama fut accompagné dans sa marche par un immense concours de

de peuple qui lui rendait hommage avec un enthousiasme extraordinaire, & l'après-midi on arriva à Terpaling. Après avoir établi dans le nouveau monastère, l'enfant lama avec son père & sa mère, aux soins de qui il était confié, le régent retourna avec toute sa suite à Teschou-Loumbou. Chine.

Nos appartemens donnant sur la route par où venait le régent, nous eûmes occasion de le voir arriver. Il avait avec lui deux ou trois cents cavaliers; il était lui-même à cheval, environné des ministres & des principaux officiers; il avait une robe de satin jaune, doublée d'une fourrure noire, & attachée autour du corps avec une ceinture : il portait un chapeau rond couvert d'un vernis jaune qui brillait beaucoup au soleil. A sa ceinture pendait un couteau à gaine avec une grande bourse dans laquelle était sa tasse à thé, & divers autres petits meubles qui font toujours partie de l'habillement d'un Tartare.

Le cheval que montait le régent était richement enharnaché ; la partie de la bride qui passait sous le cou était garnie de clochettes, qui se faisaient entendre à mesure que le cheval marchait : ce cheval avait de plus tant de queues de vaches des deux côtés, qu'on avait de la peine à voir son corps. On voyait dans cette troupe quelques Kalmouks portant le turban &

Chine. l'habit indou, ainsi que des Mogols des frontières de la Perse avec leur costume national; tout cela formait un coup-d'œil très-pittoresque. Une foule de spectateurs qui bordaient la route du régent, se prosternaient à mesure qu'il passait devant eux. Dès qu'il s'approcha de Teschou-Loumbou, on arbora plusieurs drapeaux sur les murailles du palais, & les trompettes & les cymbales annoncèrent à grand bruit son arrivée.

Je m'empressai d'aller féliciter le régent sur son retour, & sur le bonheur qu'il avait eu de conduire le lama sans accident jusqu'à Terpaling. Cela donna occasion à ce prince de parler de son respect & de sa tendre affection pour le dernier lama, dont il avait, dit-il, parfaitement reconnu l'identité avec le nouveau. Il tirait ses preuves des signes de sagesse & de grandeur empreints sur le front de l'enfant, & du caractère sublime qu'il annonçait & dont il avait déjà plusieurs traits frappans.

Chine.

CHAPITRE III.

L'envoyé Anglais visite l'intérieur du monastère de Teschou-Loumbou. --- Magnificence des temples. --- Cérémonies religieuses. --- Vénération des Gylongs pour le Lama. Funérailles des Thibétains. --- Leur imprimerie. --- Monastère de Terpaling. --- L'envoyé Anglais est admis en présence du jeune Teschou lama. --- Portrait de ce prêtre enfant. --- De ses parens. --- Hommage que des Kalmouks rendent à l'enfant Lama. --- Religieuses Thibétaines. --- Chèvres qui fournissent le poil dont on fait les schals. --- Les envoyés anglais arrivent à Rungpore.

DEPUIS le premier jour de mon arrivée à Teschou-Loumbou, je désirais vivement voir l'intérieur de quelqu'un des superbes édifices qui entouraient le palais où j'étais logé ; & qui, par les riches & éclatans ornemens qu'on leur avait prodigués en dehors étaient bien propre à exciter ma curiosité.

Chine.

La fréquence des sons graves de divers instrumens qui se faisaient entendre au loin, & auxquels succédaient des pauses d'un silence profond, le murmure des prières qu'on récitait à plusieurs reprises, & le jour & la nuit, la bruyante clameur des invocations & des hymnes que chantait en chœur un très-grand nombre de Gylongs, tout enfin prouvait qu'on célébrait, non loin de moi, quelques-unes des cérémonies solennelles & mystérieuses de la religion des Thibétains.

Je sus que le lieu où se rassemblaient les Gylongs, pour leurs prières journalières était à peu de distance de nos appartemens. Leurs heures de dévotion étaient au lever du soleil, à midi & le soir. Le monastère de Teschou-Loumbou renfermait deux milles cinq cents de ces prêtres. Tous les trois jours ils consacraient la matinée à prononcer, à haute voix les louanges & les attributs de l'être suprême. Ce service se faisait avec une véhémence & des vociférations extraordinaires qui, ce me semble, étaient bien peu d'accord avec la décence qui aurait dû régner dans une pareille assemblée, & avec l'objet dont elle s'occupait.

Indépendamment des exercices publics de la religion, les Gylongs avaient des prières particulières qu'ils faisaient dans les apparte-

mens des lamas inférieurs, & qui étaient toujours accompagnées de musique. On voyait aussi, presque tous les jours des processions solennelles, qui faisaient lentement le tour du monastère. Enfin tout cela me convainquit bientôt que je vivais parmi des hommes consacrés à la religion, & qui faisaient leur seule occupation de leurs exercices. Les Thibétains ne croient pas qu'il leur soit nécessaire d'entretenir des armées pour défendre leur territoire, ou pour maintenir leurs droits. Toute leur confiance est dans la médiation de leur lama. Ils le regardent comme le substitut sacré & immaculé de l'être suprême. Ils s'imaginent que son invisible bouclier peut les dérober à toutes les atteintes de leurs ennemis, & la douce influence de sa doctrine leur apprend à être miséricordieux, humains, bienfaisans envers tout ce qui les entoure. L'affection, le respect, l'accord unanime que je vis constamment règner chez ce peuple, me prouvèrent qu'il était véritablement heureux.

Chine.

Je profitai de la première occasion que j'eus de voir le régent pour lui demander la permission de voir un édifice placé à droite de mon appartement & qui servait de mausolée au dernier Teschou-lama. Non-seulement ce

Chine.

prince y accéda avec honnêteté; mais il parut touché de mon empressement.

Après avoir traversé divers passages nous entrâmes dans la cour où était le grand mausolée. Cette cour est pavée, & il règne sur trois de ses côtés, un péristyle destiné à abriter les pélerins, & les dévots que la piété attire en ce lieu. Sur les murailles du péristyle, on a peint diverses figures d'une grandeur gigantesque, qui sont des emblêmes analogues à la mythologie thibétaine. Les colonnes sont peintes en vermillon, & sur le fronton qu'elles supportent, on voit le dragon impérial de la Chine.

Nous vîmes sous le portique, un prêtre assis qui lisait dans un grand livre ouvert devant lui, & qui semblait ne pas s'apercevoir que nous étions-là. Il était du nombre de ceux qui prient alternativement en cet endroit, & qui sont chargés d'entretenir le feu sacré devant le tombeau. Il faut qu'il y ait sans cesse un de ces prêtres qui prie, & que le feu ne s'éteigne jamais. Deux pesantes portes, peintes en vermillon, avec des bossages dorés, firent trembler l'édifice, lorsqu'elles roulèrent sur leurs pivots, & que leurs battans massifs heurtèrent le mur. Nous reconnûmes alors que le bâtiment que nous avions pris pour la mau-

solée, ne servait qu'à entourer une pyramide de la plus grande beauté. Chine.

Au pied de la pyramide, reposait le corps du lama dans un cercueil d'or massif. La coutume du Thibet est de ne conserver que les restes des souverains lamas. Les corps des autres personnes qui meurent sont consumés sur un bûcher, ou exposés dans les champs, pour servir de pâture aux bêtes féroces & aux animaux de proie.

La statue du dernier Teschou-lama est d'or pur; elle est au haut de la pyramide, & placée sous une très-grande coquille. Cette statue est représentée assise sur des coussins couverts d'un manteau de satin jaune, qui flotte négligemment, & coiffée d'un bonnet qui ressemble à une mitre.

Aux bords de la coquille, sont suspendus les divers chapelets dont le lama se servait pendant sa vie, & qui pour la plupart sont très-précieux.

Les côtés de la pyramide sont revêtus de plaques d'argent massif. Elle forme, en s'élèvant divers gradins, sur lesquels sont étalés tous les objets rares & précieux qui ont appartenu au lama & qui proviennent des offrandes des dévots.

A la hauteur d'environ quatre pieds, la pyramide a un gradin beaucoup plus large,

Chine.

fur le devant du quel font fculptés deux lions rampans. Entre ces lions eft une ftatue d'homme, qui a des yeux d'une grandeur énorme, & qui lui fortent de la tête. Son corps fait des contorfions bizarres, fa phyfionomie peint le trouble & l'anxiété, & fes mains font placées fur les cordes d'une efpèce de guittare.

A côté de la pyramide, eft placée une feconde ftatue du lama de grandeur naturelle, qui fuivant ce qu'on me dit, lui reffemble fingulièrement. Elle eft affife dans une chaire; cette ftatue n'eft point d'or maffif, mais de vermeil. En face de la pyramide, il y a un autel couvert d'un tapis bleu, fur lequel on dépofe les offrandes journalières; il y a auffi fur le même autel plufieurs lampes allumées & qu'on ne laiffe jamais s'éteindre. La fumée que produifent ces lampes & une multitude de cierges odoriférans, remplit l'enceinte de ce lieu, & répand tout autour une odeur très-fuave.

Le pavé eft chargé de tous côtés de monceaux de livres facrés, concernant la religion des lamas, livres que les profeffeurs orthodoxes de cette religion augmentent continuellement par de volumineux commentaires. La coquille qui couvre la pyramide, eft extrêmement grande & quand on la voit à une certaine diftance, elle fait un très-bel effet. Elle eft placée

sur le côté d'un rocher & élevée au dessus de la plus grande partie du monastère, de sorte qu'on l'aperçoit de fort loin; mais la partie la plus brillante & la plus apparente de l'édifice, celle qui couronne le tout, est un dôme magnifiquement doré qui est au dessus du centre de la pyramide & des restes du lama. Il est supporté par de légères colonnes, & il donne à l'ensemble de l'édifice bien plus d'éclat. Ses bords se relèvent avec grâce; son sommet est ornée de dragons chinois, & tout autour il y a un nombre immense de petites cloches, qui, ayant des morceaux de bois minces & carrés, attachés au battant, font avec celles qu'on voit à toutes les autres parties avancées de l'édifice, un carillon considérable, dès que le vent les agite. Chine.

Toutes les fois que j'eus audience du regent du Thibet, Soupoun-chombou était auprès de lui; je ne fus pas peu surpris de voir que, quoiqu'ils ignorassent entièrement, l'un & l'autre, l'usage des cartes géographiques, ils eussent une idée extrêmement juste du gissement des différens pays. En nous entretenant de géographie & de statistique; le régent était si avide d'apprendre, que nous parlâmes de presque tous les points du globe. Il me dit qu'il n'y avait que peu d'années qu'un Indou, venu à

Chine. la cour du Teſchou lama, lui avait dit avoir vu un pays où il faiſait jour pendant ſix mois de ſuite, & nuit pendant les ſix autres mois; & il me demanda ſi cela était vrai; ce qui prouve bien que les connoiſſances des Thibétains ſont très-bornées.

Lorſque m'entretenant de divers pays avec le régent & Soupoun-chombou, il fut queſtion de la Ruſſie; l'un & l'autre firent quelques obſervations ſur le gouvernement de cet empire: la grande réputation de Catherine II, était parvenue juſqu'à eux; ils connaiſſaient l'étendue de ſes états, & le commerce que ſes peuples faiſaient avec la Chine & la frontière des deux empires. Ils me dirent, que la cour de Ruſſie leur avait fait propoſer, pluſieurs fois, d'établir des relations commerciales entre les provinces Ruſſes & l'intérieur du Thibet: mais que leur éloignement pour toutes eſpèce de nouvelles liaiſons, & la vigilante jalouſie des Chinois avaient juſqu'alors empêché ce projet de réuſſir.

La ſeconde entrevue que j'eus avec le régent, eut lieu dans une ſalle, qui ſe trouvait au même étage que mon appartement, & ne s'en trouvait ſéparée que par une étroite galerie. Ce fut-là qu'on me conduiſit d'abord, & j'eus de quoi m'y amuſer, car il y avait un nombre immenſe de petites ſtatues, repréſentant les

dewtas & les ſaints que révère la religion de ces contrées. Chine.

La galerie a environ quarante pieds de long; elle eſt éclairée par un balcon placé dans le centre, & garni d'une légère baluſtrade & de rideaux de moire. Vis-à-vis du balcon, les images ſont rangées en ordre ſur des gradins, qui s'élèvent depuis le plancher juſqu'à peu de diſtance du plafond. Quelques-unes des ſtatues qu'on voit là, ſont faites d'une compoſition métallique; mais la plupart ſont d'airain ou de cuivre doré; elles ne ſont point du tout mal faites; elles offrent une grande variété de figures & d'attitudes, avec les attributs ſymboliques, qui caractériſent les différens dewtas & les héros de la mythologie Indienne. Teſchou-Loumbou eſt célèbre par la manière dont on y fabrique les petites ſtatues, dont les chefs du monaſtère ont la direction, & qui ne reſte jamais oiſive.

Le régent qui aimait beaucoup, & à faire part de ſes lumières, & à s'inſtruire ſur tout ce qui concernait les pays étrangers, me fit pluſieurs queſtions ſur les forces, la richeſſe & l'étendue de l'empire Britannique Il paraiſſait prendre beaucoup d'intérêt à la guerre, qui ravageait alors les deux mondes; & qui, en ſuſpendant, en grande partie le commerce

Chine.

général, rendait les marchandises plus rares & en augmentait le prix. Je satisfis sa curiosité à ce sujet, autant que je le pus. Je lui racontai les principales causes de la querelle, entre l'Angleterre & les provinces d'Amérique, qui avaient été long-temps sous la domination Anglaise. Je tâchai de lui donner une idée claire des motifs qui nous avaient engagés à entrer en guerre avec la France, guerre qui avait porté le trouble dans le Carnate, interrompu les communications entre l'Inde & l'Europe, & couvert les mers de flottes rivales; ceux qui m'écoutaient, témoignèrent la plus grande surprise, sur ce qu'une querelle particulière pouvait ainsi allumer la guerre chez plusieurs nations, & répandre la discorde & la désolation jusqu'aux extrémités du monde.

Tandis que nous nous entretenions du commerce des différens pays & des nombreux articles de première nécessité, ou de luxe que chaque peuple reçoit des autres; le régent admira singulièrement cet esprit d'entreprise qui anime la nation Anglaise. Mais tout en faisant l'éloge de notre indomptable persévérance, il observa, que puisque un très-grand nombre d'Anglais était forcé d'abandonner sa patrie, pour aller souvent s'exposer à mille dangers dans les climats les plus rigoureux, & parmi

les peuples les plus incivilifés, on ne pouvait en attribuer le motif qu'à quelque vice particulier qui exiſtait en Angleterre. Malgré cela, il dit que d'après tout ce qu'il avait vu ou entendu, il était perſuadé que la nation Anglaiſe était l'une des plus hardies & des plus induſtrieuſes du monde.

Chine.

Pour expliquer la cauſe de cette ambition ennemie du repos, qui fait que mes compagnons ſe répandent ſur toute la ſurface du globe, je fus obligé de m'étendre un peu ſur notre ſyſtème d'éducation; je dis au régent que cette éducation avait ſans ceſſe pour but de réveiller le génie, & de faire éclore les talens qui, ſans cela, feraient peut-être reſtés à jamais dans l'engourdiſſement & dans l'oubli; mais qui, ayant une fois commencé à ſe développer & à ſe perfectionner, ne permettaient plus à leurs poſſeſſeurs, de languir dans une honteuſe oiſiveté; je lui fis ſentir que c'était là ce qui faiſait que les enfans des familles les plus reſpectacles de l'Angleterre, preſſés par la curioſité, non moins que par le déſir d'acquérir des richeſſes, parcouraient toutes les parties du monde. Je lui dis que notre monarque, célèbre par ſon amour pour les ſciences, & par l'encouragement qu'il donnait aux entrepriſes utiles, avaient fait ſouvent équiper

Chine.

des vaisseaux a très-grand frais, pour les envoyer dans les mers les plus lointaines, découvrir de nouveaux pays; qu'il s'embarquait sur ces vaisseaux des savans, des philosophes, dont le seul désir était d'acquérir & de répandre des connoissances nouvelles, & qui pour cela, tentaient les plus laborieuses & les plus périlleuses entreprises. Enfin, j'ajoutai que dans ces voyages, on avait découvert des terres & des peuples, dont l'histoire, ni la tradition n'avaient jamais donné la moindre idée; & qu'en publiant la description de ces nouveaux pays, & leurs observations sur les peuples qui les habitent, les navigateurs avaient donné des lumières très-curieuses & très-importantes. Cela produisit de la part du régent & de ceux qui étaient avec lui, une foule de questions & de remarques qu'il serait trop long de répéter.

Les principes géographiques des Thibétains sont très-limités; il me fut impossible de me former, avec quelque précision, une idée de l'ancienne étendue du Thibet, parce que les noms que le régent & ses amis donnaient aux divers lieux dont ils parlaient, m'étaient inconnus, & qu'ils n'entendaient pas plus ceux que je leur appliquais; je ne fus pas plus heureux pour l'époque de leurs institutions re-

ligieuses. Leurs dates sont très-embrouillées, attendu qu'ils n'ont point d'ère spécifique, d'après laquelle il fixent le cours du temps. Cependant le cycle de douze ans est en usage parmi eux, ainsi que dans la Tartarie occidentale. Chine.

Toutes mes questions & mes recherches n'ont pu me faire découvrir si les Thibétains conservent quelque écrit ou quelque tradition qui parle d'un ancien peuple, habitant du nord, & célèbre par ses connaissances. L'opinion qu'ils adoptent en général, est que les sciences & les arts sont originaires de la ville sacrée de Benarés, ville qu'ils révèrent non-seulement comme la source & le centre du savoir, mais comme le berceau de la religion. C'est delà qu'ils croient que dérivent les connaissances répandues parmi les divers peuples de la terre, & qu'est sorti le premier rayon de lumière auquel ils doivent leurs institutions religieuses & civiles.

Les anciens apôtres de la foi qu'ils professent sortirent, dit-on, de cette ville sacrée, & après s'être avancés vers l'est & avoir traversé l'empire de la Chine, ils dirigèrent leurs pas vers les contrées de l'Europe. Les Thibétains font remonter l'origine de leur instruction dans les sciences & dans la religion à une époque bien plus ancienne que celle où l'Europe commença

Chine. à être éclairée. Cependant ils sont assez justes pour sentir leur infériorité & pour avouer que les habitans de l'Europe ont surpassé de beaucoup ceux de l'Asie. Ils attribuent l'inégalité des progrès que les divers nations ont fait dans les arts, à la différence des climats & aux différens degrés d'application qu'ont exigé des besoins & des convenances locales. Quant à eux, ils croient que pour tout ce qu'il y a de nécessaire & d'utile dans les arts, il en savent assez relativement à leur situation & à leurs moyens.

Nous prîmes enfin congé du régent; je fus en même temps averti qu'il était dans l'intention de m'honorer d'une visite. Je ne pouvais pas douter que la curiosité n'eût beaucoup de part à cette marque d'honnêteté; aussi j'essayai de satisfaire le prince en exposant à ses yeux toutes les machines & tous les instrumens que j'avais apportés, & qui différant de tout ce qu'on avait dans le pays, devaient attirer son attention.

Dès que le régent se présenta pour entrer chez nous, les deux battans de notre porte s'ouvrirent, & l'un des premiers objets qui frappa les regards du prince & de sa suite fut un lit de camp de fer avec des rideaux, des matelats & une courtepointe à l'européenne.

Mais

Mais ce qui excita l'admiration du régent & de ses amis, ce fut un grand nombre d'ouvrages de méchanique, & d'instrumens de mathématiques & d'optique. La nouveauté & l'usage de toutes ces choses les surprirent également. Chine.

Ils ne pouvaient pas revenir de leur étonnement, en découvrant par le moyen d'un télescope à réflexion, des objets qui n'étaient pas visibles à l'œil nu, & en distinguant leur grandeur, leur figure & leur couleur.

Nos gens avaient mis le couvert, de sorte que nos ustensiles de table furent aussi l'objet de l'étonnement du régent de sa société; & comment ne l'auraient-ils pas été, puisque notre manière de servir les mets & de manger, diffère si essentiellement de la leur. D'ailleurs, autant que j'ai pu l'apprendre, les Thibétains ne sont point dans l'usage de se réunir pour prendre leurs repas; ils mangent toujours chacun en particulier, & ils n'ont pas d'heure fixe pour se mettre à table : ce n'est que leur appétit qui règle le moment où ils se font servir.

Le lendemain de la visite que m'avait rendue le régent, ce prince quitta le monastère de Teschou-Loumbou long-temps avant le point du jour. Il est à remarquer qu'au Thibet comme

Chine.

dans le Boutan, les hommes qui occupent les premières places voyagent presque toujours la nuit. Cet usage vient de ce qu'ils ne veulent pas être aperçus, de peur d'occasionner des embarras aux habitans des campagnes qui, pour leur rendre des honneurs, s'empresseraient de quitter leurs occupations.

Le jour qui suivit celui du départ du régent, Soupoun-chombou me fit inviter à le joindre dans la salle attenante à la galerie des idoles. Je l'y trouvai avec le trésorier de l'État. Nous nous entretînmes de diverses choses, & principalement de l'Égypte & des lions, dont Soupoun-chombou aimait beaucoup à parler.

Les questions qu'il me fit me conduisirent de la Zône Torride à la Zône glacée. Il était très-étonné de m'entendre assurer qu'une partie du globe était éclairée pendant la moitié de l'année par le soleil, & restait dans les ténèbres pendant l'autre moitié. Il me parla beaucoup des comètes & des éclipses, phénomènes qu'il ne considérait que comme des avant-coureurs des événemens heureux ou malheureux. Je lui dis que nous regardions les éclipses & même les comètes, comme l'effet naturel des révolutions célestes, & que leur apparution était calculée avec la plus grande précision plusieurs années avant qu'elle eût lieu. Mais c'est en vain

que j'aurais tenté d'ébranler leur foi à cet égard. Rien n'aurait pu les engager à effacer de leur calendrier le pronostic des jours heureux ou malheureux, ni les empêcher de croire qu'une éclipse présageait du mauvais temps pour le quatrième & le sixième jour après qu'elle avait eu lieu.

Chine.

Soupoun - chombou me demanda comment nous comptions les années, & si la computation que nous avions adoptée correspondait comme la leur aux signes du zodiaque & au cycle de douze ans.

Mon grand télescope à réflexion occupait beaucoup Soupoun - chombou. Je lui fis voir avec cet instrument plusieurs choses que l'œil ne pouvait découvrir. Mais une chose qui, je l'avoue, m'étonna un peu, c'est que ce Thibétain connaissait fort bien les satellites de Jupiter & l'anneau de Saturne. Il m'apprit que toutes les principales planètes étaient regardées par lui & par ses compagnons, comme le siége de quelqu'un des objets de leur vénération. C'est même à cela que les Thibétains attribuent la splendeur de ces planètes ; ils croient qu'elles font leur révolution, ainsi que l'astre du jour, autour de la montagne imaginaire de *Soumerou*, dont, suivant eux, le haut

Chine.

sommet est le séjour du chef de tous les dieux. Cette idée suffit pour montrer qu'elles sont les bornes & la nature de leurs progrès dans les sciences.

L'absence du régent me donna beaucoup plus de liberté & me laissa le temps de satisfaire ma curiosité, en parcourant les environs de Teschou-Loumbou. C'est un grand monastère composé de trois à quatre cents maisons habitées par des Gylongs. Il y a en outre beaucoup de temples, de mausolées, & le palais du souverain pontife, dans lequel résident tous les officiers ecclésiastiques & civils attachés à la cour. Ce monastère est renfermé dans le vaste creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi. Les bâtimens sont tous en pierre, & il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages.

La plaine de Teschou-Loumbou est parfaitement unie & environnée de montagnes de rochers. Elle s'étend du nord au sud & a quinze milles dans sa plus grande longueur. Son extrémité méridionale est large d'environ cinq ou six milles. La roideur des montagnes qui environnent la vallée de Teschou-Loumbou est vraiment remarquable : elles sont presque à pic, & le roc qui le compose à la couleur du fer rouillé.

Le rocher de Teſchou-Loumbou eſt beaucoup plus élevé que tous ceux qu'on voit dans les environs. Le monaſtère eſt bâti un peu au deſſus de ſa baſe; de ſorte que, dans la ſaiſon du froid, il eſt abrité contre la violence des vents du nord oueſt, tandis qu'en même temps, le ſoleil déclinant vers le ſud, le frappe de ſes rayons & le fait jouir des avantages d'une chaleur naturelle. Chine.

J'eſſayai de gravir ſur le ſommet du rocher; mais lorſque j'y arrivai, mon attente fut bien trompée. Je ne vis de tous côtés que des vallées étroites & ſtériles, des ſommets pelés, & je trouvai un froid très-piquant, qui me prouva que ce lieu était abſolument inhabitable. En portant mes regards du côté du nord, j'eus la ſatisfaction de contempler ce fleuve fameux, que nous connaiſſons ſous le nom de *Burham pouter*, & que le Thibétains appelent *Cechoumbou*. Il coule dans un vaſte canal, & dans les endroits où l'inégalité du terrain ſemble s'oppoſer à ſon cours, il s'eſt ouvert pluſieurs paſſages, & a formé une multitude d'îles. Il traverſe les montagnes qui ſéparent le Thibet du royaume d'Aſſam, entre dans le Bengale, & ſe montre aux yeux des Indous avec toute la majeſté d'un des plus grands fleuves du monde, & confond enfin ſes eaux avec les eaux fraternelles du

Chine.

Gange. La ſource commune de ces deux fleuves eſt le lac *Maunſervié*, ſitué à un mois de marche au nord oueſt de Teſchou-Loumbou. En ſe ſéparant à leur origine, ils prennent une direction diamétrallement oppoſée, l'un court vers l'oueſt, & l'autre vers l'oueſt. Le Burhampouter ſuit un cours tortueux, ſur un ſol hériſſé de rochers & dans un climat rude, juſqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit, comme je l'ai déjà dit, les frontières du royaume d'Aſſam, & pénetre dans le Bengale par la province la plus orientale.

Le Gange cherche les climats doux & les plaines plus fertiles de l'Indoſtan. A peine a-t-il abandonné les montagnes & franchi le fameux paſſage appelé la *Bouche-de-la-Vache*, qu'il devient l'objet de l'adoration de diverſes tribus ſuppliantes, & reçoit les hommages de tous les peuples qui habitent ſur ſes bords. Il fertiliſe les pays qu'il arroſe, il enrichit leurs habitans, & il porte dans ſes bras tous les tréſors de l'Inde.

La religion des Thibétains ſemble n'être qu'un ſchiſme de la religion des Indous, quoiqu'elle en diffère beaucoup dans ſes formes extérieures. Les lieux que les Indous révèrent & où leur dévotion les conduit ſouvent en pélérinage, ſont également ſacrés pour les habitans du Thibet. Ils bravent tous les dangers pour

visiter Prag, Sagour, & Jagrenat. J'ai vu des hommes gravir sur les montagnes du Boutan & traverser une partie du Thibet, emportant sur leurs épaules des vases remplis d'eau du Gange. Ils étaient allés chercher cette eau dans le Bengale, pour satisfaire des enthousiastes, qui pour celà, les avaient payés fort cher. Quant aux cérémonies du culte, je crois autant qu'il m'est possible d'en juger, que celles des Thibétains diffèrent essentiellement de celles des Indous. Les Thibétains s'assemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatifs & en chœurs & en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Toutes les fois que je les ai entendus, ils m'ont rappelé le chant solennel & retentissant d'une grande messe célébrée dans une église romaine.

Chine.

Les instrumens dont se servent les prêtres thibétains, sont d'une grandeur énorme. Leurs trompettes ont plus de six pieds de long, leurs tambours sont en cuivre, garnis de peaux. Ils ont aussi des cymbales, des hautbois, & une espèce de flûte faite avec un tibia d'homme. Quelque rude que paraisse être le son de ces instrumens, quand on les joue chacun séparément, j'avoue, que réunis, accompagnant la

Chine. voix de deux ou trois cents hommes & enfans, & paſſant alternativement des ſons les plus bas & les mieux ménagés aux plus hauts & aux plus éclatans, ils produiſaient ſur moi un effet à la fois impoſant & flateur.

Les Thibétains ſont parfaitement exempts de beaucoup de préjugés entremêlés dans la religion des Indous, & particulièrement de ceux qui ont rapport à la diſtinction des caſtes, diſtinction ſi injuſte & ſi rigoureuſe. Cependant la différence la plus marquée entre les uſages des Indous & des Thibétains eſt celle qui a lieu pour les établiſſemens religieux.

La religion des Indous du moins dans le Bengale & dans l'Indoſtan, n'a pas de chef reconnu, non plus que de grands édifices où ſes prêtres vivent en communauté. Au contraire; ils ſont répandus dans le monde comme les autres individus, & l'on en rencontre continuellement qui ne ſont diſtingués par aucune marque extérieure.

Les modeſtes & réfléchis Thibétains agiſſent d'une manière toute différente. Chez eux tout eſt ſyſtême & ordre; leur eſprit plie ſans peine ſous une autorité à laquelle il eſt accoutumé à ſe ſoumettre. A la tête de leur hiérarchie eccléſiaſtique, eſt placé un ſouverain lama, immaculé, immortel, qui eſt préſent par tout

& qui fait tout. C'eſt lui qui eſt le ſubſtitut d'un ſeul dieu, & le médiateur entre les mortels & l'être ſuprême. Ses ſectateurs ne le conſidèrent que ſous le jour le plus favorable, comme perpétuellement abſorbé dans ſes devoirs religieux, & ne détournant ſon attention ſur les mortels que pour les conſoler & les encourager par ſa bénédiction, & exercer le plus doux des attributs, la miſéricorde & le pardon.

Le lama eſt le chef du gouvernement; car c'eſt de lui que dérivent le pouvoir & l'autorité. C'eſt l'eſprit qui anime tout le ſyſtême civil & religieux. Il y a en même temps, des rangs & des grades très-diſtincts, depuis ce lama ſi révéré, juſqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des Gylongs.

Le chef d'un monaſtère a toujours le titre de lama ajouté à celui qu'il occupe dans ſon ordre. Après lui viennent les Gylongs, les Tubahs & les Touppas. Lorſque j'étais à Teſchou-Loumbou, il y avait dans ce monaſtère trois mille ſept cents Gylongs qui ſe raſſemblaient chaque jour dans le temple, pour les exercices religieux. Le Thibet n'a pas moins de couvens de filles que d'hommes: & il y exiſte les plus ſévères loix, pour empêcher qu'une religieuſe ou un religieux paſſent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à ſon ſexe.

Chine.

La nation thibétaine eſt diviſée en deux claſſes. L'une s'occupe des affaires du monde; l'autre eſt entièrement conſacrée à celles du ciel. Jamais les gens du monde ne ſe mêlent des exercices religieux. En revanche, le clergé prend ſoin de tout ce qui a rapport aux intérêts ſpirituels. Ce ſont les premiers qui peuplent l'état & dont les travaux l'enrichiſſent.

Lorſque les prêtres du Thibet ſont revêtus de leurs habillemens ſacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur, qui eſt pointu, & dont les côtés deſcendent aſſez bas pour cacher les oreilles.

Dans la religion de ce pays, le tribut de reſpect qu'on doit aux morts, ſe paye de différentes manières. Les reſtes des ſouverains lamas ſont dépoſés tout entiers dans des chaſſes faites exprès. On les regarde comme ſacrés, & on va les viſiter avec une profonde vénération. Les corps des lamas d'un ordre inférieur, ſont ordinairement brûlés & leurs cendres recueillies & miſes dans de petites ſtatues de métal qui ont une place aſſignée dans la galerie des idoles.

Pour les autres morts, on les traite avec moins de cérémonie; quelques-uns ſont tranſportés ſur de hautes montagnes, où on les met

en pièces pour que les corbeaux, les vautours, & les autres oiseaux de proie les dévorent plus promptement. Les Thibétains ont encore une autre manière de rendre les derniers devoirs à leurs morts, c'est de les abandonner au cours de la rivière. Chine.

On célèbre au Thibet une fête annuelle en l'honneur des morts. Le 26 octobre, au soir, nous vîmes illuminer le haut de tous les temples & de toutes les maisons du monastère de Teschou-Loumbou, ainsi que celui des maisons isolées de la plaine, & de tous les villages. L'ensemble de cette illumination offrait un spectacle vraiment magnifique. La nuit était fort obscure, l'air calme & les lampions brûlaient uniformément. Les Thibétains regardent ces circonstances comme très-importantes; car si, au contraire, le temps est orageux, & que le vent ou la pluie éteignent leurs lampions, ils s'imaginent que c'est pour eux l'augure le plus funeste.

Indépendamment de ces marques solennelles de souvenir données aux morts, les Thibétains signalent leur fête par divers actes de bienfaisance. Chacun d'eux donne à manger aux pauvres, & distribue des aumônes autant que le lui permettent ses facultés.

Les habitans du Thibet se gouvernent dans

Chine.

toutes les circonſtances d'après les préceptes d'une religion ſuperſtitieuſe; ainſi l'on ne doit pas être étonné qu'ils croient aux jours heureux & aux jours malheureux. Attachés à l'aſtrologie judiciaire, ils ont un grand reſpect pour ceux qui la profeſſent, & ils ne doutent pas de la certitude de leurs productions; auſſi n'eſt-il preſque aucun voyageur qui oſe ſe mettre en route, ſans s'être adreſſé à ces devins pour en obtenir un préſage favorable. On a également recours à eux dans toutes les entrepriſes de quelque importance: parmi les hommes chargés de préſider aux cérémonies de la réligion thibétaine, il en eſt quelques-uns qui prétendent être fort habiles dans cette obſcure & incertaine ſcience de l'aſtrologie, & ce ſont toujours les diſcrets & prudens Gylongs qui la profeſſent, & qui, par conſéquent rendent ſes oracles. La coutume du pays m'obligea quelquefois à avoir recours aux pronoſtics d'un Gylong qu'on avait mis auprès de moi; j'avais d'autaut moins de peine à m'adreſſer à lui, que j'étais preſque toujours ſûr que ce qu'il me dirait ſerait parfaitement conforme à mes déſirs. En conſéquence, je ne commençais jamais un voyage ſans le conſulter, & ma marche était dirigée par lui. Quand j'avais l'air de m'en rapporter à ſa prudence,

il examinait avec beaucoup d'attention les présages que j'avais à craindre, & ceux qui m'étaient favorables. Chine.

On assure que l'imprimerie est connue au Thibet depuis un grand nombre de siècles, mais que la puissante influence de la superstition y en a fait limiter l'usage. Elle n'y sert que pour les livres sacrés & pour les autres ouvrages qui concernent l'instruction publique. Quand on a besoin d'imprimer quelqu'un de ces ouvrages, on n'emploie pas des caractères mobiles, mais des planches de bois, sur lesquelles le texte est gravé avec des ornemens analogues au sujet. Le papier des Thibétains est étroit & fort mince : malgré cela on y imprime les caractères sur les deux côtés. Ce papier se fait avec les racines fibreuses d'un petit arbuste qui croît dans le pays. Quand on a achevé d'imprimer toutes les feuilles d'un livre, on les arrange les unes sur les autres sans les attacher, & on les met entre deux ais, qui leur servent de couverture.

Le mercredi 19 novembre, le régent revint à Teschou-Loumbou. La première fois que je le vis, il me parut que le froid, qui augmentait journellement, & qui ne pouvait pas tarder à être excessivement rigoureux, lui donnait de l'inquiétude par rapport à moi. Il

Chine.

craignait que la neige, interrompant les communications entre le Thibet & le Boutàn ne rendît mon retour au Bengale impraticable avant l'hiver; en conséquence, il crut que je ferais bien de ne pas retarder mon départ, & de fixer le temps où je prendrais congé de lui; J'eus encore plusieurs entretiens avec le prince; mais tous avaient rapport à la mission qui m'avait conduit au Thibet.

« Le dimanche 30 novembre je pris congé du régent qui me renouvella plusieurs fois ses témoignages d'amitié, & me conjura de lui conserver la mienne, & le mardi 2 décembre je repris la route du Bengale. Avant de quitter le palais, il fallut, conformément à la coutume du pays, que j'attachasse une écharpe de soie blanche autour du chapiteau de chacune des quatres colonnes qui étaient dans mon appartement. Je ne peux pas dire quels sont les motifs de cette cérémonie; mais je sais que si elle a pour but d'exprimer la reconnaissance, je devais certainement un pareil tribut à la demeure hospitalière où j'avais été traité si amicalement. Si c'est une manière solennelle de dire un long adieu aux lieux qu'on quitte, elle me convenait également.

« Le mercredi 3 décembre, nous jugeâmes qu'il était assez tôt de nous mettre en route à

neuf heures du matin; il avoit gelé pendant la nuit, & l'air était encore très-froid. Bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit qui se trouve entre des montagnes fort élevées, où il n'y a pas un seul arbre, & où nous ne vîmes pas la moindre trace de végétation. Nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que nous fûmes au pied de la montagne sur laquelle est le monastère de Terpaling. La montée était roide; nous n'arrivâmes à l'entrée du couvent qu'à midi, il occupe un terrain d'environ un mille de circonférence, & est entouré d'une muraille. Le palais du jeune lama était dans le centre. Les autres bâtimens servaient à loger trois cents Gylongs chargés de faire le service religieux auprès du jeune lama, jusqu'à ce qu'il fut en âge de monter sur le *musmud* ou trône de Teschou-Loumbou. Chine.

Dans la matinée du jeudi 4 décembre, on voulut bien m'admettre en présence du jeune lama. On l'avait placé en grande cérémonie sur son *musmud*; à sa gauche se tenaient debout son père & sa mère, & à droite, était également debout l'officier particulier chargé de le servir.

Le musmud est une pile de coussins de soie qui forment une espèce de trône de quatre pieds de haut. Il est couvert d'un tapis de soie

Chine.

brodé ; d'autres soieries de diverses couleurs pendent sur les côtes. Je m'avançai vers le Teschou-lama, & suivant la coutume, je lui présentai une écharpe de pelong blanche, ainsi qu'un fil de perles & de corail que lui envoyait le gouverneur général du Bengale. Le jeune lama les prit de sa main, le reste des présens fut mis à ses pieds. Après que nous eûmes changé d'écharpe avec le père & la mère de Teschou-lama, nous nous assîmes à droite du musmud.

Beaucoup de personnes qui avaient eu ordre de m'accompagner, furent admises à cette audience & se prosternèrent devant le Teschou lama. Cet enfant les regarda avec intérêt & parut très-satisfait de leurs hommages. Je remarquai que pendant que nous fûmes dans l'appartement du lama, ce jeune prince eût les yeux presque continuellement fixés sur nous.

Lorsque nous bûmes le premier thé qu'on nous présenta, il parut mécontent de ce que nos tasses étaient vides, & comme il ne pouvait parler, il fronça le sourcil, pencha la tête en arrière, & fit du bruit jusqu'à ce qu'on nous eût servi de nouveau. Il prit une coupe d'or dans laquelle il y avait des confitures sèches, & il en tira un peu de sucre brûlé qu'il m'envoya par l'un de ses officiers.

Celui

Chine.

Celui à qui je rendais visite était un enfant : mais je me trouvai dans la nécessité de lui parler ; car on m'avait fait entendre que, bien qu'il ne fut pas en état de me répondre, il n'en était pas moins vrai qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait. Cependant mon discours ne fut pas long : tant que je parlai, le jeune prince me fixa attentivement, il fit plusieurs signes de tête, qui semblaient donner à entendre qu'il comprenait & approuvait ce que je disais, mais qu'il ne pouvait pas y répondre. Le père & la mère du jeune Lama contemplaient leur fils avec la plus tendre affection ; & un sourire qui partait du cœur, exprimait combien ils étaient charmés de la manière dont il se comportait avec moi ; pour lui, il ne paraissait occupé que de nous : tranquille & silencieux, il ne regarda pas même une seule fois ses parens, par qui il était pourtant dirigé. On avait sans doute pris beaucoup de peine pour le préparer à se bien conduire dans cette occasion ; mais il faut avouer que cette peine ne fut pas perdue : tout ce qu'il fit décelait beaucoup d'intelligence, & semblait ne venir que de lui-même.

Cette scène peut paraître indifférente, même ridicule, aux yeux de quelques personnes : mais elle était trop nouvelle & trop extraordinaire pour ne pas captiver toute notre attention.

Chine.

Le Teschou-lama n'était alors âgé que de dix-huit mois; il ne savait pas encore parler; mais il se conduisit avec beaucoup de décence & de dignité. Tous les signes qu'il faisait annonçaient beaucoup d'intelligence; son teint était d'une couleur un peu brune, mais animée; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse, & il me parut être un des plus beaux enfans que j'eusse jamais vu.

Sa mère, qui comme je l'ai déjà observé, se tenait debout à côté de lui, était une femme d'environ ving-cinq ans; elle était d'une petite taille, & avait ce caractère de physionomie qui distingue la race Tartare, malgré cela, elle était jolie; son teint était un peu plus brun que celui de son fils; elle avait les traits réguliers, les yeux noirs; & ce qu'ont à l'excès toutes les femmes de qualité au Thibet, c'est-à-dire, le coin des paupières prolongé vers la tempe, par des moyens artificiels. Ses cheveux étaient noirs, mais à peine pouvait-on les aperçevoir, tant ils étaient chargés de perles, de rubis, d'émeraudes & de corail. Ses pendans d'oreilles étaient de perles entremêlées avec de l'or & & des rubis, de lapis la zuli, d'ambre & de corail, qui lui descendaient par étage jusqu'à la ceinture; elle était attachée avec une boucle d'or, dans le milieu de laquelle brillait un

très-gros rubis. Un ſchal couleur de grenat, avec des étoiles blanches, complettait ſon habillement, qui n'atteignait pas au-deſſous du genou. Elle avait pour chauſſure des bottes de maroquin.

Chine.

Gyap, père du jeune Teſchou-lama, était vêtu d'une robe de ſatin jaune broché en or, & orné du dragon impérial de la Chine; je n'eus pas un long entretien avec lui. Dans la matinée du 6 décembre, je fus de nouveau admis en préſence du jeune Teſchou-lama, à qui j'offris quelques curioſités que j'avais apportées du Bengale. Il parut très-ſatisfait d'une petite montre, & obſerva le mouvement de l'aiguille des minutes avec attention, mais ſans montrer une admiration puérile; les cérémonies de cette viſite furent les mêmes que celles de la première.

Les ſectateurs de Teſchou-lama étaient venus en foule pour l'adorer; peu d'entr'eux furent admis en ſa première: ils ſe croyaient très-heureux lorſqu'ils pouvaient le voir ſeulement à la fenêtre, & qu'ils avaient eu le temps de ſe proſterner devant lui avant qu'on l'emportât. Ce jour-là, il s'était rendu à Terpaling une troupe Tartares Kalmouks, pour préſenter des offrandes au lama. Lorſque je ſortis de chez lui, je vis ces Tartares raſſemblés ſur la place qui eſt

Chine.

devant le palais ; ils étaient debout & avaient la tête découverte, les mains jointes élevées à la hauteur du visage, & les yeux fixés sur l'appartement du lama, avec un air d'inquiétude très-marquée. Enfin, on le leur montra, ou du moins je l'imagine, car ils levèrent leurs mains, toujours jointes, au-dessus de leurs têtes ; les baissèrent encore sur leur visage, les posèrent sur leur poitrine ; puis, les écartant, ils tombèrent à genou, & frappèrent la terre de leur front. Ils répétèrent la même cérémonie neuf fois de suite : ensuite ils s'avancèrent pour offrir leurs présens, qui consistaient en plusieurs lingots d'or & d'argent, & en divers productions de leur pays. Ces présens furent remis à un officier préposé pour les recevoir ; après quoi les Kalmouks se retirèrent en donnant de grandes marques de satisfaction. J'appris que ces sortes d'offrandes se répétaient souvent, & étaient une des plus abondantes sources des richesses des lamas du Thibet.

L'après midi j'allai, ainsi qu'on m'y avait engagé, faire une dernière visite au Teschou-lama. Qnand j'eus reçu les dépêches du prince, ses parens me remirent deux pièces de satin pour le gouverneur général du Bengale, & ils y joignirent beaucoup de complimens ; après avoir reçu les écharpes d'usage, je me retirai dans

l'intention de me remettre en route le lendemain matin pour le Bengale.

Chine.

Au lever du ſoleil, nous partîmes du monaſtère de Terpaling. De là nous deſcendîmes dans une vaſte plaine, bornée de tous côtés par des rochers pelés. Sur le ſommet d'un de ces rochers, eſt un couvent de religieuſes ou d'*annies*, en langage du pays. Dans ces ſolitaires demeures, elles s'aſſemblent de grand matin pour faire leurs oraiſons, chantent à midi leurs offices, & l'après dîné leurs vêpres, & le ſoir elles ſe retirent dans leurs cellules.

J'avais ſouvent entendu parler de ces religieuſes, je ſavais qu'il en exiſtait en différentes parties du Thibet; mais je n'avais pas encore aperçu un ſeul de leurs couvens: celui-ci fut le premier que je vis; je ſerais allé volontiers rendre viſite aux recluſes qui l'habitaient: cependant elles étaient ſi éloignées de ma route, & le temps me preſſait ſi fort, que je n'oſai pas céder à ma curioſité. Bien qu'elles ſoient cloîtrées, les annies peuvent recevoir le jour les viſites des hommes; mais il ne leur eſt pas permis d'en ſouffrir un ſeul pendant la nuit dans l'enceinte de leurs couvens.

Quand on réfléchit à la coutume qui exiſte au Thibet, relativement à l'union des deux ſexes, on eſt moins ſurpris de voir qu'un très-

Chine.

grand nombre de femmes renonce aux occupations & aux plaiſirs du monde, pour ſe retirer dans ces lieux ſolitaires. Cette coutume eſt entièrement différente de celle de l'Europe, où une ſeule femme devient l'épouſe d'un ſeul homme; elle eſt également oppoſée à celle d'une grande partie l'Aſie, où un homme s'arroge le droit d'avoir pluſieurs femmes à la fois, & proportionne le nombre de ſes épouſes & de ſes concubines, à l'étendue de ſes moyens pécuniaires. La coutume du Thibet eſt encore plus étrange; on y voit une femme aſſocier ſa fortune & ſa deſtinée à tous les frères d'une famille, quelque ſoit leur nombre & leur âge. Le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille.

Les Thibétains regardent le mariage comme une choſe odieuſe, un fardeau gênant & honteux que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux. Le nombre des maris eſt, comme je viens de le dire, illimité. Il ſe borne quelquefois à un ſeul, parce qu'on voit des familles où il n'y a qu'un mâle. Peut-être auſſi excède-t-il rarement, ce que j'ai vu à Teſchou-Loumbou, où un Thibétain de qualité me montra cinq frères qui vivaient enſemble fort tranquillement avec la même femme. Quoique cette ſorte de

Chine

lien conjugal ſoit ordinairement le partage du peuple, on le trouve auſſi dans les familles les plus opulentes. Cette coutume, dont je ſuis obligé de faire mention, comme voyageur, ami de la vérité, mérite ſans doute, d'être condamnée: cependant, il faut obſerver que des lois particulières ne ſont ſouvent que le réſultat des cauſes locales, & que d'après la diverſité des préjugés & des opinions, le même uſage qui paraît dans un pays, ſous un jour odieux, peut être vu dans un autre, non-ſeulement comme convenable, mais comme digne de louange.

Vouloir chercher l'origine d'un uſage établi long-temps avant qu'il exiſtât des annales écrites, & auquel la tradition elle-même n'aſſigne pas une date; c'eſt ouvrir un champ vaſte à l'imagination; & alors tous les raiſonnemens qu'on peut faire, ne ſervent ſouvent qu'à élever des nouveaux doutes, & à couvrir d'un voile plus épais l'objet qu'on prétend éclaircir.

Dans la ſaiſon de l'année où nous étions alors, l'aſpect du Thibet n'eſt ni riche, ni varié; les arbres ſont entièrement dépouillés de leurs feuilles; le ſol n'offre preſque pas une tige d'herbe. Sur le ſommet des montagnes on voit des eaux ſuſpendues dans leur chute, former des maſſes énormes de glace, juſqu'à ce que

Chine.

le printemps vienne les faire fondre: nous en vîmes quelques-unes d'une grandeur prodigieuse & semblables à d'immenses colonnes; elles contribuaient avec la nudité des campagnes, à nous donner une idée terrible de l'apreté du climat & de la rigueur de la saison.

Le jour que nous partîmes du hameau qui est vis-à-vis du couvent, nous allâmes coucher à Doukke, que nous avions vu en nous rendant à Teschou-Loumbou; le lendemain de grand matin, nous nous remîmes en route. Il ne nous arriva rien jusqu'à notre rentrée dans le Bengale, qui mérite que j'en fasse mention. Je dois seulement observer qu'avant de quitter le Thibet, nous nous aperçûmes que chaque jour le froid augmentait excessivement. Nous vîmes de grands lacs entièrement gelés jusqu'à une grande profondeur; ce qui est très-remarquable dans une latitude aussi belle que celle de 28 degrés.

En nous levant notre premier soin fut de nous couvrir de nos vêtemens les plus chauds, & certes cette précaution était bien nécessaire, car le froid augmentait continuellement. Nous vîmes dans le voisinage d'un lac, sur les bords duquel nous campâmes, plusieurs grands troupeaux de ces animaux précieux, dont le poil sert à faire les magnifiques schals qui sont

ſi recherchés ; ils paiſſaient l'herbe ſèche & rare, qui reſtait ſur ces montagnes qui nous ſemblaient nues. Cette eſpèçe de chèvres eſt peut-être la plus belle de toutes ; elle eſt d'une beauté bien ſupérieure à la chèvre d'Angora. La couleur de ces animaux varie ; il y en a de noirs, de blancs, de bleuâtres & même d'un fauve clair. Ils ont les cornes droites, & ſont moins grands que les plus petits moutons d'Angleterre.

Le poil qui ſert à faire des ſchals eſt extrêmement fin & ras ; il eſt recouvert par d'autres poils longs & durs, qui enveloppent l'animal & qui conſervent la délicateſſe de ſa première robe. Ces chèvres doivent ſans doute à la nature du climat qu'elles habitent, cette robe ſi fine & ſi chaude, car toutes celles qu'on a tranſportées au Bengale, ont bientôt perdu leur beau poil, & ont été attaquées d'une éruption galeuſe.

Nous traverſâmes les hautes montagnes, dont la chaîne forme la frontière méridionale du Thibet & le ſépare du Boutan : nous faiſions toute la diligence poſſible pour nous rapprocher d'un climat plus tempéré.

Nous le trouvâmes à *Panoukka*, réſidence d'hiver du Deb-raja. Ce prince y était déjà établi, & nous reçut avec toutes les attentions qu'on peut eſpérer de l'hoſpitalité & de l'amitié. Je ne demeurai que fort peu de temps au-

Chine. près de ce prince ; je me hâtai de terminer avec lui tout ce qui avait rapport à ma mission. Le 30 décembre, j'obtins mon audience de congé ; il m'accorda alors une très-grande faveur ; il me fit présent d'un lacs de soie cramoisie, sur lequel tout l'art des devins s'était exercé, & qui devait à jamais assurer mes succès & mon bonheur. Mais quelque précieux que fut un tel cadeau, j'ai eu le malheur de le perdre. Le soir, je fis mes adieux à tous les officiers de la cour du Deb, & le lendemain je quittai le château de Panoukka : je ne trouvai point à Buxadeouar le soubah, qui m'y avait si bien accueilli à mon premier passage ; je ne le vis qu'à Chichacotta, où cédant à ses sollicitations je passai un jour entier.

Le lendemain, je me hâtai d'aller joindre les amis que j'avais laissé l'année précédente à Rungpore, & qui sachant mon arrivée, étaient venus au-devant de moi jusques dans la plaine de Calamatty. Nous passâmes le reste de la journée sous les tentes qu'ils y avaient plantées, & le lendemain nous nous rendîmes à Rungpore. Bientôt je reçus ordre du gouverneur général d'aller le joindre sans délai à Patna, dans la province de Bahar. Je m'y rendis aussitôt & lui rendis compte de ma mission.

Fin du trentième volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Fin de la Table.







